



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II B. 1511





Mr. Hilary Hebblethwaite
Nuremberg in the Grand
Duchy

~~_____~~
30th March
1822

~~Jo. Aug. Kallensbach,~~
~~N. 1780.~~





1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

36

37

38

39

40

41

42

43

44

45

46

47

48

49

50



L. F. D. R. del.

P. Tardé sculp.

OEUVRES
DE
NICOLAS BOILEAU
DESPRÉAUX.

AVEC DES
ÉCLAIRCISSEMENTS HISTORIQUES
DONNÉS PAR LUI-MÊME,
ET LA VIE DE L'AUTEUR PAR MR. DES MAIZEAUX.
NOUVELLE ÉDITION
ORNÉE DE FIGURES ET VIGNETTES.
TOME TROISIÈME.



AVEC PRIVILEGES.

à **DRESDE, MDCCLXVII.**
CHEZ GEORGE CONRAD WALTHER, LIBRAIRE DE LA COUR.
Imprimé chez C. S. WALTHER, Imprimeur de la Cour.



T A B L E D E S P I E C E S

contenues dans ce III. Volume.

TRAITÉ DU SUBLIME, *traduit du Grec de LONGIN.*

P RÉFACE de M. Despr. sur le <i>Traité du Sublime.</i>	Pag. 3
P RÉFACE de Mr. Dacier.	14
C H A P. I. <i>Servant de Préface à tout l'Ouvrage.</i>	15
C H A P. II. <i>S'il y a un Art particulier du Sublime ; & des trois vices qui lui sont opposés.</i>	20
C H A P. III. <i>Du style froid.</i>	28
C H A P. IV. <i>De l'origine du style froid.</i>	34
C H A P. V. <i>Des moyens en général pour connoître le Subl.</i>	35
C H A P. VI. <i>Des cinq sources du Grand.</i>	37
C H A P. VII. <i>De la sublimité dans les pensées.</i>	49
C H A P. VIII. <i>De la sublimité qui se tire des circonstances.</i>	50
C H A P. IX. <i>De l'Amplification.</i>	55
C H A P. X. <i>Ce que c'est qu'Amplification.</i>	56
C H A P. XI. <i>De l'imitation.</i>	58
C H A P. XII. <i>De la maniere d'imiter.</i>	61
C H A P. XIII. <i>Des Images.</i>	63
C H A P. XIV. <i>Des Figures ; & premierement de l'Ap postrophe.</i>	71
C H A P. XV. <i>Que les Figures ont besoin du Subli me pour les soutenir.</i>	74
C H A P. XVI. <i>Des Interrogations.</i>	77
C H A P. XVII. <i>Du mélange des Figures.</i>	79
C H A P. XVIII. <i>Des Hyperbates.</i>	81
C H A P. XIX. <i>Du changement de Nombre.</i>	84
C H A P. XX. <i>Des Pluriels réduits en Singuliers.</i>	86
C H A P. XXI. <i>Du Changement de Temps.</i>	87
C H A P. XXII. <i>Du Changement de Personnes.</i>	ibid.
C H A P. XXIII. <i>Des Transitions imprevûes.</i>	88
C H A P. XXIV. <i>De la Periphrase.</i>	91
C H A P. XXV. <i>Du Choix des Mots.</i>	94
C H A P. XXVI. <i>Des Metaphores.</i>	97
C H A P. XXVII. <i>Si l'on doit préférer le Médiocre parfait , au Sublime qui a quelques défauts.</i>	101

Tome III.

* *

CHAP. XXVIII. <i>Comparaison d'Hyperide & de Demosthene.</i>	Page 104
CHAP. XXIX. <i>De Platon & de Lyfias; & de l'excellence de l'Esprit humain.</i>	107
CHAP. XXX. <i>Que les fautes dans le Sublime se peuvent excuser.</i>	110
CHAP. XXXI. <i>Des Paraboles, des Comparaisons & des Hyperboles.</i>	112
CHAP. XXXII. <i>De l'arrangement des Paroles,</i>	117
CHAP. XXXIII. <i>De la mesure des Perodes,</i>	123
CHAP. XXXIV. <i>De la bassesse des termes.</i>	125
CHAP. XXXV. <i>Des causes de la décadence des Esprits.</i>	128

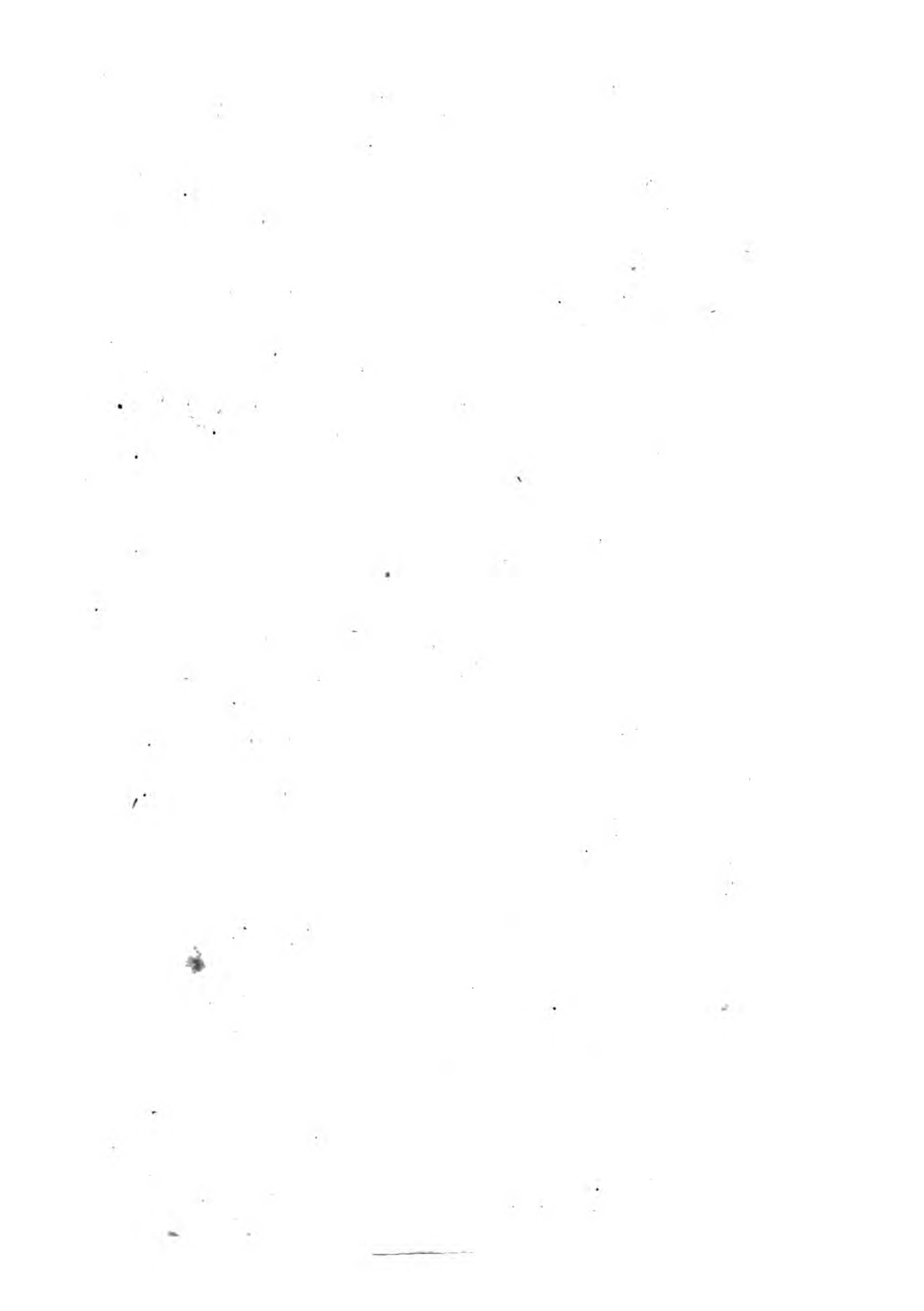
RÉFLEXIONS CRITIQUES SUR QUELQUES PASSAGES DE LONGIN.

RÉFLEXION I.	134
RÉFLEXION II.	140
RÉFLEXION III.	142
RÉFLEXION IV.	157
RÉFLEXION V.	159
RÉFLEXION VI.	167
RÉFLEXION VII.	175
RÉFLEXION VIII.	181
* RÉPONSE aux <i>Réflexions Critiques</i> de Mr. Despreaux sur Longin, par Mr. PERRAULT.	188
RÉFLEXION IX.	215
CONCLUSION.	222
<i>Avertissement de l'Abbé RENAUDOT sur la Réflexion X.</i>	227
RÉFLEXION X.	231
EXAMEN du <i>sentiment de Longin sur ce Passage de la Genese: Et Dieu dit; que la Lumiere soit faite, & la Lumiere fut faite.</i> Par Mr. HUET Ancien Evêque d'Avranches.	251
RÉPONSE à l' <i>Avertissement de l'Abbé Renaudot sur la X. Réflexion.</i>	281
REMARQUES de M. LE CLERC sur la X. Réflexion.	292
RÉFLEXION XI.	309
* RÉPONSE de M. de LA MOTTE à la XI. Réflexion.	314
RÉFLEXION XII.	322

TRAITÉ

TRAITÉ
DU
SUBLIME,
OU
DU MERVEILLEUX
DANS LE DISCOURS:

Traduit du Grec de LONGIN.





P R É F A C E.

Ce petit *Traité*, ¹ dont je donne la Traduction au Public, est une Pièce échappée du naufrage de plusieurs autres Livres, que LONGIN avoit composés. Encore n'est-elle pas venue à nous toute entière. Car, bien que le volume ne soit pas fort gros, il y a plusieurs endroits défectueux, & nous avons perdu le *Traité des Passions*, dont l'Auteur avoit fait un Livre à part, qui étoit comme une suite naturelle de celui-ci. Néanmoins, tout défiguré qu'il est, il nous en reste encore assez pour nous faire concevoir une fort grande idée de son Auteur, & pour nous donner un véritable regret de la perte de ses autres Ouvrages. Le nombre n'en étoit pas médiocre. SUIDAS en compte jusqu'à neuf, dont il ne nous reste plus que des titres assez confus. C'étoient tous Ouvrages de critique. Et certainement on ne sauroit assez plaindre la perte de ces excellens originaux, qui, à en juger par celui-ci, devoient être autant de chef-d'œuvres de bon-sens, d'érudition, & d'éloquence. Je dis d'éloquence; parce que Longin ne s'est pas contenté, comme ARISTOTE & HERMOGENE, de nous donner des préceptes tout secs & dépouillés d'ornemens. Il n'a pas voulu tomber dans le dé-

A ij

1. *D*ont je donne la Traduction.) étant dans sa trente-huitième L'Auteur la donna en 1674. année.

faut qu'il reproche à CECILIUS, qui avoit, dit-il, écrit du Sublime en style bas. En traitant des beautés de l'Élocution, il a employé toutes les finesses de l'Élocution. Souvent il fait la figure qu'il enseigne ; & en parlant du Sublime, il est lui-même très-sublime. Cependant il fait cela si à propos, & avec tant d'art, qu'on ne sauroit l'accuser en pas un endroit de sortir du style didactique. C'est ce qui a donné à son Livre cette haute réputation, qu'il s'est acquise parmi les Savans, qui l'ont tous regardé comme un des plus précieux restes de l'Antiquité sur les matieres de Rhétorique. ² CASSAUBON l'appelle un Livre d'or, voulant marquer par-là le poids de ce petit Ouvrage, qui, malgré sa petitesse, peut être mis en balance avec les plus gros volumes.

Aussi jamais homme, de son temps même, n'a été plus estimé que Longin. Le Philosophe PORPHYRE, qui avoit été son Disciple, parle de lui comme d'un prodige. Si on l'en croit, son jugement étoit la regle du bon sens ; ses décisions, en matiere d'Ouvrages, passaient pour des Arrêts souverains ; & rien n'étoit bon ou mauvais, qu'autant que Longin l'avoit approuvé ou blâmé. EUNAPIUS, dans la Vie des Sophistes, passe encore plus avant. Pour exprimer l'estime qu'il fait de Longin, il se laisse emporter à des hyperboles extravagantes, & ne sauroit se résoudre à parler en style raisonnable d'un mérite aussi extraordinaire que celui de cet Auteur. Mais Longin ne fut pas simplement un Critique habile : ce fut un Ministre d'État considérable ; & il suffit, pour faire son éloge, de dire qu'il fut considéré de ZÉNOBIE, cette fameuse Reine des Palmyreniens, qui osa bien se déclarer Reine de l'Orient après la mort de son mari ODENAT. Elle avoit appelé d'abord Longin auprès d'elle, pour s'instruire dans la Langue

² Casaubon.) Exercit. 1. adv. ne ailleurs à ce même Ouvrage Baronium. DIONYSIUS LONGINUS, les épithètes de très-
GINUS, cujus exstat aureolus doctæ, & de très-élégant.
περί Ἰψόους libellus. Casaubon don-

Grecque. Mais de son Maître en Grec, elle en fit à la fin un de ses principaux Ministres. Ce fut lui qui encouragea cette Reine à soutenir la qualité de Reine de l'Orient, qui lui réhaussa le cœur dans l'adversité, & qui lui fournit les paroles altières qu'elle écrivit à AURÉLIAN, quand cet Empereur la somma de se rendre. Il en couta la vie à notre Auteur; mais sa mort fut également glorieuse pour lui, & honteuse pour Aurélian, dont on peut dire qu'elle a pour jamais flétri la mémoire. Comme cette mort est un des plus fameux incidens de l'histoire de ce temps-là, le Lecteur ne sera peut-être pas fâché, que je lui rapporte ici ce que FLAVIUS VOPISCUS en a écrit. Cet Auteur raconte, que l'armée de Zénobie & de ses Alliés ayant été mise en fuite près de la Ville d'Emesse, Aurélian alla mettre le siege devant Palmyre, où cette Princesse s'étoit retirée. Il trouva plus de résistance, qu'il ne s'étoit imaginé, & qu'il n'en devoit attendre vraisemblablement de la résolution d'une femme. Ennuyé de la longueur du siege, il essaya de l'avoir par composition. Il écrivit donc une Lettre à Zénobie, dans laquelle il lui offroit la vie & un lieu de retraite, pourvu qu'elle se rendit dans un certain temps. Zénobie, ajoute Vopiscus, répondit à cette Lettre avec une fierté plus grande que l'état de ses affaires ne le lui permettoit. Elle croyoit par-là donner de la terreur à Aurélian. Voici sa réponse :

ZÉNOBIE REINE DE L'ORIENT,
A L'EMPEREUR AURÉLIAN.

Personne jusques ici n'a fait une demande pareille à la tienne. C'est la Vertu, Aurélian, qui doit tout faire dans la guerre. Tu me commandes de me remettre entre tes mains; comme si tu ne savois pas, que Cléopatre aima mieux mourir avec le titre de Reine, que de vivre dans toute autre dignité. Nous attendons le secours des Perses. Les Sarrazins arment pour nous. Les Arméniens se sont déclarés en notre faveur. Une troupe de voleurs dans la Syrie a défait ton armée. Juge ce que tu dois atten-

dre , quand toutes ces forces seront jointes. Tu rabattras de cet orgueil avec lequel, comme maître absolu de toutes choses, tu m'ordonnes de me rendre.

Cette Lettre , ajoute Vopiscus , donna encore plus de colere que de honte à Aurélian. La Ville de Palmyre fut prise peu de jours après , & Zénobie arrêtée , comme elle s'enfuyoit chez les Perses. Toute l'armée demandoit sa mort. Mais Aurélian ne voulut pas déshonorer sa victoire par la mort d'une femme. Il réserva donc Zénobie pour le triomphe , & se contenta de faire mourir ceux qui l'avoient assistée de leurs conseils. Entre ceux-là , continue cet Historien, le Philosophe Longin fut extrêmement regretté. Il avoit été appelé auprès de cette Princesse pour lui enseigner le Grec. Aurélian le fit mourir , pour avoir écrit la Lettre précédente. Car bien qu'elle fut écrite en Langue Syriaque , on le soupçonnoit d'en être l'Auteur. L'Historien ZOSIME témoigne, que ce fut Zénobie elle-même qui l'en accusa. Zénobie, dit-il, se voyant arrêtée, rejeta toute sa faute sur ses Ministres, qui avoient, dit-elle, abusé de la foiblesse de son esprit. Elle nomma entre autres Longin, celui dont nous avons encore plusieurs Écrits si utiles. Aurélian ordonna, qu'on l'envoyât au supplice. Ce grand personnage, poursuit Zosime, souffrit la mort avec une constance admirable, jusques à consoler en mourant ceux que son malheur touchoit de pitié & d'indignation.

Par là on peut voir, que Longin n'étoit pas seulement un habile Rhéteur, comme QUINTILIEN & comme HERMOGENE; mais un Philosophe, digne d'être mis en parallèle avec les SOCRATES, & avec les CATONS. Son Livre n'a rien qui démente ce que je dis. Le caractère d'honnête homme y paroît par-tout; & ses sentimens ont je ne sais quoi qui marque non seulement un esprit sublime, mais une ame fort élevée au dessus du commun. Je n'ai donc point de regret d'avoir employé quelques-unes de mes veilles à débrouiller un si excellent Ouvrage, que je puis dire n'a-

voir été entendu jusqu'ici que d'un très-petit nombre de Savans. MURET fut le premier qui entreprit de le traduire en Latin, à la sollicitation de MANUCE: mais il n'acheva pas cet Ouvrage; soit parce que les difficultés l'en rebuterent, ou que la mort le surprit auparavant. ³ GABRIEL DE PETRA, à quelque temps de là, fut plus courageux; & c'est à lui qu'on doit la Traduction Latine que nous en avons. Il y en a encore deux autres; mais elles sont si informes & si grossières, que ⁴ ce seroit faire trop d'honneur à leurs Auteurs, que de les nommer. Et même celle de Petra, qui est infiniment la meilleure, n'est pas fort achevée. Car outre que souvent il parle Grec en Latin, il y a plusieurs endroits où l'on peut dire, qu'il n'a pas fort bien entendu son Auteur. Ce n'est pas que je veuille accuser un si savant Homme d'ignorance, ni établir ma réputation sur les ruines de la sienne. Je sais ce que c'est que de débrouiller le premier un Auteur, & j'avoue d'ailleurs, que son Ouvrage m'a beaucoup servi, aussi-bien que les petites ⁵ Notes de LANGBAINÉ & de ⁶ Mr. LE FÉVRE. Mais je suis bien aise d'excuser

A iv

3. Gabriel de Petra.) Professeur en Grec à Laufanne. Il vivoit en 1615.

4. Ce seroit faire trop d'honneur à leurs Auteurs. DOMINICUS PIZIMENTIUS, & PETRUS PAGANUS.

5. Notes de Langbaine.) GERARD LANGBAINÉ, Anglois, a traduit en Latin le *Traité du Sublime de Longin*, avec des Notes fort estimées. Cet Ouvrage fut imprimé à Oxford, en 1638. Et ces mêmes Notes ont été insérées avec celles des autres Commentateurs de Longin, dans la belle édition que JACQUES TOLLIVS a donnée de cet excellent Critique, à Utrecht, en 1694. Langbaine mourut en 1657.

§. CETTE Note a besoin d'être rectifiée. 1. Langbaine n'a point traduit Longin: il a seulement fait

réimprimer la Traduction de Gabriel de Petra. 2. Les Notes de Langbaine sur Longin n'ont pas été imprimées en 1638. pour la première fois, comme il paroît que le Commentateur l'a cru, par la manière dont il s'exprime. La première édition est de 1636. 3. Langbaine ne mourut pas en 1657. mais en 1658. Pour être exact, il fallloit dire, que Langbaine mourut le 20. de Février 1658. suivant notre manière de compter; & le 10. de Février 1657. selon la manière de compter, établie en Angleterre, où l'on suit le vieux stile & où l'année commence le 25. de Mars. DU MONTEIL.

6. Mr. le Févre.) TANNEGUILLE FÉVRE, Professeur à Saumur, pere de l'illustre & savante Madame DACIER.

par les fautes de la Traduction Latine, celles qui pourrout m'être échappées dans la Françoisé. J'ai pourtant fait tous mes efforts pour la rendre aussi exacte qu'elle pouvoit l'être. A dire vrai, je n'y ai pas trouvé de petites difficultés. Il est aisé à un Traducteur Latin de se tirer d'affaire, aux endroits même qu'il n'entend pas. Il n'a qu'à traduire le Grec mot pour mot, & à débiter des paroles, qu'on peut au moins soupçonner d'être intelligibles. En effet, le Lecteur, qui bien souvent n'y conçoit rien, s'en prend plutôt à soi-même, qu'à l'ignorance du Traducteur. Il n'en est pas ainsi des Traductions en Langue vulgaire. Tout ce que le Lecteur n'entend point, s'appelle un galimatias, dont le Traducteur tout seul est responsable. On lui impute jusqu'aux fautes de son Auteur, & il faut en bien des endroits qu'il les rectifie, sans néanmoins qu'il ose s'en écarter.

Quelque petit donc que soit le volume de Longin, je ne croirois pas avoir fait un médiocre présent au Public, si je lui en avois donné une bonne Traduction en notre Langue. Je n'y ai point épargné mes soins ni mes peines. Qu'on ne s'attende pas pourtant de trouver ici une Version timide & scrupuleuse des paroles de Longin. Bien que je me sois efforcé de ne me point écarter en pas un endroit, des regles de la véritable Traduction, je me suis pourtant donné une honnête liberté, sur-tout dans les passages qu'il rapporte. J'ai songé, qu'il ne s'agissoit pas simplement ici de traduire Longin; mais de donner au Public un Traité du Sublime, qui pût être utile. Avec tout cela néanmoins il se trouvera peut-être des gens, qui non seulement n'approuveront pas ma Traduction, mais qui n'épargneront pas même l'Original. Je m'attends bien, qu'il y en aura plusieurs, qui déclineront la juridiction de Longin, qui condamneront ce qu'il approuve, & qui loueront ce qu'il blâme. C'est le traitement qu'il doit attendre de la plupart des Juges de notre siecle. Ces hommes accoutumés aux débauches & aux excès des Poètes modernes, & qui n'admirant

que ce qu'ils n'entendent point, ne pensent pas qu'un Auteur se soit élevé, s'ils ne l'ont entièrement perdu de vue: ces petits Esprits, dis-je, ne seront pas sans doute fort frappés des hardiesses judicieuses des Homeres, des Platons & des Démôsthènes. Ils chercheront souvent le Sublime dans le Sublime, & peut-être se moqueront-ils des exclamations que Longin fait quelquefois sur des passages, qui, bien que très-sublimes, ne laissent pas d'être simples & naturels, & qui saisissent plutôt l'ame, qu'ils n'éclatent aux yeux. Quelque assurance pourtant que ces Messieurs ayent de la netteté de leurs lumieres, je les prie de considérer, que ce n'est pas ici l'ouvrage d'un Apprenti, que je leur offre: mais le chef-d'œuvre d'un des plus savans Critiques de l'Antiquité. Que s'ils ne voyent pas la beauté de ces passages, cela peut aussi-tôt venir de la foiblesse de leur vue, que du peu d'éclat dont ils brillent. Au pis aller, je leur conseille d'en accuser la Traduction, puisqu'il n'est que trop vrai, que je n'ai ni atteint, ni pu atteindre à la perfection de ces excellens Originaux; & je leur déclare par avance, que s'il y a quelques défauts, ils ne sauroient venir que de moi.

Il ne reste plus, pour finir cette Préface, que de dire ce que Longin entend par Sublime. Car comme il écrit de cette matiere après Cécilius, qui avoit presque employé tout son Livre à montrer ce que c'est que Sublime; il n'a pas cru devoir rebattre une chose qui n'avoit été déjà que trop discutée par un autre. Il faut donc savoir, que par Sublime, Longin n'entend pas ce que les Orateurs appellent le style sublime: mais cet Extraordinaire & ce Merveilleux, qui frappe dans le discours, & qui fait qu'un Ouvrage enleve, ravit, transporte. Le style sublime veut toujours de grands mots; mais le Sublime se peut trouver dans une seule pensée, dans un seul tour de paroles. Une chose peut être dans le style sublime, & n'être pourtant pas Sublime: c'est-à-dire, n'avoir rien d'extraordinaire ni de surprenant.

Par exemple : Le souverain Arbitre de la Nature d'une seule parole forma la lumière. Voilà qui est dans le style sublime ; cela n'est pas néanmoins sublime : parce qu'il n'y a rien là de fort merveilleux , & qu'on ne put aisément trouver. Mais, Dieu dit : Que la lumière se fasse , & la lumière se fit ; ce tour extraordinaire d'expression , qui marque si bien l'obéissance de la Créature aux ordres du Créateur , 7 est véritablement sublime , & a quelque chose de divin. Il faut donc entendre par Sublime dans Longin , l'Extraordinaire , le Surprenant , & comme je l'ai traduit , le Merveilleux dans le discours.

8 *J'ai rapporté ces paroles de la Genèse , comme l'expression la plus propre à mettre ma pensée en son jour , & je m'en suis servi d'autant plus volontiers que cette expression est citée avec éloge 9 par Longin même , qui , au milieu des ténèbres du Paganisme , n'a pas laissé de reconnoître le divin qu'il y avoit dans ces paroles de l'Écriture. Mais , que dirons-nous 10 d'un des plus savans Hommes de notre siècle , qui , éclairé des lumières de l'Évangile , ne s'est pas aperçu de la beauté de cet endroit ; qui a osé , dis-je , avancer 11 dans un Livre qu'il a fait pour démontrer la Religion Chrétienne , que Longin s'étoit trompé lorsqu'il avoit cru , que ces paroles étoient sublimes ? J'ai la satisfaction au moins que 12 des personnes , non moins considérables par leur*

7. *Est véritablement sublime.*) Voyez ci-après, la Réflexion X. de Mr. Despreaux sur ce passage de Longin.

8. *J'ai rapporté ces paroles de la Genèse , &c.*) Toute cette Section fut ajoutée par l'Auteur à sa Préface, dans l'édition de 1683. qui fut la troisième de ce Traité du Sublime.

9. *Par Longin même.*) Chapitre VII.

10. *D'un des plus savans Hommes.*) Mr. H U E T, alors Sous-Précepteur de Monseigneur le Dauphin, & ensuite Evêque d'Avranches.

11. *Dans un Livre qu'il a fait, &c.*) *Demonstratio Evangelica : Propos. 4. cap. 2. n. 53. pag. 54.* Ce Livre fut imprimé en 1678. *in folio.*

12. *Des personnes non moins considérables &c.*) Mrs. de Port-Royal, & sur-tout Mr. L E M A I T R E D E S A C I.

piété que par leur profonde érudition, qui nous ont donné depuis peu la Traduction du Livre de la Genèse, n'ont pas été de l'avis de ce savant Homme; & ¹³ dans leur Préface, entre plusieurs preuves excellentes qu'ils ont apportées pour faire voir que c'est l'Esprit saint qui a dicté ce Livre, ont allégué le passage de Longin, pour montrer combien les Chrétiens doivent être persuadés d'une vérité si claire, & qu'un Payen même a sentie par les seules lumières de la Raison.

¹⁴ Au reste, dans le temps qu'on travailloit à cette dernière Édition de mon Livre, Mr. DACIER, celui qui nous a depuis peu donné les Odes d'HORACE en François, m'a communiqué de petites Notes très-savantes qu'il a faites sur Longin, où il a cherché de nouveaux sens, inconnus jusques ici aux Interpretes. J'en ai suivi quelques-unes; mais comme dans celles où je ne suis pas de son sentiment, je puis m'être trompé, il est bon d'en faire les Lecteurs juges. C'est dans cette vue que ¹⁵ je les ai mises à la suite de mes Remarques; Mr. Dacier n'étant pas seulement un homme de très-grande érudition, & d'une critique très-fine, mais d'une politesse d'autant plus estimable, qu'elle accompagne rarement un grand savoir. Il a été Disciple du célèbre ¹⁶ Mr. le Fèvre, Pere de cette savante

13. Dans leur Préface.) Seconde partie, §. 3. où il est traité de la simplicité sublime de l'Écriture Sainte. On y cite avec éloge Mr. Despreaux, Traducteur de Longin.

14. Au reste, dans le temps qu'on travailloit &c.) L'Auteur ajouta encore cette autre Section, à cette Préface, dans la même édition de 1683.

15. Je les ai mises à la suite de mes Remarques.) Mr. Despreaux avoit fait imprimer ses Remarques, celles de Mr. DACIER, & celles de Mr. BOIVIN, séparément, & à la suite de sa Traduction. Dans

cette nouvelle édition, l'on a mis les unes & les autres sous le Texte. On y a joint les Remarques Françaises de Mr. TOLLIUS, qui a donné au Public une édition de Longin, avec une Traduction Latine, enrichie de Notes très-savantes. Il avoit inféré dans son édition la Traduction Française de Mr. Despreaux.

16. Mr. le Fèvre.) Tannegui le Fèvre, Professeur de Rhétorique à Saumur, dont Mr. Dacier a épousé la Fille. Mr. le Fèvre donna en 1663. une édition de Longin, avec des Notes très-estimées.

Fille, à qui nous devons la première Traduction qui ait encore paru d'Anacréon en François; & qui travaille maintenant à nous faire voir Aristophane, Sophocle & Euripide ¹⁷ en la même Langue.

¹⁸ J'ai laissé dans toutes mes autres Éditions cette Préface, telle qu'elle étoit lorsque je la fis imprimer pour la première fois, il y a plus de vingt ans, & je n'y ai rien ajouté. Mais aujourd'hui, comme j'en revoyois les épreuves, & que je les allois renvoyer à l'Imprimeur, il m'a paru qu'il ne seroit peut-être pas mauvais, pour mieux faire connoître ce que Longin entend par ce mot de Sublime, de joindre encore ici au passage que j'ai rapporté de la Bible, quelque autre exemple pris d'ailleurs. En voici un qui s'est présenté assez heureusement à ma mémoire. Il est tiré de l'Horace de Mr. CORNEILLE. Dans cette Tragédie, dont les trois premiers Actes sont, à mon avis, le chef-d'œuvre de cet illustre Écrivain, une Femme qui avoit été présente au combat des trois Horaces, mais qui s'étoit retirée un peu trop tôt, & n'en avoit pas vu la fin, vient mal à propos annoncer au vieil Horace leur Père, que deux de ses Fils ont été tués, & que le troisième, ne se voyant plus en état de résister, s'est enfui. Alors, ce vieux Romain, possédé de l'amour de sa patrie, sans s'amuser à pleurer la perte de ses deux Fils, morts si glorieusement, ne s'afflige que de la fuite honteuse du dernier, qui a, dit-il, par une si lâche action, imprimé un opprobre éternel au nom d'Horace; & leur Sœur, qui étoit là présente, lui ayant dit: Que vouliez-vous qu'il fit contre trois? Il répond brusquement: Qu'il mourût. Voilà de fort petites paroles. Cependant il n'y a per-

¹⁷. En la même langue.) Outre ces Livres, Madame Dacier en a donné plusieurs autres, & en dernier lieu une Traduction de l'Iliade & de l'Odyssée d'Homere; Ces Ouvrages sont des preuves immor-

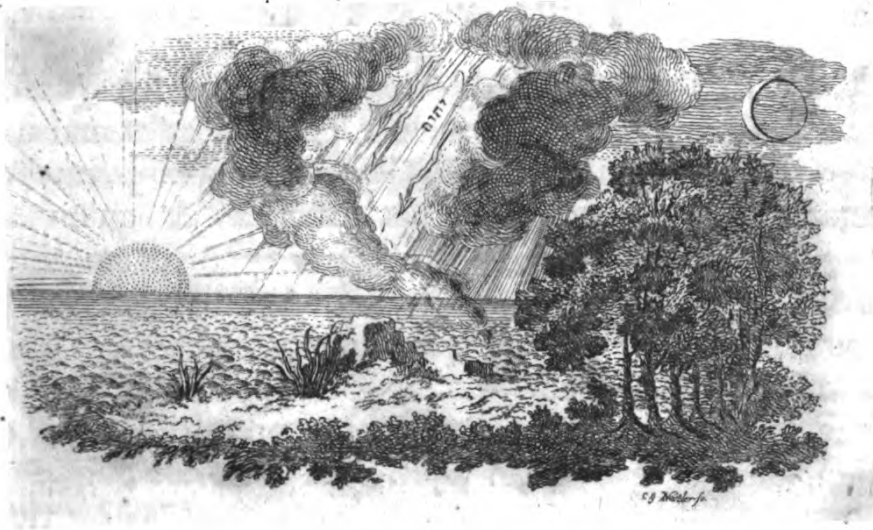
telles de sa science & de son esprit.

¹⁸. J'ai laissé dans toutes mes autres éditions &c.) Ceci jusqu'à la fin de la Préface, fut ajouté par l'Auteur dans l'édition de 1701.

sonne qui ne sente la grandeur héroïque, qui est renfermée dans ce mot : Qu'il mourût, qui est d'autant plus sublime qu'il est simple & naturel, & que par-là on voit, que c'est du fond du cœur que parle ce vieux Héros, & dans les transports d'une colere vraiment Romaine. De fait, la chose auroit beaucoup perdu de sa force, si, au lieu de Qu'il mourût, il avoit dit : Qu'il suivît l'exemple de ses deux freres, ou, Qu'il sacrifîât sa vie à l'intérêt & à la gloire de son pays. Ainsi, c'est la simplicité même de ce mot qui en fait la grandeur. Ce sont là de ces choses que Longin appelle Sublimes, & qu'il auroit beaucoup plus admirées dans Corneille, s'il avoit vécu du temps de Corneille, que ces grands mots dont Ptolomée remplit sa bouche au commencement de ¹⁹ la Mort de Pompée, pour exagérer les vaines circonstances d'une déroute qu'il n'a point vue.

19. *La Mort de Pompée.*] Tragédie de Pierre Corneille.





T R A I T É
 DU
S U B L I M E,
 O U
D U M E R V E I L L E U X
D A N S L E D I S C O U R S,
*Traduit du Grec de LONGIN. **

1 CHAPITRE PREMIER.

Servant de Préface à tout l'Ouvrage.

Vous savez bien, ² mon cher **T E R E N T I A N U S,** que lorsque nous lûmes ensemble le petit **Traité** que

* Le Roi a dans sa Bibliothèque un Manuscrit (No. 3083.) de sept à huit cens ans, où le **Traité** du **Sublime** de **Longin** se trouve à la suite des **Problèmes** d'**Aristote**. Il me seroit aisé de prouver, que cet **Exemplaire** est original par rapport à tous ceux qui nous restent aujourd'hui. Mais je n'entre point présentement dans un détail, que je réserve pour une **Remarque** particulière sur le **Chapitre VII**. J'avertis seulement ceux qui voudront

se donner la peine de lire les **Notes** suivantes, qu'elles sont pour la plupart appuyées sur l'ancien **Manuscrit**. Il fournit lui seul un grand nombre de leçons, que **Vossius** a autrefois recueillies, & que **Tollius** a publiées. Il ne me reste à remarquer qu'un petit nombre de choses, auxquelles il me semble qu'on n'a pas encore fait attention. **BOUVIN.**

1. *Chapitre I.*] Le partage des **Chapitres** n'est point de **Longin**. Les

3 CÉCILIUS a fait du Sublime, nous trouvâmes, que 4 la bassesse de son style répondoit assez mal à la dignité de son sujet; que les principaux points de cette matiere n'y étoient pas touchés, & qu'en un mot, cet Ouvrage ne pouvoit pas apporter un grand profit aux Lecteurs, qui est néanmoins le but où doit tendre tout homme qui veut écrire. D'ailleurs, quand on traite d'un Art, il y a deux choses à quoi il se faut toujours étudier. La premiere est, de bien faire entendre son sujet. La seconde, que je tiens

chiffres, qui en font la distinction, ont été ajoutés d'une main récente dans l'ancien Manuscrit. A l'égard des Argumens ou Sommaires, il n'y en a qu'un très-petit nombre, qui même ne conviennent pas avec ceux, que nous avons dans les Imprimés. Après cela il ne faut pas s'étonner, si les Imprimés ne s'accordent pas entr'eux, en ce qui regarde la division & les argumens des Chapitres. BOIVIN.

2. *Mon cher Terentianus.*) Le Grec porte, *mon cher Posthumius Terentianus*, mais j'ai retranché *Posthumius*: le nom de *Terentianus* n'étant déjà que trop long. Au reste, on ne fait pas trop bien, qui étoit ce Terentianus. Ce qu'il y a de constant, c'est que c'étoit un Latin, comme son nom le fait assez connoître, & comme Longin le témoigne lui-même dans le Chapitre X. BOILEAU.

3. *Cécilius.*) C'étoit un Rhéteur Sicilien. Il vivoit sous Auguste, & étoit contemporain de Denis d'Halicarnasse, avec qui il fut lié même d'une amitié assez étroite. BOILEAU.

4. *La bassesse de son style, &c.*) C'est ainsi, qu'il faut entendre ταπεινότερον. Je ne me souviens point d'avoir jamais vu ce mot employé dans le sens, que lui veut donner Mr. Dacier, & quand il s'en trou-

veroit quelque exemple, il faudroit toujours, a mon avis, revenir au sens le plus naturel, qui est celui, que je lui ai donné. Car pour ce qui est des paroles, qui suivent, τῆς ὅλης ὑποθέσεως, cela veut dire, que son style est par-tout inférieur à son sujet: y ayant beaucoup d'exemples en Grec de ces Adjectifs mis pour l'adverbe. BOILEAU.

Ibid. *La bassesse de son style répondoit assez mal à la dignité de son sujet.*] C'est le sens, que tous les Interpretes ont donné à ce passage: mais comme le Sublime n'est point nécessaire à un Rhéteur pour nous donner des regles de cet Art, il me semble, que Longin n'a pu parler ici de cette prétendue bassesse du style de Cécilius. Il lui reproche seulement deux choses; la premiere, que son Livre est beaucoup plus petit, que son sujet; que ce Livre ne contient pas toute la matiere: & la seconde, qu'il n'en a pas même touché les principaux points. Συγγραμμάτων ταπεινότερον ἔφάνη τῆς ὅλης ὑποθέσεως, ne peut pas signifier, à mon avis, le style de ce Livre est trop bas: mais, ce livre est plus petit, que son sujet, ou trop petit pour tout son sujet. Le seul mot ὅλης le détermine entierement. Et d'ailleurs on trouvera des exemples de ταπεινότερον pris dans ce même sens. Longin en disant, que Cécilius n'avoit exé-

tiens au fond la principale, consiste à montrer comment & par quels moyens ce que nous enseignons se peut acquérir. Cécilius s'est fort attaché à l'une de ces deux choses : car il s'efforce de montrer par une infinité de paroles, ce que c'est que le Grand & le Sublime, comme si c'étoit un point fort ignoré : mais il ne dit rien des moyens, qui peuvent porter l'esprit à ce Grand & à ce Sublime. Il passe cela, je ne fais pourquoy, comme une chose absolument inutile. Après tout, cet Auteur peut-être n'est-il pas tant à reprendre pour ses fautes, qu'à louer pour son travail, & pour le dessein, qu'il a eu de bien

tuté qu'une partie de ce grand dessein, fait voir ce qui l'oblige d'écrire après lui sur le même sujet.
D A C I E R.

I B I D. *La bassesse de son style.*] Encore que Mr. Dacier ait ici très-bien compris le sens de notre Auteur, néanmoins je ne trouve pas toute la netteté nécessaire dans sa traduction. J'aimerois mieux traduire ces paroles ainsi : *Vous vous souvenez, mon cher Terentianus, que quand nous lûmes ensemble le petit Traité, que Cécile a fait du Sublime, nous le trouvâmes trop maigre à l'égard de toute sa matière, & que nous jugeâmes, que les principaux points n'y étoient pas même touchés.* Mais comme c'est une témérité à un Étranger de corriger les François naturels, & principalement les hommes illustres par leur grand génie & par leur érudition, je me contenterai de renvoyer le Lecteur à ma traduction Latine. T O L L I U S.

I B I D. *La bassesse de son style.*] Longin se sert par-tout du mot ταπεινός, dans le sens que lui donne Mr. Despreaux. Ce qu'il dit dans le Chapitre VII. en parlant d'Ajax, οὐ γὰρ ζῆν εὐχεταί, ἢν γὰρ τὸ αἰτήμα τοῦ ἥρωος ταπεινότερον : Il ne demande pas la vie ; un Héros n'étoit pas capable de cette bassesse ; est fort semblable, pour la construction, à

ce qu'il dit ici, τὸ συγγραμμάτιον ταπεινότερον, ἐφάνη τῆς ὅλης ὑποθέσεως. Voyez aussi les Chapitres II. VI. XXVII. XXIX. XXXII. XXXIV. &c. B O I V I N.

γ. *Pour le dessein, qu'il a eu de bien faire.*] Il faut prendre ici le mot d'ἐπίνοια, comme il est pris en beaucoup d'endroits pour une simple pensée. Cécilius n'est pas tant à blâmer pour ses défauts, qu'à louer pour la pensée, qu'il a eue : pour le dessein, qu'il a eu de bien faire. Il se prend aussi quelquefois pour Invention ; mais il ne s'agit pas d'invention dans un Traité de Rhétorique : c'est de la raison, & du bon sens, dont il est besoin.
B O I L E A U.

I B I D. *Pour le dessein, qu'il a eu de bien faire.*) Dans le texte il y a deux mots ἐπίνοια & σπουδή. Mr. Despreaux ne s'est attaché qu'à exprimer toute la force du dernier. Mais il me semble, que cela n'explique pas assez la pensée de Longin, qui dit, que Cécilius n'est peut-être pas tant à blâmer pour ses défauts, qu'il est à louer pour son invention, & pour le dessein, qu'il a eu de bien faire. Ἐπίνοια signifie dessein, invention, & par ce seul mot, Longin a voulu nous apprendre, que Cécilius étoit le premier, qui eut

faire. Toutefois, puisque vous voulez que j'écrive aussi du Sublime, voyons pour l'amour de vous, si nous n'avons point fait, sur cette matiere, quelque observation raisonnable, ⁶ & dont les Orateurs puissent tirer quelque sorte d'utilité.

Mais c'est à la charge, mon cher Terentianus, que nous reverrons ensemble exactement mon Ouvrage; & que vous m'en direz votre sentiment avec cette sincérité que nous devons naturellement à nos amis. Car, comme un Sage * dit fort bien: si nous avons quelque voye pour nous rendre semblables aux Dieux, c'est ⁷ de faire du bien, & de dire la vérité.

Au reste, comme c'est à vous que j'écris, c'est-à-dire, à un homme ⁸ instruit de toutes les belles connoissances, je ne m'arrêterai point sur beaucoup de choses, qu'il m'eût fallu établir avant que d'entrer en matiere, pour montrer, que le Sublime est en effet ce qui forme l'excellence & la souveraine

* P Y T H A G O R E.

entrepris d'écrire du Sublime. D A C I E R.

IBID. Pour le dessein.) C'est une chose étonnante, que Mr. Dacier ait touché justement les mêmes lieux, que j'avois marqués dans mon exemplaire. Car ce mot d'ἐπίνοια m'avoit aussi donné dans la vue: c'est pourquoy je l'ai interprété, cogitationem, en me servant d'une transposition, qui fait la cadence plus délicate. Car il est plus doux à l'oreille de dire, curam cogitationemque suscepit, que cogitationem curamque suscepit. Επίνοια donc signifie ici le dessein, non pas de bien faire, mais de traiter du Sublime. T O L L I U S.

6. Et dont les Orateurs.) Le Grec porte ἀνδράσι πολιτικοῖς, viris Politicis: c'est-à-dire, les Orateurs, entant qu'ils sont opposés aux Déclamateurs, & à ceux, qui font des Discours de simple ostentation. Ceux qui ont lu Hermogene, savent ce que c'est que πολιτικός λό-

γος, qui veut proprement dire un style d'usage, & propre aux affaires; à la différence du style des Déclamateurs, qui n'est qu'un style d'apparat, où souvent l'on sort de la Nature, pour éblouir les yeux. L'Auteur donc par viros politicos entend ceux, qui mettent en pratique sermonem politicum. B O I L E A U.

7. C H A N G. De faire du bien.) Dans l'édition de 1683. ces mots furent substitués à ceux-ci, de faire plaisir, qui étoient dans les éditions précédentes. Mr. Despreaux fit plusieurs changemens à la Traduction, dans cette même édition de 1683. comme on le verra dans la suite.

8. Instruit de toutes les belles connoissances.] Je n'ai point exprimé φίλτατον: parce qu'il me semble tout-à-fait inutile en cet endroit. B O I L E A U.

IBID. Instruit de toutes les belles connoissances.] J'ai changé dans le Grec le mot φίλτατον en φίλτατε, mon cher ami. T O L L I U S.

perfection du Discours ; que c'est par lui que les grands Poètes & les Écrivains les plus fameux ont remporté le prix, ⁹ & rempli toute la postérité du bruit de leur gloire.

Car il ne persuade pas proprement, mais il ravit, il transporte, & produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement & de surprise, qui est tout autre chose que de plaire seulement, ou de persuader. Nous pouvons dire à l'égard de la persuasion, que pour l'ordinaire elle n'a sur nous qu'autant de puissance que nous voulons. Il n'en est pas ainsi du Sublime. ¹⁰ Il donne au Discours une certaine vigueur noble, une force invincible, qui enlève l'ame de quiconque nous écoute. Il ne suffit pas d'un endroit ou de deux dans un Ouvrage, pour vous faire remarquer la finesse de l'*Invention* ; la beauté de

B ij

9. Et rempli toute la postérité du bruit de leur gloire.) Gerard Langbaine, qui a fait de petites Notes très-savantes sur Longin, prétend, qu'il y a ici une faute, & qu'au lieu de περιβαλον ἐκλείαις τὸν αἰῶνα, il faut mettre ὑπερέβαλον ἐκλείαις. Ainsi dans son sens, il faudroit traduire, ont porté leur gloire au delà de leurs siècles. Mais il se trompe ; περιβαλον veut dire ont embrassé, ont rempli toute la postérité de l'étendue de leur gloire. Et quand on voudroit même entendre ce passage à sa manière, il ne faudroit point faire pour cela de correction : puisque περιβαλον signifie quelquefois ὑπερέβαλον comme on le voit dans ce vers d'Homere. Il. 32. v. 276. Ἴσῃ γὰρ ὅσσον ἐμοὶ ἀρετῇ περιβάλλετον ἵπποι. BOILEAU.

10. Il donne au Discours une certaine vigueur noble, &c.) Je ne fais pourquoi Monsieur le Févre veut changer cet endroit, qui, à mon avis, s'entend fort bien, sans mettre πάντως au lieu de παντός surmonte tous ceux qui l'écoutent ;

Se met au dessus de tous ceux qui l'écoutent. BOILEAU.

IBID. Il donne au Discours une certaine vigueur noble, une force invincible, qui enlève l'ame de quiconque nous écoute.) Tous les Interpretes ont traduit de même ; mais je crois, qu'ils se sont fort éloignés de la pensée de Longin, & qu'ils n'ont point du tout suivi la figure, qu'il employe si heureusement. Τὰ ὑπερφῶνα προσφέροντα βίαν, est ce qu'Horace diroit adhibere vim : au lieu de παντός il faut lire πάντως avec un omega, comme Mr. le Févre l'a remarqué. Πάντως ἐπάνω τοῦ ἀκροωμένου καθίσταται, est une métaphore prise du manège, & pareille à celle, dont Anacréon s'est servi, σὺ οὐκ ἔχεις, οὐκ εἶδῶς ὅτι τῆς ἐμῆς ψυχῆς ἠνιοχεύεις. Mais tu n'as point d'oreilles, & tu ne fais point, que tu es le maître de mon cœur. Longin dit donc, il n'en est pas ainsi du Sublime : par un effort, auquel on ne peut résister, il se rend entièrement maître de l'Auditeur. DACIER.

l'*Oeconomie*, & de la *Disposition*; c'est avec peine que cette justesse se fait remarquer par toute la suite même du Discours. Mais ¹¹ quand le Sublime ¹² vient à éclater où il faut, il renverse tout comme un foudre, & présente d'abord toutes les forces de l'Orateur ramassées ensemble. Mais ce que je dis ici, & tout ce que je pourrois dire de semblable, seroit inutile pour vous, qui savez ces choses par expérience, & qui m'en feriez au besoin à moi-même des leçons.

C H A P I T R E II.

S'il y a un Art particulier du Sublime; & des trois vices qui lui sont opposés,

Il faut voir d'abord, s'il y a un Art particulier du Sublime. Car il se trouve des gens qui s'imaginent, que c'est une erreur de le vouloir réduire en Art, & d'en donner des préceptes. Le Sublime, disent-ils, naît avec nous, & ne s'apprend point. Le seul Art pour y parvenir, c'est d'y être né. Et même, à ce qu'ils prétendent, il y a des Ouvrages que la Nature doit produire toute seule. La contrainte des préceptes ne fait que les affoiblir, & leur donner une certaine sécheresse qui les rend maigres & décharnés. Mais je soutiens, qu'à bien prendre les choses, on verra clairement tout le contraire.

Et à dire vrai, quoique la Nature ne se montre jamais plus libre, que dans les discours sublimes & pathétiques; il est pourtant aisé de reconnoître ¹,

¹¹ *Quand le Sublime vient à éclater.*] Notre Langue n'a que ce mot *éclater* pour exprimer le mot *ἐξέστυξθαι*, qui est emprunté de la tempête & qui donne une idée merveilleuse, à peu près comme ce mot de Virgile, *abrupti nubibus ignes*. Longin a voulu donner ici une image de la foudre, que l'on voit plutôt tomber que partir. D A C I E R.

¹² *CHANG. 12. Vient à éclater.*) Edition de 1683. Dans les précédentes on lisoit, *Vient à paroître*.

CHANG. CHAP. II. I. Qu'elle ne se laisse pas conduire au hazard.) Ces mots furent ajoutés dans l'édition de 1683.

qu'elle ne se laisse pas conduire au hazard, & qu'elle n'est pas absolument ennemie de l'art & des règles. J'avoue, que dans toutes nos productions il la faut toujours supposer comme la base, le principe, & le premier fondement. Mais aussi il est certain, que notre esprit a besoin d'une méthode pour lui enseigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en son lieu; & que cette méthode peut beaucoup contribuer à nous acquérir la parfaite habitude du Sublime. ² Car comme les vaisseaux sont en danger de

B iij

2. Car comme les vaisseaux, &c.) Il faut suppléer au Grec, ou sous-entendre πλοῖα, qui veut dire des vaisseaux de charge, καὶ ὡς ἐπικινδυνότερα αὐτὰ πλοῖα &c. & expliquer ἀνεργμάτις, dans le sens de Monsieur le Févre, & de Suidas, des vaisseaux, qui flottent manque de sable & de gravier dans le fond, qui les soutienne, & leur donne le poids qu'ils doivent avoir; auxquels on n'a pas donné le lest. Autrement il n'y a point de sens, BOILEAU.

IBID. Car comme les vaisseaux.) Je suis d'accord ici avec Mr. Despreaux, qu'il y manque le mot πλοῖα, ou, si on aime mieux, le mot σκάφη, qu'on rencontre dans la même comparaison dans Théodoret, Orat. VIII. de Providentia: Ἐπειδὴ γὰρ ἡ φύσις πρὸς τὸ χεῖραν ἐξάκειλε, καὶ ὁ νοῦς τοῖς πάθεσι περικλυθεὶς, ὑποβρύχιός τε γινόμενος, οἷόν τι σκάφος ἀνεργμάτιον, ἀτακτως φέρεσθαι τὸ σῶμα. κατέλιπε, ἀναγκαιῶς ἐδεήθημεν νόμον, καθάπερ τινὸς ἀγκύρας ἰσώσης τὸ σκάφος, καὶ τὴν ἐπὶ πρόσω φορὰν κωλύσης, καὶ συγχωρούσης ἀναδύναι τὸν κυβερνήτην, καὶ τῶν οἰάκων ἐπιλαβείσθαι. TOLLIVS.

IBID. Car comme les vaisseaux.) Les conjonctions ὡς & οὕτω, usitées

dans les comparaisons; le mot ἀνεργμάτις, & quelques autres termes métaphoriques, ont fait croire aux Interpretes, qu'il y avoit une comparaison en cet endroit. Mr. Despreaux a bien senti, qu'elle étoit défectueuse. Il faut, dit-il, suppléer au Grec, ou sous-entendre πλοῖα, qui veut dire des vaisseaux de charge. . . . Autrement il n'y a point de sens. Pour moi je crois, qu'il ne faut point chercher ici de comparaison. La conjonction ὅτι, qui en étoit, pour ainsi dire, le caractère, ne se trouve ni dans l'ancien Manuscrit, ni dans l'édition de ROBERTELLUS. L'autre conjonction, qui est ὡς, ne signifie pas, comme, en cet endroit, mais que. Cela posé, le raisonnement de Longin est très-clair, si on veut se donner la peine de le suivre, En voici toute la suite. Quelques-uns s'imaginent, que c'est une erreur de croire, que le Sublime puisse être réduit en art. Mais je soutiens, que l'on sera convaincu du contraire, si on considère, que la Nature, quelque liberté qu'elle se donne ordinairement dans les passions, & dans les grands mouvemens, ne marche pas tout-à-fait au hazard; que dans toutes nos productions il la faut supposer la base, le principe & le premier fondement: mais que notre esprit a besoin d'une méthode, pour lui enseigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en son lieu: qu'enfin (c'est ici qu'il y a dans le Grec καὶ ὡς, pour καὶ ὅτι, dont

périr, lorsqu'on les abandonne à leur seule légèreté, & qu'on ne fait pas leur donner la charge & le poids qu'ils doivent avoir : il en est ainsi du Sublime, si on l'abandonne à la seule impétuosité d'une Nature ignorante & téméraire. Notre esprit assez souvent n'a pas moins besoin de bride que d'éperon. DEMOSTHENE dit en quelque endroit, que le plus grand bien qui puisse nous arriver dans la vie, c'est, *d'être heureux* : mais qu'il y en a encore un autre qui n'est pas moindre, & sans lequel ce premier ne sauroit subsister, qui est, de *savoir se conduire avec prudence*. 3 Nous en pouvons dire autant à l'égard du Discours, 4 La Nature est

Longin s'est servi plus haut, & qu'il n'a pas voulu répéter) le Grand, de soi-même, & par sa propre grandeur, est glissant & dangereux, lors qu'il n'est pas soutenu & affermi par les règles de l'Art, & qu'on l'abandonne à l'impétuosité d'une nature ignorante. On se passe très bien de la comparaison, qui ne seroit qu'à embrouiller la phrase. Il faut seulement sous-entendre, *επισκέψαιτό τις*, qui est fix ou sept lignes plus haut, & faire ainsi la construction ; *καὶ (εἰ ἐπισκέψαιτό τις) ὡς ἐπικινδυνότερα* ; & si l'on considère, que le Grand, &c. *ἐπικινδυνότερα αὐτὰ ἐφ' ἑαυτῶν τὰ μεγάλα*, est précisément la même chose que, *τὰ μεγάλα ἐπιφάλη δι' αὐτὸ τὸ μέγεθος*, qu'on lit dans le Chapitre XXVII. & que Mr. Despreaux a traduit ainsi : Le Grand, de soi-même, & par sa propre grandeur, est glissant & dangereux. *Ἀνεματισία* & *ἀσηρικτα*, sont des termes métaphoriques, qui, dans le sens propre, conviennent à de grands bâtimens ; mais qui, pris figurément, peuvent très-bien s'appliquer à tout ce qui est grand, même aux ouvrages d'esprit. B O I V I N.

3. Nous en pouvons dire autant, &c.) J'ai suppléé la reddition de la comparaison, qui manque en

cet endroit dans l'original. B O I L E A U.

4. La Nature est ce.) Je traduirai ici ce qu'il y a de plus dans l'original de mon Manuscrit : Que la Nature tienne pour arriver au Grand la place du bonheur : & l'Art celle de la prudence. Mais ce qu'on doit considérer ici sur toutes choses, c'est, que cette connoissance même, qu'il y a dans l'Éloquence quelque chose qu'on doit à la bonté de la Nature, ne nous vient que de l'Art même, qui nous l'indique. C'est pourquoi je ne doute pas, que quand celui qui nous blâme de ce que nous tâchons d'affujettir le Sublime aux études & à l'Art, voudra faire ses réflexions sur ce que nous venons de débiter, il ne change bientôt d'avis, & qu'il ne condamne plus nos soins dans cette matière, comme s'ils étoient superflus, & sans aucun profit. T O L L I U S.

I B I D. La Nature est ce qu'il y a.) Il manque en cet endroit deux feuillets entiers dans l'ancien Manuscrit : c'est ce qui a fait la lacune suivante. Je ne fais, par quel hazard les cinq ou six lignes que Tollius a eues d'un Manuscrit du Vatican, & qui se trouvent aussi dans un Manuscrit du Roi (No. 3171.) transposées & confondues avec un fragment des Problèmes d'ARISTOTE, ont pu être conservées. Il y a apparence,

ce qu'il y a de plus nécessaire pour arriver au Grand :
Cependant, si l'Art ne prend soin de la conduire,
c'est une aveugle, qui ne fait où elle va. * * * * *

* * * * * 6 Telles sont ces pensées:
Les Torrents entortillés de flammes. Vomir contre le Ciel.

B iv

que quelqu'un ayant rencontré un morceau des deux feuillets entiers, mais gâtés, n'aura pu copier que ces cinq ou six lignes. A la fin de ce petit Supplément, dont le Public est redevable à Tollius, je crois, qu'il faut lire *ἠγῆσταιτο*, & non pas *κομίσταιτο*, qui ne me paroît pas faire un sens raisonnable. Le Manuscrit du Roi, où se trouve ce même Supplément, n'a que *σταιτο*, de la première main : *κομί* est d'une main plus récente. Cela me fait soupçonner, que dans l'ancien Manuscrit le mot étoit à demi effacé, & que quelques-uns ont cru mal-à-propos qu'il devoit y avoir *κομίσταιτο*.
B O I L E A U.

5. * * * * *] L'Auteur avoit parlé du style enflé, & citoit à propos de cela les fortifés d'un Poète tragique dont voici quelques restes.
B O I L E A U.

6. *Telles sont ces pensées, &c.*] Il y a ici une lacune considérable. L'Auteur, après avoir montré, qu'on peut donner des règles du Sublime, commençoit à traiter des Vices, qui lui sont opposés, & entr'autres du style enflé, qui n'est autre chose que le Sublime trop poussé. Il en faisoit voir l'extravagance par le passage d'un je ne fais quel Poète Tragique, dont il reste encore ici quatre vers : mais comme ces vers étoient déjà fort galimatias d'eux-mêmes, au rapport de Longin, ils le sont devenus encore bien davantage par la perte de ceux qui les précédoient. J'ai donc cru, que le plus court étoit de les passer : n'y ayant dans ces quatre vers qu'un des trois mots que l'Auteur raille dans la suite. En

voilà pourtant le sens confusément. C'est quelque Capanée qui parle dans une Tragédie : *Et qu'ils arrêtent la flamme qui sort à longs flots de la fournaise. * Car si je trouve le Maître de la maison seul, alors d'un seul torrent de flammes entortillées j'embraseraï la maison, & la réduirai toute en cendres. Mais cette noble Musique ne s'est pas encore fait ouïr. J'ai suivi ici l'interprétation de LANGBAINÉ.* Comme cette Tragédie est perdue, on peut donner à ce passage tel sens qu'on voudra : mais je doute, qu'on attrape le vrai sens. Voyez les Notes de Mr. Dacier.
B O I L E A U.

* *Car si je trouve le Maître.*) Mr. Despreaux me semble avoir lu dans le Grec, *εἰ γὰρ τὸν ἐστῆχον ὀψομαι μόνον*, au lieu de *τιν' ἐστῆχον*. Mais j'aimerois mieux dire : *Car si je trouve seulement le Maître de la maison.*
T O L L I U S.

I B I D. *Telles sont ces pensées, &c.*) Dans la lacune suivante Longin rapportoit un passage d'un Poète tragique, dont il ne reste que cinq vers. Mr. Despreaux les a rejetés dans ses Remarques, & il les a expliqués comme tous les autres Interprètes. Mais je crois, que le dernier vers auroit dû être traduit ainsi : *Ne viens-je pas de vous donner maintenant une agréable Musique ?* Ce n'est pas quelque Capanée, mais Boree, qui parle, & qui s'applaudit pour les grands vers qu'il a récités.
D A C I E R.

I B I D. *Telles sont ces pensées.*] Il n'est pas besoin, qu'on prononce le dernier de ces vers par forme d'interrogation. Je m'imagine, que ma traduction Latine est assez claire, & qu'elle suffit pour soutenir ce que j'avance. T O L L I U S.

Faire de Borée son joueur de flûtes ; & toutes les autres façons de parler, dont cette pièce est pleine. Car elles ne sont pas grandes & tragiques, mais enflées & extravagantes. 7 Toutes ces phrases ainsi embarrassées de vaines imaginations, troublent & gâtent plus un Discours qu'elles ne servent à l'élever. De sorte qu'à les regarder de près & au grand jour, ce qui paroïssoit d'abord si terrible, devient tout à coup sot & ridicule. Que si c'est un défaut insupportable dans la Tragédie, qui est naturellement pompeuse & magnifique, que de s'enfler mal-à-propos ; à plus forte raison doit-il être condamné dans le discours ordinaire. De-là vient qu'on s'est raillé de G O R G I A S, pour avoir appelé Xerxes, *le Jupiter des Perses*, & les Vautours, 8 *des Sépulcres animés*,

7. Toutes ces phrases ainsi embarrassées de vaines imaginations, troublent & gâtent plus un Discours.] Monsieur Despreaux a suivi ici quelques exemplaires, où il y a, *τεβόλωται γὰρ τῇ φράσει*, du verbe *βολῶ*, qui signifie *gâter, barbouiller, obscurcir* ; mais cela ne me paroît pas assez fort pour la pensée de Longin, qui avoit écrit sans doute *τετύλωται*, comme je l'ai vu ailleurs. De cette maniere le mot *gâter* me semble trop général, & il ne détermine point assez le vice, que ces phrases ainsi embarrassées causent, ou apportent au discours, au lieu que Longin, en se servant de ce mot, en marque précisément le défaut : car il dit, que ces phrases, & ces imaginations vaines, bien loin d'élever & d'agrandir un discours, le troublent, & le rendent dur. Et c'est ce que j'aurois voulu faire entendre, puisque l'on ne sauroit être trop scrupuleux, ni trop exact, lors qu'il s'agit de donner une idée nette & distincte des vices, ou des vertus du Discours. DACIER.

I B I D. Toutes ces phrases.) Mr. Dacier préfère ici le mot de *τετύ-*

λωται : mais celui de *τεβόλωται* est capable de soutenir le *τεβόλωται*, par la ressemblance qu'il y a entre les expressions obscures & embarrassées du discours, & les pensées confuses & brouillées. Car un discours clair & net coule comme une eau pure, & donne du plaisir à ceux qui l'entendent. Cette confusion dans cette maniere de parler, est très-bien remarquée par Plutarque, quand il dit ; (*de liberorum educatione.*) *Ἡ μὲν ὑπερογκος λέξις ἀπολίτευτος ἐστίν.* C'est pourquoy, dit-il, il faut prendre garde, & *τὴν θεατρικὴν καὶ παρατραγῶδον διευλαβεῖσθαι.* Je souhaite, que l'on jette les yeux sur ma Traduction Latine, & on verra sans doute ce qui manque ici. T O L L I U S.

8. *Des Sépulcres animés.*] Hermodogene va plus loin, & trouve celui qui a dit cette pensée, digne des sépulcres dont il parle. Cependant je doute qu'elle déplût aux Poètes de notre siècle, & elle ne seroit pas en effet si condamnable dans les vers. BOILEAU.

On n'a pas été plus indulgent pour CALLISTHENE, qui en certains endroits de ses Écrits ⁹ ne s'éleve pas proprement, mais se guinde si haut qu'on le perd de vûe. De tous ceux-là pourtant ¹⁰ je n'en vois point de si enflé que CLITARQUE. Cet Auteur n'a que du vent & de l'écorce. Il ressemble à un homme, qui, pour me servir des termes de Sophocle, ¹¹ ouvre une grande bouche, pour souffler dans une

B V

9. Ne s'éleve pas proprement.) Le mot *μέτρωρα* signifie ici ce que St. Augustin dit en quelque lieu de l'orgueil : *Tumor est, non magnitudo*. J'aimerois donc mieux m'expliquer de cette manière : C'est de la même manière quelquefois qu'on a traité Callisthene, qui, quand il affecte de s'énoncer en termes sublimes & relevés, s'égaré alors dans les nuées. TOLLIVS.

10. Je n'en vois point de si enflé que Clitarque.) Ce jugement de Longin est fort juste ; & pour le confirmer il ne faut que rapporter un passage de ce Clitarque, qui dit d'une guêpe, *κατανέμεται τὴν ὄρεινὴν, εἰσπίπτει δὲ εἰς τὰς κοίλας δρῦς*, Elle pait sur les montagnes, & vole dans les creux des chênes. Car en parlant ainsi de ce petit animal, comme s'il parloit du Lion de Némée, ou du Sanglier d'Erymanthe, il donne une image qui est en même temps & désagréable & froide, & il tombe manifestement dans le vice que Longin lui a reproché, DACIER.

IBID. Je n'en vois point &c.) Voilà encore une fois le même exemple cité par Monsieur Dacier, & qu'on trouve dans mes remarques. Mais il a fort bien fait de n'avoir pas nommé son Auteur. TOLLIVS.

11. Ouvre une grande bouche pour souffler dans une petite flûte.] J'ai traduit ainsi *φορβείας δ' ἄνερος*, afin de rendre la chose intelligible. Pour expliquer ce que veut dire *φορβεία*, il faut savoir, que la flûte chez les Anciens étoit fort différente de

la flûte d'aujourd'hui, Car on en tiroit un son bien plus éclatant, & pareil au son de la trompette, *tubaque amula*, dit Horace. Il falloit donc pour en jouer employer une bien plus grande force d'haleine, & par conséquent s'enfler extrêmement, qui étoit une chose désagréable à la vûe. Ce fut en effet ce qui en dégouta Minerve & Alcibiade. Pour obvier à cette difformité, ils imaginèrent une espèce de lanier ou courroie, qui s'appliquoit sur la bouche, & se liait derrière la tête, ayant au milieu un petit trou, par où l'on embouchoit la flûte. Plutarque prétend, que Marfyas en fut l'inventeur. Ils appelloient cette lanier *φορβείαν* ; & elle faisoit deux différens effets : car outre qu'en serrant les joyes elle les empêchoit de s'enfler, elle donnoit bien plus de force à l'haleine, qui étant repoussée, sortoit avec beaucoup plus d'impétuosité & d'agrément. L'Auteur donc pour exprimer un Poète enflé, qui souffle & se démène sans faire de bruit, le compare à un Homme, qui joue de la flûte sans cette lanier. Mais comme cela n'a point de rapport à la flûte d'aujourd'hui, puisqu'à peine on serre les levres quand on en joue, j'ai cru, qu'il valoit mieux mettre une pensée équivalente, pourvu qu'elle ne s'éloignât point trop de la chose ; afin que le Lecteur, qui ne se soucie pas tant des antiquités, puisse passer, sans être obligé, pour m'entendre, d'avoir recours aux Remarques. BOILEAU.

petite flûte. Il faut faire le même jugement d'AMPHICRATE, d'HÉGESIAS, & de MATRIS. Ceux-ci quelquefois s'imaginant, qu'ils sont épris d'un enthousiasme & d'une fureur divine, au lieu de tonner, comme ils pensent, ne font que niaiser & que badiner comme des enfans.

Et certainement, en matière d'Éloquence, il n'y a rien de plus difficile à éviter que l'*Enflûre*. Car comme en toutes choses naturellement nous cherchons le Grand, & que nous craignons sur-tout d'être accusés de sécheresse ou de peu de force, il arrive, je ne sais comment, que la plupart tombent dans ce vice, fondés sur cette maxime commune :

¹² *Dans un noble projet on tombe noblement.*

Cependant, il est certain que l'*Enflûre* n'est pas moins vicieuse dans le discours que dans les corps. ¹³ Elle

^{12.} *Dans un noble projet on tombe noblement.*) Il y a dans l'ancien Manuscrit *μεγάλω ἀπολισθαίνειν, ὅμως εὐγενὲς ἀμάρτημα*. Les copistes ont voulu faire un vers; mais ce vers n'a ni césure, ni quantité. On ne trouvera point dans les Poètes Grecs d'exemple d'un Iambe, qui commence par deux Anapestes. Il y a donc apparence, que ce qu'on a pris jusques ici pour un vers, est plutôt un proverbe, ou une Sentence tirée des écrits de quelque Philosophe. *μεγάλω ἀπολισθαίνειν, ὅμως εὐγενὲς ἀμάρτημα*, est la même chose que s'il y avoit, *μεγάλω ἀπολισθαίνειν ἀμάρτημα μὲν, ὅμως δὲ εὐγενὲς ἀμάρτημα*, *tomber est une faute; mais une faute noble, à celui qui est grand; c'est-à-dire, qui se montre grand dans sa chute même ou qui ne tombe que parce qu'il est grand.* C'est à peu près dans ce sens, que Mr. CORNEILLE a dit: *Il est beau de mourir maître de l'Univers.* BOIVIN.

^{13.} *Elle n'a que de faux dehors.*) Tous les Interpretes ont suivi ici

la leçon corrompue de *ἀναλήθεις*, faux, pour *ἀναλθεῖς*, comme Mr. le Fèvre a corrigé, qui se dit proprement de ceux, qui ne peuvent croire; & dans ce dernier sens le passage est très-difficile à traduire en notre Langue. Longin dit: *Cependant il est certain, que l'enflûre, dans le discours aussi-bien que dans les corps, n'est qu'une tumeur vuide, & un défaut de forces pour s'élever, qui fait quelquefois, &c.* Dans les Anciens on trouvera plusieurs passages, où *ἀναλήθεις* a été mal pris pour *ἀναλθεῖς*. DACIER.

IBID. *Elle n'a que de faux dehors.*) Je ne suis pas ici du même sentiment, comme j'ai montré dans mes Remarques. Car je ne puis pas comprendre, comment il y auroit un *ὄγκος*, une *enflûre*, ou une *grandeur*, quoique mauvaise, dans un corps qui ne peut croire, ou qui ne tire point de profit de sa nourriture. Nous avons le mot contraire *ἐνάληθης* dans le chap. xv. TOLLIVS.

n'a que de faux dehors & une apparence trompeuse ; mais au dedans elle est creuse & vuide, & fait quelquefois un effet tout contraire au Grand. Car, comme on dit fort bien : *Il n'y a rien de plus sec qu'un hydropique.*

Au reste, le défaut du style enflé, c'est de vouloir aller au-delà du Grand. Il en est tout au contraire du Puéril. Car il n'y a rien de si bas, de si petit, de si opposé à la noblesse du discours.

Qu'est-ce donc que Puérilité ? Ce n'est visiblement autre chose qu'une pensée d'Écolier, qui, pour être trop recherchée, devient froide. C'est le vice où tombent ceux, qui veulent toujours dire quelque chose d'extraordinaire & de brillant ; mais sur-tout ceux qui cherchent avec tant de soin le plaisant & l'agréable : Parce qu'à la fin, ¹⁴ pour s'attacher trop au style figuré, ils tombent dans une sottise affectation.

Il y a encore un troisieme défaut opposé au Grand, qui regarde le Pathétique. THÉODORE l'appelle une *fureur hors de saison*, lorsqu'on s'échauffe mal-à-propos, ou qu'on s'emporte avec excès, quand le sujet ne permet que de s'échauffer médiocrement, ¹⁵ En effet, on voit très-souvent des Orateurs, qui, comme s'ils étoient ivres, se laissent emporter à des passions qui ne conviennent point à leur sujet, mais qui leur sont propres, & qu'ils ont apportées de l'École : si bien que comme on n'est point touché de ce qu'ils disent, ils se rendent à la fin odieux & insupportables. Car c'est ce qui arrive nécessairement

14. *Pour s'attacher trop au style figuré, ils tombent dans une sottise affectation.*) Longin dit d'une manière plus forte, & par une figure : *Ils échouent dans le style figuré, & se perdent dans une affectation ridicule.*

DACIER.

CHANG. 15. *En effet, on voit très-souvent &c.)* Avant l'édition de

1683. le Traducteur avoit mis : *En effet, quelques-uns, ainsi que s'ils étoient ivres, ne disent point les choses de l'air, dont elles doivent être dites, mais ils sont entraînés de leur propre impétuosité, & tombent sans cesse en des emportemens d'Écoliers & de Déclamateurs : si bien que &c.*

à ceux qui s'emportent & se débattent mal-à-propos devant des gens, qui ne sont point du tout émûs. Mais nous parlerons en un autre endroit de ce qui concerne les passions.

C H A P I T R E III.

Du Style froid.

Pour ce qui est de ce Froid ou Puéril dont nous parlions, TIMÉE en est tout plein. Cet Auteur est assez habile homme d'ailleurs; il ne manque pas quelquefois par le Grand & le Sublime; il fait beaucoup, & dit même les choses d'assez bon sens: si ce n'est qu'il est enclin naturellement à reprendre les vices des autres, quoiqu'aveugle pour ses propres défauts, & si curieux au reste d'étaler de nouvelles pensées, que cela le fait tomber assez souvent dans la dernière Puérité. Je me contenterai d'en donner ici un ou deux exemples, parce que CÉCILIVS en a déjà rapporté un assez grand nombre. En voulant louer Alexandre le Grand: *Il a, dit-il, conquis toute l'Asie en moins de temps qu'ISOCRA-*

CHAP. III. I. *Il fait beaucoup, & dit même les choses d'assez bon sens.*) Ἐπινοητικός veut dire un homme qui imagine, qui pense sur toutes choses ce qu'il faut penser, & c'est proprement ce qu'on appelle un homme de bon sens. BOILEAU.

IBID. *Il fait beaucoup, & dit même les choses d'assez bon sens.*) Longin dit de Timée, πολυίσωρ καὶ ἐπινοητικός. Mais ce dernier mot ne me paroît pas pouvoir signifier un homme qui dit les choses d'assez bon sens: & il me semble, qu'il veut bien plutôt dire un homme qui a de l'imagination, &c. Et c'est le caractère de Timée dans ces deux mots. Longin n'a fait que traduire

ce que Cicéron a dit de cet Auteur dans le second Livre de son Orateur: *Rerum copia & sententiarum varietate abundantissimus.* Πολυίσωρ répond à *rerum copia*, & ἐπινοητικός à *sententiarum varietate*. DACIER.

IBID. *Il fait beaucoup &c.*) Monsieur Dacier est ici encore de mensentiment. Nous avons vu dans le premier chapitre le mot ἐπινοια; ici nous en avons un, qui en est dérivé, ἐπινοητικός, c'est-à-dire, qui est fort riche en pensées & en expressions, Νοῆσαι ὄζυς, ce qu'Herodien dit de l'Empereur Sévère, est encore un peu plus, & se dit d'un homme, qui fait sur le champ trouver des expédiens pour se tirer d'affaires. TOLLIVS.

TE n'en a employé ² à composer son Panégyrique. ³ Voilà, sans mentir, une comparaison admirable d'Alexandre le Grand avec un Rhéteur! Par cette raison, Timée, il s'ensuivra, que les Lacédémoniens le doivent céder à Isocrate, ⁴ puisqu'ils furent trente ans à prendre la ville de Messene, & que celui-ci n'en mit que dix à faire son Panégyrique.

Mais à propos des Athéniens, qui étoient prisonniers de guerre dans la Sicile, de quelle exclama-

2. *A composer son Panégyrique.*) Le Grec porte, à composer son Panégyrique pour la guerre contre les Perses. Mais si je l'avois traduit de la sorte, on croiroit, qu'il s'agiroit ici d'un autre Panégyrique, que du Panégyrique d'Isocrate, qui est un mot consacré en notre Langue. BOILEAU.

IBID. *A composer son Panégyrique.*) J'aurois mieux aimé traduire : qu'Isocrate n'en a employé à composer le Panégyrique. Car le mot son m'a semblé faire ici une équivoque, comme si c'étoit le Panégyrique d'Alexandre. Ce Panégyrique fut fait pour exhorter Philippe à faire la guerre aux Perses; cependant les Interprètes Latins s'y sont trompés, & ils ont expliqué ce passage, comme si ce Discours d'Isocrate avoit été l'éloge de Philippe pour avoir déjà vaincus les Perses. DACIER.

3. *Voilà, sans mentir, une comparaison admirable d'Alexandre le Grand avec un Rhéteur!*] Il y a dans le Grec, du Macédonien avec un Sophiste. A l'égard du Macédonien, il falloit que ce mot eut quelque grace en Grec, & qu'on appellât ainsi Alexandre par excellence, comme nous appellons Cicéron, l'Orateur Romain. Mais le Macédonien, en François, pour Alexandre, seroit ridicule. Pour le mot de Sophiste, il signifie bien plutôt en Grec un Rhéteur, qu'un Sophiste, qui en François ne peut jamais être pris en bonne part, & signifie toujours un homme, qui trompe par de fausses raisons, qui fait des Sophismes,

Cavillatorem: au lieu qu'en Grec c'est souvent un nom honorable. BOILEAU.

4. *Puis qu'ils furent trente ans à prendre la ville de Messene.*] Longin parle ici de cette expédition des Lacédémoniens, qui fut la cause de la naissance des Parthéniens, dont j'ai expliqué l'Histoire dans Horace. Cette guerre ne dura que vingt ans; c'est pourquoi, comme Monsieur le Fèvre l'a fort bien remarqué, il faut nécessairement corriger le Texte de Longin où les Copistes ont mis un λ, qui signifie trente, pour un κ, qui ne marque que vingt. Monsieur le Fèvre ne s'est pas amusé à le prouver; mais voici un passage de TYRTÉE, qui confirme la chose fort clairement:

Ἄμφω τῶδ' ἐμάχοντ' ἐννέακαι-
δέκ' ἔτη
Ναλεμέως, αἰεὶ ταλασίφρονα θυ-
μὸν ἔχοντες,
Αἰχμηταὶ πατέρων ἡμετέρων
πατέρες.
Εἰκοσῶ δ' οἱ μὲν κατὰ πύονα ἔργα
λιπόντες
Φεύγον Ἰθαρκίαν ἐκ μεγάλων
ὀρέων.

Nos braves ayeux assiégèrent pendant dix-neuf ans sans aucun relâche la ville de Messene, & à la vingtième année les Messéniens quitterent leur citadelle d'Ithome. Les Lacédémoniens eurent encore d'autres guerres avec les Messéniens, mais elles ne furent pas si longues. DACIER.

tion penseriez-vous qu'il se serve? Il dit: *Que c'étoit une punition du Ciel, à cause de leur impiété envers le Dieu Hermès, autrement Mercure; & pour avoir mutilé ses statues. Vu principalement 5 qu'il y avoit un des Chefs de l'armée ennemie 6 qui tiroit son nom d'Hermès de pere en fils, savoir Hermocrate fils d'Hermion. Sans mentir, mon cher Terentianus, je m'étonne, qu'il n'ait dit aussi de Denys le Tyran, que les Dieux permirent qu'il fut chassé de son Royaume par Dion & par Heraclide, à cause de son peu de respect à l'égard de * Dios & d'Heraclès, c'est-à-dire, de Jupiter & d'Hercule.*

Mais pourquoi m'arrêter après Timée? Ces Héros de l'Antiquité, je veux dire XENOPHON & PLATON, sortis de l'École de Socrate, s'oublent bien quelquefois eux-mêmes, jusqu'à laisser échapper dans leurs Écrits des choses basses & puériles. Par exemple ce premier, dans le livre qu'il a écrit de la République des Lacédémoniens: *On ne les entend, dit-il, non plus parler que si c'étoient des pierres.*

* Ζεύς, Διός, Jupiter. Ἡρακλῆς, Hercule.

5. *Qu'il y avoit &c.]* Cela n'explique point, à mon avis, la pensée de Timée, qui dit: *Parce qu'il y avoit un des Chefs de l'armée ennemie, savoir Hermocrate, fils d'Hermion, qui descendoit en droite ligne de celui qu'ils avoient si maltraité.* Timée avoit pris la généalogie de ce Général des Syracusains, dans les Tables qui étoient gardées dans le Temple de Jupiter Olympien près de Syracuse, & qui furent surprises par les Athéniens au commencement de cette guerre, comme cela est expliqué plus au long par PLUTARQUE dans la Vie de Nicias. Thucydide parle de cette mutilation des statues de Mercure, & il dit, qu'elles furent toutes mutilées, tant celles qui étoient dans les Temples, que celles qui étoient à l'entrée des maisons des particuliers. DACIER.

IBID. *Qu'il y avoit &c.]* J'avois

ici mis en marge, *qui tiroit son origine de ce Dieu, dont il avoit outragé la Majesté.* Ce mot maltraiter, duquel Mr. Dacier se sert, ne me semble pas assez fort: parce qu'il s'agit ici d'une impiété singulière, & d'un sacrilège, par lequel on viole le droit des Dieux. De même Mr. Despreaux peu après, en disant, *à cause de son peu de respect,* ne me donne pas cette idée que l'impieété de Denys mérite. TOLLÛS.

6. *Qui tiroit son nom d'Hermès.]* Le Grec porte, *qui tiroit son nom du Dieu qu'on avoit offensé;* mais j'ai mis d'Hermès, afin qu'on vît mieux le jeu de mots. Quoi que puisse dire Mr. Dacier, je suis de l'avis de Langbaine, & ne crois point, que *ὁς ἀπὸ παρανομήντος ἦν* veuille dire autre chose que, *qui tiroit son nom de pere en fils, du Dieu qu'on avoit offensé.* BOILEAU.

Ils ne tournent non plus les yeux que s'ils étoient de bronze. Enfin vous diriez, qu'ils ont plus de pudeur 7 que ces parties de l'œil, que nous appellons en Grec du nom de Vierges. C'étoit à AMPHICRATE, & non pas à XENOPHON, d'appeller les prunelles: des Vierges pleines de pudeur. Quelle pensée! bon Dieu! parce que le mot de Coré, qui signifie en Grec la prunelle de l'œil, signifie une Vierge, de vouloir que toutes les prunelles universellement soient des Vierges pleines de modestie: vû qu'il n'y a peut-être point d'endroit sur nous, où l'impudence éclate plus que dans les yeux; & c'est pourquoi HOMERE, pour exprimer un impudent, 8 *Homme chargé de vin*, dit-il, qui as l'impudence d'un chien dans les yeux. Cependant Timée n'a pu voir une si froide pensée dans Xenophon, 9 sans la revendiquer comme un vol qui lui avoit été fait par cet Auteur. Voici donc comme il l'employe dans la Vie d'Agathocle. *N'est-ce pas une chose étrange, qu'il ait ravi sa propre cousine qui venoit d'être mariée à un autre; qu'il l'ait, dis-je, ravie le lendemain même de ses nocés?*

7. *Que ces parties de l'œil, &c.)* Ce passage est corrompu dans tous les exemplaires que nous avons de Xenophon, où l'on a mis *θαλάμοις* pour *ὀφθαλμοῖς*; faute d'avoir entendu l'équivoque de *κόρη*. Cela fait voir, qu'il ne faut pas aisément changer le texte d'un Auteur. BOILEAU.

IBID. *Que ces parties de l'œil.)* ISIDORE de Péluse dit dans une de ses Lettres: *αἱ κόραι, αἱ εἰσὼ τῶν ὀφθαλμῶν, καθάπερ παρθένοι ἐν θαλάμοις, ἰδρυμέναι, καὶ τοῖς βλεφάροισι καθάπερ παραπετασμασι κεκαλυμμέναι*: les prunelles placées au dedans des yeux, comme des vierges dans la chambre nuptiale, & cachées sous les paupières, comme sous des voiles. Ces paroles mettent la pensée de Xenophon dans tout son jour. BOIVIN.

CHANG. S. *Homme chargé de vin &c.)* Première manière, avant l'édition de 1683. *Yvrogne*, dit-il, avec tes yeux de chien.

9. *Sans la revendiquer comme un vol.)* C'est ainsi qu'il faut entendre, *ὡς φωρῆς τινὸς ἐφαπτόμενος*, & non pas, sans lui en faire une espèce de vol, *Tanquam furtum quoddam attingens*. Car cela auroit bien moins de sel. BOILEAU.

IBID. *Sans la revendiquer &c.)* Je ne fais pas, si cette expression de Mr. Boileau est assez nette & exacte; parce que Timée, ayant vécu assez long-temps après Xenophon, ne pouvoit revendiquer cette pensée de Xenophon, comme un vol qui lui pût avoir été fait: mais il croyoit, qu'il s'en pouvoit servir comme d'une chose qui étoit exposée au pillage. TOLLIVS.

Car qui est-ce qui eut voulu faire cela, ¹⁰ s'il eut eu des vierges aux yeux, & non pas des prunelles impudiques: Mais que dirons-nous de P L A T O N, quoique divin d'ailleurs, qui voulant parler de ces Tablettes de bois de cyprès, où l'on devoit écrire les actes publics, use de cette pensée: ¹¹ *Ayant écrit toutes ces choses, ils poseront dans les Temples ces* ¹² *monumens de Cyprès.* Et ailleurs, à propos des murs: ¹³ *Pour ce qui est des murs, dit-il, Mégillus, je suis de l'avis de Sparte **, ¹⁴ *de les laisser dormir à terre, & de ne les point faire lever.* Il y a quelque chose d'aussi ridicule dans H E R O D O T E, quand il appelle les belles femmes ¹⁵ *le mal des yeux.* Ceci néanmoins semble en

* Il n'y avoit point de murailles à Sparte.

10. *S'il eût eu des vierges aux yeux, & non pas des prunelles impudiques.]* L'opposition, qui est dans le texte entre *κόρας* & *πρόρας*, n'est pas dans la traduction entre *vierges* & *prunelles impudiques*. Cependant comme c'est l'opposition qui fait le ridicule, que Longin a trouvé dans ce passage de Timée, j'aurois voulu la conserver, & traduire. *S'il eût eu des vierges aux yeux, & non pas des courtisanes.* DACIER.

11. *Ayant écrit toutes ces choses, ils poseront dans les Temples ces monumens de Cyprès.)* De la manière, dont Mr. Boileau a traduit ce passage, je n'y trouve plus le ridicule que Longin a voulu nous y faire remarquer. Car pourquoi des *Tablettes de Cyprès* ne pourroient-elles pas être appelées des *monumens de Cyprès*? Platon dit: *ils poseront dans les Temples ces mémoires de Cyprès.* Et ce sont ces mémoires de Cyprès, que Longin blâme avec raison; car en Grec, comme en notre Langue, on dit fort bien des *mémoires*, mais le ridicule est d'y joindre la matière, & de dire: *des mémoires de Cyprès.* DACIER.

12. *Monumens de Cyprès.)* J'ai oublié de dire, à propos de ces paroles de Timée, qui sont rapportées dans ce Chapitre, que je ne suis

point du sentiment de Mr. Dacier, & que tout le froid, à mon avis, de ce passage, consiste dans le terme de *Monumens* mis avec *Cyprès*. C'est comme qui diroit, à propos des Registres du Parlement: *ils poseront dans le Greffe ces monumens de parchemin.* BOILEAU.

13. *Pour ce qui est des murs.)* Il n'y avoit point de murailles à Sparte. Tollius a repris cette Note de Mr. Despreaux, disant que P L A T O N parle ici des murs d'Athènes & du Port de Pirée, que les Lacédémoniens avoient abattus, depuis la prise d'Athènes. Il y a beaucoup d'apparence, que Tollius se trompe, car s'il avoit bien examiné le passage de Platon, il auroit reconnu, qu'il n'est point question en cet endroit-là des murailles d'Athènes. Voyez P L A T O N, L. 5. des Loix, p. 778. de l'édition d'Henri Etienne.

CHANG. 14. *De les laisser dormir à terre, &c.)* Avant l'édition de 1683. on lisoit: *de les laisser dormir, & de ne les point faire lever, tandis qu'ils sont couchés par terre.*

15. *Le mal des yeux.)* Ce sont des Ambassadeurs Persans, qui le disent dans Herodote chez le Roi de Macédoine Amyntas. Cependant Plutarque l'attribue à Alexandre le Grand; & le met au rang des Apoph-

en quelque façon pardonnable à l'endroit où il est ;
 16 parce que ce sont des Barbares qui le disent dans
 le vin & dans la débauche : 17 mais ces personnes
 n'excusent pas la bassesse de la chose & il ne falloit
 pas, pour rapporter un méchant mot, se mettre au
 hazard de déplaire à toute la postérité.

Apophthegmes de ce Prince. Si
 cela est, il falloit qu'Alexandre l'eut
 pris à Herodote. Je suis pourtant
 du sentiment de Longin, & je
 trouve le mot *froid* dans la bouche
 même d'Alexandre. BOILEAU.

IBID. *Le mal des yeux.*) Ce pas-
 sage d'Herodote est dans le cin-
 quieme Livre, & si l'on prend la
 peine de le lire, je m'assûre, que
 l'on trouvera ce jugement de Longin
 un peu trop severe. Car les
 Perses, dont Herodote rapporte ce
 mot, n'appelloient point en général
 les belles femmes *le mal des
 yeux*: ils parloient de ces femmes
 qu'Amyntas avoit fait entrer dans
 la chambre du festin, & qu'il avoit
 placées vis-à-vis d'eux, de maniere
 qu'ils ne pouvoient que les regarder.
 Ces Barbares, qui n'étoient
 pas gens à se contenter de cela, se
 plainrent à Amyntas, & lui di-
 rent, qu'il ne falloit point faire ve-
 nir ces femmes, ou qu'après les
 avoir fait venir, il devoit les faire
 asseoir à leurs côtés, & non pas
 vis-à-vis pour leur faire mal aux
 yeux. Il me semble, que cela change
 un peu l'espece. Dans le reste il
 est certain, que Longin a eu raison
 de condamner cette figure. Beau-
 coup de Grecs declineront pourtant
 ici la juridiction sur ce que de fort
 bons Auteurs ont dit beaucoup de
 choses semblables. OVIDE en est
 plein. Dans PLUTARQUE un
 homme appelle un beau garçon, *la
 fièvre de son fils*. TERENCE a dit :
tuos mores morbum illi esse scio. Et
 pour donner des exemples plus
 conformes à celui dont il s'agit, un
 Grec a appellé les fleurs *εὐγενήν
 ὄψιν*, la fête de la vie, & la ver-

ture *πανήγυριν ὀφθαλμῶν*. DACIER.

IBID. *Le mal des yeux.*] Comme
 je l'ai montré dans mes Remarques,
 Herodote trouve dans cette faute,
 si c'en est une, beaucoup d'imita-
 teurs, *sic ut ipsum numerus defendat, si
 quid peccaverit*. Quant à moi, je
 trouve ce trait assez délicat & agré-
 able, & j'opposerai au jugement de
 Longin celui de PHILOSTRATE,
 qui loue un semblable trait de
 l'Orateur ISÉE. "Ἄρδνος γοῦν ῥήτο-
 ρος ἐρομένου αὐτὸν, ἢ ἡ δέϊνα αὐτῶ
 καλὴ φαίνοιτο. μάλα σωφρόνως ὁ
 Ἰσαῖος πίπαιμαι, εἶπεν, ὀφθαλμῶν.
 Et puisque ces facons de parler ont
 plu à tant de monde & à tant
 de Savans, je m'arrêterai à la
 sentence que Longin même donne
 à la fin du septieme chapitre. TOL-
 LIUS.

16. *Parce que ce sont des Barbares
 qui le disent dans le vin & dans la
 débauche.*] Longin rapporte deux
 choses qui peuvent en quelque fa-
 çon excuser Herodote d'avoir ap-
 pellé les belles femmes, *le mal des
 yeux*: la premiere, que ce sont des
 Barbares qui le disent: & la secon-
 de, qu'ils le disent dans le vin &
 dans la débauche. En les joignant,
 on n'en fait qu'une, & il me semble,
 que cela affoiblit en quelque ma-
 niere la pensée de Longin, qui a
 écrit: *parce que ce sont des Barbares qui
 le disent, & qui le disent même dans le
 vin & dans la débauche*. DACIER.

CHANG. 17. *Mais ces personnes
 &c.*] Editions avant celle de
 1683. *Mais, comme ces personnes ne
 sont pas de fort grande considération,
 il ne falloit pas, pour en rapporter un
 méchant mot, &c.*

C H A P I T R E I V.

De l'Origine du Style froid.

Toutes ces affectations cependant, si basses & si puérides, né viennent que d'une seule cause, c'est à savoir de ce qu'on cherche trop la nouveauté dans les pensées, qui est la manie sur-tout des Écrivains d'aujourd'hui. Car du même endroit que vient le bien, assez souvent vient aussi le mal. Ainsi voyons-nous, que ce qui contribue le plus en de certaines occasions à embellir nos Ouvrages: ce qui fait, dis-je, la beauté, la grandeur, les graces de l'Élocution, cela même, en d'autres rencontres, est quelquefois cause du contraire; comme on le peut aisément reconnoître¹ dans les *Hyperboles*, & dans ces autres figures qu'on appelle *Pluriels*. En effet, nous montrerons dans la suite, combien il est dangereux de s'en servir. Il faut donc voir maintenant, comment nous pourrons éviter ces vices, qui se glissent quelquefois dans le Sublime. Or nous en viendrons à bout sans doute, si nous nous acquérons d'abord une connoissance nette & distincte du véritable Sublime, & si nous apprenons à en bien juger; ce qui n'est pas une chose peu difficile; puisqu'enfin, de savoir bien juger du fort & du foible d'un Discours, ce ne peut être que l'effet d'un long usage, & le dernier fruit, pour ainsi dire, d'une étude consommée. Mais par avance, voici peut-être un chemin pour y parvenir.

CHAP. IV. I. *Dans les Hyperboles.* Dans le Grec il y a encore με-
ταβολαι, c'est-à-dire, *changemens*, de laquelle figure il parle dans le
Chapitre XIX. (suivant l'édition de
Mr. Despreaux.) TOLLIVS.



CHAPITRE V.

Des moyens en général pour connoître le Sublime.

Il faut savoir, mon cher Terentianus, que dans la vie ordinaire, on ne peut point dire, qu'une chose ait rien de grand, quand le mépris qu'on fait de cette chose tient lui-même du grand. Telles sont les richesses, les dignités, les honneurs, les empires, & tous ces autres biens en apparence, qui n'ont qu'un certain faste au dehors, & qui ne passeront jamais pour de véritables biens dans l'esprit d'un Sage: puisqu'au contraire ce n'est pas un petit avantage que de les pouvoir mépriser. D'où vient aussi qu'on admire beaucoup moins ceux qui les possèdent, que ceux qui les pouvant posséder, les rejettent par une pure grandeur d'ame.

Nous devons faire le même jugement à l'égard des ouvrages des Poètes & des Orateurs. Je veux dire, qu'il faut bien se donner de garde d'y prendre pour Sublime une certaine apparence de grandeur, bâtie ordinairement sur de grands mots assemblés au hazard, & qui n'est, à la bien examiner, qu'une vaine enflûre de paroles, plus digne en effet de mépris que d'admiration. ¹ Car tout ce qui est véritablement sublime, a cela de propre, quand on l'écoute, qu'il élève l'ame, & lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-même, la remplissant de joie & de je ne fais quel noble orgueil, comme si c'étoit elle qui eut produit les choses qu'elle vient simplement d'entendre.

² Quand donc un homme de bon sens, & habile en ces matieres, ³ nous récitera quelque endroit d'un

C ij

CHAP. V. 1. Car tout ce qui est véritablement sublime, &c.) Le Grand Prince de Condé entendant lire cet endroit; Voilà le Sublime, s'écria-t-il, voilà son véritable caractère!

2. Quand donc un homme de bon sens.) Voyez mes Remarques Latines. TOLLIVS.

CHANG. 3. Nous récitera quelque endroit &c.) Avant l'édition de 1683. il y avoit: Entendra réciter un ou-

Ouvrage ; si après avoir ouï cet endroit plusieurs fois, nous ne sentons point, qu'il nous élève l'ame, & nous laisse dans l'esprit une idée qui soit même au dessus de ce que nous venons d'entendre ; mais si au contraire, en le regardant avec attention, nous trouvons qu'il tombe, & ne se soûtienne pas, il n'y a point là de Grand, puisqu'enfin ce n'est qu'un son de paroles, qui frappe simplement l'oreille, & dont il ne demeure rien dans l'esprit. La marque infaillible du Sublime, c'est quand nous sentons, qu'un Discours 4 nous laisse beaucoup à penser ; qu'il fait d'abord un effet sur nous, auquel il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de résister ; & qu'en suite le souvenir nous en dure, & ne s'efface qu'avec peine. En un mot, figurez-vous, qu'une chose est véritablement sublime, quand vous voyez, qu'elle plait universellement & dans toutes ses parties. 5 Car lorsqu'en un grand nombre de personnes diffé-

vragé ; si après l'avoir ouï plusieurs fois, il ne sent point, qu'il lui élève l'ame, & lui laisse dans l'esprit une idée qui soit même au-dessus de ses paroles ; mais si au contraire, en le regardant avec attention, il trouve qu'il tombe, &c.

4. Nous laisse beaucoup à penser.) Οὐ πολλὴ μὲν ἀναβίασις, dont la contemplation est fort étendue, qui nous remplit d'une grande idée. A l'égard de κατεξάνασσις, il est vrai, que ce mot ne se rencontre nulle part dans les Auteurs Grecs ; mais le sens que je lui donne est celui, à mon avis, qui lui convient le mieux, & lorsque je puis trouver un sens au mot d'un Auteur, je n'aime point à corriger le texte. BOILEAU.

IBID. Qu'un discours nous laisse beaucoup à penser, &c.) Si Longin avoit défini de cette maniere le Sublime, il me semble, que sa définition seroit vicieuse, parce qu'elle pourroit convenir aussi à d'autres choses qui sont fort éloignées du Sublime. Mr. Boileau a traduit ce

passage comme tous les autres Interpretes ; mais je crois, qu'ils ont confondu le mot κατεξάνασσις avec κατεξάνασσις. Il y a pourtant bien de la différence entre l'un & l'autre. Il est vrai, que le κατεξάνασσις de Longin ne se trouve point ailleurs. Hesychius marque seulement ἀνάστημα, ὑψωμα. Or ἀνάστημα est la même chose qu'ἀνάσσις, d'où ἐξάνασσις & κατεξάνασσις ont été formés. Κατεξάνασσις n'est donc ici que αὐξήσις, augmentum : ce passage est très-important, & il me paroît que Longin a voulu dire : Le véritable Sublime est celui, auquel, quoique l'on médite, il est difficile, ou plutôt impossible, de rien ajoûter, qui se conserve dans notre mémoire, & qui n'en peut être qu'à peine effacé. DACIER.

IBID. Qu'un discours nous laisse.] Voyez mes Remarques Latines, TOLLIVS.

5. Car lors qu'en un grand nombre.) C'est l'explication que tous les In-

rentes de profession & d'âge, & qui n'ont aucun rapport ni d'humeur ni d'inclination, tout le monde vient à être frappé également ⁶ de quelque endroit d'un Discours; ce jugement & cette approbation uniforme de tant d'esprits, si discordans d'ailleurs, est une preuve certaine & indubitable, qu'il y a là du Merveilleux & du Grand.

C H A P I T R E V I.

Des cinq Sources du Grand.

Il y a, pour ainsi dire, cinq sources principales du Sublime: ¹ mais ces cinq sources présupposent, comme pour fondement commun, *une faculté de bien parler*; sans quoi tout le reste n'est rien.

Cela posé, la première & la plus considérable est *une certaine élévation d'esprit, qui nous fait penser heureusement les choses*: Comme nous l'avons déjà montré dans nos Commentaires sur Xenophon,

C iij

terpretes ont donnée à ce passage; mais il me semble, qu'ils ont beaucoup ôté de la force du raisonnement de Longin pour avoir joint *λόγων ἐν τι*, qui doivent être séparés. *Λόγων* n'est point ici le discours, mais le langage. Longin dit, *car lors qu'en un grand nombre de personnes dont les inclinations, l'âge, l'humeur, la profession, & le langage sont différens, tout le monde vient à être frappé également d'un même endroit, ce jugement, &c.* Je ne doute pas, que ce ne soit le véritable sens. En effet, comme chaque Nation dans sa Langue a une manière de dire les choses, & même de les imaginer, qui lui est propre; il est constant, qu'en ce genre, ce qui plaira en même temps à des personnes de langage différent, aura véritablement ce Merveilleux & ce Sublime. DACIER.

IBID. *Car lors qu'en un grand nombre &c.*) J'ai de la satisfaction de ce que Mr. Dacier est ici de

même sentiment que moi: mais dans le Latin le mot de *Λόγων* n'avoit point de grace. C'est pourquoy je me suis servi d'une autre expression, *ac tota denique vitæ ratione*, au lieu de *ac sermonis varietate*. J'eusse pu dire avec autant de douceur, *atque omni orationis varietate*; mais alors je ne m'en souviens pas. TOLLIVS.

6. *De quelque endroit d'un Discours.*] *Λόγων ἐν τι*, c'est ainsi que tous les Interpretes de Longin ont joint ces mots. Mr. Dacier les arrange d'une autre sorte; mais je doute, qu'il ait raison. BOILEAU.

CHAP. VI. I. *Mais ces cinq sources présupposent, comme pour fondement commun.*) Longin dit, *mais ces cinq sources présupposent comme pour fond, comme pour lit commun, la faculté de bien parler.* Mr. Despreaux n'a pas voulu suivre la figure, sans doute de peur de tomber dans l'affectation. DACIER.

La seconde consiste dans le *Pathétique*, cet Enthousiasme & cette véhémence naturelle, qui touche & qui émeut. Au reste, à l'égard de ces deux premières, elles doivent presque tout à la Nature, & il faut qu'elles naissent en nous, au lieu que les autres dépendent de l'Art en partie.

La troisième n'est autre chose que *les Figures tournées d'une certaine manière*. Or les Figures sont de deux sortes: les Figures de Pensée, & les Figures de Diction.

Nous mettons pour la quatrième, *la noblesse de l'expression*, qui a deux parties; le choix des mots, & la diction élégante & figurée.

Pour la cinquième, qui est celle, à proprement parler, qui produit le Grand, & qui renferme en soi toutes les autres, c'est *la composition & l'arrangement des paroles dans toute leur magnificence & leur dignité*.

Examinons maintenant ce qu'il y a de remarquable dans chacune de ces espèces en particulier: mais nous avertirons en passant, que CÉCILIVS en a oublié quelques-unes, & entr'autres le Pathétique. Et certainement, s'il l'a fait pour avoir cru, que le Sublime & le Pathétique naturellement n'alloient jamais l'un sans l'autre, & ne faisoient qu'un, il se trompe: puisqu'il y a des Passions, qui n'ont rien de grand, & qui ont même quelque chose de bas, comme l'Affliction, la Peur, la Tristesse; & qu'au contraire il se rencontre quantité de choses grandes & sublimes, où il n'entre point de passion. Tel est entre autres ce que dit HOMERE avec tant de hardiesse, ² en parlant des Aloïdes:

2. *En parlant des Aloïdes.*) C'étoient des Géans, qui croissoient tous les ans d'une coudée en largeur, & d'une aune en longueur. Ils n'avoient pas encore quinze ans, lors qu'ils se mirent en état d'escalader le Ciel. Ils se querent l'un l'autre par l'adresse de Diane. Odyss. L. XI. vers 320. ALOÛS étoit fils de TITAN & de la TERRE. Sa femme s'appelloit IPHIMÉDIE; elle fut violée par Neptune, dont elle eut deux enfans, OTUS & EPHIALTE, qui

*Pour détronner les Dieux, leur vaste ambition
Entreprit d'entasser Ossa sur Pélion,*

Ce qui suit est encore bien plus fort :

Ils l'eussent fait sans doute, &c.

Et dans la Prose, les Panégyriques & tous ces Discours, qui ne se font que pour l'ostentation, ont par-tout du Grand & du Sublime, bien qu'il n'y entre point de passion pour l'ordinaire. De sorte que même entre les Orateurs, ceux-là communément sont les moins propres pour le Panégyrique, qui sont les plus pathétiques; & au contraire ceux qui réussissent le mieux dans le Panégyrique, s'entendent assez mal à toucher les passions.

Que si CÉCILIVS s'est imaginé, que le Pathétique en général ne contribuoit point au Grand, & qu'il étoit par conséquent inutile d'en parler; il ne s'abusé pas moins. Car j'ose dire, qu'il n'y a peut-être rien qui réleve davantage un Discours, qu'un beau mouvement & une passion poussée à propos. En effet, c'est comme une espece d'enthousiasme & de fureur noble, qui anime l'Oraison, & qui lui donne un feu & une vigueur toute divine.

CHAPITRE VII.

De la Sublimité dans les pensées.

Bien que des cinq parties dont j'ai parlé, la première & la plus considérable, je veux dire cette *Élevation d'esprit naturelle*, soit plutôt un présent du Ciel, qu'une qualité qui se puisse acquérir; nous devons, autant qu'il nous est possible, nourrir notre esprit au

C iv

furent appellés Aloïdes; à cause qu'ils furent nourris & élevés chez Aloüs, comme ses enfans. Virgile en a parlé dans le 6. Livre de l'Eneïde:

*Hic & Aloïdas geminos immania
vidi*

Corpora. BOILEAU.

Grand, ¹ & le tenir toujours plein ² & enflé, pour ainsi dire, d'une certaine fierté noble & généreuse.

Que si on demande, comme il s'y faut prendre, j'ai déjà écrit ailleurs, que cette Élevation d'esprit étoit ³ une image de la grandeur d'ame; & c'est pour-quoi nous admirons quelquefois la seule pensée d'un homme, encore qu'il ne parle point, à cause de cette grandeur de courage que nous voyons. Par exemple, le silence d'Ajax aux Enfers, dans l'Odyssée *. Car ce silence a je ne fais quoi de plus grand que tout ce qu'il auroit pu dire.

La première qualité donc qu'il faut supposer en un véritable Orateur, c'est qu'il n'ait point l'esprit rampant. En effet, il n'est pas possible, qu'un homme qui n'a toute sa vie que des sentimens & des inclinations basses & serviles, puisse jamais rien produire qui soit fort merveilleux ni digne de la Postérité. Il n'y a vraisemblablement que ceux qui ont de hautes & de solides pensées, qui puissent faire des Discours élevés; & c'est particulièrement aux grands Hommes qu'il échappe de dire des choses extraordinaires,

* C'est dans l'onzième Livre de l'Odyssée, v. 561. où Ulysse fait des soumissions à Ajax, mais Ajax ne daigne pas lui répondre.

CHAP. VII. I. Et le tenir toujours plein & enflé, pour ainsi dire, d'une certaine fierté, &c.] Il me semble, que le mot plein & le mot enflé ne demandent pas cette modification, pour ainsi dire. Nous disons tous les jours: c'est un esprit plein de fierté, cet homme est enflé d'orgueil; mais la figure dont Longin s'est servi la demandoit nécessairement. J'aurois voulu la conserver & traduire: & le tenir toujours, pour ainsi dire, gros d'une fierté noble & généreuse. DACIER.

IBID. Et le tenir toujours plein.) Ni l'un ni l'autre des Interprètes François n'a pu trouver dans sa Langue un mot qui exprimât la force du Grec ἐγχεύμενος. Et c'est pour cela que Monsieur Boileau

s'est servi de la modification que Mr. Dacier rejette. On eut pu s'exprimer de cette manière: Nous devons, autant qu'il nous est possible, accoutumer notre ame aux pensées sublimes, & la tenir toujours comme encinte, pour ainsi dire, d'une certaine fierté noble & généreuse. TOLLIVS.

CHANG. 2. Et enflé.) Addition faite en 1683.

3. Une image de la grandeur.] Ce mot d'image n'est pas assez fort, ni assez clair dans cet endroit. C'est tout autre chose dans le Latin. Quant à moi, je me fusse servi du mot écho; ou plutôt d'une autre similitude, en disant, que cette Élevation d'esprit étoit la resplendeur de la sublimité d'ame. TOLLIVS.

4 Voyez, par exemple, ce que répondit ALEXANDRE, quand DARIUS lui offrit la moitié de l'Asie avec sa fille en mariage. *Pour moi*, lui disoit Parmenion, *si j'étois Alexandre, j'accepterois ces offres. Et moi aussi*, repliqua ce Prince, *si j'étois Parme-*

C v

4. *Voyez, par exemple, &c.]* Tout ceci jusqu'à cette grandeur qu'il lui donne, &c. est suppléé au texte Grec qui est défectueux en cet endroit. BOILEAU.

IBID. *Voyez, par exemple, ce que répondit Alexandre, &c.)* Il manque en cet endroit plusieurs feuillets. Cependant Gabriel de Pétra a cru qu'il n'y manquoit que trois ou quatre lignes. Il les a suppléées. Mr. le Fèvre de Saumur approuve fort sa restitution, qui en effet est très-ingénieuse, mais fautive, en ce qu'elle suppose que la réponse d'Alexandre à Parménion doit précéder immédiatement l'endroit d'Homere, dont elle étoit éloignée de douze pages raisonnablement grandes. Il est donc important de savoir précisément, combien il manque dans tous les endroits défectueux, pour ne pas faire à l'avenir de pareilles suppositions. Il y a six grandes lacunes dans le Traité du Sublime. Les Chapitres, où elles se trouvent, sont le II. le VII. le X. le XVI. le XXV. & le XXXI. selon l'édition de Mr. Despreaux. Elles sont non seulement dans tous les Imprimés, mais aussi dans tous les Manuscrits. Les Copistes ont eu soin, pour la plupart, d'avertir, combien il manque dans chaque endroit. Mais jusqu'ici les Commentateurs n'ont eu égard à ces sortes d'avertissemens qu'autant qu'ils l'ont jugé à propos : l'autorité des Copistes n'étant pas d'un grand poids auprès de ceux qui la trouvent opposée à d'heureuses conjectures. L'ancien Manuscrit de la Bibliothèque du Roi a cela de singulier, qu'il nous apprend la mesure juste de ce que nous avons perdu.

Les cahiers y sont crottés jusqu'au nombre de trente. Les cottes ou signatures sont de même antiquité que le texte. Les vingt-trois premiers cahiers, qui contiennent les Problèmes d'Aristote, sont tous de huit feuillets chacun. A l'égard des sept derniers, qui appartiennent au Sublime de Longin, le premier, le troisième, le quatrième, & le sixième, crottés * 24. 26. 27. & 29. sont de six feuillets, ayant perdu chacun les deux feuillets du milieu. C'est ce qui a fait la première, la troisième, la quatrième, & la sixième lacune des Imprimés, & des autres Manuscrits. Le second cahier manque entièrement; Mais comme il en restoit encore deux feuillets dans le temps que les premières copies ont été faites, il ne manque en cet endroit, dans les autres Manuscrits & dans les Imprimés, que la valeur de six feuillets. C'est ce qui a fait la seconde lacune, que Gabriel de Pétra a prétendu remplir de trois ou quatre lignes. Le cinquième cahier, crotté 28. † n'est que de quatre feuillets; les quatre du milieu sont perdus. C'est la cinquième lacune. Le septième n'est que de trois feuillets continus, & remplis jusqu'à la dernière ligne de la dernière page. On examinera ailleurs, s'il y a quelque chose de perdu en cet endroit. De tout cela il s'ensuit, qu'entre les six lacunes spécifiées, les moindres sont de quatre pages, dont le vuide ne pourra jamais être rempli par de simples conjectures. Il s'ensuit de plus, que le Manuscrit du Roi est original par rapport à tous ceux qui nous restent aujourd'hui, puisqu'on y découvre l'origine & la véritable cause de leur imperfection.

* κδ. κς. κζ. κθ.

† κη.

nion. N'est-il pas vrai qu'il falloit être Alexandre pour faire cette réponse ?

Et c'est en cette partie qu'a principalement excellé H O M E R E , dont les pensées sont toutes sublimes : comme on le peut voir dans la description * de la Déesse Discorde, qui a , dit-il :

La tête dans les Cieux , & les pieds sur la Terre.

Car on peut dire , que cette grandeur qu'il lui donne est moins la mesure de la Discorde, que de la capacité & de l'élevation de l'esprit d'Homere. H E S I O D E a mis un Vers bien différent de celui-ci, dans son Bouclier, s'il est vrai , que ce Poème soit de lui, & quand il dit † , à propos de la Déesse des Ténèbres :

Une puante humeur lui couloit des narines.

En effet, il ne rend pas proprement cette Déesse terrible, mais odieuse & dégoûtante. Au contraire, voyez, quelle majesté H O M E R E donne aux Dieux :

†† *Autant qu'un homme ⁶ assis au rivage des mers ,
7 Voit d'un roc élevé d'espace dans les airs :*

* Iliad. Liv. IV. v. 445.

† v. 267.

†† Iliad. Liv. V. v. 770.

5. Quand il a dit, à propos de la Déesse des Ténèbres.) Je ne fais pas, pourquoi les Interpretes d'Hesiodé & de Longin ont voulu, que Ἀχλὺς soit ici la Déesse des Ténèbres. C'est sans doute la Tristesse, comme Mr. le Févre l'a remarqué. Voici le portrait qu'Hesiodé en fait dans le Bouclier, au vers 264. *La Tristesse se tenoit près de là toute baignée de pleurs, pâle, sèche, défaite, les genoux fort gros, & les ongles fort longs. Ses narines étoient une fontaine d'humeurs, le sang couloit de ses joues, elle grinçoit les dents, & couvroit ses épaules de poussière. Il seroit bien difficile que cela put convenir à la Déesse des Ténèbres. Lors qu'Hésychius a marqué ἀχλύμενος, λυπούμενος, il a fait assez voir, que ἀχλὺς*

peut fort bien être prise pour λύπη, tristesse. Dans ce même chapitre, Longin s'est servi de ἀχλὺς, pour dire les ténèbres, une épaisse obscurité : & c'est peut-être ce qui a trompé les Interpretes. DACIER.

6. Assis au rivage des mers.) Cette expression gâte ici la véritable idée que nous devons avoir de la hauteur d'un écueil aux bords de la mer : parce que ce mot assis ne fait pas monter nos pensées des rivages de la mer au haut d'une tour, qui y vient trop tard, & ne frappe pas l'imagination déjà occupée de sa bassesse. TOLLIVS.

CHANG. 7. Voit d'un roc élevé.) Voit du haut d'une tour, avant l'édition de l'année 1683.

*Autant des Immortels les coursiers intrépides
En franchissent d'un saut, &c.*

Il mesure l'étendue de leur saut à celle de l'Univers. Qui est-ce donc qui ne s'écrieroit avec raison, en voyant la magnificence de cette Hyperbole, que si les chevaux des Dieux vouloient faire un second saut, ils ne trouveroient pas assez d'espace dans le Monde? Ces peintures aussi qu'il fait du combat des Dieux, ont quelque chose de fort grand, quand il dit :

† *Le Ciel en retentit, & l'Olympe en trembla ;*

Et ailleurs †† :

L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.

Pluton sort de son Trône, il pâlit, il s'écrie :

Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux séjour,

D'un coup de son Trident ne fasse entrer le jour,

Et par le centre ouvert de la Terre ébranlée,

Ne fasse voir du Styx la rive désolée ;

Ne découvre aux Vivans cet Empire odieux,

Abhorré des Mortels, & craint même des Dieux.

Voyez-vous, mon cher Terentianus, la Terre ouverte jusqu'en son centre, l'Enfer prêt à paroître, & toute la machine du Monde sur le point d'être détruite & renversée : pour montrer que dans ce combat, le Ciel, les Enfers, les choses mortelles & immortelles, tout enfin combattoit avec les Dieux, & qu'il n'y avoit rien dans la Nature qui ne fut en danger? Mais il faut prendre toutes ces pensées dans un sens allégorique ; ⁸ autrement elles ont je ne fais quoi

† *Iliad. Liv. XXI. v. 388.*

†† *Iliad. Liv. XX. v. 61.*

8. *Autrement elles ont.*) Monsieur falloit avoir traduit : *Voilà des expressions qui jettent bien de la frayeur* compris le sens de notre Auteur. Il *dans nos ames : mais, si on ne les*

d'affreux, d'impie, & de peu convenable à la Majesté des Dieux. Et pour moi, lorsque que je vois dans Homere les plaies, les lagues, les supplices, les larmes, les emprisonnemens des Dieux, & tous ces autres accidens où ils tombent sans cesse; il me semble, qu'il s'est efforcé, autant qu'il a pu, de faire des Dieux de ces Hommes qui furent au siege de Troie; & qu'au contraire, des Dieux mêmes il en a fait des Hommes. Encore les fait-il de pire condition: car à l'égard de nous, quand nous sommes malheureux, au moins avons-nous la mort, qui est comme un port assuré pour sortir de nos miseres: au lieu qu'en représentant les Dieux de cette sorte, il ne les rend pas proprement immortels, mais éternellement misérables.

Il a donc bien mieux réuffi, lorsqu'il nous a peint un Dieu tel qu'il est dans toute sa majesté & sa grandeur, & sans mélange des choses terrestres; comme dans cet endroit, qui a été remarqué par plusieurs avant moi, où il dit *, en parlant de Neptune:

*Neptune ainsi marchant dans ces vastes campagnes,
Fait trembler sous ses pieds & forêts & montagnes.*

Et dans un autre endroit † :

*Il attelle son char, & montant fierement,
Lui fait fendre les flots de l'humide Élément.
9 Dès qu'on le voit marcher sur ces liquides Plaines,*

* *Iliad. Liv. XIII. v. 18.*

† *Ibid. Liv. V. v. 26.*

prend pas dans un sens allégorique, elles ne peuvent être que très-impies, & très-injurieuses à la majesté & à la nature très-parfaite des Dieux. C'est une vertu de la Poësie, & c'est son but, de jeter de la frayeur & de l'étonnement dans les ames des Lecteurs; ce que notre Longin appelle *ἑκπληξίς* dans le Chap. XV. où il dit, *ὅτι τῆς μὲν ἐν ποιή-
σει φαντασίας τέλος ἐστὶν ἑκπληξίς.*

Mais il veut dire, encore que ce soit là une perfection de la Poësie, néanmoins ce seroit une horrible impiété d'attribuer aux Dieux des passions qui conviennent si mal à l'excellence & à la perfection de leur nature. TOLLIVS.

9. *Dès qu'on le voit marcher sur ces liquides Plaines.*) Ces vers sont fort nobles & fort beaux: mais ils n'expriment pas la pensée d'Ho-

D'aïse on entend sauter les pesantes Baleines.

*L'Eau ¹⁰ frémit sous le Dieu , qui lui donne la Loi,
Et semble avec plaisir reconnoître son Roi.*

Cependant le char vole , &c.

Ainsi le Législateur des Juifs , qui n'étoit pas un homme ordinaire, ayant fort bien conçu la grandeur & la puissance de Dieu , l'a exprimée dans toute sa dignité au commencement de ses Loix , par ces paroles : DIEU DIT : QUE LA LUMIERE SE FASSE ; ET LA LUMIERE SE FIT : QUE LA TERRE SE FASSE ; LA TERRE FUT FAITE.

Je pense , mon cher Terentianus , que vous ne ferez pas fâché , que je vous rapporte encore ici un passage de notre Poète, quand il parle des Hommes ; afin de vous faire voir , comme Homere est héroïque lui-même , en peignant le caractère d'un Héros. Une épaisse obscurité avoit couvert tout d'un coup l'armée des Grecs , & les empêchoit de combattre. En cet endroit Ajax , ne sachant plus , quelle résolution prendre , s'écrie :

mere, qui dit, que lorsque Neptune commence à marcher, les Baleines sautent de tous côtés devant lui, & reconnoissent leur Roi ; que de joie la mer se fend pour lui faire place. Mr. Despreaux dit de l'eau, ce qu'Homere a dit des Baleines, & il s'est contenté d'exprimer un petit frémissement, qui arrive sous les moindres barques comme sous les plus grands vaisseaux : au lieu de nous représenter, après Homere, des flots entr'ouverts & une mer qui se sépare. DACIER.

IBID. *Dès qu'on le voit marcher.*) La traduction de ce vers, que j'ai donnée au public il y a quelques années, & qui peut-être a été vue de Mr. Dacier, me délivrera du

soupçon qu'on pourroit avoir que je me suis servi de ses remarques, dans cette édition. Ces mots, *mare difficit undas*, est justement en François, *la mer se fend*. TOLLIVS.

10. *Frémit sous le Dieu , qui lui donne la Loi.*) Il y a dans le Grec, *que l'eau en voyant Neptune, se ridoit & sembloit sourire de joie*. Mais cela seroit trop fort en notre Langue. Au reste, j'ai cru, que, *l'Eau reconnoit son Roi*, seroit quelque chose de plus sublime que de mettre comme il y a dans le Grec ; que *les Baleines reconnoissent leur Roi*. J'ai tâché, dans les passages qui sont rapportés d'Homere, à enchérir sur lui plutôt que de le suivre trop scrupuleusement à la piste. BOILEAU.

* *Grand Dieu, chasse la nuit qui nous couvre les yeux :*
 † *Et combats contre nous à la clarté des Cieux.*

Voilà les véritables sentimens d'un Guerrier tel qu'Ajax. Il ne demande pas la vie ; un Héros n'étoit pas capable de cette bassesse : mais comme il ne voit point d'occasion de signaler son courage au milieu de l'obscurité, il se fâche de ne point combattre : il demande donc en hâte que le jour paroisse, pour faire au moins une fin digne de son grand cœur, quand il devroit avoir à combattre Jupiter même. En effet, Homere, en cet endroit, est comme un vent favorable, qui seconde l'ardeur des combattans. Car il ne se remue pas avec moins de violence, que s'il étoit épris aussi de fureur :

† *Tel que Mars en courroux au milieu des batailles ;*
Ou comme on voit un feu , ¹² jettant par-tout l'hor-
reur ,

Au travers des forêts promener sa fureur.
De colere il écume, &c.

Mais je vous prie de remarquer, pour plusieurs raisons, combien il est affoibli dans son Odyssée, où il fait voir en effet, que c'est le propre d'un grand Esprit, lorsqu'il commence à vieillir & à décliner, de se plaire aux contes & aux fables. Car qu'il ait composé l'Odyssée depuis l'Iliade, j'en pourrois donner plusieurs preuves. Et premierement il est cer-

* *Iliad. Liv. XVII. v. 646.*

† *Iliad. Liv. XV. v. 605.*

11. *Et combats contre nous, &c.)* Il y a dans Homere : *Et après cela fais-nous périr, si tu veux, à la clarté des Cieux.* Mais cela auroit été foible en notre Langue, & n'auroit pas si bien mis en jour la remarque de Longin, que, *Et combats contre nous, &c.* Ajoûtez que de dire à Jupiter, *Combats contre nous, c'est* presque la même chose que, *fais-nous périr :* puisque dans un combat contre Jupiter on ne sauroit éviter de périr. BOILEAU.

CHANG. 12. *Jettant par-tout l'horreur.)* Dans la nuit & l'horreur. C'est ainsi qu'on lisoit avant l'édition de 1701.

tain, qu'il y a quantité de choses dans l'Odyssée, qui ne sont que la fuite des malheurs qu'on lit dans l'Iliade, & qu'il a transportées dans ce dernier Ouvrage, ¹³ comme autant d'Episodes de la guerre de Troie. ¹⁴ Ajoûtez, que les accidens, qui arrivent dans l'Iliade, sont déplorés souvent par les Héros de l'Odyssée, comme des malheurs connus & arrivés il y a déjà long-temps. Et c'est pourquoi l'Odyssée n'est, à proprement parler, que l'Epilogue de l'Iliade :

† *Là gît le grand Ajax, & l'invincible Achille.*

Là de ses ans Patrocle a vu borner le cours.

Là mon fils, mon cher fils, a terminé ses jours.

De là vient, à mon avis, que comme Homere a composé son Iliade durant que son esprit étoit en sa plus grande vigueur, tout le corps de son Ouvrage est dramatique, & plein d'action: au lieu que la meilleure partie de l'Odyssée se passe en narrations, qui est le génie de la vieillesse; tellement qu'on le peut comparer dans ce dernier Ouvrage au Soleil quand il se couche, qui a toujours sa même grandeur, mais n'a plus tant d'ardeur ni de force. En effet, il ne parle plus du même ton; on n'y voit plus ce Sublime de l'Iliade, qui marche par-tout d'un

† *Ce sont des paroles de Nestor dans l'Odyssée, Liv. III. v. 109.*

CHANG. 13. *Comme autant d'Episodes.)* Première manière, avant l'Édition de 1683. *Comme autant d'effets.* il dit: *Ajoûtez, qu'Homere rapporte dans l'Odyssée des plaintes & des lamentations, comme connues dès long-temps à ses Héros.* Longin a égard

14. *Ajoûtez, que les accidens &c.]* ici à ces chansons qu'Homere fait chanter dans l'Odyssée sur les malheurs des Grecs, & sur toutes les peines qu'ils avoient eues dans ce long siege. On n'a qu'à lire le Livre VIII. DACIER.

IBID. *Ajoûtez, que les accidens &c.)* La remarque de Mr. Dacier sur cet endroit est fort savante & fort subtile: mais je m'en tiens pourtant toujours à mon sens. BOILEAU. Je ne crois point, que Longin ait voulu dire, que les accidens, qui arrivent dans l'Iliade, sont déplorés par les Héros de l'Odyssée. Mais IBID. *Ajoûtez, que les accidens.]* On trouvera la même pensée dans ma Traduction. TOLLIVS.

pas égal, fans que jamais il s'arrête ni se repose. On n'y remarque point cette foule de mouvemens & de passions entassées les unes sur les autres. Il n'a plus cette même volubilité de discours, si propre pour l'action, & mêlée de tant d'images naïves des choses. ¹⁵ Nous pouvons dire, que c'est le reflux de son esprit, qui, comme un grand Océan, se retire & déserte ses rivages. ¹⁶ A tout propos il s'égare dans des imaginations & des fables incroyables. ¹⁷ Je n'ai pas oublié pourtant les descriptions de tempêtes qu'il

^{15.} *Nous pouvons dire, que c'est le reflux de son esprit, &c.]* Les Interpretes n'ont point rendu toute la pensée de Longin, qui, à mon avis, n'auroit eu garde de dire d'Homere, qu'il s'égare dans des imaginations & des fables incroyables. Monsieur le Fèvre est le premier qui ait connu la beauté de ce passage; car c'est lui qui a découvert, que le Grec étoit défectueux, & qu'après ἀμπατίδες, il falloit suppléer, οὕτω ὁ παρ' Ὀμήρου. Dans ce sens - là on peut traduire ainsi ce passage. *Mais comme l'Océan est toujours grand, quoi qu'il se soit retiré de ses rivages, & qu'il se soit resserré dans ses bornes; Homere aussi, après avoir quitté l'Iliade, ne laisse pas d'être grand dans les narrations même incroyables & fabuleuses de l'Odyssée.* DACIER.

IBID. *Nous pouvons dire.)* Je croyois avoir pleinement satisfait sur ce passage, dans ma Traduction, & dans mes Remarques Latines; néanmoins cette nouvelle traduction de Mr. Dacier me plait extrêmement. Seulement ce mot πλάνος ne peut pas s'accorder avec le sens que Mr. Dacier nous y donne: parce que ὁ Ὀμήρου πλάνος ne peut être que son débordement. Et quand il s'est retiré, comme l'Océan, dans ses bornes, on peut bien reconnoître sa grandeur, mais il ne se déborde pas alors. On le verra plus clairement dans la suite, où

* Poët. V. 144.

néanmoins il me semble, que Mr. Dacier se trompe. Que l'on confidère seulement ma traduction Latine. TOLLIVS.

^{16.} *A tout propos il s'égare dans des imaginations, &c.)* Voilà, à mon avis, le véritable sens de πλάνος. Car pour ce qui est de dire, qu'il n'y a pas d'apparence, que Longin ait accusé Homere de tant d'absurdités, cela n'est pas vrai, puisqu'à quelques lignes de là il entre même dans le détail de ces absurdités. Au reste quand il dit, *des fables incroyables*, il n'entend pas des fables qui ne sont point vraisemblablement contées, comme la diserte d'Ulysse qui fut dix jours sans manger, &c. BOILEAU.

^{17.} *Je n'ai pas oublié pourtant les descriptions de tempêtes.)* De la manière dont Mr. Despreaux a traduit ce passage, il semble, que Longin, en parlant de ces narrations incroyables & fabuleuses de l'Odyssée, n'y comprenne point ces tempêtes & ces aventures d'Ulysse avec le Cyclope, & c'est tout le contraire, si je ne me trompe; car Longin dit: *Quand je vous parle de ces narrations incroyables & fabuleuses, vous pouvez bien croire, que je n'ai pas oublié ces tempêtes de l'Odyssée, ni tout ce qu'on y lit du Cyclope, ni quelques autres endroits, &c.* Et ce sont ces endroits même qu'Horace appelle *Speciosa miracula* *. DACIER.

18. II

qu'il fait, les aventures qui arriverent à Ulyffe chez Polypheme, & quelques autres endroits, qui font fans doute fort beaux. Mais cette vieillesse dans Homere, après tout, c'est la vieillesse d'Homere; joint qu'en tous ces endroits-là il y a beaucoup plus de fable & de narration que d'action.

Je me suis étendu là-dessus, comme j'ai déjà dit, afin de vous faire voir, que les génies naturellement les plus élevés tombent quelquefois dans la badinerie, quand la force de leur esprit vient à s'éteindre. Dans ce rang on doit mettre ce qu'il dit du sac où Eole enferma les Vents, & des compagnons d'Ulyffe changés par Circé en pourceaux, que Zoïle appelle de *petits cochons larmoyans*.¹⁸ Il en est de même des Colombes, qui nourrirent Jupiter comme un Pigeon; de la disette d'Ulyffe, qui fut dix jours sans manger après son naufrage; & de toutes ces absurdités qu'il conte du meurtre des Amans de Penelope. Car tout ce qu'on peut dire à l'avantage de ces fictions, c'est que ce sont d'assez beaux songes; & si vous voulez, des songes de Jupiter même. Ce qui m'a encore obligé à parler de l'Odyssée, c'est pour vous montrer, que les grands Poètes & les Écrivains célèbres, quand leur esprit manque de vigueur pour le Pathétique, s'amusent ordinairement à peindre les

18. Il en est de même des Colombes qui nourrirent Jupiter.) Le passage d'Homere est dans le XII. Livre de l'Odyssée. v. 63.

οὐδὲ
πέλειαι
Τρήωνες, καὶ τ'ἀμβροσίην Διὶ
πατρὶ φέρουσιν.

Ni les timides Colombes qui portent l'Ambrosie à Jupiter. Les Anciens ont fort parlé de cette fiction d'Homere, sur laquelle Alexandre consulta Aristote & Chiron. On peut

voir Athénée Livre II. p. 490. Longin la traite de songe; mais peut-être Longin n'étoit-il pas si savant dans l'antiquité qu'il étoit bon Critique. Homere avoit pris ceci des Phéniciens, qui appelloient presque de la même maniere une Colombe & une Prêtresse; ainsi quand ils disoient que les Colombes nourrissoient Jupiter, ils parloient des Prêtres & des Prêtresses qui lui offroient des sacrifices, que l'on a toujours appellés la viande des Dieux. On doit expliquer de la même maniere la fable des Colombes de Dodone & de Jupiter Ammon. D A C I E R.

mœurs. C'est ce que fait Homere, quand il décrit la vie que menoient les Amans de Penelope dans la maison d'Ulyffe. En effet, toute cette description est proprement une espèce de Comédie, où les différens caractères des hommes sont peints.

C H A P I T R E VIII.

De la Sublimité qui se tire des circonstances.

Voyons si nous n'avons point encore quelque autre moyen, par où nous puissions rendre un Discours sublime. Je dis donc, que comme naturellement rien n'arrive au monde qui ne soit toujours accompagné de certaines circonstances, ce sera un secret infailible pour arriver au Grand, si nous savons faire à propos le choix des plus considérables; & si, en les liant bien ensemble, nous en formons comme un corps. Car d'un côté ce choix, & de l'autre cet amas de circonstances choisies attachent fortement l'esprit.

Ainsi, quand SAPHO veut exprimer les fureurs de l'Amour, elle ramasse de tous côtés les accidens qui suivent & qui accompagnent en effet cette passion. Mais, où son adresse paroît principalement, c'est à choisir de tous ces accidens ceux qui marquent davantage l'excès & la violence de l'amour, & à bien lier tout cela ensemble.

*¹ Heureux! qui près de toi, pour toi seule soupire;
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler:*

C H A P. VIII. 1. *Heureux, qui près de toi, &c.*] Cette Ode, dont Catulle a traduit les trois premières strophes, & que Longin nous a conservée, étoit sans doute une des plus belles de Sapho. Mais, comme elle a passé par les mains des Copistes & des Critiques, elle a beaucoup souffert des uns & des

autres. Il est vrai, qu'elle est très-mal conçue dans l'ancien Manuscrit du Roi: il n'y a ni distinction de vers, ni ponctuation, ni orthographe. Cependant, on auroit peut-être mieux fait de la laisser telle qu'on l'y avoit trouvée, que de la changer entièrement, comme l'on a fait. On en a ôté presque tous

Qui te voit quelquefois doucement lui sourire.
Les Dieux dans son bonheur peuvent-ils l'égalé ?



2 Je sens de veine en veine une subtile flame
Courir par-tout mon corps, si-tôt que je te vois :
Et dans les doux transports, où s'égare mon ame,
Je ne saurois trouver de langue, ni de voix.



Un nuage confus se répand sur ma vûe.
Je n'entends plus : je tombe en de douces langueurs ;
3 Et pâle , sans haleine , interdite , éperdue ,
4 Un frisson me saisit , je tremble , je me meurs.

D ij

les Eolismes. On a retranché, ajouté, changé, transposé : enfin on s'est donné toutes sortes de libertés. Isaac Vossius, qui avoit vu les Manuscrits, s'est apperçu le premier du peu d'exactitude de ceux qui avoient avant lui corrigé cette Pièce. Voici comme il en parle dans ses Notes sur Catulle : *Sed ipsam nunc Lesbiam Musam loquentem audiamus ; Cujus Odam reliam nobis Longini beneficio, emendatam adscribemus. Nam certè in hac corrigenda viri docti operam luserunt.* Après cela, il donne l'Ode telle qu'il l'a rétablie. Vossius pouvoit lui-même s'écarter moins qu'il n'a fait de l'ancien Manuscrit. Pour moi je crois, qu'il est bon de s'en tenir le plus qu'on pourra à l'ancien Manuscrit, qui est original par rapport à tous les autres, comme on l'a fait voir ci-devant. Au reste, il faut avouer que toutes ces diversités de leçon ne changent pas beaucoup au sens, que Mr. Despreaux a admirablement bien exprimé. BOIVIN.

2. Je sens de veine en veine, &c.] Lucrèce, dans le Livre III. v. 153. de

son Poème, semble avoir imité l'Ode de Sapho. Il applique à la Crainte les mêmes effets que Sapho attribue à l'Amour.

Verum ubi vehementi magis est commota metu mens,

Consentire animam totam per membra videmus.

Sudores itaque, & pallorem existere toto

Corpore, & infringi linguam, vocemque aboriri ;

Caligare oculos, sonare aureis, succidere artus ;

Denique concidere ex animi terrore videmus

Sæpe homines.

Catulle, Ode ad Lesbiam, 52. a traduit les premières strophes de l'Ode de Sapho.

3. Et pâle.) Le Grec ajoute, comme l'herbe, mais cela ne se dit point en François. BOILEAU.

4. Un frisson me saisit, &c.) Il y a dans le Grec une sueur froide ; mais le mot de sueur en François ne peut jamais être agréable ; & laisse une vilaine idée à l'esprit. BOILEAU.



*Mais quand on n'a plus rien, il faut tout hazar-
der, &c.*

N'admirez-vous point, comment elle ramasse toutes ces choses, l'ame, le corps, l'ouïe, la langue, la vûe, la couleur, ⁵ comme si c'étoient autant de personnes différentes, & prêtes à expirer? Voyez de combien de mouvemens contraires elle est agitée. ⁶ Elle gele, elle brûle, elle est folle, elle est sage; ⁷ ou elle est entierement hors d'elle-même, ou elle va mourir. En un mot, on diroit, qu'elle n'est pas éprise d'une simple passion, ⁸ mais que son ame est un rendez-vous de toutes les passions. Et c'est en effet ce qui arrive à ceux qui aiment. Vous voyez donc bien, comme j'ai déjà dit, que ce qui fait la principale beauté de son Discours, ce sont toutes ces grandes circonstances marquées à propos, & ra-

5. *Comme si c'étoient, &c.)* Lisez plutôt, *comme si c'étoient des choses empruntées, qu'elle fut obligée d'abandonner.* TOLLIVS.

6. *Elle gele, elle brûle, elle est folle, elle est sage.)* Ces mots forment un vers: C'est pour cela que Mr. Patru, à qui Mr. Despreaux faisoit renvoyer tous ses Ouvrages, vouloit qu'il changeât cet endroit. Mr. Despreaux, pour se défendre, dit, qu'il étoit impossible, qu'il n'échappât quelquefois des vers dans la prose. Mais Mr. Patru soutint avec raison, que c'étoit une faute que l'on devoit éviter, ajoutant qu'il étoit bien assuré, qu'on ne trouveroit aucun vers dans ses Plaidoyers imprimés. *Je parie,* dit Mr. Despreaux, *que j'y en trouverai quel-
qu'un si je cherche bien;* & prenant en même temps un volume des Œuvres de Mr. Patru, il tomba à l'ouverture du Livre, sur ces mots qui font un vers:

*Onzieme Plaidoyer, pour un jeune
Allemand.*

7. *Ou elle est entierement hors d'elle.)* C'est ainsi que j'ai traduit *φοβέσθαι*, & c'est ainsi qu'il le faut entendre, comme je le prouverai aisément s'il est nécessaire. Horace, qui est amoureux des Hellénismes, employe le mot de *metus* en ce même sens dans l'Ode: *Bacchum in remotis, trepidat metu;* car cela veut dire: *Je suis encore plein de la sainte horreur du Dieu qui m'a transporté.* BOILEAU.

8. *Mais que son ame est un rendez-vous de toutes les passions.]* Notre Langue ne sauroit bien dire cela d'une autre maniere; cependant il est certain que le mot *rendez-vous* n'exprime pas toute la force du mot Grec *σύνωδος*, qui ne signifie pas seulement *assemblée*, mais *choc, combat*, & Longin lui donne ici toute cette étendue, car il dit, que *Sapho a ramassé & uni toutes ces circonstances, pour faire paroître non pas une seule passion, mais une assemblée de toutes les passions qui s'entre-choquent,* &c. DACIER.

massées avec choix. Ainsi quand HOMERE veut faire la description d'une tempête, il a soin d'exprimer tout ce qui peut arriver de plus affreux dans une tempête. Car, par exemple, l'Auteur * du Poème des Arimaspiens † pense dire des choses fort étonnantes, quand il s'écrie :

*O prodige étonnant ! ô fureur incroyable !
Des hommes insensés, sur de frêles vaisseaux,
S'en vont loin de la Terre habiter sur les eaux ;
Et suivant sur la mer une route incertaine,
Courrent chercher bien loin le travail & la peine.
Ils ne goûtent jamais de paisible repos.
Ils ont les yeux au Ciel, & l'esprit sur les flots :
Et les bras étendus, les entrailles émûes,
Ils font souvent aux Dieux des prières perdues.*

Cependant il n'y a personne, comme je pense, qui ne voye bien, que ce discours est en effet plus fardé & plus fleuri, que grand & sublime. Voyons donc, comment fait Homere, & considérons cet endroit †† entre plusieurs autres :

*Comme l'on voit les flots soulevés par l'orage,
Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage ;
Le vent avec fureur dans les voiles frémit :
La mer blanchit d'écume, & l'air au loin gémit.
Le Matelot troublé, que son art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la Mort qui l'environne.*

ARATUS a tâché d'enchérir sur ce dernier Vers, en disant :

Un bois mince & léger les défend de la Mort.

D iij

* ARISTÉE.
Liv. XV. v. 624.

† C'étoient des Peuples de Scythie.

†† Iliad.

Mais en fardant ainfi cette pensée, il l'a rendue basse & fleurie, de terrible qu'elle étoit. Et puis renfermant tout le péril dans ces mots: *Un bois mince & léger les défend de la Mort*, il l'éloigne & le diminue plutôt, qu'il ne l'augmente. Mais Homere ne met pas pour une seule fois devant les yeux le danger où se trouvent les Matelots; il les représente, comme en un tableau, sur le point d'être submergés à tous les flots qui s'élevent, & ⁹ imprime jusques dans ses mots & ses syllabes l'image du péril. ¹⁰ ARCHILOQUE ne s'est point servi d'autre artifice dans la description de son naufrage, non plus que DEMOSTHENE dans cet endroit où il décrit le trouble des Athéniens à la nouvelle de la prise d'Elatée, quand il dit: ¹¹ *Il étoit déjà fort tard, &c.*

9. *Imprime jusques dans ses mots.)* Il y a dans le Grec, & joignant par force ensemble des prépositions qui naturellement n'entrent point dans une même composition, *ἦν ἐν δαράτοις*: par cette violence qu'il leur fait, il donne à son vers le mouvement même de la tempête, & exprime admirablement la passion. Car par la rudesse de ces syllabes qui se heurtent l'une l'autre, il imprime jusques dans ces mots l'image du péril, *ἦν ἐν δαράτοις φέρονται*. Mais j'ai passé tout cela, parce qu'il est entièrement attaché à la Langue Grecque. BOILEAU.

10. *Archiloque ne s'est point servi d'autre artifice dans la description de son naufrage.]* Je fais bien, que par son naufrage, Mr. Despreaux a entendu le naufrage qu'Archiloque avoit décrit, &c. Néanmoins, comme le mot *son* fait une équivoque, & que l'on pourroit croire qu'Archiloque lui-même auroit fait le naufrage dont il a parlé, j'aurois voulu traduire, dans la description du naufrage. Archiloque avoit décrit le naufrage de son beau-frere. DACIER.

11. *Il étoit déjà fort tard.]* L'Auteur n'a pas rapporté tout le passage, parce qu'il est un peu long. Il est tiré de l'Oraison pour Créfishon.

Le voici. *Il étoit déjà fort tard, lorsqu'un Courrier vint apporter au Prytanée la nouvelle que la ville d'Elatée étoit prise. Les Magistrats qui soupoient dans ce moment, quittent aussitôt la table. Les uns vont dans la place publique, ils en chassent les Marchands, & pour les obliger de se retirer, ils brûlent les pieux des boutiques où ils étaloient. Les autres envoient avertir les Officiers de l'Armée; on fait venir le Héraut public. Toute la ville est pleine de tumulte. Le lendemain dès le point du jour, les Magistrats assemblent le Sénat. Cependant, Messieurs, vous couriez de toutes parts dans la place publique, & le Sénat n'avoit pas encore rien ordonné, que tout le Peuple étoit déjà assis. Dès que les Sénateurs furent entrés, les Magistrats firent leur rapport. On entend le Courrier. Il confirme la nouvelle. Alors le Héraut commence à crier: Quelqu'un veut-il haranguer le Peuple? mais personne ne lui répond. Il a beau répéter la même chose plusieurs fois. Aucun ne se leve. Tous les Officiers, tous les Orateurs étant présens, aux yeux de la commune Patrie, dont on entendoit la voix crier: N'y a-t-il personne qui ait un conseil à me donner pour mon salut? BOILEAU.*

Car ils n'ont fait tous deux que tirer, pour ainsi dire, & ramasser soigneusement les grandes circonstances, prenant garde à ne point inférer dans leurs discours, des particularités basses & superflues, ou qui fentissent l'École. En effet, de trop s'arrêter aux petites choses, cela gâte tout; & c'est comme du moëlon ou des plâtras qu'on auroit arrangés & comme entassés les uns sur les autres, pour élever un bâtiment.

CHAPITRE IX.

De l'Amplification.

Entre les moyens dont nous avons parlé, qui contribuent au Sublime, il faut aussi donner rang à ce qu'ils appellent *Amplification*. Car quand la nature des Sujets qu'on traite, ou des causes qu'on plaide, demande des périodes plus étendues, & composées de plus de membres, on peut s'élever par degrés, de telle sorte qu'un mot enchérisse toujours sur l'autre. Et cette adresse peut beaucoup servir, ou pour traiter quelque lieu d'un Discours, ou pour exagérer, ou pour confirmer, ou pour mettre en jour un fait, ou pour manier une passion. En effet, l'Amplification se peut diviser en un nombre infini d'espèces: mais l'Orateur doit savoir, que pas une de ces espèces n'est parfaite de soi, s'il n'y a du Grand & du Sublime: si ce n'est lorsqu'on cherche à émouvoir la pitié, ou que l'on veut ravaler le prix de quelque chose. Par-tout ailleurs, si vous ôtez à l'Amplification ce qu'elle a de Grand, vous lui arrachez, pour ainsi dire, l'ame du corps. En un mot, dès que cet appui vient à lui manquer, elle languit, & n'a plus ni force ni mouvement. Maintenant, pour plus grande netteté, disons en peu de mots la différence qu'il y a de cette partie à celle dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent, & qui, comme j'ai dit, n'est autre chose qu'un amas de circonstances

choisies, que l'on réunit ensemble : & voyons par où l'Amplification en général diffère du Grand & du Sublime.

C H A P I T R E X.

Ce que c'est qu'Amplification.

Je ne saurois approuver la définition que lui donnent les Maîtres de l'Art. L'Amplification, disent-ils, est un *Discours qui augmente & qui agrandit les choses*. Car cette définition peut convenir tout de même au Sublime, au Pathétique, & aux Figures; puisqu'elles donnent toutes au Discours je ne fais quel caractère de grandeur. Il y a pourtant bien de la différence. Et premièrement le Sublime consiste dans la hauteur & l'élevation; au lieu que l'Amplification consiste aussi dans la multitude des paroles. C'est pourquoi le Sublime se trouve dans une simple pensée: mais l'Amplification ne subsiste que dans la pompe & dans l'abondance. L'Amplification donc, pour en donner ici une idée générale, est un *accroissement de paroles, que l'on peut tirer de toutes les circonstances particulières des choses, & de tous les lieux de l'Oraison, qui remplit le Discours, & le fortifie, en appuyant sur ce qu'on a déjà dit*. Ainsi elle diffère de la preuve, en ce qu'on employe celle-ci pour prouver la question, au lieu que l'Amplification¹ ne sert qu'à étendre & à exagérer. * * * * *

CHAP. X. I. *Ne sert qu'à exagérer.*) Cet endroit est tort défectueux. L'Auteur, après avoir fait quelques remarques encore sur l'Amplification, venoit ensuite à comparer deux Orateurs dont on ne peut pas deviner les noms: il reste même dans le texte trois ou quatre lignes de cette comparaison que j'ai supprimées dans la Traduction: parce que cela auroit embarrassé le Lecteur, & auroit été inutile: puisqu'on ne fait point qui sont ceux dont l'Auteur parle. Voici pourtant les paroles qui en restent: *Celui-ci est plus abondant & plus riche. On peut comparer son Éloquence à une grande mer qui occupe beaucoup d'espace, & se répand en plusieurs endroits. L'un, à mon avis, est plus Pathétique, & a bien plus de feu & d'éclat. L'autre demeurant toujours dans une certaine gravité pompeuse n'est pas froid à la vérité, mais n'a pas aussi tant d'activité, ni de mouvement.* Le Traducteur Latin a cru, que ces paroles regardoient Cicéron & Demosthène: mais il se trompe. BOILEAU.

La même différence, à mon avis, est ² entre DEMOSTHENE & CICERON pour le Grand & le Sublime, autant que nous autres Grecs pouvons juger des Ouvrages d'un Auteur Latin. En effet, Demosthene est grand en ce qu'il est ferré & concis; & Ciceron au contraire, en ce qu'il est diffus & étendu. On peut comparer ce premier, à cause de la violence, de la rapidité, de la force, & de la véhémence avec laquelle il ravage, pour ainsi dire, & emporte tout, à une tempête & à un foudre. ³ Pour Ciceron, l'on peut dire, à mon avis, que comme un grand embrasement, il devore & consume tout ce qu'il rencontre, avec un feu qui ne s'éteint point, qu'il répand diversément dans ses Ouvrages, & qui, à mesure qu'il s'avance, prend toujours de nouvelles forces. Mais vous pouvez mieux juger de cela que moi. Au reste, le Sublime de Demosthene vaut sans doute bien mieux dans les

D v

2. *Entre Demosthene & Ciceron.*) J'ai montré dans mes Remarques Latines, que c'est de Platon, & non pas de Ciceron, que notre Auteur parle ici. * TOLLIVS.

* Tollivus se trompe ici doublement, en disant, que cet endroit regarde Platon, & non pas Ciceron, & qu'il l'a montré dans ses Remarques Latines. Car 1. Longin fait ici la comparaison de Ciceron & de Demosthene, qu'il nomme tous deux : *Neque alia est, me judice*, dit Longin, suivant la traduction même de Tollivus, *inter Ciceronis & Demosthenis granditatem, diversitas.* Καὶ ὁ Κικέρων τοῦ Δημοσθένους, &c. 2. Tollivus a observé, dans ses Remarques Latines, que l'endroit où Longin fait la comparaison de Demosthene & de Platon, est le passage précédent, dont Tollivus a traduit ce qui reste, mais que Mr. Despreaux a supprimé dans sa traduction, parce que cet endroit est mutilé & corrompu dans le texte. Tollivus devoit donc tourner ainsi cette dernière note;

J'ai montré dans mes Remarques Latines, que c'est de Platon, & non pas de Ciceron, que notre Auteur a parlé dans le passage précédent. Ou plutôt, Tollivus devoit supprimer sa Remarque.

3. *Pour Ciceron, &c.*) Longin en conservant l'idée des embrasemens, qui semblent quelquefois ne se ralentir que pour éclater avec plus de violence, définit très-bien le caractère de Ciceron, qui conserve toujours un certain feu, mais qui le ranime en certains endroits, & lorsqu'il semble qu'il va s'éteindre. DACIER.

CHANG. Ibid. *Pour Ciceron, l'on peut dire, &c.*) Première Traduction, avant l'édition de 1683. *Pour Ciceron, à mon sens, il ressemble à un grand embrasement qui se répand partout, s'éleve en l'air, avec un feu dont la violence dure & ne s'éteint point : qui fait de différens effets, selon les différens endroits où il se trouve ; mais qui se nourrit néanmoins & s'entretient toujours dans la diversité des choses où il s'attache. Mais vous pouvez &c.*

exagérations fortes, & dans les violentes passions, 4 quand il faut, pour ainsi dire, étonner l'Auditeur. Au contraire, l'abondance est meilleure, lorsqu'on veut, si j'ose me servir de ces termes, 5 répandre une rosée agréable dans les esprits. Et certainement un Discours diffus est bien plus propre pour les Lieux communs, les Peroraisons, les Digressions, & généralement pour tous ces Discours qui se font dans le Genre démonstratif. Il en est de même pour les Histoires, les Traités de Physique, & plusieurs autres semblables matieres.

C H A P I T R E X I.

De l'Imitation.

Pour retourner à notre Discours, P L A T O N, dont le style ne laisse pas d'être fort élevé, bien

4. *Quand il faut, pour ainsi dire, étonner l'Auditeur.*) Cette modification pour ainsi dire, ne me paroît pas nécessaire ici, & il me semble, qu'elle affoiblit en quelque maniere la pensée de Longin, qui ne se contente pas de dire, que le Sublime de Demosthene vaut mieux quand il veut étonner l'Auditeur ; mais qui ajoute, quand il faut entierement étonner, &c. Je ne crois pas, que le mot François étonner, demande de lui-même cette excuse, puisqu'il n'est pas si fort que le Grec *ἐκπλήξαι*, quoi qu'il serve également à marquer l'effet que produit la foudre dans l'esprit de ceux qu'elle a presque touchés. DACIER.

5. *Répandre une rosée agréable, &c.*) Mr. le Fèvre & Mr. Dacier donnent à ce passage une interprétation fort sublime : mais je ne suis point de leur avis, & je rends ici le mot de *καταντλήσαι* dans son sens le plus naturel, arroser, rafraichir, qui est le propre du style abondant, opposé au style sec. BOILEAU.

I B I D. *Répandre une rosée agréable dans les esprits.* Outre que cette expression *répandre une rosée*, ne ré-

pond pas bien à l'abondance dont il est ici question ; il me semble, qu'elle obscurcit la pensée de Longin, qui oppose ici *καταντλήσαι* à *ἐκπλήξαι*, & qui après avoir dit, que le Sublime concis de Demosthene doit être employé lorsqu'il faut entierement étonner l'Auditeur, ajoute, qu'on doit se servir de cette riche abondance de Ciceron lorsqu'il faut l'adoucir. Ce *καταντλήσαι* est emprunté de la Médecine : il signifie proprement soverer, fomentier, adoucir ; & cette idée est venue à Longin du mot *ἐκπλήξαι*. Le Sublime concis est pour frapper ; mais cette heureuse abondance est pour guérir les coups que ce Sublime a portés. De cette maniere Longin explique fort bien les deux genres de discours que les anciens Rhéteurs ont établis, dont l'un, qui est pour toucher & pour frapper, est appelé proprement *Oratio vehemens* ; & l'autre, qui est pour adoucir, *Oratio lenis*. DACIER.

I B I D. *Répandre une rosée.*) On verra dans ma Traduction Latine, & dans mes Remarques, que je suis ici du même sentiment que Mr. Dacier. T O L L I U S.

qu'il coule fans être rapide, & fans faire de bruit, nous a donné une idée de ce style, que vous ne pouvez ignorer, si vous avez lu les Livres de la République. * *Ces Hommes malheureux*, dit-il quelque part, *qui ne savent ce que c'est que de sagesse ni de vertu, & qui sont continuellement plongés dans les festins & dans la débauche, vont toujours de pis en pis, & errent enfin toute leur vie. La Vérité n'a point pour eux d'attraits ni de charmes : Ils n'ont jamais levé les yeux pour la regarder ; en un mot ils n'ont jamais goûté de pur ni de solide plaisir. Ils sont comme des bêtes qui regardent toujours en bas, & qui sont courbées vers la terre. Ils ne songent qu'à manger & à repaître, qu'à satisfaire leurs passions brutales ; & dans l'ardeur de les rassasier, ils regimbent, ils égratignent, ils se battent à coups d'ongles & de cornes de fer, & périssent à la fin par leur gourmandise insatiable.*

Au reste, ce Philosophe nous a encore enseigné un autre chemin, si nous ne voulons point le négliger, qui nous peut conduire au Sublime. Quel est ce chemin ? c'est l'imitation & l'émulation des Poëtes & des Écrivains illustres qui ont vécu avant nous. Car c'est le but que nous devons toujours nous mettre devant les yeux.

Et certainement il s'en voit beaucoup, que l'esprit d'autrui ravit hors d'eux-mêmes, comme on dit qu'une sainte fureur saisit la Prêtresse d'Apollon sur le sacré Trépied. Car on tient qu'il y a une ouverture en terre, d'où sort un souffle, une vapeur toute céleste, qui la remplit sur le champ d'une vertu divine, lui fait prononcer des oracles. De même, ces grandes beautés, que nous remarquons dans les Ouvrages des Anciens, sont comme autant de sources sacrées, d'où il s'élève des vapeurs heureuses, qui se répandent dans l'ame de leurs imitateurs, & animent les esprits même naturellement les moins échauffés :

* *Dialog. 9. pag. 385. Édit. de H. Etienne.*

si bien que dans ce moment ils sont comme ravis & emportés de l'enthousiasme d'autrui. Ainsi voyons-nous qu'HERODOTE, & avant lui STÉSICHORE & ARCHILOQUE, ont été grands imitateurs d'HOMERE. PLATON néanmoins est celui de tous qui l'a le plus imité: car il a puisé dans ce Poëte, comme dans une vive source, dont il a détourné un nombre infini de ruisseaux: & j'en donneroie des exemples, ¹ si AMMONIUS n'en avoit déjà rapporté plusieurs.

Au reste, on ne doit point regarder cela comme un larcin, mais comme une belle idée qu'il a eue, & qu'il s'est formée sur les mœurs, l'invention, & les Ouvrages d'autrui. ² En effet, jamais, à mon avis, ³ il n'eut mêlé de si grandes choses dans ses Traités de Philosophie, passant, comme il fait, du simple discours à des expressions & à des matieres Poëtiques, s'il ne fut venu, pour ainsi dire, comme un nouvel Athlete, disputer de toute sa force le prix à Homere, c'est-à-dire, à celui ⁴ qui avoit déjà reçu

CHAP. XI. I. *Si Ammonius n'en avoit déjà rapporté plusieurs.*) Il y a dans le Grec, *εἰ μὴ τὰ ἐκ' Ἰνδοῦς καὶ οἱ περὶ Ἀμμωνίου.* Mais cet endroit est vraisemblablement corrompu. Car quel rapport peuvent avoir les Indiens au sujet dont il s'agit? BOILEAU.

IBID. *Si Ammonius n'en avoit déjà rapporté plusieurs.*) Le Grec dit, *Si Ammonius n'en avoit rapporté de singuliers, τὰ ἐκ' Ἰνδοῦς,* comme Mr. le Fèvre a corrigé. DACIER.

2. *En effet, jamais, à mon avis.]* Il me semble, que cette periode n'exprime pas toutes les beautés de l'original, & qu'elle s'éloigne de l'idée de Longin, qui dit: *En effet Platon semble n'avoir entassé de si grandes choses dans ses Traités de Philosophie & ne s'être jetté si souvent dans des expressions & dans des matieres Poëtiques, que pour disputer de toute sa force le prix à Homere, comme*

un nouvel Athlete à celui qui a déjà reçu toutes les acclamations, & qui a été l'admiration de tout le monde. Cela conserve l'image que Longin a voulu donner des Athletes, & c'est cette image qui fait la plus grande beauté de ce passage. DACIER.

IBID. *En effet, jamais.]* J'avois déjà remarqué cet endroit dans la premiere édition de Mr. Despreaux, avec intention de l'éclaircir un peu mieux: mais la remarque de Mr. Dacier m'en épargne la peine. TOLLIVS.

CHANG. 3. *Il n'eut mêlé de si grandes choses &c.]* Il ne dit de si grandes choses dans ses Traités de Philosophie, que quand, du simple discours, passant à des expressions & à des matieres Poëtiques, il vient, s'il faut ainsi dire, comme un nouvel &c. Premieres éditions.

CHANG. 4. *Qui avoit déjà &c.]* Qui étoit déjà l'admiration de tous les siècles. Éditions avant 1683.

les applaudissemens de tout le monde. Car, bien qu'il ne le fasse peut-être qu'avec un peu trop d'ardeur, & , comme on dit, les armes à la main, cela ne laisse pas néanmoins de lui servir beaucoup, puisqu'enfin, selon Hésiode * :

La noble jalousie est utile aux Mortels.

Et n'est-ce pas en effet quelque chose de bien glorieux, & bien digne d'une ame noble, que de combattre pour l'honneur & le prix de la victoire, avec ceux qui nous ont précédé, puisque dans ces sortes de combats on peut même être vaincu sans honte ?

CHAPITRE XII.

De la maniere d'imiter.

Toutes les fois donc que nous voulons travailler à un Ouvrage qui demande du Grand & du Sublime, il est bon de faire cette réflexion : Comment est-ce qu'HOMERE auroit dit cela ? Qu'auroient fait PLATON, DEMOSTHENE, ou THUCYDIDE même, s'il est question d'histoire, pour écrire ceci en style sublime ? ¹ Car ces grands Hommes que nous nous proposons à imiter, se présentant de la sorte à notre imagination, nous servent comme de flambeaux, & nous élèvent l'ame presque aussi haut que l'idée que nous avons conçue de leur génie ; sur-tout si nous nous imprimons bien ceci en nous-mêmes : Que penseroient Homere ou Demosthene de ce que je dis, s'ils m'écoutoient ? quel jugement feroient-ils de moi ? ² En effet, nous ne

* Opera & Dies, v. 25.

CHAP. XII. 1. Car ces grands Hommes que nous nous proposons à imiter.] SENEQUE à la fin de son Épître XI. donne, pour les mœurs, la même règle que Longin propose ici pour l'éloquence. 2. En effet, nous ne croirons pas.) A mon avis, le mot Grec ἀγώνισμα ne signifie point ici, prix, mais spectacle. Longin dit : En effet, de nous figurer, que nous allons rendre compte de nos Écrits devant un si cé-

croirons pas avoir un médiocre prix à disputer, si nous pouvons nous figurer que nous allons, mais sérieusement, rendre compte de nos Écrits devant un si célèbre Tribunal, & sur un théâtre où nous avons de tels Héros, pour Juges & pour témoins. Mais un motif encore plus puissant pour nous exciter, c'est de songer au jugement que toute la Postérité fera de nos Écrits. 3 Car si un homme,

lèbre Tribunal, & sur un Théâtre où nous avons de tels Héros pour Juges ou pour témoins, ce sera un spectacle bien propre à nous animer. Thucydide s'est servi plus d'une fois de ce mot dans le même sens. Je ne rapporterai que ce passage du Livre VII.

Ὁ γὰρ Γύλλιππος καλὸν τὸ ἀγώνισμα ἐνόμιζεν οἱ εἶναι ἐπὶ τοῖς ἄλλοις καὶ τῆς ἀντιστρατήγου κομίσει Λακεδαιμονίοις, GYLLIPPE estimoit que ce seroit un spectacle bien glorieux pour lui, de mener comme en triomphe les deux Généraux des ennemis qu'il avoit pris dans le combat. Il parle de Nicias & de Demosthene, chefs des Athéniens. DACIER.

IBID. *En effet nous ne croirons.)* C'est encore ici que je ne trouve pas juste la Traduction Françoisse : & j'ai montré ailleurs la force & la véritable signification de ces mots, ἀγὼν & ἀγώνισμα. On n'a qu'à voir ma Traduction Latine. TOLLIVS.

CHANG. *Ibid. En effet, nous ne croirons pas, &c.]* On lisoit dans les premières éditions : *En effet, ce sera un grand avantage pour nous, si nous pouvons nous figurer &c.*

3. *Car si un homme dans la défiance de ce jugement.)* C'est ainsi qu'il faut entendre ce passage. Le sens que lui donne Mr. Dacier s'accorde assez bien au Grec, mais il fait dire une chose de mauvais sens à Longin, puisqu'il n'est point vrai, qu'un Homme qui se défie que ses ouvrages aillent à la postérité, ne produira jamais rien qui en soit digne ; & qu'au contraire cette dé-

fiance même lui fera faire des efforts pour mettre ces ouvrages en état d'y passer avec éloge. BOILEAU.

IBID. *Car si un homme dans la défiance de ce jugement a peur, pour ainsi dire, d'avoir dit quelque chose qui vive plus que lui, &c.* A mon avis, aucun Interprete n'est entré ici dans le sens de Longin, qui n'a jamais eu cette pensée, qu'un homme dans la défiance de ce jugement pourra avoir peur d'avoir dit quelque chose qui vive plus que lui, ni même qu'il ne se donnera pas la peine d'achever ses ouvrages. Au contraire, il veut faire entendre que cette crainte ou ce découragement le mettra en état de ne pouvoir rien faire de beau, ni qui lui survive, quand il travailleroit sans cesse, & qu'il feroit les plus grands efforts ; car si un homme, dit-il, après avoir envisagé ce jugement, tombe d'abord dans la crainte de ne pouvoir rien produire qui lui survive, il est impossible que les conceptions de son esprit ne soient aveugles & imparfaites, & qu'elles n'avortent, pour ainsi dire, sans pouvoir jamais parvenir à la dernière postérité. Un homme qui écrit doit avoir une noble hardiesse, ne se contenter pas d'écrire pour son siecle, mais envisager toute la postérité. Cette idée lui élèvera l'ame & animera ses conceptions, au lieu que si dès le moment que cette postérité se présentera à son esprit, il tombe dans la crainte de ne pouvoir rien faire qui soit digne d'elle, ce découragement & ce désespoir lui feront perdre toute sa force, & quelque peine qu'il se don-

4 dans la défiance de ce jugement, a peur, pour ainsi dire, d'avoir dit quelque chose qui vive plus que lui, son esprit ne sauroit jamais rien produire que des avortons aveugles & imparfaits; & il ne se donnera jamais la peine d'achever des Ouvrages qu'il ne fait point pour passer jusqu'à la dernière Postérité.

CHAPITRE XIII.

Des Images.

Ces *Images*, que d'autres appellent *Peintures*, ou *Fictions*, sont aussi d'un grand artifice pour donner du poids, de la magnificence, & de la force au Discours. Ce mot d'*Images* se prend en général pour toute pensée propre à produire une expression, & qui fait une peinture à l'esprit de quelque manière que ce soit. Mais il se prend encore dans un sens plus particulier & plus resserré, pour ces Discours que l'on fait, lorsque par un enthousiasme & un mouvement extraordinaire de l'ame, il semble que nous voyons les choses dont nous parlons, & quand nous les mettons devant les yeux de ceux qui écoutent.

Au reste, vous devez savoir que les *Images*, dans la Rhétorique, ont tout un autre usage que parmi les Poètes. En effet, le but qu'on s'y propose dans la

ne, ses Écrits ne seront jamais que des avortons. C'est manifestement la doctrine de Longin, qui n'a garde pourtant d'autoriser par là une confiance aveugle & téméraire, comme il seroit facile de le prouver. DACIER.

I B I D. Car si un homme.) C'est une chose assez surprenante, que Mr. Dacier & moi nous nous soyons tant de fois rencontrés. Quand je considère la traduction dans cet endroit j'y trouve un parfait rapport avec la mienne, excepté le mot d'*ἀνθρώπων*, que Mr. Boileau a aussi

bien traduit que Mr. Dacier, & que j'ai expliqué par les mots, *ita protinus*: c'est-à-dire, *aussi-tôt, quand il entreprend quelque ouvrage*. On trouve chez Suidas un fragment d'un ancien Poète Grec; où la Rénommée immortelle est appelée, *la Fille de l'Espérance*: Τέκνον, dit-il, ἐλπίδος ἀμβροτε φήμη. TOLLIVS.

CHANG. 4. Dans la défiance &c.] Dans la crainte de ce jugement, ne se soucie pas qu'aucun de ses ouvrages vive plus que lui, son esprit ne sauroit rien produire que &c. Avant l'édition de 1683.

Poësie, c'est l'étonnement & la surprise : au lieu que dans la Prose, c'est de bien peindre les choses, & de les faire voir clairement. Il y a pourtant-cela de commun, qu'on tend à émouvoir ¹ en l'une & en l'autre rencontre :

* *Mere cruelle, arrête, éloigne de mes yeux*

Ces Filles de l'Enfer, ces spectres odieux.

Ils viennent : je les vois : mon supplice s'apprête.

² *Quels horribles serpens leur sifflent sur la tête ?*

Et ailleurs ** :

Où fuirai je ? Elle vient : Je la vois. Je suis mort.

Le Poëte en cet endroit ne voyoit pas les Furies : cependant il en fait une image si naïve, qu'il les fait presque voir aux Auditeurs. Et véritablement ³ je ne saurois pas bien dire si EURIPIDE est aussi heureux à exprimer les autres passions : mais pour ce qui regarde l'amour & la fureur, c'est à quoi il s'est étudié particulièrement, & il y a fort bien réussi. Et même en d'autres rencontres il ne manque pas quelquefois de hardiesse à peindre les choses. Car bien que son esprit de lui-même ne soit pas porté au Grand, il corrige son naturel, & le force d'être tragique & relevé, principalement dans les

* *Paroles d'Euripide, dans son Oreste, v. 255.*

** *Euripide, Iphigénie en Tauride, v. 290.*

CHAP. XIII. 1. *En l'une & en l'autre rencontre.] Je préférerois, en l'un & l'autre Art. Voyez ce qu'en dit Porphyre de Abstinentia Animalium, lib. II. c. XLI: Το μὲν γὰρ ποιητικὸν καὶ προσεξέκαυσε τὰς ὑπολήψεις τῶν ἀνθρώπων τῷ χρησθῆσαι φράσαι πρὸς ἐκπληξιν, καὶ γοητικὴν πεποιημένη, κήλησιν τ' ἐμποιῆσαι, καὶ πίσιν περὶ τῶν ἀδυνάτων. TOLLIVS.*

CHANG. 2. *Quels horribles serpens.] Mille horribles serpens, avant l'édition de 1694.*

3. *Je ne saurois pas bien dire.) Mr. Despreaux s'est ici servi du texte corrompu ; où il y avoit εἴ τι σιν ἑτέροις, au lieu d'εἴ τις ἕτερος ; c'est-à-dire, si Euripide n'est pas plus heureux qu'aucun autre à exprimer les passions de l'amour & de la fureur, à quoi il s'est étudié avec une application très-particulière. TOLLIVS.*

les grands fujets : de forte qu'on lui peut appliquer ces Vers du Poète :

* *A l'aspect du péril, au combat il s'anime :
Et le poil hérissé , & les yeux étincelans ,
De sa queue il se bat les côtés & les flancs.*

Comme on le peut remarquer dans cet endroit **, où le Soleil parle ainsi à Phaëton, en lui mettant entre les mains les rênes de ses Chevaux :

3 *Prends garde qu'une ardeur trop funeste à ta vie
Ne t'emporte au dessus de l'aride Lybie.
Là jamais d'aucune eau le fillon arrosé
Ne rafraîchit mon char dans sa course embrasé.*

Et dans ces Vers suivans :

*Aussi-tôt devant toi s'offriront sept Étoiles.
Dresse par-là ta course, & suis le droit chemin.
Phaëton, à ces mots, prend les rênes en main ;
De ses chevaux ailés il bat les flancs agiles.
Les coursiers du Soleil à sa voix sont dociles.
Ils vont : le char s'éloigne, & plus prompt qu'un éclair.
Pénètre en un moment les vastes champs de l'air.*

* *Iliad. 20. V. 170.*

** *Euripide dans son Phaëton, Tragédie perdue.*

4. *Les yeux étincelans.*) J'ai ajouté ce vers que j'ai pris dans le texte d'Homere. B O I L E A U.

5. *Prends garde qu'une ardeur trop funeste à ta vie.*] Je trouve quelque chose de noble & de beau dans le tour de ces quatre vers : il me semble pourtant, que lors que le Soleil dit, *au dessus de la Lybie, le fillon n'étant point arrosé d'eau, n'a jamais rafraîchi mon char,* il parle plutôt comme un homme qui pousse son char à travers champs, que comme un Dieu qui éclaire la terre.

Mr. Despreaux a suivi ici tous les autres Interpretes, qui ont expliqué ce passage de la même manière, mais je crois qu'ils se sont fort éloignés de la pensée d'Euripide, qui dit : *Marche & ne te laisse point emporter dans l'air de Lybie, qui n'ayant aucun mélange d'humidité, laissera tomber ton char.* C'étoit l'opinion des Anciens qu'un mélange humide fait la force & la solidité de l'air. Mais ce n'est pas ici le lieu de parler de leurs principes de Physique. D A C I E R.

*Le Pere cependant , plein d'un trouble funeste ,
Le voit rouler de loin sur la plaine céleste ;
Lui montre encor sa route ,⁶ & du plus haut des
Cieux ,
Le suit autant qu'il peut , de la voix & des yeux ,
Va par-là , lui dit-il ! reviens : détourne : arrête.*

Ne diriez-vous pas que l'ame du Poëte monte sur le char avec Phaëton, qu'elle partage tous ses périls, & qu'elle vole dans l'air avec les chevaux : car s'il ne les suivoit dans les Cieux, s'il n'affistoit à tout ce qui s'y passe, pourroit-il peindre la chose comme il fait? Il en est de même de cet endroit de sa *Cassandre* *, qui commence par

* Pièce perdue.

6. *Et du plus haut des Cieux*.) Le Grec porte, au dessus de la Canicule ; ὄπισθε νῶτα Σεργείῳ βεβῶς, ἵππευε. *Le Soleil à cheval monta au dessus de la Canicule.* Je ne vois pas pourquoi RUTGERSIUS, & Mr. LE FÉVRE, veulent changer cet endroit, puisqu'il est fort clair, & ne veut dire autre chose, sinon que le Soleil monta au dessus de la Canicule, c'est-à-dire, dans le centre du Ciel, où les Astrologues tiennent que cet Astre est placé, & comme j'ai mis, au plus haut des Cieux ; pour voir marcher Phéton, & que de là il lui cria encore : *Va par-là, reviens, détourne, &c.* BOILEAU.

IBID. *Et du plus haut des Cieux*.) Mr. Despreaux dit dans sa Remarque, que le Grec porte que le Soleil à cheval monta au dessus de la Canicule, ὄπισθε νῶτα Σεργείῳ βεβῶς ; & il ajoute, qu'il ne voit pas pourquoi Rutgerfius & Mr. le Févre veulent changer cet endroit qui est fort clair. Premièrement ce n'est point Mr. le Févre, qui a voulu changer cet endroit : au contraire il fait voir le ridicule de la correction de Rutgerfius *, qui lisoit Σεργείῳ, au lieu de Σεργείῳ. Il a dit seulement qu'il faut lire Σεργείῳ & cela

est sans difficulté, parce que le pénultième pied de ce vers doit être un iambe, εῖς. Mais cela ne change rien au sens. Au reste, Euripide, à mon avis, n'a point voulu dire, que le Soleil à cheval monta au dessus de la Canicule ; mais plutôt que le Soleil pour suivre son fils monta à cheval sur un Astre qu'il appelle Σεργείῳ, *Sirium*, qui est le nom général de tous les Astres, & qui n'est point du tout ici la Canicule : ὄπισθε ne doit point être construit avec νῶτα, il faut le joindre avec le verbe ἵππευε du vers suivant, de cette manière : Πατὴρ δὲ βεβῶς νῶτα Σεργείῳ ἵππευε ὄπισθε, παῖδα νηστῶν ; *Le Soleil monté sur un Astre, alloit après son fils, en lui criant, &c.* Et cela est beaucoup plus vraisemblable, que de dire que le Soleil monta à cheval pour aller seulement au centre du Ciel au dessus de la Canicule, & pour crier de là à son fils & lui enseigner le chemin. Ce centre du Ciel est un peu trop éloigné de la route que tenoit Phaëton. DACIER.

* Le ridicule de la correction de Rutgerfius.) SAUMAISE sur SOLIN, pag. 896. de l'édition de Paris, a le premier corrigé Rutgerfius.

Mais, ô braves Troyens, &c.

7 **ESCHYLE** a quelquefois aussi des hardiesses & des images tout-à-fait nobles & héroïques, comme on le peut voir dans sa Tragédie intitulée: *Les Sept devant Thèbes*; où un Courrier venant apporter à Etéocle la nouvelle de ces sept Chefs, qui avoient tous impitoyablement juré, pour ainsi dire, leur propre mort, s'explique ainsi:

* *Sur un bouclier noir sept Chefs impitoyables*

Épouvantent les Dieux de sermens effroyables:

Près d'un Taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,

Tous, la main dans le sang, jurent de se venger.

Ils en jurent la Peur, le Dieu Mars, & Bellone.

Au reste, bien que ce Poète, pour vouloir trop s'élever, tombe assez souvent dans des pensées rudes, grossières & mal polies, Euripide néanmoins, par une noble émulation, s'expose quelquefois aux mê-

E ij

* V. 42.

7. *Eschyle a quelquefois.]* Je ne trouve pas ici la connexion que je voudrois avec ce qui suit. Qu'on regarde seulement ma Traduction Latine, & on en verra la différence. **TOLLIVS.**

8. *S'expose quelquefois aux mêmes périls.)* Je me trompe fort, si un François entend le sens de ces paroles, sans qu'on leur donne quelque lumière. Car le mot Grec *κίχθυοι* signifie ici les pensées & les expressions, qui par leur sublimité approchent fort de l'enflûre, ou plutôt de l'enthousiasme qui va trop loin, & qui selon l'expression de Quintilien, rend le Poète *grandiloquum usque ad vitium*. Car c'est de lui que Longin a tiré cette belle remarque. Mais je ne trouve pas que Longin ait ici autant de raison qu'il croit, de préférer cet adoucissement d'Euripide à l'expression trop rude, comme il l'appelle, & mal polie d'Eschyle. Car c'étoit le

sentiment universel de presque tous les Payens, que dans les apparitions des Dieux tout se mouvoit & trembloit, non seulement les édifices & les palais, mais les montagnes même. Et voici ce que **CLAUDIEN** dit à cet égard des Temples, *lib. 1. de raptu Proserpinæ:*

Jam mihi cernuntur trepidis delubra moveri

Sedibus, & clarum dispergere culmina lumen

Adventum testata Dei.

Virgile dit le même des montagnes; *libro VI. Æn.*

Ecce autem primi sub lumina Solis & ortus

Sub pedibus mugire solum, juga capta moveri

Silvarum; visæque canes ululare per umbram,

Adventante Dea.

mes périls. Par exemple, dans Eschyle *, le Palais de Lycurgue est ému, & entre en fureur à la vûe de Bacchus :

9 *Le Palais en fureur mugit à son aspect.*

Euripide employe cette même pensée d'une autre maniere, en l'adoucissant néanmoins :

La Montagne à leurs cris répond en mugissant.

SOPHOCLE n'est pas moins excellent à peindre les choses, comme on le peut voir dans la description qu'il nous a laissée d'Oedipe mourant, & s'enfveliffant lui-même au milieu d'une tempête prodigieuse ; & dans cet endroit, où il dépeint l'apparition d'Achille sur son tombeau, dans le moment que les Grecs alloient lever l'ancre. Je doute néanmoins, pour cette apparition, que jamais personne en ait fait une description plus vive que SIMONIDE. Mais nous n'aurions jamais fait, si nous voulions étaler ici tous les exemples que nous pourrions rapporter à ce propos.

* *Lycurgue*, Tragédie perdue.

De sorte que cette apparition ne se faisoit jamais sans quelque prodige, ou, comme les Grecs le nomment, *διοσημεία*. Mais, comme je l'ai dit dans mes remarques Latines, ce n'est ni toute la pensée, ni le mot *Ἐνθουσία*, comme Mr. le Fèvre a cru, mais le seul mot *βακχεύει*, qui déplaît à Longin, & cela, parce qu'il n'a pas tant de douceur, & ne nous donne pas une idée si délicate que le mot *συμβακχεύει* ; qui marque un mouvement libre, agréable, & qui vient d'une volonté emportée plutôt par la joie que lui causé la vûe d'un si grand Dieu, que par l'effort ou par la présence de sa Divinité. TOLLIVS.

9. *Le Palais en fureur mugit à son aspect.* Le mot *mugir* ne me paroît pas assez fort pour exprimer seul le *ἐνθουσία* & le *βακχεύειν* d'Eschyle ; car ils ne signifient pas seulement *mugir*, mais *se remuer avec agitation, avec violence*. Quoique ce soit une folie de vouloir faire un vers mieux que Mr. Despreaux, je ne laisserai pas de dire que celui d'Eschyle feroit peut-être mieux de cette maniere pour le sens :

Du Palais en fureur les combles ébranlés

Tremblent en mugissant.

Et celui d'Euripide :

La Montagne s'ébranle, & répond à leurs cris. DACIER.

Pour retourner à ce que nous disions, ¹⁰ les *Images* dans la Poësie sont pleines ordinairement d'accidens fabuleux, & qui passent toute sorte de croyance; au lieu que dans la Rhétorique le beau des *Images*, c'est de représenter la chose comme elle s'est passée, & telle qu'elle est dans la vérité. Car une invention Poétique & fabuleuse, dans une Oraison, traîne nécessairement avec soi ¹¹ des digressions grossières & hors de propos, & tombe dans une extrême absurdité. C'est pourtant ce que cherchent aujourd'hui nos Orateurs; ils voient quelquefois les Furies, ces grands Orateurs, aussi bien que les Poètes tragiques; & les bonnes gens ne prennent pas garde que lorsqu'Oreste dit dans Euripide:

* *Toi qui dans les Enfers me veux précipiter,
Déesse, cesse enfin de me persécuter;*

il ne s'imagine voir toutes ces choses, que parce qu'il n'est pas dans son bon sens. Quel est donc l'effet des *Images* dans la Rhétorique? C'est qu'outre plusieurs autres propriétés, elles ont cela qu'elles animent & échauffent le Discours. Si bien qu'étant mêlées avec art dans les preuves, elles ne persuadent pas seulement, mais elles domtent, pour ainsi dire,

E iij

* *Oreste, Tragédie, V, 264.*

^{10.} Les *Images* dans la Poësie sont pleines ordinairement d'accidens fabuleux.) C'est le sens que tous les Interpretes ont donné à ce passage: mais je ne crois pas que ç'ait été la pensée de Longin; car il n'est pas vrai que dans la Poësie les images soient ordinairement pleines d'accidens, elles n'ont en cela rien qui ne leur soit commun avec les images de la Rhétorique. Longin dit simplement, que dans la Poësie les images sont poussées à un excès fabuleux & qui passe toute sorte de créance. DACIER.

^{11.} Des digressions grossières.) Ce n'est pas tout-à-fait le sentiment de Longin. Si je ne me trompe, il auroit fallu le traduire de cette manière: Car c'est une terrible faute, & tout-à-fait extravagante, de se servir dans celle-là des images & des fictions Poétiques & fabuleuses, qui sont tout-à-fait impossibles. Quand on prendra la peine de regarder mes remarques Latines, & de les conférer avec ma traduction, on y verra plus de jour. TOLLIVS.

elles soumettent l'Auditeur. ¹² Si un homme, dit un Orateur, a entendu un grand bruit devant le Palais, & qu'un autre en même temps vienne annoncer que les prisons sont ouvertes, & que les prisonniers de guerre se sauvent; il n'y a point de vieillard si chargé d'années, ni de jeune homme si indifférent, qui ne coure de toute sa force au secours. Que si quelqu'un, sur ces entrefaites, leur montre l'auteur de ce désordre, c'est fait de ce malheureux; il faut qu'il périsse sur le champ, & on ne lui donne pas le temps de parler.

HYPÉRIDE s'est servi de cet artifice dans l'Oraison, où il rend compte de l'Ordonnance qu'il fit faire, après la défaite de Chéronée, qu'on donneroit la liberté aux esclaves. ¹³ Ce n'est point, dit-il, un

12. Si un homme &c.] Cicéron s'est très-bien servi de cet endroit, quand il dit (l. IV. contra Verrem c. XLIII.) *Interià ex clamore fama tota urbe percubuit, expugnari Deos patrios, non hostium adventu inopinato, neque repentino prædonum impetu, sed ex domo atque cohorte prætoriam manum fugitivorum instructam armatamque venisse. Nemo Agrigenti neque atate tam affecta, neque viribus tam infirmis fuit, qui non illa nocte eo nuntio excitatus surrexerit, telumque, quod cuique fors offerbat, arripuerit. Itaque brevi tempore ad fanum ex tota urbe concurrerunt.* TOLLIVS.

13. Ce n'est point, dit-il, un Orateur qui a fait passer cette Loi, c'est la bataille, c'est la défaite de Chéronée.) Pour conserver l'image que Longin a voulu faire remarquer dans ce passage d'Hyperide il faut traduire: Ce n'est point, dit-il, un Orateur qui a écrit cette Loi, c'est la bataille, c'est la défaite de Chéronée. Car c'est en cela que consiste l'image. La bataille a écrit cette Loi. Au lieu qu'en disant, la bataille a fait passer cette Loi, on ne conserve plus l'image, ou elle est du moins fort peu sensible. C'étoit même chez les Grecs le terme propre,

écrire une Loi, une Ordonnance, un Édit, &c. Mr. Despreaux a évité cette expression, écrire une Loi, parce qu'elle n'est pas Françoisise dans ce sens-là; mais il auroit pu mettre, ce n'est pas un Orateur qui a fait cette Loi, &c. Hyperide avoit ordonné qu'on donneroit le droit de bourgeoisie à tous les habitans d'Athènes indifféremment, la liberté aux esclaves; & qu'on enverroit au Pirée les femmes & les enfans. Plutarque parle de cette Ordonnance, dans la Vie d'Hyperide, & il cite même un passage, qui n'est pourtant pas celui dont il est question. Il est vrai que le même passage rapporté par Longin, est cité fort différemment par Démétrius Phaléréus, Ce n'est pas, dit-il, un Orateur qui a écrit cette Loi, c'est la guerre qui l'a écrite avec l'épée d'Alexandre. Mais pour moi je suis persuadé que ces derniers mots, qui l'a écrite avec l'épée d'Alexandre, Ἀλεξάνδρου δόρατι γράφω, ne sont point d'Hyperide; elles sont apparemment de quelqu'un qui aura cru ajouter quelque chose à la pensée de cet Orateur, & l'embellir même, en expliquant par une espèce de pointe, le mot πόλεμος ἐγράψεν, la guerre a écrit, & je m'assure que

Orateur qui a fait passer cette Loi ; c'est la bataille, c'est la défaite de Chéronée. Au même temps qu'il prouve la chose par raison, il fait une *Image*, & ¹⁴ par cette proposition qu'il avance, il fait plus que persuader & que prouver. Car comme en toutes choses on s'arrête naturellement à ce qui brille & éclate davantage, l'esprit de l'Auditeur est aisément entraîné par cette *Image* qu'on lui présente au milieu d'un raisonnement, & qui lui frappant l'imagination, l'empêche d'examiner de si près la force des preuves, à cause de ce grand éclat dont elle couvre & environne le Discours. Au reste, il n'est pas extraordinaire que cela fasse cet effet en nous, puisqu'il est certain que de deux corps mêlés ensemble, celui qui a le plus de force attire toujours à soi la vertu & la puissance de l'autre. Mais c'est assez parlé de cette Sublimité, qui consiste dans les pensées & qui vient, comme j'ai dit, ou de *la Grandeur d'ame*, ou de *l'Imitation*, ou de *l'Imagination*.

CHAPITRE XIV.

Des Figures ; & premierement de l'Apostrophe.

Il faut maintenant parler des Figures, pour suivre l'ordre que nous nous sommes prescrit. Car, comme j'ai dit, elles ne font pas une des moindres parties du Sublime, lorsqu'on leur donne le tour qu'elles doivent avoir. Mais ce seroit un Ouvrage de trop longue haleine, pour ne pas dire infini, si nous voulions faire ici une exacte recherche de toutes les figures qui peuvent avoir place dans le Discours.

E iv

cela paroitra à tous ceux qui ne seroit un peu plus fort. **TOL-**
se laissent point éblouir par de **LIUS.**
faux brillans. **DACIER.**

IBID. Ce n'est point, dit-il, un **14.** Par cette proposition.] J'ai-
Orateur &c.) On eut pu traduire : merois mieux dire, & par ce tour
Ce n'est point, dit-il l'Orateur. Cela d'adresse il fait plus &c. **TOLLIUS.**

C'est pourquoi nous nous contenterons d'en parcourir quelques-unes des principales, je veux dire celles qui contribuent le plus au Sublime : seulement afin de faire voir que nous n'avancions rien que de vrai. DEMOSTHENE veut justifier sa conduite, & prouver aux Athéniens qu'ils n'ont point failli en livrant bataille à PHILIPPE. Quel étoit l'air naturel d'énoncer la chose ? *Vous n'avez point failli, pouvoit-il dire, Messieurs, en combattant au péril de vos vies pour la liberté & le salut de toute la Grece, & vous en avez des exemples qu'on ne sauroit dementir. Car on ne peut pas dire que ces grands Hommes aient failli, qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon, à Salamine, & devant Platées.* Mais il en use bien d'une autre sorte, & tout d'un coup, comme s'il étoit inspiré d'un Dieu, & possédé de l'esprit d'Apollon même, il s'écrie en jurant par ces vaillans défenseurs de la Grece : * *Non, Messieurs, non, vous n'avez point failli : j'en jure par les mânes de ces grands Hommes qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon.* Par cette seule forme de serment, que j'appellerai ici *Apostrophe*, il défie ces anciens Citoyens dont il parle, & montre en effet, qu'il faut regarder tous ceux qui meurent de la sorte, comme autant de Dieux, par le nom desquels on doit jurer. Il inspire à ses Juges l'esprit & les sentimens de ces illustres Morts ; & changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & pathétique maniere d'affirmer par des sermens si extraordinaires, si nouveaux, & si dignes de foi, il fait entrer dans l'ame de ses Auditeurs comme une espèce de contrepoison & d'antidote, qui en chasse toutes les mauvaises impressions. Il leur élève le courage par des louanges. En un mot, il leur fait concevoir, qu'ils ne doivent pas moins s'estimer de la bataille qu'ils ont perdue contre Philippe, que des

* *De Corona, pag. 343. Edit. Basil.*

victoires qu'ils ont remportées à Marathon & à Salamine ; & par tous ces différens moyens, renfermés dans une seule figure , il les entraîne dans son parti. Il y en a pourtant qui prétendent que l'original de ce serment se trouve dans Eupolis , quand il dit :

On ne me verra plus affligé de leur joie.

J'en jure mon combat aux champs de Marathon.

¹ Mais il n'y a pas grande finesse à jurer simplement. Il faut voir où , comment , en quelle occasion , & pourquoi on le fait. Or dans le passage de ce Poëte il n'y a rien autre chose qu'un simple serment. Car il parle aux Athéniens heureux , & dans un temps où ils n'avoient pas besoin de consolation. ² Ajoûtez , que dans ce serment il ne jure pas , comme Demosthene , par des Hommes qu'il rend immortels ; & ne songe point à faire naître dans l'ame des Athéniens des sentimens dignes de la vertu de leurs Ancêtres : vu qu'au lieu de jurer par le nom de ceux qui avoient combattu , il s'amuse à jurer par une chose inanimée , telle qu'est un combat. Au contraire , dans Demosthene ce serment est fait directement pour rendre le courage aux Athéniens vaincus , & pour empêcher qu'ils ne regardassent dorénavant , comme un malheur , la bataille de Cheronée. De sorte que , comme j'ai déjà dit , dans cette seule figure , il leur prouve par raison qu'ils n'ont point failli ; il leur en fournit un exemple ; il le leur con-

E v

CHAP. XIV. I. *Mais il n'y a pas grande finesse.*) Ce jugement est admirable , & Longin dit plus lui seul , que tous les autres Rhéteurs qui ont examiné le passage de Demosthene. QUINTILIEN avoit pourtant bien vu que les sermens sont ridicules , si l'on n'a l'adresse de les employer aussi heureusement que l'Orateur ; mais il n'avoit point fait sentir tous les défauts que Lon-

gin nous explique clairement dans le seul examen qu'il fait de ce serment d'Eupolis. On peut voir deux endroits de Quintilien dans le Chap. 2. du Livre IX. DACIER.

CHANG. 2. *Ajoûtez , que dans ce serment &c.*) Première traduction , avant l'édition de 1683 : *Ajoûtez , que par ce serment il ne traite pas , comme Demosthene , ces grands hommes d'immortels , & ne songe point &c.*

firme par des fermens; il fait leur éloge, & 3 il les exhorte à la guerre contre Philippe.

Mais comme on pouvoit répondre à notre Orateur: Il s'agit de la bataille que nous avons perdue contre Philippe, durant que vous maniez les affaires de la République, & vous jurez par les victoires que nos Ancêtres ont remportées. Afin donc de marcher sûrement, il a soin de régler ses paroles, & n'employe que celles qui lui sont avantageuses, faisant voir que même dans les plus grands emportemens il faut être sobre & retenu. 4 En parlant donc de ces victoires de leurs Ancêtres, il dit: *Ceux qui ont combattu par terre à Marathon, & par mer à Salamine; ceux qui ont donné bataille près d'Artemise & de Platées.* Il se garde bien de dire, *ceux qui ont vaincu.* Il a soin de taire l'évènement, qui avoit été aussi heureux en toutes ces batailles, que funeste à Chéronée, & prévient même l'Auditeur, en poursuivant ainsi: *Tous ceux, ô Eschine, qui sont péris en ces rencontres, ont été enterrés aux dépens de la République, & non pas seulement ceux dont la fortune a secondé la valeur.*

C H A P I T R E X V.

Que les Figures ont besoin du Sublime pour les soutenir.

Il ne faut pas oublier ici une réflexion que j'ai faite, & que je vais vous expliquer en peu de mots. C'est que si les Figures naturellement soutiennent le Sublime, le Sublime de son côté soutient merveil-

CHANG. 3. Il les exhorte à la guerre contre Philippe. Ces deux mots furent ajoutés dans l'édition de 1683.

CHANG. 4. En parlant donc de ces victoires, &c.) Premières éditions :

En disant donc que leurs Ancêtres avoient combattu par terre à Marathon, & par mer à Salamine, avoient donné bataille près d'Artemise & de Platées: il se garde bien de dire qu'ils en fussent sortis victorieux. Il a soin de taire &c.

leusement les Figures : mais où , & comment ; c'est c'est ce qu'il faut dire.

En premier lieu, il est certain qu'un Discours où les Figures sont employées toutes seules, est de soi-même suspect d'adresse, d'artifice, & de tromperie ; principalement lorsqu'on parle devant un Juge souverain, & sur-tout si ce Juge est un grand Seigneur, comme un Tyran, un Roi, ou un Général d'Armée. Car il conçoit en lui-même une certaine indignation contre l'Orateur, ¹ & ne sauroit souffrir qu'un chetif Rhétoricien entreprenne de le tromper, comme un enfant, par de grossières finesses. Il est même à craindre quelquefois, que prenant tout cet artifice pour une espèce de mépris, il ne s'effarouche entièrement : & bien qu'il retienne sa colere, ² & se laisse un peu amollir aux charmes du discours, il a toujours une forte répugnance à croire ce qu'on lui dit. C'est pourquoi il n'y a point de Figure plus excellente que celle qui est tout-à-fait cachée, & lorsqu'on ne reconnoit point que c'est une Figure. Or il n'y a point de secours ni de remede plus merveilleux pour l'empêcher de paroître, que le Sublime & le Pathétique ; parce que l'Art ainsi renfermé au milieu

CHAP. XV. 1. *Et ne sauroit souffrir qu'un chetif.*) Il me semble que ces deux expressions *chetif Rhétoricien* & *finesses grossières* ne peuvent s'accorder avec ces charmes du discours, dont il est parlé six lignes plus bas. Longin dit, & ne sauroit souffrir qu'un simple Rhétoricien, *τεχνίτης ἤτις*, entreprenne de le tromper comme un enfant par de petites finesses, *σχηματίοις*. DACIER.

IBID. *Et ne sauroit souffrir.*) *Τεχνίτης ἤτις* est ici un Orateur qui se sert de tous les artifices de son Art, pour duper ses Juges, ou pour les attirer au moins dans ses sentimens. Et quand cela se fait un peu trop ouvertement, & qu'un Juge habile s'en apperçoit, il s'en offense. C'est pourquoi PHILOSTRATE

dans la Vie d'APOLLONIUS I. VIII. ch. II. le dissuade sérieusement. *Δεινότης γὰρ*, dit-il, *ἐν δικαστηρίοις ἢ μὲν φανερά, καὶ διαβάλοι τινὰ ὡς ἐπιβελύοντα τοῖς ὑψηλομένοις. Ἡ δ' ἀφανὴς καὶ ἀπέλθοι κρατῆσα. Τὸ γὰρ λαθεῖν τὰς διακρίζοντας ὡς δεινός ἐστιν, ἀληθεστέρων δεινότης*. TOLLIUS.

2. *Et se laisse un peu amollir aux charmes du discours.*) Tout cela ne se trouve pas dans le Grec. Je pense que notre Auteur veut dire, que quand le Juge auroit même assez de force & de prudence pour retenir sa colere, & ne la pas faire éclater, il s'opiniâtreroit néanmoins à rejeter tout ce que l'Orateur lui pourroit dire. TOLLIUS.

de quelque chose de grand & d'éclatant, a tout ce qui lui manquoit, & n'est plus suspect d'aucune tromperie. Je ne vous en saurois donner un meilleur exemple que celui que j'ai déjà rapporté: *J'en jure par les mânes de ces grands Hommes, &c.* Comment est-ce que l'Orateur a caché la Figure dont il se fert? N'est-il pas aisé de reconnoître que c'est par l'éclat même de sa pensée? Car comme les moindres lumieres s'évanouissent quand le Soleil vient à éclairer; de même, toutes ces subtilités de Rhétorique disparaissent à la vûe de cette grandeur qui les environne de tous côtés. La même chose, à peu près, arrive dans la Peinture. 3 En effet, que l'on colore plusieurs choses également tracées sur un même plan, & qu'on y mette le jour & les ombres; il est certain que ce qui se présentera d'abord à la vûe, ce sera le lumineux, à cause de son grand éclat, qui fait 4 qu'il semble sortir hors du Tableau, & s'approcher en quelque façon de nous. Ainsi le Sublime & le Pathétique, soit par une affinité naturelle qu'ils ont avec les mouvemens de notre ame, soit à cause de leur brillant paroissent davantage, & semblent toucher de plus près notre esprit, que les Figures dont ils cachent l'Art, & qu'ils mettent comme à couvert.

CHANG. 3. *En effet, que l'on colore &c.)* Première maniere: *En effet, qu'on tire plusieurs lignes parallèles sur un même plan, avec les jours & les ombres; il est certain &c.*

4. *Qu'il semble sortir hors du Tableau.)* Καίόμενον ἕξοχον, καὶ ἐγγυτέρω παραπολὺ φαίνεται. Καίόμενον ne signifie rien en cet endroit.

Longin avoit sans doute écrit, καὶ ἔμόνον ἕξοχον ἀλλὰ καὶ ἐγγυτέρω &c. ac non modo eminens, sed & propius multo videtur: Et paroît non seulement relevé, mais même plus proche.

Il y a dans l'ancien Manuscrit, καίόμενον ἕξοχον ἀλλὰ καὶ ἐγγυτέρω &c. Le changement de ΚΑΙ ΟΥ ΜΟΝΟΝ en ΚΑΙΟΜΕΝΟΝ, est fort aisé à comprendre. BOIVIN.



CHAPITRE XVI.

Des Interrogations.

Que dirai-je des demandes & des interrogations ? Car qui peut nier que ces fortes de Figures ne donnent beaucoup plus de mouvement, d'action, & de force au discours ? * *Ne voulez-vous jamais faire autre chose, dit DEMOSTHENE aux Athéniens, qu'aller par la Ville vous demander les uns aux autres ; Que dit-on de nouveau ? Et que peut-on vous apprendre de plus nouveau que ce que vous voyez ? Un homme de Macédoine se rend Maître des Athéniens, & fait la loi à toute la Grece. Philippe est-il mort ? dira l'un : Non, répondra l'autre, il n'est que malade. Hé que vous importe, Messieurs, qu'il vive, ou qu'il meure ? Quand le Ciel vous en auroit délivrés, vous vous feriez bien tôt vous-mêmes un autre Philippe. Et ailleurs : Embarquons-nous pour la Macédoine. Mais où aborderons-nous, dira quelqu'un, malgré Philippe ? La guerre même, Messieurs, nous découvrira par où Philippe est facile à vaincre. S'il eut dit la chose simplement, son discours n'eut point répondu à la majesté de l'affaire dont il parloit : au lieu que par cette divine & violente maniere de se répondre sur le champ à soi-même, comme si c'étoit une autre personne, non seulement il rend ce qu'il dit plus grand & plus fort, mais plus plausible & plus vraisemblable. Le Pathétique ne fait jamais plus d'effet, que lorsqu'il semble que l'Orateur ne le recherche pas, mais que c'est l'occasion qui le fait naître. Or il n'y a rien*

* *Premiere Philippique p. 15. Edit. de Basle.*

CHAP. XVI. 1. *Par où Philippe & tumescencia victicium partium vulnera bellum ipsum. Où j'aimerois mieux lire, ulcera ; bien que je sache que le mot vulnera se trouve quelquefois dans cette signification. TOLLIUS.*
 foible de l'état, ou des affaires de Philippe. Tacite a égard à ce passage de Demosthene, quand il dit 1. 2. *histor. Aperiet & recludet contacta*

qui imite mieux la passion que ces fortes d'interrogations & de réponses. ² Car ceux qu'on interroge, sentent naturellement une certaine émotion, qui fait que sur le champ ils se précipitent de répondre, ³ & de dire ce qu'ils savent de vrai, avant même qu'on ait achevé de les interroger. Si bien que par cette Figure l'Auditeur est adroitement trompé, & prend les discours les plus médités pour des choses dites sur l'heure ⁴ & dans la chaleur * * * * ⁵ Il n'y a rien encore qui donne plus de mouvement au discours, que d'en ôter les liaisons. En effet, un discours, que rien ne lie & n'embarrasse, marche & coule de soi-même, & il s'en fait peu qu'il n'aille quelquefois plus vite, que la pensée même de l'Orateur. * *Ayant approché leurs boucliers les uns des autres, dit Xenophon, ils reculoient, ils combattoient, ils tuoient, ils mouroient ensemble. Il en est de même de ces paroles d'EURYLOQUE à ULYSSE dans HOMERE :*

† *Nous avons, par ton ordre, à pas précipités,
Parcouru de ces Bois les sentiers écartés :*

* *Xenoph. Hist. Gr. liv. 4. p. 519. Édit. de Leuncla.*

† *Odyss. L. 10. v. 251.*

CHANG. 2. Car ceux qu'on interroge, sentent &c.) Première manière : Car ceux qu'on interroge sur une chose dont ils savent la vérité, sentent naturellement une certaine émotion, qui fait que sur le champ ils se précipitent de répondre. Si bien que &c.

3. Et de dire ce qu'ils savent de vrai.) J'avois déjà considéré cette période dans la première édition, comme ne s'accordant pas tout-à-fait avec le texte Grec : mais Mr. Boileau l'a un peu changée, de forte qu'on n'y trouve rien à dire. Je l'expliquai ainsi : Car comme d'ordinaire ceux qu'on interroge, s'irritent, & répondent sur le champ à ce qu'on leur demande, avec quelque émotion de cœur, & avec un ton qui nous exprime & nous fait voir les véritables

sentimens de leur ame, il arrive le plus souvent que l'Auditeur se laisse duper & tromper par cette Figure, & qu'il prend le discours, &c. TOLLIUS.

4. Et dans la chaleur.) Le Grec ajoute : Il y a encore un autre moyen ; car on le peut voir dans ce passage d'HERODOTE, qui est extrêmement sublime. Mais je n'ai pas cru devoir mettre ces paroles en cet endroit qui est fort défectueux : puisqu'elles ne forment aucun sens, & ne feroient qu'à embarrasser le Lecteur. BOILEAU.

5. Il n'y a rien encore qui donne plus de mouvement au discours que d'en ôter les liaisons.) J'ai suppléé cela au texte : parce que le sens y conduit de lui-même. BOILEAU.

⁶ *Nous avons, dans le fond d'une sombre vallée,
Découvert de Circé la maison reculée.*

Car ces périodes ainsi coupées, & prononcées néanmoins avec précipitation, sont les marques d'une vive douleur, qui l'empêche en même temps ⁷ & le force de parler. C'est ainsi qu'Homère fait ôter, où il faut, les liaisons du discours.

CHAPITRE XVII.

Du mélange des Figures.

Il n'y a encore rien de plus fort pour émouvoir, que de ramasser ensemble plusieurs Figures. Car deux ou trois Figures ainsi mêlées, entrant, par ce moyen, dans une espèce de société, se communiquent les unes aux autres de la force, des graces & de l'ornement: comme on le peut voir dans ce passage de l'Oraison de DEMOSTHÈNE contre MIDIAS, où en même-temps il ôte les liaisons de son discours, & mêle ensemble les Figures de Répétition & de Description. * *Car tout homme, dit cet Orateur, qui en outrage un autre, fait beaucoup de choses du geste, des yeux, de la voix, que celui qui a été outragé ne sauroit peindre dans un récit.* Et de peur que dans la suite son discours ne vînt à se relâcher, sachant bien que l'ordre appartient à un esprit raffiné, & qu'au contraire le désordre est la marque de la passion, qui n'est en effet elle-même qu'un trouble & une émotion de l'ame, il poursuit dans la même

* *Contre Midias, pag. 395. Édit. de Basle.*

6. *Nous avons dans le fond.]* Tous les exemplaires de Longin mettent ici des étoiles, comme si l'endroit étoit défectueux; mais ils se trompent. La remarque de Longin est fort juste, & ne regarde que ces deux périodes sans conjonction: *Nous avons par ton ordre, &c. &* ensuite: *Nous avons dans le fond, &c.* BOILEAU.

7. *Es le force de parler.]* La restitution de Mr. le Févre est fort bonne, *συνδιακρίσεως*, & non pas *συνδιοικέσεως*. J'en avois fait la remarque avant lui. BOILEAU.

diversité de Figures. * *Tantôt il le frappe comme ennemi, tantôt pour lui faire insulte, tantôt avec les poings, tantôt au visage.* Par cette violence de paroles ainsi entassées les unes sur les autres, l'Orateur ne touche & ne remue pas moins puissamment ses Juges, que s'ils le voyoient frapper en leur présence. Il revient à la charge, & poursuit, comme une tempête: † *Ces affronts émeuvent, ces affronts transportent un homme de cœur, & qui n'est point accoutumé aux injures. On ne sauroit exprimer par des paroles l'énormité d'une telle action.* Par ce changement continuel, il conserve par-tout le caractère de ces Figures turbulentes: tellement que dans son ordre il y a un désordre; & au contraire, dans son désordre il y a un ordre merveilleux. ¹ Pour preuve de ce que je dis, mettez, par plaisir, les conjonctions à ce passage, comme font les Disciples d'Isocrate: *Et certainement il ne faut pas oublier que celui qui en outrage un autre, fait beaucoup de choses, premierement par le geste, ensuite par les yeux, & enfin par la voix même, &c.* Car en égalant & applanissant ainsi toutes choses par le moyen des liaisons, vous verrez, que d'un Pathétique fort & violent vous tomberez dans une petite afféterie de langage, qui n'aura ni pointe ni aiguillon; & que toute la force de votre discours s'éteindra aussi-tôt d'elle-même. Et comme il est certain que si on lioit le corps d'un homme qui court, on lui feroit perdre toute sa force, de même, si vous allez embarrasser une passion de ces liaisons & de ces particules inutiles, elle les souffre avec peine; ² vous lui ôtez la liberté de sa course, & cette impétuosité qui la faisoit marcher avec la même violence qu'un trait lancé par une machine.

CHAPI-

* *Contre Midias, pag. 395. Édit. de Basle.* † *Ibid.*

CHAP. XVII. CHANG. I. Pour 2. *Vous lui ôtez.)* Parce que vous preuve de ce que je dis.) Au lieu de ces *lui ôtez.* TOLLIVS.
mots on lisoit: *Qu'ainsi ne soit,* dans les premières éditions.

CHAP.

CHAPITRE XVIII.

Des Hyperbates.

Il faut donner rang aux Hyperbates. L'Hyperbate n'est autre chose que *la transposition des pensées ou des paroles dans l'ordre & la suite d'un Discours.* Et cette figure porte avec soi le caractère véritable d'une passion forte & violente. En effet, voyez tous ceux qui sont émus de colere, de frayeur, de dépit, de jalousie, ou de quelque autre passion que ce soit; car il y en a tant que l'on n'en fait pas le nombre; leur esprit est dans une agitation continuelle. ² A peine ont-ils formé un dessein qu'ils en conçoivent aussitôt un autre; & au milieu de celui-ci, s'en proposant encore de nouveaux, où il n'y a ni raison ni rapport, ils reviennent souvent à leur première résolution. La passion en eux est comme un vent léger & inconstant, qui les entraîne, & les fait tourner sans cesse de côté & d'autre: si bien que dans ce flux & ce reflux perpetuel de sentimens opposés, ils changent à tous momens de pensée & de langage, & ne gardent ni ordre ni suite dans leurs discours.

Les habiles Écrivains, pour imiter ces mouvemens de la Nature, se servent des Hyperbates. Et à dire vrai, l'Art n'est jamais dans un plus haut degré de perfection, que lorsqu'il ressemble si fort à la Nature, qu'on le prend pour la Nature même; & au contraire, la Nature ne réussit jamais mieux que quand l'Art est caché.

Nous voyons un bel exemple de cette transposition dans HERODOTE, où DENYS PHOCÉEN

CHAP. XVIII. 1. *Il faut donner* jettent fort souvent sur une autre pen-
rang.) *Il faut considérer d'un même* sée, & comme s'ils avoient oublié ce
œil les Hyperbates. TOLLIVS. *qu'ils commençoient de dire, ils y en-*

2. *A peine ont-ils formé un dessein.)* vient dans la fantaisie, & après cela
J'aime mieux, à peine ont-ils com- ils reviennent à leur première dé-
mencé à former un discours, qu'ils se marche. TOLLIVS.

parle ainsi aux Ioniens: * *En effet, nos affaires sont réduites à la dernière extrémité, Messieurs. Il faut nécessairement que nous soyons libres, ou esclaves, & esclaves misérables.* 3 *Si donc vous voulez éviter les malheurs qui vous menacent, il faut, sans différer, embrasser le travail & la fatigue, & acheter votre liberté par la défaite de vos ennemis.* S'il eut voulu suivre l'ordre naturel, voici comme il eut parlé: *Messieurs, il est maintenant temps d'embrasser le travail & la fatigue. Car enfin nos affaires sont réduites à la dernière extrémité, &c.* Premièrement donc il transpose ce mot, *Messieurs*, & ne l'insère qu'immédiatement après leur avoir jetté la frayeur dans l'ame, comme si la grandeur du péril lui avoit fait oublier la civilité qu'on doit à ceux à qui l'on parle, en commençant un discours. Ensuite il renverse l'ordre des pensées. Car avant que de les exhorter au travail, qui est pourtant son but, il leur donne la raison qui les y doit porter: *En effet nos affaires sont réduites à la dernière extrémité; afin qu'il ne semble pas que ce soit un Discours étudié qu'il leur apporte; mais que c'est la passion qui le force à parler sur le champ.* THU-

* Herodote, Liv. 6. pag. 338. Édit. de Francfort.

3. *Si donc vous voulez.*) Tous les Interpretes d'Herodote & ceux de Longin, ont expliqué ce passage comme Mr. Despreaux. Mais ils n'ont pas pris garde, que le verbe Grec ἐνδέκεσθαι ne peut pas signifier éviter, mais prendre, & que ταλαιπωρία n'est pas plus souvent employé pour misère, calamité, que pour travail, peine. Herodote oppose manifestement ταλαιπωρίας ἐνδέκεσθαι, prendre de la peine; n'appréhender point la fatigue, à μαλακίη διαχεσθαι, être lâche, paresseux: & il dit, si donc vous ne voulez point appréhender la peine & la fatigue, commencez dès ce moment à travailler, & après la défaite de vos ennemis vous serez libres. Ce que je dis paroitra

plus clairement, si on prend la peine de lire le passage dans le sixieme Livre d'Herodote, à la Section XI. DACIER.

IBID. *Si donc vous voulez.*] Je pense, qu'on exprimeroit mieux la force de cette pensée en disant: *Si donc vous voulez à présent vous résoudre à souffrir un peu de travail & de fatigue, cela vous donnera bien au commencement quelque embarras & quelque fâcherie, mais vous en tirez aussi ce profit, de voir vos ennemis défaits par votre courage; & votre liberté recouvrée & mise en sûreté.* Mr. Dacier a vu le foible de la traduction dans cet endroit, aussi-bien que moi: & l'on peut confronter ses paroles avec ma traduction Latine. TOLLIVS.

CYDIDE a aussi des Hyperbates fort remarquables, & s'entend admirablement à transposer les choses, qui semblent unies du lien le plus naturel & qu'on diroit ne pouvoir être séparées.

4 DEMOSTHENE est en cela bien plus retenu que lui. En effet, pour Thucydide, jamais personne ne les a répandues avec plus de profusion, & on peut dire qu'il en foule ses Lecteurs. Car dans la passion qu'il a de faire paroître que tout ce qu'il dit, est dit sur le champ, il traine sans cesse l'Auditeur par les dangereux détours de ses longues transpositions. Assez souvent donc il suspend sa première pensée, comme s'il affectoit tout exprès le désordre : & entremêlant au milieu de son discours plusieurs choses différentes, qu'il va quelquefois chercher, même hors de son sujet, il met la frayeur dans l'âme de l'Auditeur, qui croit, que tout ce discours va tomber, & l'intéresse malgré lui dans le péril où il pense voir l'Orateur. Puis tout d'un coup, & lorsqu'on ne s'y attendoit plus, disant à propos ce qu'il y avoit si long-temps qu'on cherchoit ; par cette Transposition également hardie & dangereuse, il touche bien davantage que s'il eut gardé un ordre dans ses paroles. Il y a tant d'exemples de ce que je dis, que je me dispenserai d'en rapporter.

F ij

CHANG. 4. *Demosthene est en cela &c.*) Dans les premières éditions : *Pour Demosthene, qui est d'ailleurs bien plus retenu que Thucydide, il ne l'est pas en cela ; & jamais personne n'a plus aimé les Hyperbates. Car dans la passion, &c.*

5. *En effet, pour Thucydide.*) Mr. Despreaux a fait bien du changement ici dans sa seconde édition. Mais je ne puis pas comprendre, pourquoi il a attribué dans celle-ci à Thucydide ce qui appartient à Demosthene. Car ce πολύ τό αγωνισικόν, καὶ τό ἐξ ὑπογυίας λέγειν, & tout ce qui suit, ne peut être en-

tendu que de Demosthene, qui est proprement le modèle d'un Orateur parfaitement sublime. Même je ne trouve pas la traduction ici trop juste. J'eusse dit : *Demosthene est en cela bien plus retenu que lui, mais il surpasse néanmoins de beaucoup tous les autres ; & par ces Transpositions, & par cette manière de dire ce qu'il dit sur le champ, il nous fait paroître la force d'un discours vigoureux, & qui ébranle les âmes. Et, comme si cela n'étoit pas assez, il jette les Auditeurs dans le même embarras, & les traine par les mêmes détours de ses longues Transpositions, où il leur semble qu'il s'égaré.* TOLLIVS.

C H A P I T R E X I X .

Du changement de Nombre.

Il n'en faut pas moins dire de ce qu'on appelle *Diversités de Cas, Collections, Renversemens, Gradations,* & de toutes ces autres Figures, qui étant, comme vous savez, extrêmement fortes & véhémentes, peuvent beaucoup servir par conséquent à orner le discours, & contribuent en toutes manières au Grand & au Pathétique. Que dirai-je des changemens de Cas, de Temps, de Personnes, de Nombre, & de Genre? En effet, qui ne voit combien toutes ces choses sont propres à diversifier & à ranimer l'expression? ¹ Par exemple, pour ce qui regarde le changement de Nombre, ces Singuliers, dont la terminaison est singulière, mais qui ont pourtant, à les bien prendre, la force & la vertu des Pluriels:

2 *Aussi-tôt un grand Peuple accourant sur le port, Ils firent de leurs cris retentir le rivage.*

CHAP. XIX. 1. *Par exemple, pour ce qui regarde. Je ne trouve pas ici ce que le Grec me dit. Tâchons de le suivre: Ici ma pensée n'est pas de dire, que la seule sorte de changement de Nombre, qui donne du lustre & de l'ornement à un discours, soit celle qui dans une terminaison Singulière a pourtant toute la force & toute la vertu des Pluriels; comme par exemple; Aussi-tôt &c. Je regarde plus ici les Pluriels, que j'estime d'autant plus dignes de remarque, &c. TOLLIS.*

2. *Aussi-tôt un grand Peuple &c.)* Quoiqu'en veuille dire Mr. le Févre, il y a ici deux Vers, & la Remarque de Langbaine est fort juste. Car je ne vois pas, pourquoi, en mettant *ἄντων*, il est absolument nécessaire de mettre *καί*. BOILEAU.

IBID. *Aussi-tôt un grand Peuple accourant sur le port.)* Voici le passage Grec, *ἀντίκα λαὸς ἀπείρων ἄντων*

ἄντων ἐπ' ἠϊόνεσσι διίσταμενοι κελεύθησαν. Langbaine corrige *ἄντων* pour *ἄντωνων*, & il fait une fin de vers avec un vers entier:

— — ἀντίκα λαὸς ἀπείρων
ἄντων ἐπ' ἠϊόνεσσι διίσταμενοι κελεύθησαν.

Mais Mr. le Févre soutient, que c'est de la prose, qu'il n'y faut rien changer & que si l'on mettoit *ἄντωνων*, il faudroit ajouter un *καί*, *καί* *διίσταμενοι*. Mr. Despreaux se détermine sur cela, & il suit la remarque de Langbaine, qui lui a paru plus juste; parce, dit-il, qu'il ne voit pas, pourquoi, en mettant *ἄντων*, on est obligé de mettre la liaison *καί*. Il veut dire sans doute, & cela est vrai, que deux verbes se trouvent très-souvent sans liaison, comme dans le passage d'Ho-

Et ces Singuliers font d'autant plus dignes de remarque, qu'il n'y a rien quelquefois de plus magnifique que les Pluriels. Car la multitude qu'ils renferment, leur donne du son & de l'emphâse. Tels sont ces Pluriels qui sortent de la bouche d'ŒDIPÉ dans SOPHOCLE :

* *Hymen, funeste Hymen, tu m'as donné la vie :
Mais dans ces mêmes flancs, où je fus enfermé,
Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avois formé.
Et par-là tu produis & des fils & des peres,
Des freres, des maris, des femmes & des meres :
Et tout ce que du Sort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.*

Tous ces différens noms ne veulent dire qu'une seule personne, c'est à favoir, ŒDIPÉ d'une part, & sa mere JOCASTE de l'autre. Cependant, par le moyen de ce nombre ainsi répandu & multiplié en divers Pluriels, il multiplie en quelque façon les infortunes d'Œdipe. C'est par un même pléonafme qu'un Poëte a dit :

On vit les Sarpédons & les Hectors paroître.

Il en faut dire autant de ce passage de Platon, à propos des Athéniens, que j'ai rapporté ailleurs. † *Ce ne sont point des Pélops, des Cadmus, des Egyptes, des Danaüs, ni des hommes nés barbares, qui demeurent avec nous. Nous sommes tous Grecs, éloignés*

F iij

* Œdip. Tyr. V 1417.

† Platon. Menexenus. Tom. 2. pag. 245. Édit. de H. Estienne.

mere que Longin rapporte dans le même temps, & un participe, sans Chap. XVI : mais il devoit prendre aucune liaison. Cela est certain. garde que, dans ce passage, chaque D'ailleurs on pourroit faire voir, que verbe occupe un vers, au lieu qu'ici cet asyndeton, que l'on veut faire il n'y auroit qu'un seul vers pour dans ce prétendu vers, au lieu de les deux verbes, ce qui est entiere- ment opposé au génie de la Langue Grecque, qui ne souffre pas, qu'un seul vers renferme deux verbes de lui donner de la force & de la vitesse, l'énerve, & le rend languissant. DACIER.

du commerce & de la fréquentation des Nations étrangères, qui habitons une même Ville, &c.

En effet, tous ces Pluriels, ainsi ramassés ensemble, nous font concevoir une bien plus grande idée des choses. Mais il faut prendre garde à ne faire cela que bien à propos, & dans les endroits où il faut amplifier, ou multiplier, ou exagérer, & dans la passion, c'est-à-dire, quand le sujet est susceptible d'une de ces choses, ou de plusieurs. ³ Car d'attacher par-tout ces cymbales & ces sonnettes, cela sentiroit trop son Sophiste.

C H A P I T R E XX.

Des Pluriels réduits en Singuliers.

On peut aussi tout au contraire réduire les Pluriels en Singuliers, & cela a quelque chose de fort grand. *Tout le Péloponèse*, dit DEMOSTHENE*, *étoit alors divisé en factions.* Il en est de même de ce passage d'HERODOTE: † *Phrynichus faisant représenter sa Tragédie, intitulée: La prise de Milet, tout* ¹ *le Théâtre se fondit en larmes.* Car, de ramasser ainsi plusieurs choses en une, cela donne plus de corps au discours. Au reste, je tiens que pour l'ordinaire c'est une même raison qui fait valoir ces deux différentes Figures. En effet, soit qu'en changeant

* *De Corona, pag. 315. Édit. Basil.*

† *Herodote, Liv. 6. p. 341. Édit. de Francfort.*

3. *Car d'attacher par-tout ces cymbales.)* Les Anciens avoient accoutumé de mettre des sonnettes aux harnois de leurs chevaux dans les occasions extraordinaires, c'est-à-dire, les jours où l'on faisoit des revues ou des tournois; il paroît même par un passage d'Eschyle, qu'on en garnissoit les boucliers tout autour. C'est de cette coutume que dépend l'intelligence de ce passage de Longin qui veut dire, que, comme un homme, qui met-

troit ces sonnettes tous les jours, seroit pris pour un Charlatan: l'Orateur qui employeroit par-tout ces Pluriels, passeroit pour un Sophiste. DACIER.

CHAP. XX. I. *Le Théâtre se fondit en larmes.]* Il y a dans le Grec *οὐ δεικνύσθαι*. C'est une faute. Il faut mettre comme il y a dans Herodote, *δέντρον*. Autrement Longin n'auroit su ce qu'il vouloit dire. BOILEAU.

les Singuliers en Pluriels, d'une seule chose vous en fassiez plusieurs; soit qu'en ramassant des Pluriels, dans un seul nom Singulier, qui sonne agréablement à l'oreille, de plusieurs choses vous n'en fassiez qu'une, ce changement imprévu marque la passion.

CHAPITRE XXI.

Du changement de Temps.

L en est de même du changement de Temps: lorsqu'on parle d'une chose passée, comme si elle se faisoit présentement; parce qu'alors ce n'est plus une narration que vous faites, c'est une action qui se passe à l'heure même *. *Un Soldat, dit Xenophon, étant tombé sous le cheval de Cyrus, & étant foulé aux pieds de ce cheval, il lui donne un coup d'épée dans le ventre. Le cheval blessé se démène & secoue son Maître. Cyrus tombe.* Cette Figure est fort fréquente dans THUCYDIDE.

CHAPITRE XXII.

Du changement de Personnes.

Le changement de Personnes n'est pas moins pathétique. Car il fait que l'Auditeur assez souvent se croit voir lui-même au milieu du péril.

† *Vous diriez, à les voir pleins d'une ardeur si belle,
Qu'ils retrouvent toujours une vigueur nouvelle;
Que rien ne les sauroit ni vaincre, ni lasser,
Et que leur long combat ne fait que commencer.*

Et dans Aratus:

Ne s'embarque jamais durant ce triste mois.

F iv

* *Institus. de Cyrus, Liv. 7. pag. 178. Édit. Leuncl.*
† *Iliad. Liv. 15. V. 697.*

Cela se voit encore dans HERODOTE. * *A la sortie de la ville d'Eléphantine, dit cet Historien, du côté qui va en montant, vous rencontrez d'abord une colline, &c. De-là vous descendez dans une plaine. Quand vous l'avez traversée, vous pouvez vous embarquer tout de nouveau, & en douze jours arriver à une grande ville, qu'on appelle Meroé.* Voyez-vous, mon cher Terentianus, comme il prend votre esprit avec lui, & le conduit dans tous ces différens pays, vous faisant plutôt voir qu'entendre. Toutes ces choses, ainsi pratiquées à propos, arrêtent l'Auditeur, & lui tiennent l'esprit attaché sur l'action présente, principalement lorsqu'on ne s'adresse pas à plusieurs en général, mais à un seul en particulier :

† *Tu ne saurois connoître au fort de la mêlée,
Quel parti suit le fils du courageux Tydée.*

Car en réveillant ainsi l'Auditeur par ces apostrophes, vous le rendez plus ému, plus attentif, & plus plein de la chose dont vous parlez.

C H A P I T R E XXIII.

Des Transitions imprévues.

Il arrive aussi quelquefois, qu'un Écrivain parlant de quelqu'un, tout d'un coup se met à sa place, & joue son personnage: & cette Figure marque l'impétuosité de la passion.

†† *Mais Hector, de ses cris remplissant le rivage,
Commande à ses Soldats de quitter le pillage:*

* Liv. 2. p. 100. Édit. de Francfort.

† Iliad. Liv. 4. v. 85.

CHAP. XXIII. CHANG. I. *Mais Hector de ses cris.*] On a conservé ces cinq vers, tels qu'ils étoient dans les premières éditions. Dans celle de 1694. Mr. Despreaux les changea de cette manière :

†† Iliad. Liv. 15. v. 346.

*Mais Hector, qui les voit épars sur
le rivage,
Leur commande à grands cris de
quitter le pillage,
De courir aux vaisseaux avec ra-
pidité.*

*De courir aux vaisseaux. Car j'atteste les Dieux,
Que quiconque osera s'écarter à mes yeux,
Moi-même dans son sang j'irai laver sa honte.*

Le Poëte retient la narration pour soi, comme celle qui lui est propre; & met tout d'un coup & sans en avertir, cette menace précipitée dans la bouche de ce Guerrier bouillant & furieux. En effet, son discours auroit languï, s'il y eut entremêlé: *Hector dit alors de telles ou semblables paroles.* Au lieu que par cette Transition imprévue, il prévient le Lecteur, & la Transition est faite ² avant que le Poëte même ait songé qu'il la faisoit. Le véritable lieu donc où l'on doit user de cette Figure, c'est quand le temps presse, & que l'occasion qui se présente, ne permet pas de différer: lorsque sur le champ il faut passer d'une personne à une autre, comme dans HECATÉE *; ³ *Ce Héraut ayant assez pesé la conséquence*

F V

* Livre perdu.

Car quiconque ces bords m'offriront écarté,

Moi-même dans son sang j'irai laver sa honte.

Enfin, dans l'édition de 1701. il refit ainsi le troisieme & le quatrieme Vers:

D'aller droit aux vaisseaux sur les Grecs se jeter.

Car quiconque mes yeux verront s'en écarter, &c.

CHANG. 2. *Avant que le Poëte même &c.)* Première maniere, avant l'édition de 1683. *Avant qu'on s'en soit apperçu.*

3. *Ce Héraut ayant pesé; &c.)* Mr. le Févre & Mr. Dacier donnent un autre sens à ce passage d'Hécatee, & font même une restitution sur *ὡς μὴ ὦν*, dont ils changent ainsi l'accent *ὡς μὴ ὦν*: prétendant, que c'est un Ionisme, pour *ὡς μὴ ἔν*. Peut-être ont-ils raison, mais peut-être aussi qu'ils se trompent, puisqu'on ne sait de quoi il s'agit en

cet endroit, le Livre d'Hécatee étant perdu. En attendant donc que ce Livre soit retrouvé, j'ai cru, que le plus sûr étoit de suivre le sens de Gabriel de Petra, & des autres Interpretes, sans y changer ni accent ni virgule. BOILEAU.

I B I D. *Ce Héraut ayant.]* Ce passage d'Hécatee a été expliqué de la même maniere par tous les Interpretes; mais ce n'est gueres la coutume qu'un Héraut pese la conséquence des ordres qu'il a reçus; ce n'est point aussi la pensée de cet Historien. Mr. le Févre avoit fort bien vu, que *ταῦτα δεῖναι ποιεῖμενος* ne signifie point du tout *pesant la conséquence de ces choses*: mais, *étant bien fâché de ces choses*, comme mille exemples en font foi, & que *ὦν* n'est point ici un participe; mais *ὦν* pour *ἔν* dans le style d'Ionie, qui étoit celui de cet Auteur; c'est-à-dire, que *ὡς μὴ ὦν* ne signifie point, *comme si je n'étois point au monde*; mais *afin donc*, & cela dépend de la suite.

de toutes ces choses, il commande aux descendants des Heraclides de se retirer. Je ne puis plus rien pour vous, non plus que si je n'étois plus au monde. Vous êtes perdus, & vous me forcerez bientôt moi-même d'aller chercher une retraite chez quelque autre Peuple. Demosthene dans son Oraison contre Aristogiton, * a encore employé cette Figure d'une maniere différente de celle-ci, mais extrêmement forte & pathétique. Et il ne se trouvera personne entre vous, dit cet Orateur, qui ait du ressentiment & de l'indignation de voir un impudent, un infame, violer insolument les choses les plus saintes? 4 Un scélérat, dis-je, qui . . . O le plus méchant de tous les hommes! rien n'aura pu arrêter ton audace effrénée? Je ne dis pas ces portes, je ne dis pas ces barreaux, qu'un autre pouvoit rompre comme toi. Il laisse là sa pensée imparfaite, la colere le tenant comme suspendu & partagé sur un mot, entre deux différentes personnes. Qui . . . O le plus méchant de tous les hommes! Et ensuite tournant tout d'un coup contre Aristogiton ce même discours, 5 qu'il

* Pag. 474. Édit. de Basle.

Voici le passage entier: Le Héraut bien fâché de l'ordre qu'il avoit reçu, fait commandement aux descendants des Heraclides de se retirer. Je ne saurois vous aider. Afin donc que vous ne péri-ssiez entièrement, & que vous ne m'envelopiez dans votre ruine en me faisant exiler; partez, retirez-vous chez quelque autre Peuple. DACIER.

IBID. Ce Héraut.) J'ai si bonne opinion de la franchise de Mr. Boileau, & de Mr. Dacier, que je ne doute pas, qu'ils n'approuvent ma Traduction Latine que j'exprimerai, comme je pourrai, en François: Le Roi Ceyx, étant fort troublé de cette déclaration de guerre, commande incontinent aux descendants des Heraclides de quitter son Royaume. Car je ne suis pas assez puissant pour vous protéger. Allez-vous-en donc, & retirez-vous dans un autre pays: afin que vous ne vous mettiez pas en dan-

ger de perdre la vie, & moi, d'être, à cause de vous, chassé de mon Royaume. TOLLIVS.

4. Un scélérat, dis-je.) J'aime-rais mieux tourner: De voir cet impudent, cet infame, forcer insolument les droits sacrés de cette ville. Ce scélérat, dis-je, qui. . . (6 le plus méchant de tous les hommes) voyant qu'on avoit reprimé l'audace effrénée de tes discours, non par ces barreaux, ni par ces portes, qu'un autre pouvoit aussi bien rompre que toi, &c. TOLLIVS.

5. Qu'il sembloit.) J'eusse dit: lors qu'il sembloit avoir abandonné les Juges, il les touche bien davantage par la chaleur de son emportement, & fait une bien plus forte impression dans leurs esprits, que s'il avoit simplement poursuivi le fil de son discours. TOLLIVS.

sembloit avoir laissé là, il touche bien davantage, & fait une plus forte impression. Il en est de même de cet emportement de Penelope dans HOMERE, quand elle voit entrer chez elle un Héraut de la part de ses Amans :

* *De mes fâcheux Amans Ministre injurieux,
Héraut, que cherches-tu ? Qui t'amene en ces lieux ?
Y viens-tu de la part de cette troupe avare,
Ordonner qu'à l'instant le festin se prépare ?
Fasse le juste Ciel, avançant leur trépas,
Que ce repas pour eux soit le dernier repas !
Lâches, qui pleins d'orgueil & foibles de courage,
Consumez de son fils le fertile héritage,
Vos peres autrefois ne vous ont-ils point dit
Quel homme étoit Ulyssé, &c.*

CHAPITRE XXIV.

De la Periphrase.

IL n'y a personne, comme je crois, qui puisse douter, que la Periphrase ne soit encore d'un grand usage dans le Sublime. Car, comme dans la Musique le son principal devient plus agréable à l'oreille, lorsqu'il est accompagné ² des différentes parties qui

* *Odyss. Liv. 4^e v. 681.*

CHAP. XXIV. 1. *Le son principal.*) La Partie principale, ou le Sujet, en termes de Musique. Par la maniere dont j'ai traduit, dit Mr. Despreaux dans une Lettre qu'il m'écrivit au mois de Janvier, 1709. tout le monde m'entend : au lieu que si j'avois mis les termes de l'Art il n'y auroit eu que les Musiciens proprement qui m'eussent bien entendu. Voyez la Remarque suivante.

2. *Des différentes parties qui lui répondent.*) C'est ainsi qu'il faut

entendre *παραφώνων*. Ces mots *φθόγγοι παραφώνοι* ne voulant dire autre chose que les parties faites sur le sujet, & il n'y a rien qui convienne mieux à la Periphrase, qui n'est autre chose qu'un assemblage de mots qui répondent différemment au mot propre, & par le moyen desquels, comme l'Auteur le dit dans la suite, d'une diction toute simple on fait une espece de concert & d'harmonie. Voilà le sens le plus naturel qu'on puisse donner

lui répondent : de même , la Periphrase tournant autour du mot propre, forme souvent, par rapport avec lui, une consonance & une harmonie fort belle dans le discours ; sur-tout lorsqu'elle n'a rien de discordant ou d'enflé, mais que toutes choses y sont dans un juste tempérament. PLATON * nous en fournit un bel exemple au commencement de son Oraison funebre. *Enfin, dit-il, nous leur avons rendu les derniers devoirs : & maintenant ils achevent ce fatal voyage, & ils s'en vont tout glorieux de la magnificence, avec laquelle toute la Ville en général & leurs Parens en particulier, les ont conduits hors de ce monde. Premièrement il appelle la Mort ce fatal voyage. Ensuite il parle des derniers devoirs qu'on avoit rendus aux Morts, comme d'une pompe publique, que leur Pays leur avoit préparée exprès, pour les conduire hors de cette vie. Disons-nous, que toutes ces choses ne contribuent que médiocrement à relever cette pensée ? Avouons plutôt, que par le moyen de cette Periphrase, mélodieusement répandue dans le discours, d'une diction toute simple, il a fait une espece de concert & d'harmonie. De même XENOPHON † : Vous regardez le travail comme le seul guide, qui vous peut conduire à une vie heureuse & plaisante. Au reste votre ame est ornée de la plus belle qualité que puissent jamais posséder des hommes nés pour la guerre ; c'est qu'il n'y a rien qui vous touche plus sensiblement que la louange. Au lieu de dire : Vous vous adonnez au travail, il use de cette circonlocution : Vous regardez le travail comme le seul guide, qui vous peut conduire à une vie heureuse. Et étendant ainsi*

* In Menexeno. pag. 236. Édit. de H. Estienne.

† Instit. de Cyrus, Liv. 1. pag. 24. Édit. de Leuncl.

à ce passage. Car je ne suis pas de l'avis de ces Modernes, qui ne veulent pas, que dans la Musique des Anciens, dont on nous raconte des effets si prodigieux, il y ait eu des parties : puisque sans parties il ne peut y avoir d'harmonie. Je m'en rapporte pourtant aux Savans en Musique : & je n'ai pas assez de connoissance de cet Art, pour décider souverainement là-dessus. BOILEAU.

toutes choses, il rend sa pensée plus grande, & relève beaucoup cet éloge. Cette Periphrase d'HERODOTE * me semble encore inimitable: *La Déesse Vénus, pour châtier l'insolence des Scythes, qui avoient pillé son Temple, leur envoya 3 une maladie qui les rendoit Femmes †.*

* Liv. 1. p. 45. sect. 105. Édit. de Francfort.

† Les fit devenir impuissans.

3. Une maladie qui les rendoit Femmes.) Les fit devenir impuissans. Ce passage, dit Mr. Despreaux dans une Remarque, a fort exercé jusques ici les Savans, & entr'autres Mr. COSTAR & Mr. de GIRAC: l'un prétendant, que *ἡλειων νόσος* signifioit une maladie qui rendit les Scythes effeminés, l'autre que cela vouloit dire, que Vénus leur envoya des Hémorrhoides. Mais il paroît incontestablement, par un passage d'Hippocrate, que le vrai sens est, qu'elle les rendit impuissans, puisqu'en l'expliquant des deux autres manieres, la periphrase d'Herodote seroit plutôt une obscure énigme, qu'une agréable circonlocution.

Dans les premières éditions Mr. Despreaux avoit traduit: *Leur envoya la maladie des Femmes*, ce qu'il expliquoit des Hémorrhoides, dans une note marginale. C'est à cette dernière Traduction que conviennent les trois Remarques suivantes de Mr. Despreaux, de Mr. Dacier, & de Mr. Tollius.

IBID. *La maladie des Femmes.*) Ce passage a fort exercé jusqu'ici les Savans, & entr'autres Mr. Costar & Mr. de Girac. C'est ce dernier dont j'ai suivi le sens qui m'a paru le meilleur: y ayant un fort grand rapport de la maladie naturelle qu'ont les Femmes, avec les Hémorrhoides. Je ne blâme pourtant pas le sens de Mr. Dacier. BOILEAU.

IBID. *La maladie des Femmes.*) Par cette maladie des Femmes tous les Interpretes ont entendu les Hémorrhoides; mais il me semble;

qu'Herodote auroit été tort de n'attribuer qu'aux femmes ce qui est aussi commun aux hommes, & que la periphrase, dont il s'est servi, ne seroit pas fort juste. Ce passage a embarrassé beaucoup de gens, & Voiture n'en a pas été seul en peine. Pour moi je suis persuadé, que la plupart, pour avoir voulu trop fineffer, ne sont point entrés dans la pensée d'Herodote, qui n'entend point d'autre maladie que celle qui est particulière aux femmes. C'est en cela aussi que sa periphrase paroît admirable à Longin, parce que cet Auteur avoit plusieurs autres manieres de circonlocution; mais qui auroient été toutes ou rudes, ou mal-honnêtes, au lieu que celle qu'il a choisie est très-propre & ne choque point. En effet, le mot *νόσος*, maladie, n'a rien de grossier, & ne donne aucune idée sale; on peut encore ajouter pour faire paroître davantage la délicatesse d'Herodote en cet endroit, qu'il n'a pas dit *νόσον γυναικῶν*, la maladie des femmes; mais par l'Adjectif *ἡλειων νόσον*, la maladie feminine, ce qui est beaucoup plus doux dans le Grec, & n'a point du tout de grâce dans notre langue, où il ne peut être souffert. DACIER.

IBID. *La maladie des Femmes.*) Voyez mes remarques Latines, où je montre, que ce n'est ni l'une ni l'autre, mais une maladie plus abominable. TOLLIVS.

CHANG. Ibid. *Une maladie qui les rendoit Femmes.*) Dans toutes les éditions avant celle de 1701. *La maladie des Femmes.*

4 Au reste il n'y a rien dont l'usage s'étende plus loin que la Periphrase, pourvu qu'on ne la répande pas par-tout sans choix & sans mesure. Car aussitôt elle languit, & a je ne fais quoi de niais & de grossier. Et c'est pourquoi Platon, qui est toujours figuré dans ses expressions, & quelquefois même un peu mal à propos, au jugement de quelques-uns, a été raillé, pour avoir dit dans ses Loix *: *Il ne faut point souffrir, que les richesses d'or & d'argent prennent pied, ni habitent dans une Ville.* S'il eut voulu, poursuivent-ils, 6 interdire la possession du bétail, assurément qu'il auroit dit par la même raison, *les richesses de Bœufs & de Moutons.*

Mais ce que nous avons dit en général, suffit pour faire voir l'usage des Figures, à l'égard du Grand & du Sublime. Car il est certain, qu'elles rendent toutes le discours plus animé & plus pathétique. Or, le Pathétique participe du Sublime autant que 7 le Sublime participe du Beau & de l'Agreable.

C H A P I T R E X X V.

Du choix des Mots.

Déjà puisque la Pensée & la Phrase s'expliquent ordinairement l'une par l'autre, voyons, si nous n'avons point encore quelque chose à remarquer dans cette

* Liv. 5. p. 741. & 742. Édit. de H. Etienne.

4. *Au reste, il n'y a rien.*) Le mot Grec *επιεικειον* signifie une chose qui est fort commode pour l'usage. TOLLIVS.

CHANG. 5. *Dans ses Loix.*) Dans sa République: On lisoit ainsi dans toutes les éditions excepté la dernière de 1713.

CHANG. 6. *Interdire la possession.*] Dans toutes les éditions qui ont précédé celle-ci, on lisoit, *introduire*, au lieu d'*interdire*. La ressemblance de ces deux mots est appa-

remment cause que l'on a pris l'un pour l'autre. Mais il faut mettre, *interdire*. Ce qui précède le fait assez connoître: outre que c'est le sens de ces mots *εκώλυε κερτήσθαι*, qui sont dans le Texte de Longin, & qui doivent être traduits par *ve-*
tisset comparari.

7. *Le Sublime.*) Le Moral, selon l'ancien Manuscrit. BOILEAU.

IBID. *Le Sublime.*) *Que l'Éthique participe du Doux & de l'Agreable.* TOLLIVS.

partie du discours qui regarde l'expression. Or, que le choix des grands mots & des termes propres soit d'une merveilleuse vertu pour attacher & pour émouvoir, c'est ce que personne n'ignore, & sur quoi par conséquent il seroit inutile de s'arrêter. En effet, il n'y a peut-être rien, d'où les Orateurs, & tous les Écrivains en général, qui s'étudient au Sublime, tirent plus de grandeur, d'élégance, de netteté, de poids, de force & de vigueur pour leurs Ouvrages, que du choix des paroles. C'est par elles que toutes ces beautés éclatent dans le discours, comme dans un riche tableau: & elles donnent aux choses une espèce d'ame & de vie. Enfin les beaux mots sont, à vrai dire, la lumière propre & naturelle de nos pensées. Il faut prendre garde néanmoins à ne pas faire parade par-tout d'une vaine enflure de paroles. Car d'exprimer une chose basse en termes grands & magnifiques, c'est tout de même que si vous appliquez un grand masque de Théâtre sur le visage d'un petit enfant: si ce n'est à la vérité ¹ dans la Poésie * * * * * ² Cela se peut voir encore dans

CHAP. XXV. 1. *Dans la Poésie.]* L'Auteur, après avoir montré, combien les grands mots sont impertinens dans le style simple, faisoit voir, que les termes simples avoient place quelquefois dans le style noble. BOILEAU.

2. *Cela se peut voir encore dans un passage, &c.]* Il y a avant ceci dans le Grec, ὑπτικώτατον καὶ γόνιμον τὸ δ' Ἀνακρείοντος ἐκείτι Θρηκίης ἐπιστρέφομαι. Mais je n'ai point exprimé ces paroles où il y a assurément de l'erreur; le mot ὑπτικώτατον n'étant point Grec: & du reste, que peuvent dire ces mots? Cette fécondité d'ANACRÉON. Je ne me soucie plus de la Thracienne. BOILEAU.

IBID. *Cela se peut voir encore dans un passage, &c.]* Mr. Despreaux

a fort bien vu, que dans la lacune suivante Longin faisoit voir, que les mots simples avoient place quelque fois dans le style noble, & que pour le prouver il rapportoit ce passage d'Anacréon, ἐκείτι Θρηκίης ἐπιστρέφομαι. Il a vu encore, que dans le texte de Longin, ὑπτικώτατον καὶ γόνιμον τὸ δ' Ἀνακρείοντος, le mot ὑπτικώτατον est corrompu & qu'il ne peut être Grec. Je n'ajouterai que deux mots à ce qu'il a dit, c'est qu'au lieu d'ὑπτικώτατον Longin avoit écrit ὑπτιώτατον, & qu'il l'avoit rapporté au passage d'Anacréon, ὑπτιώτατον, καὶ γόνιμον τὸ δ' Ἀνακρείοντος (ἐκείτι Θρηκίης ἐπιστρέφομαι) il falloit traduire, cet endroit d'Anacréon est très-simple, quod què pur, je ne me soucie plus de la Thracienne. Γόνιμον ne signifie

un passage de THEOPOMPUS, que CECILIUS blâme, je ne fais pourquoy, & qui me semble au contraire fort à louer pour sa justesse, & parce qu'il dit beaucoup. *Philippe*, dit cet Historien, *boit sans peine les affronts que la nécessité de ses affaires l'oblige de souffrir*. En effet, un discours tout simple exprimera quelquefois mieux la chose que toute la pompe & tout l'ornement, comme on le voit tous les jours dans les affaires de la vie. Ajoutez, qu'une chose énoncée d'une façon ordinaire, se fait aussi plus aisément croire. Ainsi en parlant d'un homme, qui pour s'agrandir souffre sans peine, & même avec plaisir, des indignités; ces termes, *boire des affronts*, me semblent signifier beaucoup. Il en est de même de cette expression d'HERODOTE: * *Cléomène étant devenu furieux, il prit un couteau, dont il se hacha la chair en petits morceaux; & s'étant ainsi déchiqueté lui-même, il mourut*. Et ailleurs †: *Pythès, demeurant toujours dans le Vaisseau, ne cessa point de combattre qu'il n'eut été haché en pièces*. Car ces expressions marquent un homme qui dit bonnement les choses & qui n'y entend point de finesse; & renferment néanmoins en elles un sens qui n'a rien de grossier ni de trivial.

CHA-

* L. 6. pag. 338. Édit. de Francfort.

† L. 7. pag. 444.

point ici fécond, comme Mr. Despreaux l'a cru avec tous les autres Interprètes; mais *pur*, comme quelquefois le *Genuinum* des Latins. La restitution de *ὑπτιώτατον* est très-certaine, & on pourroit la prouver par HERMOGÈNE, qui a aussi appelé *ὑπτιότητα λόγος*, cette simplicité du discours. Dans le passage d'Anacréon cette simplicité consiste, dans le mot *ἰπιγρέφομαι*, qui est fort simple & du style ordinaire. Au reste, par cette Thracienne il faut entendre cette fille de Thrace dont Anacréon avoit été amoureux, & pour laquelle il avoit fait l'Ode LXXIII. Πῶλε Θρηκίη, *jeune Cavale de Thrace*, &c. DACIER.

IBID. *Cela se peut voir.*] Je ne dirai pas ici ce que disoit cet impatient, *Pereant, qui ante nos nostra dixerunt*. Mais je veux bien, que le Lecteur se persuade, que cette remarque de Mr. Dacier m'a fâché, parce qu'elle ressemble trop à ma remarque Latine, pour ne donner pas quelque soupçon, que je me suis servi de son industrie. Mais ce seroit être trop effronté de le faire si ouvertement, & de joindre après cela ces remarques aux siennes dans la même Édition, comme pour faire voir à tout le monde, qu'on fait aussi impudemment usurper le travail d'autrui, que les grands Guerriers savent s'emparer des terres de leurs voisins. TOLLIVS.

CHAP.

CHAPITRE XXVI.

Des Métaphores.

Pour ce qui est du nombre des Métaphores, CÉCILIUS semble être de l'avis de ceux qui n'en souffrent pas plus de deux ou de trois au plus, pour exprimer une seule chose. * Mais DEMOSTHÈNE nous doit encore ici servir de règle. Cet Orateur nous fait voir, qu'il y a des occasions où l'on en peut employer plusieurs à la fois : quand les passions, comme un torrent rapide, les entraînent avec elles nécessairement, & en foule. *Ces Hommes malheureux, dit-il quelque part, ces lâches Flatteurs, ces Furies de la République ont cruellement déchiré leur patrie. Ce sont eux qui dans la débauche ont autrefois¹ vendu à PHILIPPE notre liberté, & qui la vendent encore aujourd'hui à ALEXANDRE : qui mesurant, dis-je, tout leur bonheur aux sales plaisirs de leur ventre, à leurs infâmes débordemens, ont renversé toutes les bornes de l'Honneur, & détruit parmi nous cette règle, où les anciens Grecs faisoient consister toute leur félicité, de ne souffrir point de Maître.* Par cette foule de Métaphores² prononcées dans la colere, l'Orateur ferme entièrement la bouche à ces Traîtres. Néanmoins ARISTOTE & THÉOPHRASTE, pour excuser l'audace de ces Figures, pensent qu'il est bon d'y apporter ces adoucissmens : *pour ainsi dire ; pour parler ainsi ; si j'ose me servir de ces termes ;*

* De Corona, pag. 354. Édit. de Basle.

CHAP. XXVI. 1. *Vendu à Philippe notre liberté.*] Il y a dans le Grec *προπεπωκότες*, comme qui diroit, *ont bû notre liberté à la santé de Philippe.* Chacun fait ce que veut dire *προπίπειν* en Grec, mais on ne le peut pas exprimer par un mot. FRANÇOIS. BOILEAU.

CHANG. 2. *Prononcées dans la colere &c.*] Ce changement fut fait dans l'édition de 1683. Auparavant on lisoit : *Par cette foule de Métaphores, l'Orateur décharge ouvertement sa colere contre ces Traîtres.*

pour m'expliquer un peu plus hardiment. En effet, ajoutent-ils, l'excuse est un remède contre les hardiesses du discours; & je suis bien de leur avis. ³ Mais je soutiens pourtant toujours ce que j'ai déjà dit, que le remède le plus naturel contre l'abondance & la hardiesse, soit des Métaphores, soit des autres Figures, c'est de ne les employer qu'à propos: je veux dire, dans les grandes passions, & dans le Sublime. Car comme le Sublime & le Pathétique, par leur violence & leur impétuosité, emportent naturellement & entraînent tout avec eux; ils demandent nécessairement des expressions fortes, & ne laissent pas le temps à l'Auditeur de s'amuser à chicaner le nombre des Métaphores, parce qu'en ce moment il est épris d'une commune fureur avec celui qui parle.

Et même pour les lieux communs & les descriptions, il n'y a rien quelquefois qui exprime mieux les choses, qu'une foule de Métaphores continuées. C'est par elles que nous voyons dans XENOPHON une description si pompeuse de l'édifice du corps humain. PLATON * néanmoins en a fait la peinture d'une manière encore plus divine. Ce dernier appelle la tête *une Citadelle*. Il dit, que le cou est *un Isthme, qui a été mis entre elle & la poitrine*. Que les vertèbres sont *comme des gonds sur lesquels elle tourne*. Que la Volupté est *l'amorce de tous les malheurs qui arrivent aux hommes*. Que la langue est le

* Dans le Timée, pag. 69. & suiv. Édit. de H. Etienne.

3. Mais je soutiens &c.) J'aimerois mieux traduire, mais je soutiens toujours, que l'abondance & la hardiesse des métaphores, comme je l'ai déjà dit, les Figures employées à propos, les passions véhémentes, & le Grand, sont les plus naturels adoucissements du Sublime. Longin veut dire, que pour excuser la hardiesse du discours dans le Sublime, on n'a pas besoin de ces conditions, pour ainsi

dire, si je l'ose dire, &c. & qu'il suffit, que les Métaphores soient fréquentes & hardies, que les Figures soient employées à propos, que les passions soient fortes, & que tout enfin soit noble & grand. DACIER.

I B I D. Mais je soutiens.] Mr. Dacier n'a pas bien compris ici le sens de notre Auteur. Voyez ma Traduction Latine. TOLLIVS.

Juge des saveurs. Que le cœur est la source des veines, la fontaine du sang, qui de-là se porte avec rapidité dans toutes les autres parties, & qu'il est disposé comme une forteresse gardée de tous côtés. Il appelle les pores, des rues étroites. Les Dieux, poursuit-il, voulant soutenir le battement du cœur, que la vûe inopinée des choses terribles, ou le mouvement de la colere, qui est de feu, lui causent ordinairement; ils ont mis sous lui le Poumon, dont la substance est molle, & n'a point de sang: mais ayant par dedans de petits trous en forme d'éponge, il sert au cœur comme d'oreiller, afin que quand la colere est enflammée, il ne soit point troublé dans ses fonctions. Il appelle la partie concupiscible l'appartement de la Femme; & la partie irascible, l'appartement de l'Homme. 4 Il dit, que la rate est la cuisine des intestins; & qu'étant pleine des ordures du foie, elle s'enfle, & devient bouffie. Ensuite, continue-t-il, les Dieux couvrirent toutes ces

G ij

4. Il dit, que la rate est la cuisine des intestins.) Le passage de Longin est corrompu, & ceux qui le liront avec attention en tomberont sans doute d'accord; car la rate ne peut jamais être appelée raisonnablement, la cuisine des intestins, & ce qui suit détruit manifestement cette métaphore. Longin avoit écrit comme Platon *ἐκμαγεῖον*, & non pas *μαγειρεῖον*. On peut voir le passage tout du long dans le Timée à la page 72. du Tome III. de l'édition de Serranus; *ἐκμαγεῖον* signifie proprement *χειρομακτρον*, une serviette à essuyer les mains. Platon dit, que Dieu a placé la rate au voisinage du foie, afin qu'elle lui serve comme de torchon, si j'ose me servir de ce terme, & qu'elle le tienne toujours propre & net; c'est pourquoi lorsque dans une maladie le foie est environné d'ordures, la rate, qui est une substance creuse, molle, & qui n'a point de sang, le nettoye & prend elle-même toutes ces ordures, d'où vient qu'elle s'enfle & devient bouffie; comme au contraire, après que le corps est purgé,

elle se défenst, & retourne à son premier état. Je m'étonne, que personne ne se soit aperçu de cette faute dans Longin, & qu'on ne l'ait corrigée sur le texte même de Platon, & sur le témoignage de Pollux, qui cite ce passage dans le chap. 4. du Livre II. DACIER.

IBID. Il dit, que la rate.] Mr. Dacier a fort bien remarqué, qu'il faut lire ici *ἐκμαγεῖον*, comme j'ai fait dans le texte, suivant en cela l'avis de Mr. Vossius. JULIEN l'Empereur se sert aussi de ce mot, Orat. v. pag. 305. : *ἡ ψυχὴ ὡσπερ ἐκμαγεῖον τι τῶν ἐνύλων εἰδῶν καὶ εἰκῶν ἐστὶ*. Mais il signifie ici un modele, un *ἐκτύπωμα*, καὶ *ἐκφράγισμα*, comme l'explique SUIDAS, qui y joint *μαγῆα τὸν ἀπομάσσοντα*. Τόντε *μαγῆα σπόγγον ὑπὸ σιβαρῆ κεκλιμένον κοπίδι*. Et ce passage-ci est très-propre pour confirmer l'explication de Mr. Dacier. Car la rate est vraiment l'éponge des intestins. TOLLIVS.

parties de chair, qui leur sert comme de rempart & de défense contre les injures du chaud & du froid, 5 & contre tous les autres accidens. Et elle est, ajoute-t-il, comme une laine molle & ramassée, qui entoure doucement le corps. Il dit que le sang est la pâture de la chair. Et afin, poursuit-il, que toutes les parties puissent recevoir l'aliment, ils y ont creusé, comme dans un jardin, plusieurs canaux, afin que les ruisseaux des veines, sortant du cœur comme de leur source, puissent couler dans ces étroits conduits du corps humain. Au reste, quand la Mort arrive, il dit, que les organes se denouent comme les cordages d'un Vaisseau, & qu'ils laissent aller l'ame en liberté. Il y en a encore une infinité d'autres ensuite, de la même force: mais ce que nous avons dit suffit pour faire voir, combien toutes ces Figures sont sublimes d'elles-mêmes; combien, dis-je, les Métaphores servent au Grand, & de quel usage elles peuvent être dans les endroits pathétiques, & dans les descriptions.

Or, que ces Figures, ainsi que toutes les autres élégances du discours, portent toujours les choses dans l'excès; c'est ce que l'on remarque assez sans que je le dise. Et c'est pourquoi Platon même * n'a pas été peu blâmé, de ce que souvent, comme par une fureur de discours, il se laisse emporter à des Métaphores dures & excessives, & à une vaine pompe allégorique. 6 On ne concevra pas aisément, dit-il en un endroit, qu'il en doit être de même d'une Ville comme d'un vase, où le vin qu'on verse, & qui est d'abord bouillant & furieux, tout d'un coup entrant

* Des Loix, Liv. 6. pag. 773. Édit. de H. Etienne.

5. Et contre tous les autres accidens.) Je ne me faurois pas ici aussi-bien expliquer en François, que j'ai fait en Latin. Le mot *πρωμάτων* ne signifie pas dans cet endroit les autres accidens, mais les chûtes: car la chair nous sert alors comme d'un rempart contre les blessures. TOLLIVS.

6. On ne concevra &c.) Ce n'est pas Platon qui dit ceci, mais ce sont ceux qui le blâment. J'ai montré dans mes Remarques Latines, qu'il falloit lire ici *φασιν*, au lieu de *φασί*: c'est-à-dire, disent-ils. TOLLIVS.

en société avec une autre Divinité sobre, qui le châtie, devient doux & bon à boire. D'appeller l'eau une Divinité sobre, & de se servir du terme de châtier pour tempérer: en un mot, de s'étudier si fort à ces petites finesses, cela sent, disent-ils, son Poète qui n'est pas lui-même trop sobre. Et c'est peut-être ce qui a donné sujet à Cécilius de décider si hardiment dans ses Commentaires sur Lyfias, que LYSIAS valoit mieux en tout que PLATON, poussé par deux sentimens aussi peu raisonnables l'un que l'autre. Car bien qu'il aimât Lyfias plus que soi-même, il haïssoit encore plus Platon qu'il n'aimoit Lyfias: si bien que porté de ces deux mouvemens, & par un esprit de contradiction, il a avancé plusieurs choses de ces deux Auteurs, qui ne sont pas des décisions si souveraines qu'il s'imagine. 7 De fait, accusant Platon d'être tombé en plusieurs endroits, il parle de l'autre comme d'un Auteur achevé, & qui n'a point de défauts; ce qui, bien loin d'être vrai, n'a pas même une ombre de vraisemblance. 8 Et en effet, où trouverons-nous un Écrivain qui ne pèche jamais, & où il n'y ait rien à reprendre?

CHAPITRE XXVII.

Si l'on doit préférer le Médiocre parfait, au Sublime qui a quelques défauts?

Peut-être ne sera-t-il pas hors de propos d'examiner ici cette question en général, savoir, lequel vaut

G iij

7. *De fait, accusant Platon, &c.)* Il me semble, que cela n'explique pas assez la pensée de Longin, qui dit: *En effet il préfère à Platon, qui est tombé en beaucoup d'endroits, il lui préfère, dis-je, Lyfias, comme un Orateur achevé, & qui n'a point de défauts, &c.* DACIER.

8. *Et en effet.)* Cette période appartient au chapitre suivant, & y doit être jointe de cette manière: *Mais posons, qu'on puisse trouver un Écrivain qui ne pèche jamais, & où il n'y ait rien à reprendre: un sujet si noble ne mérite-t-il pas, qu'on examine ici cette question en général, &c.* TOLLIVS.

mieux soit dans la Prose, soit dans la Poësie, d'un Sublime qui a quelques défauts, ou d'une Médiocrité parfaite & saine en toutes ses parties, qui ne tombe & ne se dément point: & ensuite lequel, à juger équitablement des choses, doit emporter le prix de deux Ouvrages, dont l'un a un plus grand nombre de beautés, mais l'autre va plus au Grand & au Sublime. Car ces questions étant naturelles à notre sujet, il faut nécessairement les résoudre. Premièrement donc je tiens pour moi, qu'une Grandeur au dessus de l'ordinaire, n'a point naturellement la pureté du Médiocre. En effet, dans un discours si poli & si limé, il faut craindre la bassesse: & il en est de même du Sublime que d'une richesse immense, où l'on ne peut pas prendre garde à tout de si près, & où il faut, malgré qu'on en ait, négliger quelque chose. Au contraire, il est presque impossible, pour l'ordinaire, qu'un esprit bas & médiocre fasse des fautes. Car, comme il ne se hazarde & ne s'éleve jamais, il demeure toujours en sûreté; au lieu que le Grand de soi-même, & par sa propre grandeur, est glissant & dangereux. ¹ Je n'ignore pas pourtant ce qu'on me peut objecter d'ailleurs, que naturellement nous jugeons des Ouvrages des hommes par ce qu'ils ont de pire, & que le souvenir des fautes, qu'on y remarque, dure toujours, & ne s'efface jamais: au lieu que ce qui est beau, passe vite, & s'écoule bien-tôt de notre esprit. Mais bien que j'aye remarqué plusieurs fautes dans Homere, & dans tous les plus célèbres Auteurs, & que je sois peut-être l'homme du monde à qui elles plaisent le moins; j'estime, après tout, que ce sont des fautes dont ils ne se font pas souciés, & qu'on ne peut appeller

CHAP. XXVII. 1. Je n'ignore pas *coup plus fortement dans la vûe que* *pourtant.)* J'aurois mieux traduire *les vertus; & que le souvenir &c.* ainsi cette période: *Mais aussi fais-je* *Ou; que naturellement nous nous ap-* *très-bien ce qu'il faut aussi-bien re-* *percevons plus vite & plus facilement* *marquer, que le premier, que natu-* *des vices d'un autre, que de ses ver-* *rellement les fautes nous donnent beau-* *tus. TOLLIVS.*

proprement fautes, mais qu'on doit simplement regarder comme des méprises, & des petites négligences, qui leur sont échappées, parce que leur esprit, qui ne s'étudioit qu'au Grand; ne pouvoit pas s'arrêter aux petites choses. En un mot, je maintiens que le Sublime, bien qu'il ne se soutienne pas également par-tout, quand ce ne seroit qu'à cause de sa grandeur, l'emporte sur tout le reste. En effet, APOLLONIUS, par exemple, celui qui a composé le Poème des Argonautes, ne tombe jamais; ² & dans THÉOCRITE, ôté ³ quelques endroits, où il fort un peu du caractère de l'Églogue, il n'y a rien qui ne soit heureusement imaginé. Cependant aimeriez-vous mieux être Apollonius, ou Théocrite, qu'HOMÈRE? L'*Erigone* d'ERATOSTHÈNE est un Poème où il n'y a rien à reprendre. Direz-vous pour cela, qu'Eratosthene est plus grand Poète qu'ARCHILOQUE, qui se brouille à la vérité, & manque d'ordre & d'économie en plusieurs endroits de ses Écrits; ⁴ mais qui ne tombe dans ce défaut, qu'à cause de cet esprit divin dont il est entraîné, & qu'il ne sauroit régler comme il veut? Et même pour le Lyrique, choisiriez-vous plutôt d'être BACCHYLIDE que PINDARE? ou pour la Tragédie, ION, ce Poète de Chio, que SOPHOCLE? En effet, ceux-là ne sont jamais de faux pas, & n'ont rien qui ne soit écrit avec beaucoup d'élégance & d'agrément. Il n'en est pas ainsi de Pindare & de

G iv

2. *Et dans Théocrite.*) Les Anciens ont remarqué, que la simplicité de Théocrite étoit très-heureuse dans les Bucoliques; cependant il est certain, comme Longin l'a fort bien vu, qu'il y a quelques endroits qui ne suivent pas bien la même idée, & qui s'éloignent fort de cette simplicité. On verra un jour dans les Commentaires que j'ai faits sur ce Poète, les endroits que Longin me paroît avoir entendus. DACIER.


CHANG. 3. *Quelques endroits, où il fort un peu du caractère de l'Églogue.*) Quelques ouvrages qui ne sont pas de lui: C'est ainsi qu'on lisoit avant l'Édition de 1683.

4. *Mais qui ne tombe dans ce défaut.*) Longin dit en général, mais qui ne tombe dans ce défaut qu'à cause de cet esprit divin dont il est entraîné, & qu'il est bien difficile de régler. DACIER.

Sophocle : car au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroyent, pour ainsi dire, souvent leur ardeur vient mal-à-propos à s'éteindre, & ils tombent malheureusement. Et toutefois y a-t-il un homme de bon sens, ⁵ qui daignât comparer tous les Ouvrages d'Ion ensemble au seul *Oedipe* de Sophocle ?

CHAPITRE XXVIII.

Comparaison d'Hyperide & de Demosthene.

ue si au reste l'on doit juger du mérite d'un Ouvrage par le nombre plutôt que par la qualité & l'excellence de ses beautés ; il s'ensuivra qu'HYPÉRIDE doit être entièrement préféré à DEMOSTHÈNE. En effet, ¹ outre qu'il est plus harmonieux, il a bien plus de parties d'Orateur, qu'il possède presque toutes en un degré éminent ; ² sembla-

^{5.} *Qui daignât comparer.*] Mr. Despreaux a très-bien exprimé le sens de Longin, bien que je croie, qu'il faille lire en cet endroit, *ἀντιτιμήσασαυτο ἐξ ἴσης*, au lieu d'*ἀντιτιμήσασαυτο ἐξ ἴης*. C'est qui m'est échappé dans mes Remarques Latines. TOLLIVS.

CHAP. XXVIII. I. *Outre qu'il est plus harmonieux.*] Longin, à mon avis, n'a garde de dire d'Hyperide, qu'il possède presque toutes les parties d'Orateur en un degré éminent : il dit seulement, qu'il a plus de parties d'Orateur que Demosthene, & que dans toutes ces parties, il est presque éminent, qu'il les possède toutes en un degré presque éminent, καὶ σχεδὸν ὑπάρχον ἐν πᾶσιν. DACIER.

^{2.} *Semblable à ces Athletes.* De la manière que ce passage est traduit, Longin ne place Hyperide qu'au dessus de l'ordinaire, & du commun ; ce qui est fort éloigné de sa pensée. A mon avis, Mr. Despreaux & les autres Interpretes

n'ont pas bien pris ni le sens ni les paroles de ce Rhéteur. *Ἰδιωτῶν* ne signifie point ici *des gens du vulgaire & du commun*, comme ils ont cru, mais des gens qui se mêlent des mêmes exercices ; d'où vient qu'HE-SYCHIUS a fort bien marqué *ἰδιωτῶν, ὀπλίτας*. Je traduirois : *Semblable à un Athlete que l'on appelle Pentathle, qui véritablement est vaincu par tous les autres Athletes dans tous les combats qu'il entreprend, mais qui est au dessus de tous ceux qui s'attachent comme lui à cinq sortes d'exercices.* Ainsi la pensée de Longin est fort belle de dire, que si l'on doit juger du mérite par le nombre des vertus, plutôt que par leur excellence, & que l'on commette Hyperide avec Demosthene, comme deux Pentathles, qui combattent dans cinq sortes d'exercices, le premier sera beaucoup au dessus de l'autre : au lieu que si l'on juge des deux par un seul endroit, celui-ci l'emportera de bien loin sur le pre-

ble à ces Athletes, qui réussissent aux cinq sortes d'Exercices, & qui n'étant les premiers en pas un de ces Exercices, passent en tous l'ordinaire & le commun. En effet, il a imité Demosthene en tout ce que Demosthene a de beau, excepté pourtant dans la composition & l'arrangement des paroles. 3 Il joint à cela les douceurs & les graces de LYSIAS. Il fait adoucir, où il faut, 4 la rudesse & la simplicité du discours, & ne dit pas toutes les choses d'un même air, comme Demosthene. Il excelle à peindre les mœurs. Son style a, dans sa naïveté, une certaine douceur agréable & fleurie. Il y a dans ses Ouvrages un nombre infini de choses

G v

mier; comme un Athlete, qui ne se mêle que de la course ou de la lutte, vient facilement à bout d'un Pentathle qui a quitté ses compagnons pour courir, ou pour lutter contre lui. C'est tout ce que je puis dire sur ce passage, qui étoit assurément très-difficile, & qui n'avoit peut-être point encore été entendu. Mr. le Fèvre avoit bien vu, que c'étoit une imitation d'un passage de Platon dans le Dialogue intitulé *ερασαι*, mais il ne s'étoit pas donné la peine de l'expliquer. DACIER.

IBID. Semblable à ces Athletes.) Il y a ici tant de ressemblance entre la remarque & la Traduction Française de Mr. Dacier & la mienne Latine, que j'en suis surpris. Néanmoins on trouvera, comme je m'imagine, que je me suis expliqué en peu de mots aussi clairement que lui dans cette longue remarque. Car Longin compare Demosthene à un Athlete, qui se mêle seulement d'une sorte d'exercice, & qui y excelle; mais Hyperide à un Pentathle, qui surpasse bien tous ceux qui sont de son métier, mais doit céder le prix à l'autre, qui dans le sien est le maître. TOLLIVS.

3. Il joint à cela les douceurs & les graces de Lysias.) Pour ne se trom-

per pas à ce passage, il faut savoir, qu'il y a deux sortes de graces, les unes majestueuse: & graves, qui sont propres aux Poètes, & les autres simples, & semblables aux railleries de la Comédie. Ces dernières entrent dans la composition du style poli, que les Rhéteurs ont appelé *γλαφυρόν λόγον*; & c'étoit là les Graces de Lysias, qui, au jugement de DENYS d'Halicarnasse, excelloit dans ce style poli: c'est pourquoi Cicéron l'appelle *venustissimum Oratorem* *. Voici un exemple des graces de ce charmant Orateur. En parlant un jour contre ESCHINE, qui étoit amoureux d'une vieille, il aime, dit-il, une femme dont il est plus facile de compter les dents que les doigts. C'est par cette raison que DÉMETRIUS a mis les Graces de Lysias dans le même rang que celles de Sophron, qui faisoit des Mimes. DACIER.

4. La rudesse & la simplicité.) Mr. Despreaux a pris ici le mot *αφελείας*, comme s'il se devoit joindre avec le mot *μλακίζεται*: mais la mauvaise distinction l'a trompé. Lisez donc: Il faut adoucir & abaisser le haut ton du discours, quand la matière a besoin de simplicité. TOLLIVS.

* De Oratore, p. 189. No. Ed. Hamb. Jan. Gruteri.

plaisamment dites. Sa maniere de rire & de se moquer est fine, & a quelque chose de noble. Il a une facilité merveilleuse à manier l'ironie. Ses railleries ne sont point froides ni recherchées, ⁵ comme celles de ces faux imitateurs du style Attique, mais vives & pressantes. Il est adroit à éluder les objections qu'on lui fait, & à les rendre ridicules en les amplifiant. Il a beaucoup de plaisant & de comique, & est tout plein de jeux & de certaines pointes d'esprit, qui frappent toujours où il vise. Au reste, il assaisonne toutes ces choses d'un tour & d'une grâce inimitable. Il est né pour toucher & émouvoir la pitié. Il est étendu dans ses narrations fabuleuses. Il a une flexibilité admirable pour les digressions; il se détourne, ⁶ il reprend haleine où il veut, comme on le peut voir dans ces Fables qu'il conte de Latone. Il a fait une Oraison funebre, qui est écrite avec tant de pompe & d'ornement, que je ne fais si pas un autre l'a jamais égalé en cela.

Au contraire, Demosthene ne s'entend pas fort bien à peindre les mœurs. Il n'est point étendu dans son style. Il a quelque chose de dur, & n'a ni pompe ni ostentation. En un mot, il n'a presque aucune des parties dont nous venons de parler. S'il s'efforce d'être plaisant, il se rend ridicule, plutôt qu'il ne fait rire, & s'éloigne d'autant plus du plaisant, qu'il tâche d'en approcher. Cependant, parce qu'à mon avis, toutes les beautés, qui sont en foule dans Hyperide, n'ont rien de grand; ⁷ qu'on y

^{5.} Comme celles de ces faux imitateurs.] Voyez mes Remarques Latines. TOLLIVS.

^{6.} Il reprend haleine où il veut.] Il se remet en chemin, quand il le trouve à propos, comme il fait voir dans cette digression de Latone, qui a toutes les beautés de la Poésie. TOLLIVS.

^{7.} On y voit, pour ainsi dire, un Orateur toujours à jeun.] Je ne fais, si cette expression exprime bien la

pensée de Longin. Il y a dans le Grec *καρδίη νήφοντος*, & par là ce Rhéteur a entendu un Orateur, toujours égal & modéré; car *νήφειν* est opposé à *μαινέσθαι*, être furieux. Mr. Despreaux a cru conserver la même idée, parce qu'un Orateur véritablement sublime ressemble en quelque maniere à un homme qui est échauffé par le vin. DACIER.

voit, pour ainsi dire, un Orateur toujours à jeun, & une langueur d'esprit, qui n'échauffe, qui ne remue point l'ame; personne n'a jamais été fort transporté de la lecture de ses Ouvrages. ^s Au lieu que Demosthene ayant ramassé en soi toutes les qualités d'un Orateur véritablement né au Sublime, & entièrement perfectionné par l'étude, ce ton de majesté & de grandeur, ces mouvemens animés, cette fertilité, cette adresse, cette promptitude, & ce qu'on doit sur-tout estimer en lui, cette force & cette véhémence, dont jamais personne n'a sù approcher: Par toutes ces divines qualités, que je regarde en effet comme autant de rares présens qu'il avoit reçus des Dieux, & qu'il ne m'est pas permis d'appeller des qualités humaines; il a effacé tout ce qu'il y a eu d'Orateurs célèbres dans tous les siècles, les laissant comme abattus & éblouis, pour ainsi dire, de ses tonnerres & de ses éclairs. Car dans les parties où il excelle, il est tellement élevé au dessus d'eux, qu'il répare entièrement par-là celles qui lui manquent. Et certainement il est plus aisé d'envisager fixement, & les yeux ouverts, les foudres qui tombent du Ciel, que de n'être point ému des violentes passions qui regnent en foule dans ses Ouvrages.

CHAPITRE XXIX.

¹ *De Platon, & de Lyfias; & de l'excellence de l'Esprit humain.*

Pour ce qui est de PLATON, comme j'ai dit, il y a bien de la différence. Car il surpasse LY-

I B I D. On y voit.) Mes Remarques Latines montrent, que j'ai été encore ici de même sentiment que Mr. Dacier. TOLLIVS.

s. Au lieu que Demosthene.) Je n'ai point exprimé ἐνθεον & ἐνθεονδε, de peur de trop embarrasser la période. BOILEAU.

CHAP. XXIX. 1. De Platon, & de Lyfias.] Le titre de cette Section suppose, qu'elle roule entièrement sur Platon & sur Lyfias: & cependant il n'y est parlé de Lyfias qu'à la seconde ligne; & le reste de la Section ne regarde pas plus Lyfias ou Platon, qu'Homere, Demosthe-

S I A S, non seulement par l'excellence, mais aussi par le nombre de ses beautés. Je dis plus, ² c'est que Platon n'est pas tant au dessus de Lyfias par un plus grand nombre de beautés, ³ que Lyfias est au dessous de Platon par un plus grand nombre de fautes.

Qu'est-ce donc qui a porté ces Esprits divins à mépriser cette exacte & scrupuleuse délicatesse, pour ne chercher que le Sublime dans leurs Écrits? En voici une raison. C'est que la Nature n'a point regardé l'Homme comme un animal de basse & de vile condition; mais elle lui a donné la vie, & l'a fait venir au monde comme dans une grande Assemblée, pour être spectateur de toutes les choses qui s'y passent; elle l'a, dis-je, introduit dans cette lice, comme un courageux Athlete, qui ne doit respirer que la gloire. C'est pourquoi elle a engendré d'abord en nos âmes une passion invincible pour tout ce qui nous paroît de plus grand & de plus divin. Aussi voyons-nous, que le Monde entier ne suffit pas à la vaste étendue de l'esprit de l'Homme. Nos pensées vont souvent plus loin que les Cieux, & pénètrent au delà de ces bornes qui environnent & qui terminent toutes choses.

ne, & les autres Écrivains du premier ordre. La division du Livre en Sections, comme on l'a déjà remarqué, n'est pas de Longin, mais de quelque Moderne, qui a aussi fabriqué les argumens des Chapitres. Dans l'ancien Manuscrit, au lieu de *ἄνωσις*, qui se lit ici dans le texte à la seconde ligne de la Section, on lit *ἀπνουσίας*. Mais *ἀπνουσίας* ne fait aucun sens: & je crois, qu'en effet Longin avoit écrit *ἰ ἄνωσις*.
BOIVIN.

CHANG. 2. C'est que Platon n'est pas tant &c.) Ce changement est encore de l'Édition de 1683. Les éditions précédentes portoient: C'est que Platon est au-dessus de Lyfias,

moins pour les qualités qui manquent à ce dernier, que pour les fautes dont il est rempli.

3. Que Lyfias est au dessous.) Le jugement que Longin fait ici de Lyfias s'accorde fort bien avec ce qu'il a dit à la fin du Chapitre XXVI. pour faire voir, que CECILIUS avoit eu tort de croire, que Lyfias fut sans défaut; mais il s'accorde fort bien aussi avec tout ce que les Anciens ont écrit de cet Orateur. On n'a qu'à voir un passage remarquable dans le Livre: *De optimo genere Oratorum*, où CICERON parle & juge en même temps des Orateurs qu'on doit se proposer pour modele. DACIER.

4 Et certainement si quelqu'un fait un peu de réflexion sur un Homme, dont la vie n'ait rien eu dans tout son cours que de grand & d'illustre, il peut connoître par là, à quoi nous sommes nés. Ainsi nous n'admirons pas naturellement de petits ruisseaux, bien que l'eau en soit claire & transparente, & utile même pour notre usage; mais nous sommes véritablement surpris, quand nous regardons le Danube, le Nil, le Rhin, & l'Océan sur-tout. Nous ne sommes pas fort étonnés de voir une petite flamme, que nous avons allumée, conserver long-temps sa lumière pure: mais nous sommes frappés d'admiration, quand nous contemplons ces feux, qui s'allument quelquefois dans le Ciel, bien que pour l'ordinaire ils s'évanouissent en naissant: & nous ne trouvons rien de plus étonnant dans la Nature, que ces fournaises du mont Etna, qui quelquefois jette du profond de ses abîmes,

* *Des pierres, des rochers, & des fleuves de flammes.*

De tout cela il faut conclure, que ce qui est utile, & même nécessaire aux hommes, souvent n'a rien de merveilleux, comme étant aisé à acquérir: mais que tout ce qui est extraordinaire, est admirable & surprenant.

* *Pind. Pyth. 1. p. 254. Édit. de Benoist.*

4. *Et certainement.*) Le texte Grec a été ici corrompu; & c'est la cause pourquoi Mr. Boileau n'a pas bien réussi dans la Traduction de ce passage. Il eut du dire: *Et certainement si quelqu'un considère de toutes parts la vie humaine, & fait réflexion, qu'on préfère toujours en toutes choses le surprenant & le grand, au mignon & au beau, il pourra aussitôt connoître par-là, à quoi nous sommes nés.*
TOLLIVS.

5. *Ces feux, qui s'allument.*) Ce sont ici le Soleil & la Lune, dont notre Auteur parle, qui s'obscurcissent quelquefois par des Eclipses.
* TOLLIVS.

* Ainsi, selon Tollivus, il falloit traduire: *Mais nous sommes frappés d'admiration, quand nous contemplons ces deux grandes lumières du Ciel, lorsqu'elles s'obscurcissent quelquefois par des Eclipses.*



C H A P I T R E XXX.

Que les fautes dans le Sublime se peuvent excuser.

A l'égard donc des grands Orateurs, en qui le Sublime & le Merveilleux se rencontre joint avec l'Utile & le Nécessaire, il faut avouer, qu'encore que ceux dont nous parlions, n'ayent point été exempts de fautes, ils avoient néanmoins quelque chose de surnaturel & de divin. En effet, d'exceller dans toutes les autres parties, cela n'a rien qui passe la portée de l'homme: mais le Sublime nous élève presque aussi haut que Dieu. Tout ce qu'on gagne à ne point faire de fautes, c'est qu'on ne peut être repris: mais le Grand se fait admirer. Que vous dirai-je enfin? un seul de ces beaux traits & de ces pensées sublimes, qui sont dans les Ouvrages de ces

CHAP. XXX. I. *A l'égard donc des grands Orateurs.*] Le texte Grec est entièrement corrompu en cet endroit, comme Mr. le Févre l'a fort bien remarqué. Il me semble pourtant, que le sens que Mr. Despreaux en a tiré, ne s'accorde pas bien avec celui de Longin. En effet, ce Rhéteur venant de dire à la fin du Chapitre précédent, qu'il est aisé d'acquérir l'utile & le nécessaire, qui n'ont rien de grand ni de merveilleux, il ne me paroît pas possible, qu'il joigne ici ce merveilleux avec ce nécessaire & cet utile. Cela étant, je crois, que la restitution de ce passage n'est pas si difficile que l'a cru Mr. le Févre; & quoique ce savant homme ait désespéré d'y arriver sans le secours de quelque Manuscrit, je ne laisserai pas de dire ici ma pensée. Il y a dans le texte, ἐφ' ὧν ἔκ' ἐτ' ἕξω τῆς χρείας, &c. Et je ne doute point, que Longin n'eût écrit, ἐφ' ὧν ἔ' δὴτ' ἕσω τῆς χρείας καὶ ἀφελείας πίπτει τὸ μέγεθος,

c'est-à-dire: *A l'égard donc des grands Orateurs, en qui se trouve ce Sublime & ce merveilleux, qui n'est point resserré dans les bornes de l'utile & du nécessaire, il faut avouer, &c.* Si l'on prend la peine de lire ce Chapitre & le précédent, j'espère, que l'on trouvera cette restitution très-vraisemblable & très-bien fondée. DACIER.

I B I D. *A l'égard donc.*] On verra dans mes Remarques Latines, que Mr. Dacier n'a pas si bien compris le sens de notre Auteur, que Mr. Despreaux; & qu'il ne faut rien ici changer dans la Texte Grec. Dans ma Traduction Latine on a oublié de mettre ces deux paroles *apud illos* entre *quidem* & *ratio*: si on les y remet, tout sera clair & net. * TOLLIVS.

* Voici la Traduction de Tollivus: *Ego igitur de hujusmodi Viris, quorum tam excellens in scribendo est sublimitas, (quamquam ne hujus quidem apud illos ratio ab utilitate, atque commodo separata est) ita colligendum, pronuntiandumque est.*

excellens Auteurs, peut payer tous leurs défauts. Je dis bien plus; c'est que si quelqu'un ramassoit ensemble toutes les fautes qui sont dans HOMERE, dans DEMOSTHENE, dans PLATON, & dans tous ces autres célèbres Héros, elles ne feroient pas la moindre ni la millieme partie des bonnes choses qu'ils ont dites. C'est pourquoi l'Envie n'a pas empêché qu'on ne leur ait donné le prix dans tous les siècles, & personne jusqu'ici n'a été en état de leur enlever ce prix, qu'ils conservent encore aujourd'hui, & que vraisemblablement ils conserveront toujours,

* *Tant qu'on verra les eaux dans les plaines courir,
Et les bois dépouillés au Printemps refleurir.*

On me dira peut-être, qu'un Colosse, qui a quelques défauts, n'est pas plus à estimer qu'une petite Statue achevée; comme, par exemple, le Soldat de Polyclète †. A cela je réponds, que dans les Ouvrages de l'Art, c'est le travail & l'achèvement que l'on considère: au lieu que dans les Ouvrages de la Nature, c'est le Sublime & le Prodigeux. Or, discourir, c'est une opération naturelle à l'Homme. Ajoûtez, que dans une Statue on ne cherche que le rapport & la ressemblance: mais dans le discours, on veut, comme j'ai dit, le surnaturel & le divin. Cependant, pour ne nous point éloigner de ce que nous avons établi d'abord, ² comme c'est le devoir de l'Art d'empêcher que l'on ne tombe, & qu'il

* Epitaphe pour MIDIAS, p. 534. 2. vol. d'Homere, Édition des Elzev.

† Le Doryphore, petite Statue, faite par POLYCLETE, célèbre Sculpteur.

2. Comme c'est le devoir de l'Art plus nette en lisant ainsi, & le sens d'empêcher &c.) Au lieu de τὸ δ' ἐν très-clair: Puisque de ne jamais tomber, c'est l'avantage de l'Art; & que ὑπεροχῇ πολλῇ ἔχ' ὁμότονον, on lit d'être très-élevé, mais inégal, est le dans l'ancien Manuscrit τὸ δ' ἐν partage d'un Esprit sublime: il faut ὑπεροχῇ πολλῇ, πλὴν ἔχ' ὁμότονον, que l'Art vienne au secours de la Nature. BOIVIN.

est bien difficile qu'une haute élévation à la longue se soutienne, & garde toujours un ton égal, il faut que l'Art vienne au secours de la Nature; parce qu'en effet c'est leur parfaite alliance qui fait la souveraine perfection. Voilà ce que nous avons cru être obligés de dire sur les questions qui se sont présentées. Nous laissons pourtant à chacun son jugement libre & entier.

C H A P I T R E X X X I .

Des Paraboles, des Comparaisons, & des Hyperboles.

Pour retourner à notre discours, ¹ les Paraboles & les Comparaisons approchent fort des Métaphores, & ne diffèrent d'elles ² qu'en un seul point
* * * * *

³ Telle est cette Hyperbole: * *Supposé que votre esprit soit dans votre tête, & que vous ne le fouliez pas sous vos talons.* C'est pourquoi il faut bien prendre garde

* *Demosth. ou Hégésippe, de Haloneso, pag. 34. Edit. de Basle.*

CHAP. XXXI. I. *Les Paraboles & les Comparaisons.*) Ce que Longin disoit ici de la différence qu'il y a des Paraboles & des Comparaisons aux Métaphores est entièrement perdu; mais on en peut fort bien suppléer le sens par Aristote, qui dit comme Longin, qu'elles ne diffèrent qu'en une chose, c'est en la seule énonciation: par exemple, quand Platon dit, *que la tête est une citadelle*, c'est une Métaphore, dont on fera aisément une Comparaison, en disant, *que la tête est comme une citadelle*. Il manque encore après cela quelque chose de ce que Longin disoit de la juste borne des Hyperboles, & jusques où il est permis de les pousser. La suite & le passage de Demosthene, ou plutôt d'Hégésippe son Collègue, sont assez comprendre, quelle étoit sa pen-

sée. Il est certain, que les Hyperboles sont dangereuses; & comme Aristote l'a fort bien remarqué, elles ne sont presque jamais supportables que dans la passion. D A C I E R.

2. *Qu'en un seul point.*) Cet endroit est fort défectueux, & ce que l'Auteur avoit dit de ces Figures, manque tout entier. B O I L E A U.

3. Telle est cette Hyperbole: *Supposé que votre esprit soit dans votre tête, & que vous ne le fouliez pas sous vos talons.*) C'est dans l'Oraison de Haloneso, que l'on attribue vulgairement à Demosthene, quoi qu'elle soit d'Hégésippe son Collègue. Longin cite ce passage sans doute pour en condamner l'Hyperbole qui est en effet très-vicieuse; car *un esprit foulé sous les talons*, est une chose bien étrange. Cependant H E R M O G È N E n'a pas

garde jusqu'où toutes ces Figures peuvent être poussées ; parce qu'assez souvent, pour vouloir porter trop haut une Hyperbole, on la détruit. C'est comme une corde d'arc, qui, pour être trop tendue, se relâche ; & cela fait quelquefois un effet tout contraire à ce que nous cherchons.

Ainsi ISOCRATE dans son Panégyrique *, par une sottise ambition de ne vouloir rien dire ⁴ qu'avec emphase, est tombé, je ne fais comment, dans une faute de petit Écolier. Son dessein, dans ce Panégyrique, c'est de faire voir, que les Athéniens ont rendu plus de service à la Grece, que ceux de Lacédémone ; & voici par où il débute ? *Puisque le Discours a naturellement la vertu de rendre les choses grandes, petites ; & les petites, grandes ; qu'il fait donner les graces de la nouveauté aux choses les plus vieilles : & qu'il fait paroître vieilles celles qui sont nouvellement faites.* Est-ce ainsi, dira quelqu'un, ô Isocrate, que vous allez changer toutes choses à l'égard des Lacédémoniens & des Athéniens ? En faisant de cette sorte l'éloge du Discours, il fait proprement un exorde pour exhorter ses Auditeurs à ne rien croire de ce qu'il leur va dire.

C'est pourquoi il faut supposer, à l'égard des Hyperboles, ce que nous avons dit pour toutes les Figures en général, que celles-là sont les meilleures, qui sont entièrement cachées, & qu'on ne prend point pour des Hyperboles. Pour cela donc, il faut avoir soin que ce soit toujours la passion qui les fasse produire au milieu de quelque grande circonstance. Comme par exemple, l'Hyperbole de THUCYDIDE, † à propos des Athéniens qui

* Pag. 42. Édit. de H. Etienne.

† Liv. 7. p. 555. Édit. de H. Etienne.

pas laissé de la louer. Mais ce celui d'Hermogene, & de tous les n'est pas seulement par ce passage, autres Rhéteurs. DACIER. que l'on peut voir, que le jugement ^{4. Qu'avec emphase.] Qu'en ex-} de Longin est souvent plus sûr que agérant. TOLLIVS.

périrent dans la Sicile. 5 Les Siciliens étant descendus en ce lieu, ils y firent un grand carnage, de ceux surtout qui s'étoient jettés dans le fleuve. L'eau fut en un moment corrompue du sang de ces Misérables; & néanmoins toute bourbeuse & toute sanglante qu'elle étoit, ils se battoient pour en boire. Il est assez peu croyable que des hommes boivent du sang & de la boue, & se battent même pour en boire; & tontefois la grandeur de la passion, au milieu de cette étrange circonstance, ne laisse pas de donner une apparence de raison à la chose. Il en est de même de ce que dit HERODOTE * de ces Lacédémoniens, qui combattirent au Pas des Thermopyles. 6 Ils se dé-

* Liv. 7. p. 458. Édit. de Francfort.

5. Les Siciliens étant descendus en ce lieu, &c.] Ce passage est pris du septieme Livre. Thucydide parle ici des Athéniens qui en se retirant sous la conduite de Nicias furent attrapés par l'armée de Gylippe & par les troupes des Siciliens près du fleuve Asinarus aux environs de la ville Neetum; mais dans le texte, au lieu de dire les Lacédémoniens étant descendus, Thucydide écrit οἱ τε Πελοποννήσιοι ἐπικαταβάντες, & non pas οἱ τε γὰρ Συρακῆσιοι, comme il y a dans Longin. Par ces Péloponnésiens Thucydide entend les troupes de Lacédémone conduites par GYLIPPE, & il est certain, que dans cette occasion les Siciliens tiroient sur Nicias de dessus les bords du fleuve, qui étoient hauts & escarpés, les seules troupes de Gylippe descendirent dans le fleuve, & y firent tout ce carnage des Athéniens. DACIER.

6. Ils se défendirent encore quelque temps.) Ce passage est fort clair. Cependant c'est une chose surprenante, qu'il n'ait été entendu ni de Laurent Valle, qui a traduit Herodote, ni des Traducteurs de Longin, ni de ceux qui ont fait des notes sur cet Auteur. Tout cela, faute d'avoir pris garde, que le verbe κατα-

χῶω veut quelquefois dire enterrer. Il faut voir les peines que se donne Mr. le Févre, pour restituer ce passage, auquel, après bien du changement, il ne sauroit trouver de sens qui s'accorde à Longin, prétendant, que le texte d'Herodote étoit corrompu dès le temps de notre Rhéteur, & que cette beauté qu'un si savant Critique y remarque, est l'ouvrage d'un mauvais Copiste, qui y a mêlé des paroles qui n'y étoient point. Je ne m'arrêterai point à réfuter un discours si peu vraisemblable. Le sens que j'ai trouvé, est si clair & si infallible, qu'il dit tout. BOITTEAU.

IBID. Ils se défendirent encore quelque temps.) Mr. Despreaux a expliqué ce passage au pied de la lettre, comme il est dans Longin, & il assure dans sa remarque, qu'il n'a point été entendu, ni par les Interpretes d'Herodote, ni par ceux de Longin; & que Mr. le Févre, après bien du changement, n'y a su trouver de sens. Nous allons voir, si l'explication qu'il lui a donnée lui-même, est aussi sûre & aussi infallible qu'il l'a cru. Herodote parle de ceux qui, au Déroit des Thermopyles, après s'être retranchés sur un petit poste

fendirent encore quelque temps en ce lieu avec les armes qui leur restoient, & avec les mains & les dents;

H ij

élevé, soutinrent tout l'effort des Perses, jusques à ce qu'ils furent accablés & comme ensevelis sous leurs traits. Comment peut-on donc concevoir, que des gens postés & retranchés sur une hauteur se défendent avec les dents contre des ennemis qui tirent toujours, & qui ne les attaquent que de loin. Mr. le Févre, a qui cela n'a pas paru possible, a mieux aimé suivre toutes les éditions de cet Historien, où ce passage est ponctué d'une autre manière, & comme je le mets ici : *ἐν τῷ τῷ σφέας τῷ χάρα ἀλεξομένους μαχαίρησι τῆσιν αὐτέων, τὰ ἐτύγχανον ἐτι περιῆσαι, καὶ χερσὶ καὶ σώμασι κατέχωσαν οἱ βάρβαροι βάλαντες.* Et au lieu de *χερσὶ καὶ σώμασι*, il a cru qu'il falloit corriger *χερμαδίοις καὶ δόρασι*, en le rapportant à *κατέχωσαν*: Comme ils se défendoient encore dans le même lieu avec les épées qui leur restoient, les Barbares les accablèrent de pierres & de traits. Je trouve pourtant plus vrai-semblable, qu'Herodote avoit écrit *λάεσι καὶ δόρασι*. Il avoit sans doute en vûe ce vers d'Homere du III. de l'Iliade :

Ἰοῖσιν τε τιτυσκομένοι λάεσσι τ' ἐβαλλον.

Ils les chargeoient à coups de pierres & de traits :

La corruption de *λάεσι* en *χερσὶ* étant très-facile. Quoi qu'il en soit, on ne peut pas douter, que ce ne soit le véritable sens. Et ce qu'Herodote ajoute le prouve visiblement. On peut voir l'endroit dans la Section 125. du Liv. VII. D'ailleurs Diodore, qui a décrit ce combat, dit que les Perses environnerent les Lacédémoniens, & qu'en les attaquant de loin ils les percerent tous

à coups de fleches & de traits. A toutes ces raisons Mr. Despreaux ne fauroit opposer que l'autorité de Longin, qui a écrit & entendu ce passage de la même manière dont il l'a traduit ; mais je réponds, comme Mr. le Févre, que dès le temps même de Longin ce passage pouvoit être corrompu : que Longin étoit homme, & que par conséquent il a pu faillir aussi bien que Demosthene, Platon, & tous ces grands Héros de l'antiquité, qui ne nous ont donné des marques qu'ils étoient hommes, que par quelques fautes, & par leur mort. Si on veut encore se donner la peine d'examiner ce passage, on cherchera, si je l'ose dire, Longin dans Longin même. En effet, il ne rapporte ce passage que pour faire voir la beauté de cette Hyperbole, *des hommes se défendent avec les dents contre des gens armés*, & cependant cette Hyperbole est puérile, puisque lors qu'un homme a approché son ennemi, & qu'il l'a saisi au corps, comme il faut nécessairement en venir aux prises pour employer les dents, il lui a rendu ses armes inutiles, ou même plutôt incommodes. De plus, ceci, *des hommes se défendent avec les dents contre des gens armés*, ne présuppose pas, que les uns ne puissent être armés comme les autres ; & ainsi la pensée de Longin est froide, parce qu'il n'y a point d'opposition sensible entre des gens qui se défendent avec les dents & des hommes qui combattent armés. Je n'ajouterai plus que cette seule raison, c'est que si l'on suit la pensée de Longin, il y aura encore une fausseté dans Herodote, puisque les Historiens remarquent que les Barbares étoient armés à la légère avec de petits boucliers, & qu'ils étoient par conséquent exposés aux coups des Lacédémoniens, quand ils approchoient des retranchemens, au lieu que ceux-ci étoient bien

jusqu'à ce que les Barbares, tirant toujours, les eussent comme ensevelis sous leurs traits. Que dites-vous de cette Hyperbole? Quelle apparence que des hommes se défendent avec les mains & les dents contre des gens armés; 7 & que tant de personnes soient ensevelies sous les traits de leurs Ennemis? Cela ne laisse pas néanmoins d'avoir de la vraisemblance; parce que la chose ne semble pas recherchée pour l'Hyperbole; mais que l'Hyperbole semble naître du sujet même. En effet, pour ne me point départir de ce que j'ai dit, un remède infailible pour empêcher que les hardieffes ne choquent, c'est de ne les employer que dans la passion, & aux endroits à peu près qui semblent les demander. Cela est si vrai, que dans le Comique on dit des choses qui sont absurdes d'elles-mêmes, & qui ne laissent pas toutefois de passer pour vraisemblables, à cause qu'elles émeuvent la passion, je veux dire, qu'elles excitent à rire. En effet, le Rire est une passion de l'ame, causée par le plaisir. Tel est ce trait d'un Poète

armés, ferrés en peloton, & tous couverts de leurs larges boucliers.
DACIER.

τοξέμασιν, ἤκαστε, &c. on pourroit aussi lire βέλεσι, καὶ τοξέμασι.
TOLLIUS.

IBID. *Ils se défendirent.*] Je me suis servi dans ma Traduction Latine du mot *tumulaverunt*, pour expliquer le Grec *κατέχασαν*. Je suis néanmoins de même sentiment que Mr. le Févre & Mr. Dacier: hormis que je n'approuve pas le mot *χερμαδίοισι*, ni aussi l'autre *λάεσι*: mais au lieu de *καὶ χερσὶ, καὶ σώμασι*, je remets *τοῖσι οἰτεύμασι*, ou *τοξέμασι*. PHILOSTRATE dans la VIE D'APOLLONIUS de Tyane, liv. iv. ch. VII: Ἐπὶ γὰρ τὸν κολωνὸν βαδίζων, ἐφ' ἧ λέγονται οἱ Λακεδαιμόνιοι περιχασθῆναι τοῖς

7. *Et que tant de personnes soient ensevelies.*] Les Grecs dont parle ici Herodoté étoient en fort petit nombre, Longin n'a donc pu écrire & que tant de personnes, &c. D'ailleurs de la manière que cela est écrit, il semble, que Longin trouve cette Métaphore excessive, plutôt à cause du nombre des personnes qui sont ensevelies sous les traits, qu'à cause de la chose même, & cela n'est point; car au contraire Longin dit clairement, *quelle Hyperbole!* combattre avec les dents contre des gens armés? & celle-ci encore, être accablé sous les traits? cela ne laisse pas néanmoins, &c. DACIER.

Comique: * *Il possédoit une Terre à la Campagne, & qui n'étoit pas plus grande qu'une Épitre de Lacédémonien.*

Au reste, on se peut servir de l'Hyperbole, aussi bien pour diminuer les choses que pour les agrandir: car l'Exagération est propre à ces deux différens effets; & le *Diasyrme* †, qui est une espèce d'Hyperbole, n'est, à le bien prendre, que l'exagération d'une chose basse & ridicule.

CHAPITRE XXXII.

De l'Arrangement des Paroles.

Des cinq parties, qui produisent le Grand, comme nous avons supposé d'abord, il reste encore la cinquième à examiner; c'est-à-savoir, la Composition & l'Arrangement des Paroles. Mais, comme nous avons déjà donné deux volumes de cette matière, où nous avons suffisamment expliqué tout ce qu'une longue spéculation nous en a pu apprendre; nous nous contenterons de dire ici ce que nous jugeons absolument nécessaire à notre sujet; comme par exemple, que l'Harmonie ¹ n'est pas simple-

H iij

* V. STRABON, l. 1. p. 36. Éd. de Paris. † Διασυρμός.

8. *Qui n'étoit pas plus grande qu'une Épitre de Lacédémonien.*) J'ai suivi la restitution de Casaubon.

BOILEAU.
CHAP. XXII. I. *N'est pas simplement un agrément.*) Les Traducteurs n'ont point conçu ce passage, qui sûrement doit être entendu dans mon sens, comme la suite du Chapitre le fait assez connoître. *Ἐπίγειον* veut dire un effet & non pas un moyen, n'est pas simplement un effet de la nature de l'homme.

BOILEAU.
I B I D. *N'est pas simplement &c.*) Mr. Despreaux assure dans ses Remarques, que ce passage doit être entendu comme il l'a expliqué; mais je ne suis pas de son avis, & je trouve qu'il s'est éloigné de la pen-

sée de Longin, en prenant le mot Grec. *organum* pour un instrument, comme une flûte, une lyre, au lieu de le prendre dans le sens de Longin pour un organe, comme nous disons pour une cause, un moyen. Longin dit clairement, *l'harmonie n'est pas seulement un moyen naturel à l'homme pour persuader & pour inspirer le plaisir, mais encore un organe, un instrument merveilleux pour élever le courage & pour émouvoir les passions.* C'est, à mon avis, le véritable sens de ce passage. Longin vient ensuite aux exemples de l'harmonie de la flûte & de la lyre, quoi que ces organes, pour émouvoir & pour persuader, n'approchent point des moyens qui sont propres & naturels à l'homme, &c. DACIER.

ment un agrément que la Nature a mis dans la voix de l'homme, pour persuader & pour inspirer le plaisir: ² mais que dans les instrumens même inanimés, c'est un moyen merveilleux ³ pour élever le courage, & pour émouvoir les passions.

Et de vrai, ne voyons-nous pas que le son des flûtes émeut l'ame de ceux qui l'écoutent, & les remplit de fureur, comme s'ils étoient hors d'eux-mêmes? Que leur imprimant dans l'oreille le mouvement de sa cadence, il les contraint de la suivre, & d'y conformer en quelque sorte le mouvement de leur corps. Et non seulement le son des flûtes, ⁴ mais presque tout ce qu'il y a de différens sons au monde, comme par exemple, ceux de la Lyre,

IBID. *N'est pas simplement.*) Mr. Dacier a raison ici de rejeter le sentiment de Mr. Despreaux. Qu'on regarde ma Traduction, & mes Remarques Latines: & on verra, que ma conjecture a beaucoup de vraisemblance. Même Mr. Despreaux a très-bien exprimé le mot *μεγαληγορίας*, que je préfère au *μετ' ελευθερίας*. TOLLIVS.

2. *Mais que dans &c.*) Cela ne se trouve pas dans le Grec. Lisez donc: *Mais que c'est un moyen merveilleux pour rendre le discours sublime, & pour émouvoir les passions. Car ce n'est pas la flûte seulement qui émeut, &c. mais presque tout ce &c.*) TOLLIVS.

3. *Pour élever le courage, & pour émouvoir les passions.*) Il y a dans le Grec *μετ' ελευθερίας και πάθης*: c'est ainsi qu'il faut lire & non point *ετι ελευθερίας*, &c. Ces paroles veulent dire: *Qu'il est merveilleux de voir des instrumens inanimés avoir en eux un charme pour émouvoir les passions, & pour inspirer la noblesse de courage. Car c'est ainsi qu'il faut entendre ελευθερία. En effet, il est certain, que la trompette, qui est un instrument, sert à reveiller le courage dans la guerre. J'ai ajouté le mot d'inanimés, pour*

éclaircir la pensée de l'Auteur, qui est un peu obscure en cet endroit. *Ὀργانون*, absolument pris, veut dire toutes sortes d'instrumens musicaux & inanimés, comme le prouve fort bien Henri Étienne. BOILEAU.

4. *Mais presque tout ce qu'il y a de différens sons au monde.*) *Καν' αλλοις ὅσοι παντάπασι*: Tollivus veut qu'on lise, *ἀλλά και ὅσοι παντάπασι και ἐπει*, &c. Certainement, il y a faute dans le texte, & il est impossible d'y faire un sens raisonnable sans corriger. Je suis persuadé, que Longin avoit écrit *καν' αμουςοι η παντάπασι*, *licet imperitus sit omnino*, ou, *licet a Musis omnino alienus sit*. La flûte, dit Longin, force celui qui l'entend, fut-il ignorant & grossier, n'eut-il aucune connoissance de la Musique, de se mouvoir en cadence, & de se conformer au son mélodieux de l'instrument. L'ancien Manuscrit, quoique fautif en cet endroit, autorise la nouvelle correction: Car on y lit, *καν' αλλουσόση*; ce qui ressemble fort à *καν' αμουςος η*, sur-tout si on écrit en majuscules, sans accent, sans esprit, & sans di-

font cet effet. Car bien qu'ils ne signifient rien d'eux-mêmes, néanmoins, par ces changemens de tons, qui s'entrechoquent les uns les autres, & par le mélange de leurs accords, souvent, comme nous voyons, ils causent à l'ame un transport & un ravissement admirable. Cependant ce ne sont que des images & de simples imitations de la voix, qui ne disent & ne persuadent rien; n'étant, s'il faut parler ainsi, que des sons bâtards, & non point, comme j'ai dit, des effets de la nature de l'homme. Que ne dirons-nous donc point de la Composition, qui est en effet comme l'harmonie du discours, dont l'usage est naturel à l'homme, qui ne frappe pas simplement l'oreille, mais l'esprit: qui remue tout à la fois tant de différentes sortes de noms, de pensées, de choses, tant de beautés & d'élégances, avec lesquelles notre ame a comme une espèce de liaison & d'affinité; qui par le mélange & la diversité des sons, insinue dans les esprits, inspire à ceux qui écoutent, les passions mêmes de l'Orateur, & qui bâtit sur ce sublime amas de paroles, ce Grand & ce Merveilleux que nous cherchons? Pouvons-nous, dis-je, nier qu'elle ne contribue beaucoup à la grandeur, à la majesté, à la magnificence du discours & à toutes ces autres beautés qu'elle renferme en soi; &

H iv

distinction de mots, comme on écrivait autrefois, & comme il est certain que Longin avoit écrit, ΚΑΝΑΜΟΥΣΟΣΗ. Entre ΚΑΝΑΜΟΥΣΟΣΗ & ΚΑΝΑΛΛΟΥΣΟΣΗ, il n'y a de différence que de la lettre M aux deux A: différence très-légère, où les Copistes se peuvent aisément tromper. BOIVIN.

5. Cependant ce ne sont que des images.) Longin, à mon sens, n'a garde de dire que les instrumens, comme la trompette, la lyre, la flûte, ne disent & ne persuadent rien. Il dit: Cependant ces imita-

tions ne sont que des organes bâtards pour persuader, & n'approchent point du tout de ces moyens qui, comme j'ai déjà dit, sont propres & naturels à l'homme. Longin veut dire, que l'harmonie qui se tire des différens sons d'un instrument, comme de la lyre ou de la flûte, n'est qu'une foible image de celle qui se forme par les différens sons, & par la différente flexion de la voix; & que cette dernière harmonie, qui est naturelle à l'homme, a beaucoup plus de force que l'autre, pour persuader & pour émouvoir. C'est ce qu'il seroit fort aisé de prouver par des exemples. DACIER.

qu'ayant un empire absolu sur les esprits, elle ne puisse en tout temps les ravir & les enlever? Il y auroit de la folie à douter d'une vérité si universellement reconnue, ⁶ & l'expérience en fait foi.

6. *Et l'expérience en fait foi.*) L'Auteur justifie ici sa pensée par une période de Demosthene *, dont il fait voir l'harmonie & la beauté. Mais, comme ce qu'il en dit, est entièrement attaché à la Langue Grecque, j'ai cru, qu'il valoit mieux le passer dans la Traduction, & le renvoyer aux Remarques, pour ne point effrayer ceux qui ne savent point le Grec. En voici donc l'explication. Ainsi cette pensée que Demosthene ajoute, après la lecture de son Decret, paroît fort sublime, & est en effet merveilleuse. Ce Decret, dit-il, a fait évanouir le peril qui environnoit cette ville, comme un nuage qui se dissipe de lui-même. Τῆτο τὸ ψήφισμα τὸν τότε τῆ πόλει περισσάντα κίνδυνον παρελθεῖν ἐποίησεν, ὡσπερ νέφος. Mais il faut avouer, que l'harmonie de la période ne cède point à la pensée. Car elle va toujours de trois temps en trois temps, comme si c'étoient tous Dactyles, qui sont les pieds les plus nobles & les plus propres au Sublime: & c'est pourquoi le vers Héroïque, qui est le plus beau de tous les vers, en est composé. En effet, si vous ôtez un mot de sa place, comme si vous mettiez τῆτο τὸ ψήφισμα ὡσπερ νέφος ἐποίησε τὸν τότε κίνδυνον παρελθεῖν, ou si vous en retranchez une seule syllabe, comme ἐποίησε παρελθεῖν ὡς νέφος, vous connoîtrez aisément, combien l'harmonie contribue au Sublime. En effet, ces paroles, ὡσπερ νέφος, s'appuyant sur la première syllabe qui est longue, se prononcent à quatre reprises: De sorte que, si vous en ôtez une syllabe, ce retranchement fait, que la période est tronquée. Que si au contraire vous en ajoutez une, comme παρελθεῖν ἐποίησεν ὡσπερ τε νέφος, c'est bien le même

sens; mais ce n'est plus la même cadence: parce que la période s'arrêtant trop long-temps sur les dernières syllabes, le Sublime, qui étoit serré auparavant, se relâche & s'affoiblit. Au reste, j'ai suivi dans ces derniers mots, l'explication de Mr. le Fèvre, & ajoute comme lui, τῆς ἄωσπερ. BOILEAU.

IBID. *Et l'expérience en fait foi* ****) Longin rapporte après ceci un passage de Demosthene que Mr. Despreaux a rejeté dans ses Remarques, parce qu'il est entièrement attaché à la Langue Grecque. Le voici: τῆτο τὸ ψήφισμα τὸν τότε τῆ πόλει περισσάντα κίνδυνον παρελθεῖν ἐποίησεν ὡσπερ νέφος. Comme ce Rhéteur assure, que l'harmonie de la période ne cède point à la beauté de la pensée, parce qu'elle est toute composée de nombres dactyliques; je crois qu'il ne fera pas inutile d'expliquer ici cette harmonie & ces nombres, vu même que le passage de Longin est un de ceux que l'on peut traduire fort bien au pied de la lettre, sans entendre la pensée de Longin, & sans connoître la beauté du passage de Demosthene. Je vais donc tâcher d'en donner au Lecteur une intelligence nette & distincte; & pour cet effet je distribuerais d'abord la période de Demosthene dans ces nombres dactyliques, comme Longin les a entendus,

- υ υ - υ υ - υ υ
 (τῆτο τὸ) ψήφισμα) τὸν τότε
 - υ υ υ υ - υ
 τῆ πόλει) περισσάν) τα)
 - υ υ υ υ - υ υ - υ
 κίνδυνον) παρελθεῖν) ἐποίη) σεν)
 - υ υ υ
 (ὡσπερ νέφος.)

* De Corona, p. 340. Édit. de Bâle.

Au reste, il en est de même des discours que des corps, qui doivent ordinairement leur principale excellence à l'assemblage & à la juste proportion de leurs membres: de sorte même qu'encore qu'un membre séparé de l'autre n'ait rien en soi de remarquable, tous ensemble ne laissent pas de faire un corps parfait. Ainsi les parties du Sublime étant divisées, le Sublime se dissipe entièrement; au lieu

H v

Voilà neuf nombres dactyliques en tout. Avant que de passer plus avant, il est bon de remarquer, que beaucoup de gens ont fort mal entendu ces nombres dactyliques, pour les avoir confondus avec les mètres ou les pieds que l'on appelle Dactyles. Il y a pourtant bien de la différence. Pour le nombre dactylique, on n'a égard qu'au temps & à la prononciation: & pour le dactyle, on a égard à l'ordre & à la position des lettres, de sorte qu'un même mot peut faire un nombre dactylique sans être pourtant un Dactyle, comme cela paroît par (*Ψήφισμα*) τῆ πόλει παρελθεῖν. Mais revenons à notre passage. Il n'y a plus que trois difficultés qui se présentent: la première, que ces nombres devant être de quatre temps, d'un long qui en vaut deux, & de deux courts; le second nombre de cette période *Ψήφισμα*, le quatrième, le cinquième & quelques autres paroissent en avoir cinq; parce que dans *Ψήφισμα* la première syllabe étant longue, en vaut deux, la seconde étant aussi longue en vaut deux autres, & la troisième brève, un, &c. A cela je réponds, que dans les Rythmes, ou nombres, comme je l'ai déjà dit, on n'a égard qu'au temps & à la voyelle, & qu'ainsi *φίς* est aussi bref que *μα*. C'est ce qui paroitra clairement par ce seul exemple de QUINTILIEN, qui dit, que la seconde syllabe d'*agrestis* est brève. La seconde difficulté naît de ce précepte de Quintilien, qui dit dans le Chapitre IV. du Livre IX. *Que quand*

la période commence par une sorte de rythme ou de nombre, elle doit continuer dans le même rythme jusques à la fin. Or dans cette période de Demosthene le nombre semble changer, puisque tantôt les longues & tantôt les brèves sont les premières. Mais le même Quintilien ne laisse aucun doute là-dessus, si l'on prend garde à ce qu'il a dit auparavant: *Qu'il est indifférent au rythme dactylique d'avoir les deux premières ou les deux dernières brèves, parce que l'on n'a égard qu'aux temps, & à ce que son élévation soit de même nombre que sa position.* Enfin, la troisième & dernière difficulté vient du dernier rythme *ὡσπερ νέφος*, que Longin fait de quatre syllabes, & par conséquent de cinq temps, quoique Longin assure, qu'il se mesure par quatre. Je réponds, que ce nombre ne laisse pas d'être dactylique comme les autres, parce que le temps de la dernière syllabe est superflu & compté pour rien, comme les syllabes qu'on trouve de trop dans les vers qui de là sont appelés *hyper-mètres*. On n'a qu'à écouter Quintilien: *Les rythmes reçoivent plus facilement des temps superflus, quoique la même chose arrive aussi quelquefois aux mètres.* Cela suffit pour éclaircir la période de Demosthene, & la pensée de Longin. J'ajouterai pourtant encore, que DEMETRIUS PHALEREUS a cité ce même passage de Demosthene, & qu'au lieu de *περισάντα*, il a lu *ἐπιόντα*, ce qui fait le même effet pour le nombre, DACIER.

que venant à ne former qu'un corps par l'assemblage qu'on en fait, & par cette liaison harmonieuse qui les joint, le seul tour de la période leur donne du son & de l'emphase. C'est pourquoi on peut comparer le Sublime dans les périodes, à un festin par écot, auquel plusieurs ont contribué. Jusques-là qu'on voit beaucoup de Poètes & d'Écrivains, qui n'étant point nés au Sublime, n'en ont jamais manqué néanmoins; bien que pour l'ordinaire ils se servissent de façons de parler basses, communes, & fort peu élégantes. En effet, ils se soutiennent par ce seul arrangement de paroles, qui leur enfle & grossit en quelque sorte la voix: si bien qu'on ne remarque point leur bassesse. 7 PHILISTE est de ce nombre. Tel est aussi ARISTOPHANE en quelques endroits, & EURIPIDE en plusieurs, comme nous l'avons déjà suffisamment montré. Ainsi quand Hercule, dans cet Auteur *, après avoir tué ses enfans, dit :

*Tant de maux à la fois 8 sont entrés dans mon ame,
Que je n'y puis loger de nouvelles douleurs :*

cette pensée est fort triviale. Cependant il la rend noble par le moyen de ce tour, qui a quelque chose de musical & d'harmonieux. Et certainement, pour peu que vous renversiez l'ordre de la période, vous verrez manifestement, combien Euripide est plus heureux dans l'arrangement de ses paroles, que

* *Hercule furieux, v. 1245.*

7. *Philiste est de ce nombre.*) Le nom de ce Poète est corrompu dans Longin; il faut lire PHILISCUS, & non pas *Philistus*. C'étoit un Poète Comique, mais on ne fauroit dire précisément, en quel temps il a vécu. DACIER.

IBID. *Philiste est de ce nombre.*) Mr. Dacier a raison de préférer ici *Philiscus* à *Philistus*. Mais ce pour-

roit bien être aussi ce Philiscus de Corfou, un des sept Tragiques du second rang, qui a vécu sous Philadelphe, & a été Prêtre de Bacchus. TOLLIVS.

CHANG. S. *Sont entrés dans mon ame.*) Édition de 1683. Les éditions précédentes portoient : *Ont assiégué mon ame.*

dans le sens de ses pensées. De même, dans sa Tragédie, intitulée : *9 Dircé trainée par un Taureau* *,

Il tourne aux environs dans sa route incertaine :

Et courant en tous lieux où sa rage le mene.

Traîne après soi la femme, & l'arbre & le rocher.

Cette pensée est fort noble à la vérité ; mais il faut avouer, que ce qui lui donne plus de force, c'est cette harmonie qui n'est point précipitée, ni emportée comme une masse pesante, mais dont les paroles se soutiennent les unes les autres, & où il y a plusieurs pauses. En effet, ces pauses sont comme autant de fondemens solides, sur lesquels son discours s'appuye & s'éleve.

CHAPITRE XXXIII.

De la mesure des Periodes.

Au contraire, il n'y a rien qui rabaisse davantage le Sublime que ces nombres rompus, & qui se prononcent vite ; tels que sont les Pyrrhiques, les Trochées & les Dichorées, qui ne sont bons que pour la danse. En effet, toutes ces sortes de pieds & de mesures n'ont qu'une certaine mignardise & un petit agrément, qui a toujours le même tour, & qui n'émeut point l'ame. Ce que j'y trouve de pire, c'est que comme nous voyons que naturellement ceux à qui l'on chante un air ne s'arrêtent point au

† *Dircé*, ou *Antiope*, Tragédie perdue. V. les *Fragm.* de Mr. BARNES, p. 519.

CHANG. 9. *Dircé trainée par un Taureau.*) Cette correction fut faite dans l'Édition de 1701. Mr. Despreaux avoit traduit dans ses premières Éditions : *Dircé emportée* &c. Surquoi Mr. Dacier fit cette Remarque, que Mr. Despreaux a suivie : „Longin dit, *trainée par un Taureau* ; & il falloit conserver ce mot, parce qu'il explique l'histoire de *Dircé*, que *Zéthus* & *Amphion* attacherent par les cheveux à la queue d'un *Taureau*, pour se venger des maux qu'elle & son mari *Lycus* avoient faits à *Antiope* leur mere.

sens des paroles, & sont entraînés par le chant :
 1 de même, ces paroles mesurées n'inspirent point à l'esprit les passions qui doivent naître du discours ; & impriment simplement dans l'oreille le mouvement de la cadence. Si bien que comme l'Auditeur prévoit d'ordinaire cette chute qui doit arriver, il va au devant de celui qui parle, & le prévient, marquant, comme en une danse, 2 la chute avant qu'elle arrive.

C'est encore un vice qui affoiblit beaucoup le discours, quand les périodes sont arrangées avec trop de soin, ou quand les membres en sont trop courts, & ont trop de syllabes breves, étant d'ailleurs comme joints & attachés ensemble avec des cloux aux endroits où ils se désunissent. Il n'en faut pas moins dire des périodes qui sont trop coupées. Car il n'y a rien qui estropie davantage le Sublime, que de le vouloir comprendre dans un trop petit

CHAP. XXXIII. 1. De même, ces paroles mesurées, &c.) Longin dit : De même, quand les périodes sont si mesurées, l'Auditeur n'est point touché du discours, il n'est attentif qu'au nombre & à l'harmonie : jusques-là que prévoyant les cadences qui doivent suivre, & battant toujours la mesure comme en une danse, il prévient même l'Orateur, & marque la chute avant qu'elle arrive. Au reste, ce que Longin dit ici, est pris tout entier de la Rhétorique d'ARISTOTE, & il peut nous servir fort utilement à corriger l'endroit même d'où il a été tiré. Aristote, après avoir parlé des périodes mesurées, ajoute, τὸ μὲν γὰρ ἀπιθανόν, πεπλάσθαι γὰρ δοκεῖ καὶ ἅμα *** ἐξίσησι προσέχειν γὰρ ποιεῖ τῶ ὁμοίῳ ποτε πάλιν ἤξει *** ὥσπερ ἔν τῶν κηρύκων προλαμβάνουσι τὰ παιδία τὸ, τίνα αἰρεῖται ἐπιτροπον ὁ ἀπελευθερέμενος; Κλέωνα. Dans la première lacune, il faut suppléer af-

sûrement, καὶ ἅμα τῆς ἀκρόντας ἐξίσησι; & dans la seconde, après ἤξει ajouter, ὁ καὶ φθάνοντες προαποδιδῶσι ὥσπερ ἔν, &c. & après ἀπελευθερέμενος, il faut un point interrogatif. Mais c'est ce qui paroitra beaucoup mieux par cette Traduction : Ces périodes mesurées ne persuadent point, car outre qu'elles paroissent étudiées, elles détournent l'Auditeur, & le rendent attentif seulement au nombre & aux chûtes, qu'il marque même par avance : comme on voit les enfans se hâter de répondre Cléon, avant que les Huissiers ayent achevé de crier, qui est le Patron que veut prendre l'affranchi ? Le savant VICTORIUS est le seul qui ait soupçonné que ce passage d'Aristote étoit corrompu, mais il n'a pas voulu chercher les moyens de le corriger. DACIER.

CHANG. 2. La chute, avant qu'elle arrive.) La cadence, avant &c. dans les premières éditions.

espace. Quand je défends néanmoins de trop couper les périodes, je n'entends pas parler de celles³ qui ont leur juste étendue, mais de celles qui sont trop petites, & comme mutilées. En effet, de trop couper son style, cela arrête l'esprit; au lieu⁴ que de le diviser en périodes, cela conduit le Lecteur. Mais le contraire en même temps apparoît des périodes trop longues; et toutes ces paroles recherchées pour allonger mal-à-propos un discours, sont mortes & languissantes.

CHAPITRE XXXIV.

De la bassesse des Termes.

U ne des choses encore qui avilit autant le discours, c'est la bassesse des termes. Ainsi nous voyons dans HERODOTE * une description de tempête, qui est divine pour le sens: mais il y a mêlé des mots extrêmement bas; comme quand il dit, ¹ *La Mer commençant à bruire.* Le mauvais son de ce mot: *bruire*, fait perdre à sa pensée une partie de ce qu'elle avoit de grand. *Le vent*, dit-il en un autre endroit, *les balotta fort, & ceux qui furent dispersés par la tempête, firent une fin peu agréable.* Ce mot *balotter* est bas; & l'épithète de *peu agréable* n'est point propre pour exprimer un accident comme celui-là.

De même, l'Historien THÉOPOMPUS † a fait une peinture de la descente du Roi de Perse dans l'Égypte, qui est miraculeuse d'ailleurs; mais

* Liv. 7. pag. 446. & 448. Édition de Francfort. † Livre perdu.

3. Qui ont leur juste étendue.) Qui commencent à bouillonner, ζεσάσσης: n'ont pas leur juste étendue périodique. mais le mot de bouillonner n'a point de mauvais son en notre Langue, & TOLLIUS.

4. Que de le diviser en périodes.) Au lieu qu'une louable brièveté le conduit & l'éclaire. TOLLIUS. Je me suis donc servi du mot *bruire*, qui est bas, & qui exprime le

CHAP. XXXIV. 1. *La Mer commençant à bruire.*] Il y a dans le Grec, *mence à bouillonner.* BOILEAU.

il a tout gâté par la bassesse des mots qu'il y a mêlé. *Y a-t'-il une Ville, dit cet Historien, & une Nation dans l'Asie, qui n'ait envoyé des Ambassadeurs au Roi ? Y a-t'-il rien de beau & de précieux qui croisse, ou qui se fabrique en ces Pays, dont on ne lui ait fait des présens ? Combien de tapis & de vestes magnifiques, les unes rouges, les autres blanches, & les autres historiées de couleurs ? Combien de tentes dorées, & garnies de toutes les choses nécessaires pour la vie ? Combien de robes & de lits somptueux ? Combien de vases d'or & d'argent enrichis de pierres précieuses, ou artistement travaillés ? Ajoutez à cela un nombre infini d'armes étrangères & à la Grecque : une foule incroyable de bêtes de voiture, & d'animaux destinés pour les sacrifices : des boisseaux * remplis de toutes les choses propres pour réjouir le goût : 2 des armoires & des sacs pleins de papier, & de plusieurs autres ustenciles ; & une si grande quantité de viandes salées de toutes sortes d'animaux, que ceux qui les voyoient de loin, pensoient que ce fussent des collines qui s'élevassent de terre.*

3 De la plus haute élévation il tombe dans la dernière bassesse, à l'endroit justement où il devoit le plus s'élever. Car mêlant mal-à-propos dans la pompeuse description de cet appareil, des boisseaux, des ragoûts & des sacs, il semble, qu'il fasse la peinture d'une cuisine. Et comme si quelqu'un avoit toutes ces choses à arranger, & que parmi des tentes & des vases d'or, au milieu de l'argent & des diamans, il mît en parade des sacs & des boisseaux, cela feroit un vilain effet à la vûe. Il en est de

* V. Athenée, liv. 2. p. 67. Édition de Lyon.

2. Des armoires & des sacs pleins de papier.) Théopompus n'a point dit des sacs pleins de papier, car ce papier n'étoit point dans les sacs ; mais il a dit, des armoires, des sacs, des rames de papier, &c. & par ce papier il entend du gros papier pour envelopper les drogues

& les épiceries dont il a parlé. DACIER.

3. De la plus haute &c.) Je préférerois, des hautes pensées, il descend aux basses : tout au contraire des préceptes de l'Art, qui nous enseigne d'élever toujours le discours de plus en plus. TOLLIVS.

même des mots bas dans le discours, & ce sont comme autant de taches & de marques honteuses, qui flétrissent l'expression. Il n'avoit qu'à détourner un peu la chose, & dire en général, à propos de ces montagnes de viandes salées, & du reste de cet appareil: qu'on envoya au Roi des chameaux & plusieurs bêtes de voiture chargées de toutes les choses nécessaires pour la bonne chère & pour le plaisir; ou des monceaux de viandes les plus exquisés, & tout ce qu'on fauroit s'imaginer de plus ragoûtant & de plus délicieux: ou, si vous voulez, tout ce que les Officiers de table & de cuisine pouvoient souhaiter de meilleur pour la bouche de leur Maître. Car il ne faut pas d'un discours fort élevé passer à des choses basses & de nulle considération, à moins qu'on n'y foit forcé par une nécessité bien pressante. Il faut que les paroles répondent à la majesté des choses dont on traite; & il est bon en cela d'imiter la Nature, qui en formant l'homme, n'a point exposé à la vûe ces parties qu'il n'est pas honnête de nommer, & par où le corps se purge: mais, pour me servir des termes de XENOPHON *, 4 a caché & détourné ces égouts le plus loin qu'il lui a été possible, de peur que la beauté de l'animal n'en fut souillée. Mais il n'est pas besoin

* Liv. 1. des Mémoires, pag. 726. Édition de Leunclav.

4. A caché & détourné ces égouts.) pour ne point souiller la beauté de l'animal. DACIER.
 IBID. A caché, & détourné ces égouts.) Ciceron a fort bien suivi Xenophon, lib. 1. de Officiis: *Principio, corporis nostri magnam naturam ipsa videtur habuisse rationem, quæ formam nostram, reliquamque figuram, in qua esset species honesta, eam posuit in promptu: quæ partes autem corporis ad naturam necessitatem data, aspectum essent deforme habituræ, atque turpem, eas contexit atque abdidit. Hanc naturam tam diligentem fabricam imitata est hominum verecundia, &c.* TOLLIVS.

d'examiner de si près toutes les choses qui rabaissent le discours. En effet, puisque nous avons montré ce qui sert à l'élever & à l'ennoblir, il est aisé de juger qu'ordinairement le contraire est ce qui l'avilit & le fait ramper.

C H A P I T R E X X X V .

Des causes de la décadence des Esprits.

Il ne reste plus, mon cher Terentianus, qu'une chose à examiner. C'est la question que me fit, il y a quelques jours, un Philosophe. Car il est bon de l'éclaircir; & je veux bien, pour votre satisfaction particulière, l'ajouter encore à ce Traité.

Je ne saurois assez m'étonner, me disoit ce Philosophe, non plus que beaucoup d'autres, d'où vient que dans notre siècle il se trouve assez d'Orateurs qui savent manier un raisonnement, & qui ont même le style oratoire: qu'il s'en voit, dis-je, plusieurs qui ont de la vivacité, de la netteté, & sur-tout de l'agrément dans leurs discours: mais qu'il s'en rencontre si peu qui puissent s'élever fort haut dans le Sublime: tant la stérilité maintenant est grande parmi les esprits. N'est-ce point, poursuivoit-il, ce qu'on dit ordinairement, que c'est le Gouvernement populaire qui nourrit & forme les grands génies, puisqu'enfin jusqu'ici tout ce qu'il y a presque eu d'Orateurs habiles, ont fleuri, & sont morts avec lui? En effet, ajoûtoit-il, n'y a peut-être rien qui élève davantage l'ame des grands Hommes que la liberté, ni qui excite & réveille plus puissamment en nous ce sentiment naturel qui nous porte à l'émulation, & cette noble ardeur de se voir élevé au dessus des autres. Ajoûtez, que les prix qui se proposent dans
les

C H A P . X X X V . C H A N G . I . *instruction &c. on lisoit ainsi avant Pour votre satisfaction.) Pour votre* l'édition de 1683.

2. Tel-

les Républiques, aiguïsent, pour ainsi dire, & achevent de polir l'esprit des Orateurs; leur faisant cultiver avec soin les talens qu'ils ont reçus de la Nature.
 2 Tellement qu'on voit briller dans leurs discours la liberté de leur pays.

Mais nous, continuoit-il, qui avons appris dès nos premières années à souffrir le joug d'une domination légitime, 3 qui avons été comme enveloppés par les coutumes & les façons de faire de la Monarchie, lorsque nous avions encore l'imagination tendre & capable de toutes sortes d'impressions; en un mot, qui n'avons jamais goûté de cette vive & féconde source de l'Éloquence, je veux dire, de la liberté: ce qui arrive ordinairement de nous, c'est que nous nous rendons de grands & magnifiques flatteurs. C'est pourquoi il estimoit, disoit-il, qu'un homme même né dans la servitude étoit capable des autres Sciences: mais que nul Esclave ne pouvoit jamais être Orateur. Car un esprit, continua-t-il, abattu & comme dompté par l'accoutumance au joug, n'oseroit plus s'enhardir à rien. Tout ce qu'il avoit de vigueur s'évapore de soi-même, & il demeure toujours comme en prison. En un mot, pour me servir des termes d'HOMÈRE*:

* *Odyss.* 17. V. 322.

2. *Tellement qu'on voit briller dans leurs discours la liberté de leur pays.*) Longin dit, *tellement qu'on voit briller dans leurs discours la même liberté que dans leurs actions.* Il veut dire, que comme ces gens-là sont les maîtres d'eux-mêmes, leur esprit accoutumé à cet empire & à cette indépendance ne produit rien qui ne porte des marques de cette liberté, qui est le but principal de toutes leurs actions, & qui les entretient toujours dans le mouvement. Cela méritoit d'être bien éclairci; car c'est ce qui fonde en

partie la réponse de Longin, comme nous l'allons voir dans la seconde Remarque après celle-ci. DACIER.
 3. *Qui avons été comme enveloppés.*) Être enveloppé par les coutumes, me paroît obscur. Il semble même que cette expression dit tout autre chose que ce que Longin a prétendu. Il y a dans le Grec, *qui avons été comme emmaillottés, &c.* Mais comme cela n'est pas François, j'aurois voulu traduire pour approcher de l'idée de Longin: *qui avons comme sucé avec le lait les coutumes, &c.* DACIER.

*Le même jour qui met un homme libre aux fers ,
Lui ravit la moitié de sa vertu première.*

De même donc que , si ce qu'on dit est vrai , ces boêtes où l'on enferme les Pygmées , vulgairement appelés Nains , les empêchent non seulement de croître , mais ⁴ les rendent même plus petits , par le moyen de cette bande dont on leur entoure le corps. Ainsi la servitude , je dis la servitude ⁵ la plus justement établie , est une espèce de prison , où l'ame décroît & se rapetisse en quelque sorte. ⁶ Je fais

4. *Les rendent même plus petits.*) Par cette bande Longin entend sans doute des bandelettes dont on emmaillottoit les Pygmées depuis la tête jusques aux pieds. Ces bandelettes étoient à peu près comme celles dont les filles se servoient pour empêcher leur gorge de croître. C'est pourquoi Térance appelle ces filles, *vincto pectore*, ce qui répond fort bien au mot Grec *δεσμός*, que Longin employe ici : & qui signifie *bande, ligature*. Encore aujourd'hui, en beaucoup d'endroits de l'Europe, les femmes mettent en usage ces bandes pour avoir les pieds petits. DACIER..

Ibid. *Les rendent même plus petits.*) La remarque de M. Dacier est très-belle : car ces *γλωττόκομα* n'étoient autre chose que des bandes, dont on entourait les Nains. Suidas *in ειλητόν. Φαινόλης*, dit-il, *είλητόν τομάριον, μεμβράνιον, γλωττοκομον*. Cet *είλητόν τομάριον*, est justement le *volumen* des Romains. Néanmoins le même Suidas *in γλωσσόκέμον* l'explique comme je l'ai fait dans ma Traduction Latine, *Γλωσσόκομον θήκη λειψάνων ξυλίη*. TOLLIVS.

5. *La plus justement établie.*) Le mot *δικαιοσύνη* ne signifie pas ici une servitude la plus justement établie, mais une très-douce, * *clemens & justa servitus*, comme TERENCE l'appelle. TOLLIVS.

* C'est aussi le sentiment de Madame DACIER : Voyez sa Remarque sur le Vers 9. de la Scène I. de l'Andrienne : *Ut semper tibi apud me justa & clemens fuerit servitus*.

6. *Je fais bien, qu'il est fort aisé à l'homme, &c.*) Mr. Despreaux suit ici tous les Interpretes, qui attribuent encore ceci au Philosophe qui parle à Longin. Mais je suis persuadé que ce sont les paroles de Longin, qui interrompt en cet endroit le Philosophe & commence à lui répondre. Je crois même, que dans la lacune suivante il ne manque pas tant de choses qu'on a cru, & peut-être n'est-il pas si difficile d'en suppléer le sens. Je ne doute pas, que Longin n'ait écrit : *Je fais bien, lui répondis-je alors, qu'il est fort aisé à l'homme, & que c'est même son naturel de blâmer les choses présentes. Mais prenez y bien garde, ce n'est point la Monarchie qui est cause de la décadence des esprits, & les délices d'une longue paix ne contribuent pas tant à corrompre les grandes ames, que cette guerre sans fin qui trouble depuis si long-temps toute la terre, & qui oppose des obstacles insurmontables à nos plus généreuses inclinations. C'est assurément le véritable sens de ce passage & il seroit aisé de le prouver par l'histoire même du siècle de Longin. De cette manière ce Rhéteur répond fort bien aux deux objections du Philosophe, dont l'une est, que le gouvernement Monar-*

bien, qu'il est fort aisé à l'homme, & que c'est son naturel, de blâmer toujours les choses présentes :
 7 mais prenez garde que * * * * *. Et certainement, pourfuivis-je, si les délices d'une trop longue paix sont capables de corrompre^s les plus belles ames, cette guerre sans fin, qui trouble depuis si long-temps toute la Terre, n'est pas un moindre obstacle à nos desirs.

Ajoutez à cela ces passions qui assiégent continuellement notre vie, & qui portent dans notre ame la confusion & le désordre. En effet, continuai-je, c'est le desir des Richesses, dont nous sommes tous malades par excès; c'est l'amour des plaisirs, qui, à bien parler, nous jette dans la servitude, & pour mieux dire, nous traîne dans le précipice, où tous nos talens sont comme engloutis. Il n'y a point de passion plus basse que l'Avarice; il n'y a point de vice plus infame que la Volupté. Je ne vois donc pas, comment ceux qui font si grand cas des richesses, & qui s'en font comme une espèce de Divi-

I ij

chique caufoit la grande stérilité qui étoit alors dans les esprits; & l'autre, que dans les Républiques, l'émulation & l'amour de la liberté entretenoient les Républiquains dans un mouvement continuel, qui élevoit leur courage, qui aiguisoit leur esprit, & qui leur inspiroit cette grandeur & cette noblesse, dont les hommes véritablement libres sont seuls capables. DACIER.

Ibid. *Je fais bien &c.*) Mr. Dacier a eu ici les yeux assez pénétrants pour voir la vérité. Voyez ma Traduction, & mes Remarques Latines. Pour peu qu'on y défère, on croira aisément, qu'il faut traduire; *Alors prenant la parole; Il est fort aisé, mon Ami, dis-je, & c'est le naturel de l'homme, de blâmer toujours les choses présentes: mais considérez, je vous prie, si on n'aura pas plus de raison d'attribuer ce*

manquement des grands esprits aux délices d'une trop longue paix; ou plutôt à cette guerre sans fin, qui ravageant tout, bride & retient nos plus nobles desirs. TOLLIVS.

7. *Mais prenez garde que.*) Il y a beaucoup de choses qui manquent en cet endroit. Après plusieurs autres raisons de la décadence des esprits, qu'apporçoit ce Philosophe introduit ici par Longin: Notre Auteur vraisemblablement reprenoit la parole & en établissoit de nouvelles causes, c'est-à-savoir la guerre qui étoit alors par toute la Terre, & l'amour du luxe, comme la suite le fait assez connoître. BOILEAU.

CHANG. 8. *Les plus belles ames.*) Après ces mots le Traducteur avoit ajouté ceux-ci: *A plus forte raison; qu'il retrancha dans l'édition de 1683.*

nité, pourroient être atteints de cette maladie, sans recevoir en même temps avec elle tous les maux dont elle est naturellement accompagnée? Et certainement la profusion ⁹ & les autres mauvaises habitudes, suivent de près les richesses excessives: elles marchent, pour ainsi dire, sur leurs pas, & par leur moyen elles s'ouvrent les portes des villes & des maisons, elles y entrent, & elles s'y établissent. Mais à peine y ont-elles séjourné quelque temps, qu'elles y *font leur nid*, suivant la pensée des Sages, & travaillent à se multiplier. Voyez donc ce qu'elles y produisent. Elles y engendrent le Faste & ¹⁰ la Mollesse, qui ne sont point des enfans bâtards, mais leurs vraies & légitimes productions. Que si nous laissons une fois croître en nous ces dignes enfans des Richesses; ils y auront bientôt fait éclore l'Insolence, le Dérèglement, l'Effronterie, & tous ces autres impitoyables Tyrans de l'ame.

Si-tôt donc qu'un homme, oubliant le soin de la Vertu, n'a plus d'admiration que pour les choses frivoles & périssables; il faut de nécessité que tout ce que nous avons dit, arrive en lui: il ne sauroit plus lever les yeux pour regarder au dessus de soi, ni rien dire qui passe le commun: il se fait en peu de temps une corruption générale dans toute son ame. Tout ce qu'il avoit de noble & de grand se flétrit & se sèche de soi-même, & n'attire plus que le mépris.

Et comme il n'est pas possible, qu'un Juge, qu'on a corrompu, juge sainement & sans passion de ce qui est juste & honnête; parce qu'un esprit qui s'est laissé gagner aux présens, ne connoît de juste & d'honnête que ce qui lui est utile: comment voudrions-nous que dans ce temps, où la corruption regne sur les mœurs & sur les esprits de tous les

^{9.} *Et les autres mauvaises habitudes.* ^{10.} *La Mollesse.) L'Arrogance.*
des.) Et la Mollesse. TOLLIVS. TOLLIVS.

hommes ; ¹¹ où nous ne songeons qu'à attraper la succession de celui-ci ; qu'à tendre des pièges à cet autre , pour nous faire écrire dans son testament ; qu'à tirer un infame gain de toutes choses , vendant pour cela jusqu'à notre ame , misérables esclaves de nos propres passions : comment , dis-je , se pourroit-il faire , que dans cette contagion générale , il se trouvât un homme sain de jugement , & libre de passion ; qui n'étant point aveuglé ni séduit par l'amour du gain , put discerner ce qui est véritablement grand & digne de la postérité ? En un mot , étant tous faits de la manière que j'ai dit , ne vaut-il pas mieux qu'un autre nous commande , que de demeurer en notre propre puissance : de peur que cette rage insatiable d'acquérir , comme un Furieux qui a rompu ses fers , & qui se jette sur ceux qui l'environnent , n'aille porter le feu aux quatre coins de la Terre ? Enfin , lui dis-je , c'est l'amour du luxe qui est cause de cette fainéantise , où tous les Esprits , excepté un petit nombre , croupissent aujourd'hui. En effet , si nous étudions quelquefois , on peut dire , que c'est comme des gens qui relevent de maladie , pour le plaisir , & pour avoir lieu de nous vanter ; & non point par une noble émulation , & pour en tirer quelque profit louable & solide. Mais c'est assez parlé là-dessus. Venons maintenant aux passions , dont nous avons promis de faire un Traité à part. Car , à mon avis , elles ne sont pas un des moindres ornemens du Discours , sur-tout pour ce qui regarde le Sublime.

11. Où nous ne songeons qu'à attraper la succession de celui-ci.] Le Grec dit quelque chose de plus atroce : où l'on ne songe qu'à hâter la mort de celui-ci , &c. ἀλλότρηται θνήσκει θανάτων. Il a égard aux moyens dont on se servoit alors pour avancer la mort de ceux dont on attendoit la succession ; on voit assez d'exemples de cette horrible coutume dans les Satires des Anciens. DACIER.





RÉFLEXIONS
CRITIQUES
SUR QUELQUES PASSAGES
DE LONGIN,

Où, par occasion, on répond à plusieurs objections de Mr. PERRAULT contre HOMERE & contre PINDARE; & tout nouvellement à la Dissertation de Mr. LE CLERC contre Longin, & à quelques Critiques faites contre Mr. RACINE.



RÉFLEXION PREMIÈRE.

Mais c'est à la charge, mon cher Terentianus, que nous reverrons ensemble exactement mon Ouvrage, & que vous m'en direz votre sentiment avec cette sincérité que nous devons naturellement à nos Amis. PAROLES de Longin, CHAP. I.

LONGIN nous donne ici par son exemple un des plus importans préceptes de la Rhétorique; qui

RÉFLEX. I. Mr. PERRAULT, de l'Académie Françoise, avoit fort maltraité tous les meilleurs Écrivains de l'Antiquité, dans son *Parallèle des Anciens & des Modernes*. Quoique Mr. Despreaux n'y eut pas été beaucoup ménagé, il ne s'étoit vengé d'abord que par quelques Epigrammes contre l'Auteur de ces Dialogues, & n'avoit aucun dessein d'y répondre dans les formes. Cependant, bien des gens le sollicitoient de prendre en main la défense des Anciens, dont il étoit grand admirateur, & aux ouvrages desquels il reconnoissoit avoir de très - grandes obligations. Mr. Racine étoit un de ceux qui l'animoiient le plus. Il étoit un peu piqué contre Mr. Perrault, & ce n'étoit pas sans raison, puisque ce dernier avoit affecté de ne le point nommer dans ses Dialogues, en parlant de la Tragédie, quelque avantage qu'il eût pu tirer contre les Anciens, de l'exemple de cet illustre Moderne. Mais ce qui acheva de déterminer M. Despreaux à

est de consulter nos Amis sur nos Ouvrages, & de les accoutûmer de bonne-heure à ne nous point flatter. HORACE & QUINTILIEN nous donnent le même conseil en plusieurs endroits; & VAUGELAS, le plus sage, à mon avis, des Écrivains de notre Langue, confesse, que c'est à cette salutaire pratique qu'il doit ce qu'il y a de meilleur dans ses Écrits. Nous avons beau être éclairés par nous-mêmes: les yeux d'autrui voyent toujours plus loin que nous dans nos défauts; & un Esprit médiocre fera quelquefois appercevoir le plus habile homme d'une méprise qu'il ne voyoit pas. On dit, que MALHERBE consultoit sur ses Vers jusqu'à l'oreille de sa Servante; & je me souviens, que MOLIERE m'a montré aussi plusieurs fois une vieille Servante qu'il avoit chez lui, à qui il lisoit, disoit-il, quelquefois ses Comédies; & il m'assuroit, que lorsque des endroits de plaisanterie ne l'avoient point frappée, il les corrigeoit; parce qu'il avoit plusieurs fois éprouvé sur son Théâtre, que ces endroits n'y réussissoient point. Ces exemples sont un peu singuliers; & je ne voudrois pas conseiller à

I iv

prendre la plume, fut un mot de Mr. le Prince de CONTI, sur le filence de notre Auteur. Ce grand Prince, voyant qu'il ne répondoit point au Livre des Parallèles, dit un jour, qu'il vouloit aller à l'Académie Françoisse écrire sur la place de Mr. Despreaux: TUDORS, BRUTUS!

Mr. Despreaux ayant donc résolu d'écrire contre Mr. Perrault, prit le parti d'employer quelques passages de Longin pour servir de Texte à ses Réflexions critiques: voulant faire paroître, qu'il ne répondoit à son Adversaire que par occasion. Il les composa en 1693. étant âgé de 57. ans, & les publia l'année suivante. CHARLES PERRAULT mourut au mois de Mai, 1703. âgé de 77. ans.

Il faut joindre aux Réflexions cri-

tiques de notre Auteur, une Dissertation en forme de Lettre, que M. HUET, ancien Evêque d'Avranches, écrivit à Mr. Perrault, au mois d'Octobre, 1692. & dans laquelle ce savant & illustre Prélat réfute, d'une manière également vive & judicieuse, le Livre des Parallèles. Cette Lettre a été insérée dans un Recueil de Dissertations, imprimé à Paris, en 1712.

I. *Une vieille Servante.*] Nommée LA FOREST. Un jour Moliere, pour éprouver le goût de cette Servante, lui lut quelques Scènes d'une Comédie qu'il disoit être de lui, mais qui étoit de Brécourt, Comédien. La Servante ne prit point le change; & après en avoir oui quelques mots, elle s'écria, que son Maître n'avoit pas fait cette Pièce.

tout le monde de les imiter. Ce qui est de certain, c'est que nous ne saurions trop consulter nos Amis.

Il paroît néanmoins, que Mr. Perrault n'est pas de ce sentiment. S'il croyoit ses Amis, on ne les verroit pas tous les jours dans le monde nous dire, comme ils font: „M. Perrault est de mes amis, & „c'est un fort honnête Homme: je ne fais pas, com- „ment il s'est allé mettre en tête de heurter si lour- „dement la Raison, en attaquant dans ses Parallèles „tout ce qu'il y a de Livres anciens estimés & esti- „mables. Veut-il persuader à tous les hommes, que „depuis deux mille ans ils n'ont pas eu le sens com- „mun? Cela fait pitié. Aussi se garde-t-il bien de „nous montrer ses Ouvrages. Je souhaiterois, qu'il „se trouvât quelque honnête homme, qui lui vou- „lut sur cela charitablement ouvrir les yeux.

Je veux bien être cet homme charitable. Mr. Perrault m'a prié de si bonne grace lui-même de lui montrer ses erreurs, qu'en vérité je ferois conscience de ne lui pas donner sur cela quelque satisfaction. J'espère donc de lui en faire voir plus d'une dans le cours de ces Remarques. C'est la moindre chose que je lui dois, pour reconnoître les grands services que feu M. ² son frere le Médecin m'a, dit-il, rendus, en me guérissant de deux grandes maladies. ³ Il est certain pourtant, que M. son frere ne fut jamais mon Médecin. ⁴ Il est vrai que, lorsque j'étois encore tout jeune, étant tombé malade d'une fièvre assez peu dangereuse, ⁵ une de mes Parentes chez qui je logeois, & dont il étoit Médecin, me l'amena, & qu'il fut appelé deux ou trois fois en

2. Son frere le Médecin.] Claude Perrault, de l'Académie des Sciences.

CHANG. 3. Il est certain pourtant.) Première Édition de 1694. La vérité est pourtant.

CHANG. 4. Il est vrai que, lorsqu' &c.) Même Édition: Il est vrai,

qu'étant encore tout jeune, une de mes Parentes chez qui je logeois, & dont il étoit Médecin, me l'amena malgré moi, & me força de le consulter sur une difficulté &c.

5. Une de mes Parentes.) La Belle-Sœur de notre Auteur, veuve de Jérôme Boileau, son frere aîné.

consultation par le Médecin qui avoit soin de moi. Depuis, c'est-à-dire, trois ans après, cette même Parente me l'amena une seconde fois, & me força de le consulter sur une difficulté de respirer, que j'avois alors, & que j'ai encore. Il me tâta le pouls, & me trouva la fièvre, que sûrement je n'avois point. Cependant il me conseilla de me faire saigner du pied, remède assez bizarre pour l'asthme dont j'étois menacé. Je fus toutefois assez fou pour faire son ordonnance dès le soir même. Ce qui arriva de cela, c'est que ma difficulté de respirer ⁶ ne diminua point; & que le lendemain ayant marché mal-à-propos, le pied m'enfla de telle sorte, que j'en fus trois semaines dans le lit. C'est-là toute la cure qu'il m'a jamais faite, que je prie Dieu de lui pardonner en l'autre Monde.

Je n'entendis plus parler de lui depuis cette belle consultation, sinon lorsque mes Satires parurent, qu'il me revint de tous côtés, que, ⁷ sans que j'en aie jamais pu savoir la raison, il se déchaînoit à outrance contre moi; ne m'accusant pas simplement d'avoir écrit contre des Auteurs, mais d'avoir glissé dans mes Ouvrages des choses dangereuses, & qui regardoient l'État. Je n'appréhendois guere ces calomnies, mes Satires n'attaquant que les méchants Livres, & étant toutes pleines des louanges du Roi, & ces louanges même en faisant le plus bel ornement. Je fis néanmoins avertir M. le Médecin, qu'il prît garde à parler avec un peu plus de retenue: mais cela ne servit qu'à l'aigrir encore davantage. Je m'en plaignis même alors à Mr. son frere l'Académicien, qui ne me jugea pas digne de réponse. J'avoue, que c'est ce qui me fit faire dans mon *Art Poétique* la métamorphose du Médecin de Florence en

I v

CHANG. 6. *Ne diminua point.*) jamais pu savoir la raison.) Ces mots
Même Edition: *Augmenté considérablement.* furent ajoutés dans la seconde édition en 1701.

CHANG. 7. *Sans que j'en aie*

Architecte : vengeance assez médiocre de toutes les infamies que ce Médecin avoit dites de moi. Je ne nierai pas cependant , qu'il ne fut Homme de très-grand mérite , ⁸ & fort savant , sur-tout dans les matieres de Physique. Messieurs de l'Académie des Sciences néanmoins ne conviennent pas tous de l'excellence de sa Traduction de VITRUVÉ , ni de toutes les choses avantageuses que Mr. son frere rapporte de lui. Je puis même nommer ⁹ un des plus célèbres de l'Académie d'Architecture , qui s'offre de lui faire voir , ¹⁰ quand il voudra , papier sur table , que c'est le dessein du fameux ¹¹ Mr. LE VAU , qu'on a suivi dans la façade du Louvre ; & qu'il n'est point vrai , que ni ce grand Ouvrage d'Architecture , ni l'Observatoire , ni l'Arc de Triomphe , soient des Ouvrages d'un Médecin de la Faculté. C'est une querelle que je leur laisse démêler entr'eux , ¹² & où je déclare que je ne prends aucun intérêt ; mes vœux même , si j'en fais quelques-uns , étant pour le Médecin. Ce qu'il y a de vrai , c'est que ce Médecin étoit de même goût que Mr. son Frere sur les Anciens , & qu'il avoit pris en haine , aussi bien que lui , tout ce qu'il y a de grands Personnages dans l'Antiquité. On assure , que ce fut lui qui composa cette belle *Défense de l'Opéra d'Alceste* , où voulant tourner EURIPIDE en ridicule , il fit ces étranges bévûes , que Mr. RACINE a si bien re-

CHANG. 8. *Et fort savant , sur-tout dans le matieres de Physique.*) Addition faite en 1701.

9. *Un des plus célèbres &c.*) Mr. d'Orbay , Parisien , qui mourut en 1689. Il étoit Eleve de M. le Vau , dont il est parlé dans la Remarque 11.

§. Mr. d'Orbay ne mourut pas en 1689. puisque Mr. Despreaux en parle ici comme d'un homme plein de vie en 1693. DU MONTEIL.

CHANG. 10. *Quand il voudra.*) Après ces mots , il y avoit : démon-

strativement , & ; dans l'édition de 1694.

11. *M. le Vau.*] LOUIS LE VAU , Parisien , Premier Architecte du Roi. Il a eu la direction des Bâtimens Royaux depuis l'année 1653. jusqu'en 1670 , qu'il mourut âgé de 58. ans , pendant qu'on travailloit à la façade du Louvre.

CHANG. 12. *Et où je déclare que je ne prends &c.*) Ces mots , & ceux qui suivent , jusqu'à la fin de la Phrase , furent ajoutés dans l'édition de 1701.

levées dans la Préface de son *Iphigénie*. C'est donc de lui, & ¹³ d'un autre Frere encore qu'ils avoient, grand ennemi comme eux de Platon, d'Euripide, & de tous les autres bons Auteurs, que j'ai voulu parler, quand j'ai dit, qu'il y avoit de la bizarrerie d'esprit dans leur famille, que je reconnois d'ailleurs pour une famille pleine d'honnêtes gens, & où il y en a même plusieurs, je crois, qui souffrent Homere & Virgile.

On me pardonnera, si je prends encore ici l'occasion de défabuser le Public d'une autre fausseté, que Mr. Perrault a avancée dans la Lettre bourgeoise qu'il m'a écrite, & qu'il a fait imprimer; où il prétend qu'il a autrefois beaucoup servi à ¹⁴ un de mes Freres auprès de Mr. COLBERT, pour lui faire avoir l'agrément de la Charge de Contrôleur de l'Argenterie. Il allégué pour preuve, que mon Frere, depuis qu'il eut cette Charge, venoit tous les ans lui rendre une visite, qu'il appelloit de devoir, & non pas d'amitié. C'est une vanité, dont il est aisé de faire voir le mensonge; puisque mon Frere mourut dans l'année qu'il obtint cette Charge, qu'il n'a possédée, comme tout le monde fait, que quatre mois; & que même, en considération de ce qu'il n'en avoit point joui, ¹⁵ mon autre Frere, pour qui nous obtinmes l'agrément de la même Charge, ne paya point le marc d'or, qui montoit à une somme assez considérable. Je suis honteux de conter de si petites choses au Public: mais mes Amis m'ont fait entendre, que ces reproches de Mr. Perrault regardant l'honneur, j'étois obligé d'en faire voir la fausseté.

13. *D'un autre Frere qu'ils avoient.*) PIERRE PERRAULT, Receveur Général des Finances, en la Généralité de Paris; qui a traduit en François le Poème de la *Secchia rapita*. Il a aussi composé un Traité de l'origine des Fontaines, &c. C'est lui, dit-on, qui avoit composé la *Défense de l'Opéra d'Alceste*, dont no-

tre Auteur vient de parler, & qu'il attribue à Mr. Perrault le Médecin.

14. *Un de mes Freres.*) GILLES BOILEAU de l'Académie Française. Il mourut en 1669.

15. *Mon autre Frere.*) PIERRE BOILEAU DE PUIMORIN, mort en 1683. âgé de 58. ans.

R É F L E X I O N II.

Notre esprit, même dans le Sublime, a besoin d'une méthode, pour lui enseigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en son lieu. PAROLES de Longin, CHAP. II.

Cela est si vrai, que le Sublime hors de son lieu, non seulement n'est pas une belle chose, mais devient quelquefois une grande puérité. C'est ce qui est arrivé à SCUDERI dès le commencement de son Poème d'*Alaric*, lorsqu'il dit :

Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la Terre.

Ce Vers est assez noble, & est peut-être le mieux tourné de tout son Ouvrage : mais il est ridicule de crier si haut, & de promettre de si grandes choses dès le premier Vers. VIRGILE auroit bien pu dire, en commençant son Énéide : *Je chante ce fameux Héros, fondateur d'un Empire qui s'est rendu maître de toute la Terre.* On peut croire, qu'un aussi grand Maître que lui auroit aisément trouvé des expressions, pour mettre cette pensée en son jour. Mais cela auroit senti son Déclamateur. Il s'est contenté de dire : *Je chante cet Homme rempli de piété, qui après bien des travaux, aborda en Italie.* Un exorde doit être simple & sans affectation. Cela est aussi vrai dans la Poésie que dans les Discours oratoires : parce que c'est une règle fondée sur la Nature, qui est la même par-tout ; & la comparaison du frontispice d'un Palais, ¹ que Mr. Perrault allégué pour défendre ce Vers de l'*Alaric*, n'est point juste. Le frontispice d'un Palais doit être orné, je l'avoue ; mais l'exorde n'est point le frontispice d'un Poème. C'est plutôt une avenue, une avant-cour qui y con-

REFLEX. II. I. *Que Mr. Perrault allégué.*) Tome 3. de ses Parallèles, pag. 267. & suivantes.

duit, & d'où on le découvre. Le frontispice fait une partie essentielle du Palais, & on ne le fauroit ôter qu'on n'en détruise toute la symmetrie. Mais un Poëme subsistera fort bien sans exorde; & même nos Romains, qui sont des espèces de Poëmes, n'ont point d'exorde.

Il est donc certain, qu'un exorde ne doit point trop promettre; & c'est sur quoi j'ai attaqué le Vers d'*Alaric*, à l'exemple d'H O R A C E, qui a aussi attaqué dans le même sens le début du Poëme d'un Scuderi de son temps, qui commençoit par

Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum:

„Je chanterai les diverses fortunes de Priame, & „toute la noble guerre de Troye”. Car le Poëte, par ce début, promettoit plus que l'Iliade & l'Odyssee ensemble. Il est vrai, que par occasion Horace se moque aussi fort plaisamment de l'épouvantable ouverture de bouche, qui se fait en prononçant ce futur *cantabo*: mais au fond c'est de trop promettre qu'il accuse ce Vers. On voit donc, où se réduit la critique de Mr. Perrault, qui suppose que j'ai accusé le Vers d'*Alaric* d'être mal tourné, & qui n'a entendu ni Horace, ni moi. Au reste, avant que de finir cette Remarque, il trouvera bon que je lui apprenne qu'il n'est pas vrai que l'*a* de *cano*, dans *Arma virumque cano*, se doive prononcer comme l'*à* de *cantabo*; & que c'est une erreur qu'il a sucée dans le College, où l'on a cette mauvaise méthode de prononcer les breves dans les Dissyllabes Latins, comme si c'étoient des longues. Mais c'est un abus qui n'empêche pas le bon mot d'Horace. Car il a écrit pour des Latins, qui savoient prononcer leur Langue, & non pas pour des François.



R É F L E X I O N III.

Il étoit enclin naturellement à reprendre les vices des autres, quoi qu'aveugle pour ses propres défauts. PAROLES de Longin, CHAP. III.

Il n'y a rien de plus insupportable qu'un Auteur médiocre, qui ne voyant point ses propres défauts, veut trouver des défauts dans tous les plus habiles Écrivains. Mais c'est encore bien pis, lorsqu'accusant ces Écrivains de fautes, qu'ils n'ont point faites, il fait lui-même des fautes, & tombe dans des ignorances grossières. C'est ce qui étoit arrivé quelquefois à Timée, & ce qui arrive toujours à Mr. Perrault.¹ Il commence la censure qu'il fait d'HOMERE par la chose du monde la plus fausse, qui est, que beaucoup d'excellens Critiques soutiennent, qu'il n'y a jamais eu au monde un homme nommé Homere, qui ait composé *l'Iliade* & *l'Odyssée*, & que ces deux Poèmes ne sont qu'une collection de petits Poèmes de différens Auteurs, qu'on a joints ensemble. Il n'est point vrai, que jamais personne ait avancé, au moins sur le papier, une pareille extravagance: & ELIEN, que Mr. Perrault cite pour son garant, dit positivement le contraire, comme nous le ferons voir dans la suite de cette Remarque.

Tous ces excellens Critiques donc se réduisent à feu Mr.² l'Abbé d'AUBIGNAC, qui avoit, à ce que prétend Mr. Perrault, préparé des Mémoires pour prouver ce beau paradoxe. J'ai connu Mr. l'Abbé d'Aubignac. Il étoit homme de beaucoup de mérite, & fort habile en matière de Poétique, bien qu'il fût médiocrement le Grec. Je suis sûr, qu'il n'a jamais conçu un si étrange dessein, à moins qu'il ne l'ait

RÉFLEX. III. 1. Il commence la censure. . . d'Homere.] 2. L'Abbé d'Aubignac.) Auteur de *Parallèles la Pratique du Théâtre.* de M. Perrault, Tome III. pag. 33.

conçu les dernières années de sa vie, où l'on fait qu'il étoit tombé en une espèce d'enfance. Il favoit trop, qu'il n'y eut jamais deux Poèmes si bien suivis & si bien liés, que l'Iliade & l'Odyssée, ni où le même génie éclate davantage par tout, comme tous ceux qui les ont lus, en conviennent. Mr. Perrault prétend néanmoins, qu'il y a de fortes conjectures pour appuyer le prétendu paradoxe de cet Abbé: & ces fortes conjectures se réduisent à deux; dont l'une est, qu'on ne fait point la Ville qui a donné naissance à Homere. L'autre est, que ses Ouvrages s'appellent Rhapsodies, mot qui veut dire un amas de chansons cousues ensemble: d'où il conclut, que les Ouvrages d'Homere sont des pièces ramassées de différens Auteurs; jamais aucun Poète n'ayant intitulé, dit-il, ses Ouvrages, Rhapsodies. Voilà d'étranges preuves. Car pour le premier point, combien n'avons-nous pas d'Écrits fort célèbres, qu'on ne soupçonne point d'être faits par plusieurs Écrivains différens: bien qu'on ne sache point les Villes où sont nés les Auteurs, ni même le temps où ils vivoient? témoin *QUINTE-CURCE*, *PETRÔNE*, &c. A l'égard du mot de Rhapsodies, on étonneroit peut-être bien Mr. Perrault, si on lui faisoit voir, que ce mot ne vient point de *ῥάπτειν*, qui signifie: joindre, coudre ensemble: mais de *ῥάβδος*, qui veut dire une branche, & que les Livres de l'Iliade & de l'Odyssée ont été ainsi appelés, parce qu'il y avoit autrefois des gens qui les chantoient, une branche de Laurier à la main, & qu'on appelloit à cause de cela les *Chantres de la branche*. *

La plus commune opinion pourtant est, que ce mot vient de *ῥάπτειν ᾠδὰς*, & que Rhapsodie veut dire un amas de Vers d'Homere qu'on chantoit; y ayant

* *Ῥαβδώδους.*

CHANG. 3. *Les Auteurs.*] *Leurs Auteurs*, dans la première édition faite en 1694.

des gens qui gagnoient leur vie à les chanter, & non pas à les composer, comme notre Censeur se le veut bizarrement persuader. Il n'y a qu'à lire sur cela Eustathius. Il n'est donc pas surprenant, qu'aucun autre Poëte qu'Homere n'ait intitulé ses Vers Rhapsodies, parce qu'il n'y a jamais eu ⁴ proprement, que les Vers d'Homere qu'on ait chantés de la sorte. Il paroît néanmoins, que ceux qui dans la suite ont fait de ces Parodies, qu'on appelloit Centons d'Homere *, ont aussi nommé ces Centons *Rhapsodies*: & c'est peut-être ce qui a rendu le mot de Rhapsodie odieux en François, où il veut dire un amas de méchantes pièces recousues. Je viens maintenant au passage d'Elie, que cite Mr. Perrault: & afin qu'en faisant voir sa méprise & sa mauvaise foi sur ce passage, il ne m'accuse pas, à son ordinaire, de lui imposer, je vais rapporter ses propres mots. ⁵ Les voici: *Elie, dont le témoignage n'est pas frivole, dit formellement, que l'opinion des anciens Critiques étoit, qu'Homere n'avoit jamais composé l'Iliade & l'Odyssée que par morceaux, sans unité de dessein; & qu'il n'avoit point donné d'autres noms à ces diverses parties, qu'il avoit composées sans ordre & sans arrangement, dans la chaleur de son imagination, que les noms des matieres dont il traitoit: qu'il avoit intitulé: La Colere d'Achille, le chant qui a depuis été le premier Livre de l'Iliade: Le Dénombrement des Vaisseaux, celui qui est devenu le second Livre: Le Combat de Pâris & de Ménélas, celui dont on a fait le troisieme; & ainsi des autres. Il ajoûte, que LYCURGUE de Lacédémone fut le premier qui apporta d'Ionie*

* Ὀμηροκεντρα.

CHANG. 4. *Proprement.*) Mot 1093. §. 10. des Jugemens des Savans, de l'Edit. d'Amst. 1725. in 4.
 ajouté dans l'Edition de 1701. par Mr. BAILLET; & celui-ci
^{5.} Les voici: *Elie, &c.*) Paralleles de Mr. Perrault, Tome III. avoit copié le P. Rapin, dans sa
 pag. 36. Mr. Perrault a copié ce passage dans le Tome III. Artic. ch. 14. *Comparaison d'Homere & de Virgile,*

d'Ionie dans la Grece ces diverses parties séparées les unes des autres ; & que ce fut P I S I S T R A T E qui les arrangea comme je viens de dire , & qui fit les deux Poèmes de l'Iliade & de l'Odyssée , en la maniere que nous les voyons aujourd'hui, de vingt-quatre Livres chacune ; en l'honneur des vingt-quatre lettres de l'Alphabet.

A en juger par la hauteur dont Mr. Perrault étale ici toute cette belle érudition , pourroit-on soupçonner , qu'il n'y a rien de tout cela dans Elien ? Cependant il est très-véritable , qu'il n'y en a pas un mot : Elien ne disant autre chose , sinon que les Œuvres d'Homere , qu'on avoit complètes en Ionie , ayant couru d'abord par pièces détachées dans la Grece , où on les chantoit sous différens titres , elles furent enfin apportées toutes entières d'Ionie par *Lycurgue* , & données au Public par *Pisistrate* qui les revit. Mais pour faire voir que je dis vrai , il faut rapporter ici ⁶ les propres termes d'Elien : *Les Poësies d'Homere* , dit cet Auteur , *courant d'abord en Grece par pièces détachées , étoient chantées chez les anciens Grecs sous de certains titres qu'ils leur donnoient. L'une s'appelloit : Le Combat des Vaisseaux : l'autre , Dolon surpris : l'autre , La Valeur d'Agamemnon : l'autre , Le Dénombrement des Vaisseaux : l'autre , La Patroclée : l'autre , Le Corps d'Hector racheté : l'autre , Les Combats faits en l'honneur de Patrocle : l'autre , Les Sermens violés. C'est ainsi à peu près que se distribuoit l'Iliade. Il en étoit de même des parties de l'Odyssée ; l'une s'appelloit : Le Voyage à Pyle : l'autre , Le Passage à Lacédémone , l'Antre de Calypso , le Vaisseau , la Fable d'Alcinous , le Cyclope , la Descente aux Enfers , les Bains de Circé , le Meurtre des Amans de Pénélope , la Visite ren-*

6. *Les propres termes d'Elien.*) Livre XIII. des diverses Histoires ch. 14.

due à Laërte dans son champ, &c. *Lycurgue Lacédémonien fut le premier, qui venant d'Ionie apporta assez tard en Grece toutes les Œuvres complètes d'Homere; & Pisistrate les ayant ramassées ensemble dans un volume, fut celui qui donna au Public l'Iliade & l'Odyssée en l'état que nous les avons.* Y a-t-il là un seul mot dans le sens que lui donne Mr. Perrault? Où Elie dit-il formellement, que l'opinion des anciens Critiques étoit, qu'Homere n'avoit composé l'Iliade & l'Odyssée que par morceaux: & qu'il n'avoit point donné d'autres noms à ces diverses parties, qu'il avoit composées sans ordre & sans arrangement, dans la chaleur de son imagination, que les noms des matieres dont il traitoit? Est-il seulement parlé là de ce qu'a fait ou pensé Homere en composant ses Ouvrages? Et tout ce qu'Elie avance ne regarde-t-il pas simplement ceux qui chantoient en Grece les Poësies de ce divin Poëte, & qui en faisoient par cœur beaucoup de pièces détachées, auxquelles ils donnoient les noms qu'il leur plaisoit; ces pièces y étant toutes, long-temps même avant l'arrivée de Lycurgue? Où est-il parlé, que Pisistrate fit l'Iliade & l'Odyssée? Il est vrai, que le Traducteur Latin a mis *confecit*. Mais outre que *confecit* en cet endroit ne veut point dire *fit*, mais *ramassa*; cela est fort mal traduit; & il y a dans le Grec ἀπέφηνε, qui signifie, *les montra, les fit voir au Public*. Enfin, bien loin de faire tort à la gloire d'Homere, y a-t-il rien de plus honorable pour lui que ce passage d'Elie, où l'on voit, que les Ouvrages de ce grand Poëte avoient d'abord couru en Grece dans la bouche de tous les Hommes, qui en faisoient leurs délices, & se les apprennent les uns aux autres; & qu'ensuite ils furent donnés complets au Public par un des plus galans hommes de son siècle, je veux dire par Pisistrate, celui qui se rendit maître 7 d'A-

thenes? EUSTATHIUS cite encore, outre Pifistrate, ⁸ deux des plus ⁹ fameux Grammairiens d'alors, qui contribuèrent, dit-il, à ce travail; de sorte qu'il n'y a peut-être point d'Ouvrages de l'Antiquité qu'on soit si sûr d'avoir complets & en bon ordre, que l'Iliade & l'Odyssée. Ainsi voilà plus de vingt bévues que Mr. Perrault a faites sur le seul passage d'Elie. Cependant c'est sur ce passage qu'il fonde toutes les absurdités qu'il dit d'Homere; prenant de là occasion de traiter de haut en bas l'un des meilleurs Livres de Poétique, qui du consentement de tous les habiles gens, ait été fait en notre Langue; c'est-à-savoir, le *Traité du Poëme Épique* du Pere LE BOSSU; & où ce savant Religieux fait si bien voir l'unité, la beauté, & l'admirable construction des Poëmes de l'Iliade, de l'Odyssée, & de l'Enéide. Mr. Perrault, sans se donner la peine de réfuter toutes les choses solides que ce Pere a écrites sur ce sujet, se contente de le traiter d'homme à chimères & à visions creuses. On me permettra d'interrompre ici ma Remarque, pour lui demander, de quel droit il parle avec ce mépris d'un Auteur approuvé de tout le monde; lui, qui trouve si mauvais, que je me fois moqué de CHAPELAIN & de COTIN, c'est-à-dire, de deux Auteurs universellement décriés? Ne se souvient-il point, que le P. le Bossu est un Auteur moderne, & un Auteur moderne excellent? Assurément il s'en souvient, & c'est vraisemblablement ce qui le lui rend insupportable. Car ce n'est pas simplement aux Anciens qu'en veut Mr. Perrault; c'est à tout ce qu'il y a jamais eu d'Écrivains d'un mérite élevé dans tous les siècles, & même dans le nôtre; n'ayant d'autre but que de placer, s'il lui étoit possible, sur le Trône des Belles-Lettres, ses chers amis les Auteurs

K ij

CHANG. 8. Deux des plus fa- 9. Fameux Grammairiens.] ARIS-
meux.) Édition de 1694. & de 1701. TARQUE & ZÉNODOTE. Eu-
Trois des plus &c. stath. Préf. pag. 5.

médiocres, afin d'y trouver sa place avec eux. C'est dans cette vûe, ¹⁰ qu'en son dernier Dialogue, il a fait cette belle Apologie de Chapelain, Poète à la vérité un peu dur dans ses expressions, & dont il ne fait point, dit-il, son Héros, mais qu'il trouve pourtant beaucoup plus sensé qu'Homere & que Virgile, & qu'il met du moins en même rang que L E T A S S E ; affectant de parler de la *Jerusalem délivrée* & de *la Pucelle*, comme de deux Ouvrages modernes, qui ont la même cause à soutenir contre les Poèmes anciens.

Que s'il loue en quelques endroits Malherbe, Racan, Moliere, & Corneille, & s'il les met au dessus de tous les Anciens; qui ne voit, que ce n'est qu'afin de les mieux avilir dans la suite, & pour rendre plus complet le triomphe de Mr, Q U I N A U L T, qu'il met beaucoup au dessus d'eux, & qui est, dit-il en propres termes, *le plus grand Poète que la France ait jamais eu pour le Lyrique, & pour le Dramatique?* Je ne veux point ici offenser la mémoire de Mr. Quinault, qui, malgré tous nos démêlés Poétiques, est mort mon Ami. Il avoit, je l'avoue, beaucoup d'esprit, & un talent tout particulier pour faire des Vers bons à mettre en chant. Mais ces Vers n'étoient pas d'une grande force, ni d'une grande élévation; & c'étoit leur foiblesse même qui les rendoit d'autant plus propres ¹¹ pour le Musicien, auquel ils doivent leur principale gloire; puisqu'il n'y a en effet de tous ses Ouvrages que les Opéra qui soient recherchés. Encore est-il bon que les Notes de Musique les accompagnent. Car pour ¹² les autres Pièces de Théâtre qu'il a faites en fort grand nombre, il y a

^{10.} *Qu'en son dernier Dialogue.*) Parallèles de M. Perrault, Tome III. publié en 1692. Quatre années après il en parut un quatrième volume.

^{11.} *Pour le Musicien.*) M. DE LULLI. ^{12.} *Les autres Pièces de Théâtre.*] Elles sont imprimées en deux Volumes; & Mr. Quinault les avoit faites avant ses Opéra.

long-temps qu'on ne les joue plus, & on ne se souvient pas même, qu'elles ayent été faites.

Du reste, il est certain que Mr. Quinault étoit un très-honnête homme, & si modeste, que je suis persuadé, que s'il étoit encore en vie, il ne seroit gueres moins choqué des louanges outrées que lui donne ici Mr. Perrault, que des traits qui sont contre lui dans mes Satires. Mais pour revenir à Homere, on trouvera bon, puisque je suis en train, qu'avant que de finir cette Remarque, je fasse encore voir ici cinq énormes bévues, que notre Censeur a faites en sept ou huit pages, voulant reprendre ce grand Poète.

La premiere est à la page 72. où il le raille d'avoir, par une ridicule observation anatomique, écrit, dit-il, dans le quatrieme Livre de l'Iliade *, que Ménélas avoit les talons à l'extrêmité des jambes. C'est ainsi qu'avec son agrément ordinaire, il traduit un endroit très-sensé & très-naturel d'Homere, où le Poète, à propos du sang qui sortoit de la blessure de Ménélas, ayant rapporté la comparaison de l'ivoire, qu'une femme de Carie a teint en couleur de pourpre, *De même, dit-il, Ménélas, ta cuisse & ta jambe, jusqu'à l'extrêmité du talon, furent alors teintes de ton sang :*

Τοῖοί τοι, Μενέλαε, μιάσθη αἵματι μηροῖ
 Εὐφύεις, κνήμαί τ', ἠδὲ σφυρὰ καλ' ὑπένεργε.

*Talia tibi, Menelae, fœdata sunt cruore femora
 Solida, tibiæ, talique pulchri infra.*

Est-ce là dire anatomiquement, que Ménélas avoit les talons à l'extrêmité des jambes? Et le Censeur est-il excusable de n'avoir pas au moins vu dans la Version Latine, que l'adverbe *infra* ne se construisoit pas avec *talus*, mais avec *fœdata sunt*?

K iij

* Vers 146.

Si Mr. Perrault veut voir de ces ridicules observations anatomiques, il ne faut pas qu'il aille feuilleter l'Illiade: il faut qu'il relise la Pucelle. C'est là qu'il en pourra trouver un bon nombre, & entr'autres celle-ci, où son cher Mr. Chapelain met au rang des agrémens de la belle Agnès, qu'elle avoit les doigts inégaux: ce qu'il exprime en ces jolis termes:

*On voit hors des deux bouts de ses deux courtes
marches*

*Sortir à découvert deux mains longues & blanches,
Dont les doigts inégaux, mais tout ronds & menus,
Imitent l'embonpoint des bras ronds & charnus.*

La seconde bévue est à la page suivante, où notre Censeur accuse Homere de n'avoir point fû les Arts. Et cela, pour avoir dit dans le troisieme Livre de l'Odyssée *, que le Fondeur, que Nestor fit venir pour dorer les cornes du Taureau qu'il vouloit sacrifier, vint avec son enclume, son marteau & ses tenailles. A-t-on besoin, dit Mr. Perrault, d'enclume ni de marteau pour dorer? Il est bon premierement de lui apprendre, qu'il n'est point parlé là d'un Fondeur, mais d'un † Forgeron; & que ce Forgeron, qui étoit en même temps, & le Fondeur & le Batteur d'or de ¹³ la ville de Pyle, ne venoit pas seulement pour dorer les cornes du Taureau, mais pour battre l'or dont il les devoit dorer; & que c'est pour cela qu'il avoit apporté ses instrumens, comme le Poëte le dit en propres termes, οἷσιν τε χερσὸν εἰργάζετο, *instrumenta quibus aurum* ¹⁴ *elaborabat*. Il paroît même que ce fut Nestor qui lui fournit l'or qu'il

* V. 425. & suiv.

† Χαλκῦς.

CHANG. 13. *La ville de Pyle.*] CHANG. 14. *Elaborabat.*] *Fa-*
La petite ville de &c. dans les édi- *bricabat, dans les mêmes éditions.*
tions de 1694. & 1701.

battit. Il est vrai, qu'il n'avoit pas besoin pour cela d'une fort grosse enclume: aussi celle qu'il apporta étoit-elle si petite, qu'Homere assure qu'il la ¹⁵ tenoit entre ses mains. Ainsi on voit, qu'Homere a parfaitement entendu l'Art dont il parloit. Mais comment justifierons-nous Mr. Perrault, cet homme d'un si grand goût, & si habile en toute sorte d'Arts, ainsi qu'il s'en vante lui-même dans la Lettre qu'il m'a écrite; comment, dis-je, l'excuserons-nous d'être encore à apprendre que les feuilles d'or, dont on se sert pour dorer, ne sont que de l'or extrêmement battu?

La troisieme bévue est encore plus ridicule. ¹⁶ Elle est à la même page, où il traite notre Poète de grossier, d'avoir fait dire à Ulyffe par la Princesse Nausicaa, dans l'Odyssée * *qu'elle n'approuvoit point qu'une fille couchât avec un homme avant que de l'avoir épousé.* Si le mot Grec, qu'il explique de la sorte, vouloit dire en cet endroit, *coucher*, la chose seroit encore bien plus ridicule que ne dit notre Critique, puisque ce mot est joint, en cet endroit, à un pluriel; & qu'ainsi la Princesse Nausicaa diroit, *qu'elle n'approuve point qu'une fille couche avec plusieurs hommes avant que d'être mariée.* Cependant c'est une chose très-honnête & pleine de pudeur qu'elle dit ici à Ulyffe. Car dans le dessein qu'elle a de l'introduire à la Cour du Roi son pere, elle lui fait entendre qu'elle va devant préparer toutes choses, mais qu'il ne faut pas qu'on la voie entrer avec lui dans la Ville, à cause des ¹⁷ Phéaques, peuple fort médisant, qui ne manqueroient pas d'en faire de mauvais discours; ajoûtant qu'elle n'approuveroit pas elle-même la conduite d'une fille, qui, sans le congé de

K iv

* Liv. Z. Vers 288.

CHANG. 15. Tenoit entre ses mains.) Édition de 1694. Tenoit à la main.

16. Elle est à la même page. C'est à la page 79.

CHANG. 17. Phéaques.] Phéaciens, édition de 1694.

son pere & de sa mere, fréquenteroit des hommes avant que d'être mariée. C'est ainsi que tous les Interpretes ont expliqué en cet endroit les mots, *ἰνδράσι μίσγεσθαι*, *misceri hominibus*; y en ayant même qui ont mis à la marge du texte Grec, pour prévenir les Perraults: *Gardez-vous bien de croire que μίσγεσθαι en cet endroit, veuille dire coucher*. En effet, ce mot est presque employé par-tout dans l'Iliade, & dans l'Odyssée, pour dire fréquenter; & il ne veut dire: coucher avec quelqu'un, que lorsque la suite naturelle du discours, quelque autre mot qu'on y joint, & la qualité de la personne qui parle, ou dont on parle, le déterminent infailliblement à cette signification, qu'il ne peut jamais avoir dans la bouche d'une Princesse aussi Sage & aussi honnête qu'est représentée Nauficæa.

Ajoutez l'étrange absurdité qui s'ensuivroit de son discours, s'il pouvoit être pris ici dans ce sens; puisqu'elle conviendroit en quelque sorte par son raisonnement, qu'une femme mariée peut coucher honnêtement avec tous les hommes qu'il lui plaira. Il en est de même de *μίσγεσθαι* en Grec, que des mots *cognoscere* & *commisceri* dans le langage de l'Écriture; qui ne signifient d'eux-mêmes que *connoître*, & *se mêler*, & qui ne veulent dire figurément *coucher*, que selon l'endroit où on les applique: si bien que toute la grossiereté prétendue du mot d'Homere appartient entièrement à notre Censeur, qui salit tout ce qu'il touche, & qui n'attaque les Auteurs anciens que sur des interprétations fausses, qu'il se forge à sa fantaisie, sans savoir leur Langue, & que personne ne leur a jamais données.

La quatrième bévue est aussi sur un passage de l'Odyssée. EUMÉE, dans le 18^e quinzième Livre de ce Poëme, raconte, qu'il est né dans une petite

CHANG. 18. *Quinzième Livre.*) mis, *neuvième*. Mais c'est par erreur. Dans routes les éditions on avoit *neur*. Vers 403.

Isle appelée ¹⁹ Syros, qui est au couchant de l'Isle
²⁰ d'Ortygie. Ce qu'il explique par ces mots :

Ὀρτυγίας καθύπερθεν, ὅτι τροπαὶ ἡλίου.

Ortygia desuper, qua parte sunt conversiones Solis ;

„Petite Isle située au dessus de l'Isle d'Ortygie, du
 „côté que le Soleil se couche”. Il n'y a jamais eu
 de difficulté sur ce passage : tous les Interpretes l'ex-
 pliquent de la sorte ; & EUSTATHIUS même
 apporte des exemples, où il fait voir, que le verbe
τρέπεσθαι, d'où vient *τροπαί*, est employé dans Homere
 pour dire, que le Soleil se couche. Cela est con-
 firmé par Héfychius, qui explique le terme *τροπαί*
 par celui de *δύσεις*, mot, qui signifie incontestablement
 le Couchant. Il est vrai, qu'il y a ²¹ un vieux Com-
 mentateur, qui a mis dans une petite note, qu'Ho-
 mere, par ces mots, a voulu aussi marquer, qu'il y
 avoit dans cette Isle un antre, où l'on faisoit voir les
 tours ou conversions du Soleil. On ne fait pas trop
 bien ce qu'a voulu dire par là ce Commentateur,
 aussi obscur qu'Homere est clair. Mais ce qu'il y a
 de certain, c'est que ni lui, ni pas un autre, n'ont
 jamais prétendu, qu'Homere ait voulu dire, que l'Isle
 de Syros étoit située sous le Tropicque : & que l'on
 n'a jamais attaqué ni défendu ce grand Poëte sur
 cette erreur ; parce qu'on ne la lui a jamais imputée.
 Le seul Mr. Perrault, qui, comme je l'ai montré par
 tant de preuves, ne fait point le Grec, & qui fait si
 peu la Géographie, que dans un de ses Ouvrages ²²

K v

19. Syros.) Isle de l'Archipel, du nombre des Cyclades. Mr. Perrault la nomme Syrie, Tome III. p. 90.

20. Ortygie.) Une des Cyclades, nommée depuis Delos.

21. Un vieux Commentateur.) Didymus.

22. Il a mis le fleuve de Méandre. dans la Grece.] Le Mé-

andre est un fleuve de Phrygie, dans l'Asie mineure. Mr. Perrault avoit dit dans une Note de son Poëme intitulé : *Le Siecle de Louis le Grand*, que le Méandre étoit un fleuve de la Grece. Mais il s'est justifié dans la suite, en disant que cette partie de l'Asie mineure où passe le Méandre, s'appelle la Grece Asiatique.

il a mis le fleuve de Méandre, & par conséquent la Phrygie & Troye, dans la Grece; le seul Mr. Perrault, dis-je, vient, sur l'idée chimérique, qu'il s'est mise dans l'esprit, & peut-être sur quelque misérable Note d'un Pédant, accuser un Poète, regardé par tous les anciens Géographes comme le Pere de la Géographie, d'avoir mis l'Isle de Syros, & la Mer Méditerranée, sous le Tropicque; faute qu'un petit Écolier n'auroit pas fait; & non seulement il l'en accuse, mais il suppose que c'est une chose reconnue de tout le monde, & que les Interpretes ont tâché en vain de sauver, en expliquant, dit-il, ce passage du Quadran que PHÉRECYDES, qui vivoit trois cens ans depuis Homere, avoit fait dans l'Isle de Syros: quoiqu'Eustathius, le seul Commentateur qui a bien entendu Homere, ne dise rien de cette interprétation; qui ne peut avoir été donnée à Homere que par quelque Commentateur de ²³ Diogene Laerce, ²⁴ lequel Commentateur je ne connois point. Voilà les belles preuves, par où notre Censeur prétend faire voir, qu'Homere ne savoit point les Arts; & qui ne font voir autre chose, si non que Mr. Perrault ne fait point de Grec, ²⁵ qu'il entend médiocrement le Latin, & ne connoît lui-même en aucune sorte les Arts.

Il a fait les autres bévues pour n'avoir pas entendu le Grec; mais il est tombé dans la cinquieme erreur, pour n'avoir pas entendu le Latin. La voici: * *Ulyffe dans l'Odyssée est, dit-il, reconnu par son Chien, qui ne l'avoit point vu depuis vingt ans. Cependant Pline assure que les Chiens ne passent jamais*

* Liv. 17. V. 300. & suiv.

²³. Diogene Laerce.] Voyez Diogene Laerce de l'édition de Mr. ces mots, dans les éditions de 1694. & de 1701. on lisoit: *Que je ne Ménage, pag. 67. du Texte, & connois point.*

pag. 68. des Observations. CHANG. 25. *Qu'il entend.] Ce mot, qu'il, n'étoit point dans les mêmes éditions.*

CHANG. 24. *Lequel Commentateur je ne connois point.) Au lieu de*

quinze ans. Mr. Perrault sur cela fait le procès à Homere, comme ayant infailliblement tort d'avoir fait vivre un Chien vingt ans: Pline assurant que les Chiens n'en peuvent vivre que quinze. Il me permettra de lui dire, que c'est condamner un peu légèrement Homere; puisque non seulement ARISTOTE, ainsi qu'il l'avoue lui-même, mais tous les Naturalistes modernes, comme JONSTON, ALDROVAND, &c. assurent qu'il y a des Chiens qui vivent vingt années: que même je pourrois lui citer des exemples dans notre siècle, ²⁶ de Chiens qui en ont vécu jusqu'à vingt-deux; & qu'enfin Pline, quoiqu'Écrivain admirable, a été convaincu, comme chacun fait, de s'être trompé plus d'une fois sur les choses de la Nature; au lieu qu'Homere, avant les Dialogues de Mr. Perrault, n'a jamais été même accusé sur ce point d'aucune erreur. Mais quoi? Mr. Perrault est résolu de ne croire aujourd'hui que Pline, pour lequel il est, dit-il, prêt à parier. Il faut donc le satisfaire, & lui rapporter l'autorité de Pline lui-même, qu'il n'a point entendu, & qui dit positivement la même chose qu'Aristote & tous les autres Naturalistes: c'est-à-savoir, que les Chiens ne vivent ordinairement que quinze ans, mais qu'il y en a quelquefois qui vont jusques à vingt. Voici ses termes: * *Cette espèce de Chiens, qu'on appelle Chiens de*

* Pline, *Hist. nat. Liv. X.*

26. *De Chiens qui en ont vécu &c.*) Mr. Despreaux dans une Lettre du
C'est le Roi lui-même qui a fourni 29. Decembr. 1701. „c'est que ce
cet exemple à notre Auteur. Sa „Prince est accoutumé aux mira-
Majesté s'informant du sujet de la „cles, & à des événemens qui n'ar-
dispute de M. Despreaux avec M. „rivent qu'à lui seul; & qu'ainsi,
Perrault; Mr. le Marquis de Ter- „ce qui lui est arrivé ne peut pas
mes en expliqua les principaux „être tiré à conséquence pour les
chefs au Roi, & lui dit entr'au- „autres hommes. Mais je n'aurai
tres que Mr. Perrault soutenoit, „pas de peine à lui prouver, que
contre le témoignage d'Homere, „dans notre famille même, j'ai eu
que les Chiens ne vivoient pas jus- „un Oncle, qui n'étoit pas un
qu'à vingt ans. Perrault se trompe, „homme fort miraculeux, lequel
dit le Roi: *j'ai eu un Chien qui a „a nourri vingt & quatre années
vécu vingt & trois ans.* „Tout ce „une espèce de Bichon qu'il
„que M. Perrault pourra dire, ajoute „avoit, &c.

Laconie, ne vivent que dix ans : Toutes les autres espèces de Chiens vivent ordinairement quinze ans, & vont quelquefois jusques à vingt. Canes Laconici vivunt annis denis, cetera genera quindecim annos, aliquando viginti. Qui pourroit croire, que notre Censeur voulant, sur l'autorité de Pline, accuser d'erreur un aussi grand personnage qu'Homere, ne se donne pas la peine de lire le passage de Pline, ou de se le faire expliquer ; & qu'ensuite de tout ce grand nombre de bévues, entassées les unes sur les autres dans un si petit nombre de pages, il ait la hardiesse de conclure, comme il a fait : *qu'il ne trouve point d'inconvénient (ce sont ses termes) qu'Homere, qui est mauvais Astronome & mauvais Géographe, ne soit pas bon Naturaliste ?* Y a-t-il un homme sensé, qui lisant ces absurdités, dites avec tant de hauteur dans les Dialogues de Mr. Perrault, puisse s'empêcher de jeter de colere le Livre, & de dire comme Démiphon * dans Térence : *27 Ipsum gestio dari mihi in conspectum ?*

Je ferois un gros volume, si je voulois lui montrer toutes les autres bévues qui sont dans les sept ou huit pages que je viens d'examiner, y en ayant presque encore un aussi grand nombre que je passe, & que peut-être je lui ferai voir dans la premiere Edition de mon Livre ; si je vois, que les hommes daignent jeter les yeux sur ces éruditions Grecques, & lire des Remarques faites sur un Livre que personne ne lit.

* *Phorm. Act. I. Sc. 5. v. 30.*

CHANG. 27. *Ipsum gestio &c.]* Despreaux avoit cité de mémoire : Dans les deux premieres éditions *Cuperem mihi dari in conspectum hunc* on lisoit ainsi ce passage, que Mr. *hominem.*



R É F L E X I O N IV.

*C'est ce qu'on peut voir dans la description de la Déesse
Discorde, qui a, dit-il, * La tête dans les Cieux,
& les pieds sur la terre. PAROLES de Lon-
gin, CHAP. III.*

Virgile a traduit ce Vers presque mot pour mot dans le quatrième Livre de l'Énéide †, appliquant à la Renommée ce qu'Homère dit de la Discorde :

Ingrediturque solo, & caput inter nubila condit.

Un si beau Vers imité par Virgile, & admiré par Longin, n'a pas été néanmoins à couvert de la critique de Mr. Perrault, ¹ qui trouve cette hyperbole outrée, & la met au rang des contes de peau-d'âne. Il n'a pas pris garde, que même dans le discours ordinaire, il nous échappe tous les jours des hyperboles plus fortes que celle-là, qui ne dit au fond que ce qui est très-véritable; c'est-à-savoir, que la Discorde regne par-tout sur la Terre, & même dans le Ciel entre les Dieux; c'est-à-dire, entre les Dieux d'Homère. Ce n'est donc point la description d'un Géant, comme le prétend notre Censeur, que fait ici Homère, c'est une allégorie très-juste: & bien qu'il fasse de la Discorde un personnage, c'est un personnage allégorique qui ne choque point, de quelque taille qu'il le fasse; parce qu'on le regarde comme une idée & une imagination de l'esprit, & non point comme un être matériel subsistant dans la Nature. Ainsi cette expression du Pseaume: ² *J'ai vu l'Impie élevé comme un cedre du Liban*, ne veut pas

* *Iliad. L. 4. v. 443.*

† *Vers 177.*

RÉFLEX. IV. 1. *Qui trouve cette hyperbole &c.) Parallèles, Tome III. p. 118. & suiv.*

2. *J'ai vu l'Impie élevé.) Psal.*

XXXVI. v. 35. *Vidi impium super-exaltatum & elevatum sicut Cedros Libani.*

dire, que l'Impie étoit un Géant, grand comme un cedre du Liban. Cela signifie que l'Impie étoit au faite des grandeurs humaines; & Monsieur Racine est fort bien entré dans la pensée du Psalmiste, par ces deux Vers de son Esther, qui ont du rapport au Vers d'Homere :

Pareil au cedre, il cachoit dans les Cieux

Son front audacieux.

Il est donc aisé de justifier les paroles avantageuses, que Longin dit du Vers d'Homere sur la Discorde. La vérité est pourtant, que ces paroles ne sont point de Longin: puisque c'est moi, qui, à l'imitation de Gabriel de Pétra, les lui ai en partie prêtées: le Grec en cet endroit étant fort défectueux, & même le Vers d'Homere n'y étant point rapporté. C'est ce que Mr. Perrault n'a eu garde de voir; parce qu'il n'a jamais lu Longin, selon toutes les apparences, que dans ma Traduction. Ainsi pensant contredire Longin, il a fait mieux qu'il ne pensoit, puisque c'est moi qu'il a contredit. Mais en m'attaquant, il ne sauroit nier, qu'il n'ait aussi attaqué Homere, & surtout Virgile, qu'il avoit tellement dans l'esprit, quand il a blâmé ce Vers sur la Discorde, que dans son Discours, au lieu de la Discorde, il a écrit, sans y penser, la Renommée.

C'est donc d'elle qu'il fait cette belle critique: * *Que l'exagération du Poëte en cet endroit ne sauroit faire une idée bien nette. Pourquoi? C'est, ajoute-t-il, que tant qu'on pourra voir la tête de la Renommée, sa tête ne sera point dans le Ciel, & que si sa tête est dans le Ciel, on ne fait pas trop bien ce que l'on voit. O l'admirable raisonnement! Mais où est-ce qu'Homere & Virgile disent, qu'on voit la tête de la Discorde, ou de la Renommée? Et afin qu'elle ait la*

* *Parallèles, Tom. III. pag. 119.*

tête dans le Ciel, qu'importe qu'on l'y voie ou qu'on ne l'y voie pas? N'est-ce pas ici le Poète qui parle, & qui est supposé voir tout ce qui se passe même dans le Ciel, sans que pour cela les yeux des autres hommes le découvrent? En vérité, j'ai peur que les Lecteurs ne rougissent pour moi, de me voir réfuter de si étranges raisonnemens. Notre Censeur attaque ensuite une autre hyperbole d'Homere à propos des chevaux des Dieux. Mais comme ce qu'il dit contre cette hyperbole n'est qu'une fade plaisanterie, le peu que je viens de dire contre l'objection précédente, suffira, je crois, pour répondre à toutes les deux.

R É F L E X I O N V.

*Il en est de même de ces compagnons d'Ulyssé changés en pourceaux, que Zoyle appelle * de petits cochons larmoyans.* PAROLES de Longin, CHAP. VII.

Il paroît par ce passage de Longin, que ZOYLE, aussi bien que Mr. Perrault, s'étoit égayé à faire des railleries sur HOMERE. Car cette plaisanterie, *de petits cochons larmoyans*, a assez de rapport avec *les comparaisons à longue queue*, que notre Critique moderne reproche à ce grand Poète. Et puisque dans notre siècle, la liberté que Zoyle s'étoit donnée, de parler sans respect des plus grands Écrivains de l'Antiquité, se met aujourd'hui à la mode parmi beaucoup de petits Esprits, aussi ignorans qu'orgueilleux & pleins d'eux-mêmes; il ne sera pas hors de propos de leur faire voir ici, de quelle maniere cette liberté a réussi autrefois à ce Rhéteur, homme fort

* *Odyss. Liv. 10. v. 239. & suiv.*

RÉFL. V. I. Dans notre Siècle.) Ces trois mots paroissent superflus.

savant, ainsi que le témoigne DENYS d'Halicarnasse, & à qui je ne vois pas qu'on puisse rien reprocher sur les mœurs : ² puisqu'il fut toute sa vie très-pauvre ; & que malgré l'animosité que ses Critiques sur Homere & sur Platon avoient excitée contre lui, on ne l'a jamais accusé d'autre crime que de ces Critiques mêmes, & d'un peu de misanthropie.

Il faut donc premierement voir ce que dit de lui VITRUVÉ, le célèbre Architecte : car c'est lui qui en parle le plus au long ; & afin que Mr. Perrault ne m'accuse pas d'altérer le texte de cet Auteur, je mettrai ici les mots mêmes de Mr. son Frere le Médecin qui nous a donné Vitruve en François. *Quelques années après, (c'est Vitruve qui parle dans la Traduction de ce Médecin) Zoyle, qui se faisoit appeller le fléau d'Homere, vint de Macédoine à Alexandrie, & présenta au Roi les Livres qu'il avoit composés contre l'Iliade & contre l'Odyssée. Ptolemée indigné que l'on attaqué si insolemment le Pere de tous les Poëtes, & que l'on maltraitât ainsi celui que tous les Savans reconnoissent pour leur Maître, dont toute la Terre admiroit les Écrits, & qui n'étoit pas là présent pour se défendre, ne fit point de reponse. Cependant Zoyle, ayant long-temps attendu, & étant pressé de la nécessité, fit supplier le Roi de lui faire donner quelque chose. A quoi l'on dit qu'il fit cette réponse, que puis qu'Homere, depuis mille ans qu'il y avoit qu'il étoit mort, avoit nourri plusieurs milliers de personnes, Zoyle devoit bien avoir l'industrie de se nourrir non seulement lui, mais plusieurs autres encore, lui qui faisoit profession d'être beaucoup plus savant qu'Homere. Sa mort se raconte diversément. Les uns disent, que Ptolemée le fit mettre en croix ; d'autres qu'il fut lapidé ; & d'autres, qu'il fut brûlé tout*
vif

2. *Puisqu'il fut toute sa vie très* très-pauvre. On pourroit donc mettre ici. . . . rien reprocher sur les mœurs ; *puisque, malgré l'animosité* peut être mal-honnête homme, & *sité* &c.

3. Recon-

vif à Smyrne. Mais de quelque façon que cela soit, il est certain qu'il a bien mérité cette punition : puisqu'on ne la peut pas mériter pour un crime plus odieux qu'est celui de reprendre un Écrivain, qui n'est pas en état de rendre raison de ce qu'il a écrit.

Je ne conçois pas, comment Mr. Perrault le Médecin, qui pensoit d'Homere & de Platon à peu près les mêmes choses que Monsieur son Frere & que Zoyle, a pu aller jusqu'au bout, en traduisant ce passage. La vérité est, qu'il l'a adouci, autant qu'il lui a été possible, tâchant d'insinuer que ce n'étoient que les Savans, c'est-à-dire, au langage de Mr. Perrault, les Pédans, qui admiroient les Ouvrages d'Homere. Car dans le texte Latin il n'y a pas un seul mot qui revienne au mot de Savant, & à l'endroit où Mr. le Médecin traduit : *Celui que tous les Savans reconnoissent pour leur Maître*, il y a, *celui que tous ceux qui aiment les belles Lettres, reconnoissent pour leur Chef*. En effet, bien qu'Homere ait sù beaucoup de choses, il n'a jamais passé pour le Maître des Savans. Ptolemée ne dit point non plus à Zoyle dans le texte Latin, *qu'il devoit bien avoir l'industrie de se nourrir, lui qui faisoit profession d'être beaucoup plus savant qu'Homere*. Il y a : *4 lui qui se vançoit d'avoir plus d'esprit qu'Homere*. D'ailleurs, Vitruve ne dit pas simplement, que Zoyle *présenta ses Livres contre Homere à Ptolemée* : mais *5 qu'il les lui récita*. Ce qui est bien plus fort, & qui fait voir, que ce Prince les blâmoit avec connoissance de cause.

Mr. le Médecin ne s'est pas contenté de ces adouciffemens ; il a fait une note, où il s'efforce d'insinuer, qu'on a prêté ici beaucoup de choses à Vitruve ; & cela fondé, sur ce que c'est un raisonnement indigne de Vitruve, de dire, qu'on ne puisse

3. Reconnoissent pour leur Chef.) Philologiæ omnis Ducem.

4. Lui qui se vançoit &c.] Qui meliori ingenio se profiteretur.

5. Qu'il les lui récita.) Regi recitavit.

reprendre un Écrivain qui n'est pas en état de rendre raison de ce qu'il a écrit; & que par cette raison ce seroit un crime digne du feu, que de reprendre quelque chose dans les Écrits que Zoyle a faits contre Homere, si on les avoit à présent. Je réponds premierement, que dans le Latin il n'y a pas simplement, reprendre un Écrivain; mais citer,⁶ appeler en jugement des Écrivains; c'est-à-dire, les attaquer dans les formes sur tous leurs Ouvrages. Que d'ailleurs, par ces Écrivains, Vitruve n'entend pas des Écrivains ordinaires; mais des Écrivains qui ont été l'admiration de tous les siècles, tels que Platon & Homere, & dont nous devons présumer, quand nous trouvons quelque chose à redire dans leurs Écrits, que, s'ils étoient là présens pour se défendre, nous serions tout étonnés, que c'est nous qui nous trompons. Qu'ainsi il n'y a point de parité avec Zoyle, homme décrié dans tous les siècles, & dont les Ouvrages n'ont pas même eu la gloire que, grâce à mes Remarques, vont avoir les Écrits de Mr. Perrault, qui est, qu'on leur ait répondu quelque chose.

Mais pour achever le Portrait de ces Hommes, il est bon de mettre aussi en cet endroit ce qu'en a écrit l'Auteur que Mr. Perrault cite le plus volontiers, c'est à savoir Élien. C'est au Livre onzieme de ses Histoires diverses. *Zoyle, celui qui a écrit contre Homere, contre Platon, & contre plusieurs autres grands personnages, 7 étoit d'Amphipolis, & fut disciple de ce Polycrate qui a fait un Discours en forme d'accusation contre Socrate. Il fut appelé: le Chien de la Rhétorique. Voici à peu près sa figure. Il avoit une grande barbe qui lui descendoit sur le menton, mais nul poil à la tête qu'il se rasoit jusqu'au cuir. Son manteau lui pendoit ordinairement sur les genoux. Il aimoit à mal*

6. Appeller en jugement.) Qui citat eos quorum &c.

7. Etoit d'Amphipolis.) Ville de Thrace.

parler de tout, & ne se plaisoit qu'à contredire. En un mot, il n'y eut jamais d'homme si hargneux que ce Misérable. Un très-savant homme lui ayant demandé un jour, pourquoi il s'acharnoit de la sorte à dire du mal de tous les grands Écrivains: C'est, repliqua-t-il, que je voudrois bien leur en faire, mais je n'en puis venir à bout.

Je n'aurois jamais fait, si je voulois ramasser ici toutes les injures qui lui ont été dites dans l'Antiquité, où il étoit par-tout connu sous le nom du *vil Esclave de Thrace*. On prétend, que ce fut l'Envie, qui l'engagea à écrire contre Homere, & que c'est ce qui a fait que tous les Envieux ont été depuis appelés du nom de Zoyles, témoin ces deux Vers d'OVIDE:

Ingenium magni livor detrectat Homeri:

Quisquis es, ex illo, Zoïle, nomen habes.

Je rapporte ici tout exprès ce passage, afin de faire voir à Mr. Perrault, qu'il peut fort bien arriver, quoi qu'il en puisse dire, qu'un Auteur vivant soit jaloux d'un Écrivain mort plusieurs siècles avant lui. Et en effet, je connois^s plus d'un Demi-Savant qui rougit, lorsqu'on loue devant lui avec un peu d'excès ou Cicéron, ou Demosthene, prétendant qu'on lui fait tort.

Mais pour ne me point écarter de Zoyle, j'ai cherché plusieurs fois en moi-même, ce qui a pu attirer contre lui cette animosité & ce déluge d'injures. Car il n'est pas le seul qui ait fait des Critiques sur Homere & sur Platon. Longin, dans ce Traité même, comme nous le voyons, en a fait plusieurs; &

L ij

S. Plus d'un Demi-Savant.) Mr. l'Abbé Gallois, ne put l'écouter C* * * de l'Académie Française, sans rougir, & se mit à contredire étant un jour chez M. Colbert, & l'éloge que cet Abbé en faisoit. entendant louer Cicéron par Mr.

9 Denys d'Halicarnasse n'a pas plus épargné Platon que lui. Cependant on ne voit point, que ces Critiques ayent excité contre eux l'indignation des hommes. D'où vient cela? En voici la raison, si je ne me trompe. C'est qu'outre que leurs Critiques sont fort sensées, il paroît visiblement, qu'ils ne les font point pour rabaisser la gloire de ces grands Hommes; mais pour établir la vérité de quelque précepte important. Qu'au fond, bien loin de disconvenir du mérite de ces Héros, c'est ainsi qu'ils les appellent, ils nous font par-tout comprendre, même en les critiquant, qu'ils les reconnoissent pour leurs Maîtres en l'Art de parler, & pour les seuls modeles que doit suivre tout homme qui veut écrire: Que s'ils nous y découvrent quelques taches, ils nous y font voir en même-temps un nombre infini de beautés; tellement qu'on sort de la lecture de leurs Critiques, convaincu de la justesse d'esprit du Censeur, & encore plus de la grandeur du génie de l'Écrivain censuré. Ajoutez, qu'en faisant ces Critiques, ils s'énoncent toujours avec tant d'égards, de modestie, & de circonspection, qu'il n'est pas possible de leur en vouloir du mal.

Il n'en étoit pas ainsi de Zoyle, homme fort atrabilaire, & extrêmement rempli de la bonne opinion de lui-même. Car, autant que nous en pouvons juger par quelques fragmens qui nous restent de ses Critiques, & par ce que les Auteurs nous en disent, il avoit directement entrepris de rabaisser les Ouvrages d'Homere & de Platon, en les mettant l'un & l'autre, au dessous des plus vulgaires Écrivains. Il traitoit les fables de l'Iliade & de l'Odyssée, de con-

9. *Denys d'Halicarnasse.*) Le contient sa justification. Elle est dans le Tome second de ses Œuvres pag. 125. pour le Grec, & de ce qu'il avoit reproché quelques vres pag. 229. pour le Latin, de l'Édition de fautes à Platon, & Denys d'Halicarnasse lui fit une réponse qui Francfort, 1586.

tes de Vieille, appellant Homere, ¹⁰ un diseur de fornnettes. Il faisoit de fades plaisanteries des plus beaux endroits de ces deux Poëmes, & tout cela avec une hauteur si pédantesque, qu'elle révoltoit tout le monde contre lui. Ce fut, à mon avis, ce qui lui attira cette horrible diffamation, & qui lui fit faire une fin si tragique.

Mais à propos de hauteur pédantesque, peut-être ne sera-t-il pas mauvais d'expliquer ici ce que j'ai voulu dire par là, & ce que c'est proprement qu'un Pédant. Car il me semble, que Mr. Perrault ne conçoit pas trop bien toute l'étendue de ce mot. En effet, si l'on en doit juger par tout ce qu'il insinue dans ses Dialogues, un Pédant, selon lui, est un Savant nourri dans un College, & rempli de Grec & de Latin, qui admire aveuglement tous les Auteurs anciens; qui ne croit pas, qu'on puisse faire de nouvelles découvertes dans la Nature, ni aller plus loin qu'Aristote, Epicure, Hippocrate, Pline; qui croiroit faire une espèce d'impiété, s'il avoit trouvé quelque chose à redire dans Virgile; qui ne trouve pas simplement Térence un joli Auteur, mais le comble de toute perfection; qui ne se pique point de politesse; qui non seulement ne blâme jamais aucun Auteur ancien; mais qui respecte sur-tout les Auteurs que peu de gens lisent, comme Jason, Bartole, Lycophon, Macrobe, &c.

Voilà l'idée du Pédant qu'il paroît que Mr. Perrault s'est formée. Il seroit donc bien surpris, si on lui disoit: qu'un Pédant est presque tout le contraire de ce tableau: qu'un Pédant est un homme plein de lui-même, qui, avec un médiocre savoir, décide hardiment de toutes choses: qui se vante sans cesse d'avoir fait de nouvelles découvertes: qui traite de haut en bas Aristote, Epicure, Hippocrate, Pline;

L iij

10. Un diseur de fornnettes.) Φιλόμυθον.

qui blâme tous les Auteurs anciens: qui publie, que Jason & Bartole étoient deux Ignorans, Macrobe un Écolier: qui trouve, à la vérité, quelques endroits passables dans Virgile; mais qui y trouve aussi beaucoup d'endroits dignes d'être sifflés: qui croit à peine Térence digne du nom de joli: qui, au milieu de tout cela, se pique sur-tout de politesse: qui tient que la plûpart des Anciens n'ont ni ordre, ni économie dans leurs discours: En un mot, qui compte pour rien de heurter sur cela le sentiment de tous les hommes.

Mr. Perrault me dira peut-être, que ce n'est point là le véritable caractère d'un Pédant. Il faut pourtant lui montrer, que c'est le portrait qu'en fait le célèbre R E G N I E R; c'est-à-dire, le Poète François, qui, du consentement de tout le monde, a le mieux connu, avant Moliere, les mœurs & le caractère des hommes. C'est dans sa dixieme Satire, où décrivant cet énorme Pédant, qui, dit-il:

*Faisoit par son savoir, comme il faisoit entendre,
La figue sur le nez au Pédant d'Alexandre.*

Il lui donne ensuite ces sentimens:

*Qu'il a, pour enseigner, une belle maniere:
Qu'en son globe il a vu la Matière premiere:
Qu'Epicure est yvrogne, Hippocrate un bourreau &
Que Bartole & Jason ignorent le Barreau:
Que Virgile est passable, encor qu'en quelques pages
Il méritât au Louvre être sifflé des Pages:
Que Pline est inégal; Térence un peu joli;
Mais sur-tout il estime un langage poli.
Ainsi sur chaque Auteur il trouve de quoi mordre.
L'un n'a point de raison, & l'autre n'a point d'ordre:*

L'un avorte avant temps les Œuvres qu'il conçoit :

Souvent il prend Macrobe, & lui donne le fouet, &c.

Je laisse à Mr. Perrault le soin de faire l'application de cette peinture, & de juger qui Regnier a décrit par ces Vers ; ou un homme de l'Université, qui a un sincere respect pour tous les grands Écrivains de l'Antiquité, & qui en inspire, autant qu'il peut, l'estime à la Jeunesse qu'il instruit ; ou un Auteur présomptueux qui traite tous les Anciens d'ignorans, de grossiers, de visionnaires, d'insensés ; & qui étant déjà avancé en âge, employe le reste de ses jours, & s'occupe uniquement à contredire le sentiment de tous les hommes.

R É F L E X I O N VI.

En effet, de trop s'arrêter aux petites choses, cela gâte tout. PAROLES de Longin, CHAP. VIII.

Il n'y a rien de plus vrai, sur-tout dans les Vers : & c'est un des grands défauts de Saint-Amand. Ce Poète avoit assez de génie pour les Ouvrages de débauche, & de Satire outrée, & il a même quelquefois des boutades assez heureuses dans le sérieux : mais il gâte tout par les basses circonstances qu'il y mêle. C'est ce qu'on peut voir dans son Ode intitulée : *la Solitude*, qui est son meilleur Ouvrage, où, parmi un fort grand nombre d'images très-agréables, il vient présenter mal-à-propos aux yeux les choses du monde les plus affreuses, des crapauds & des limaçons qui bavent ; le squelette d'un Pendu, &c.

Là branle le squelette horrible

D'un pauvre Amant qui se pendit.

Il est sur-tout bizarrement tombé dans ce défaut en son *Moïse sauvé*, à l'endroit du passage de la Mer

rouge ; au lieu de s'étendre sur tant de grandes circonstances qu'un sujet si majestueux lui présentoit, il perd le temps à peindre le petit Enfant, qui va, faute, revient, & ramassant une coquille, la va montrer à sa Mere, & met en quelque sorte, comme j'ai dit ¹ dans ma Poétique, les poissons aux fenêtres par ces deux Vers :

*Et là, près des remparts que l'œil peut transpercer,
Les poissons ébahis les regardent passer.*

Il n'y a que Mr. Perrault au monde qui puisse ne pas sentir le Comique qu'il y a dans ces deux Vers, où il semble en effet, que les poissons ayent loué des fenêtres pour voir passer le Peuple Hébreu. Cela est d'autant plus ridicule que les poissons ne voyent presque rien au travers de l'eau, & ont les yeux placés d'une telle maniere, qu'il étoit bien difficile, quand ils auroient eu la tête hors de ces remparts, qu'ils pussent bien découvrir cette marche. Mr. Perrault prétend néanmoins justifier ces deux Vers, mais c'est par des raisons si peu sentées, qu'en vérité je croirois abuser du papier, si je l'employois à y répondre. Je me contenterai donc de le renvoyer à la comparaison que Longin rapporte ici d'Homere. Il y pourra voir l'adresse de ce grand Poète à choisir, & à ramasser les grandes circonstances. Je doute pourtant, qu'il convienne de cette vérité. Car il en veut sur-tout aux comparaisons d'Homere, & il en fait le principal objet de ses plaisanteries ² dans son dernier Dialogue. On me demandera peut-être ce que c'est que ces plaisanteries, Mr. Perrault n'étant pas en réputation d'être fort plaisant ; & comme vraisemblablement on n'ira pas les chercher dans l'original, je veux bien, pour la cu-

¹ REFLEX. VI. 1. *Dans ma Poétique.*) Chant III. v. 264.

² *Dans son dernier Dialogue.*) Parallèles de Mr. Perrault, Tome III.

riofité des Lecteurs , en rapporter ici quelque trait. Mais pour cela il faut commencer par faire entendre ce que c'est que les Dialogues de Mr. Perrault.

C'est une conversation qui se passe entre trois Personnages , dont le premier , grand ennemi des Anciens , & sur-tout de Platon , est Mr. Perrault lui-même , comme il le déclare dans sa Préface. Il s'y donne le nom d'Abbé ; & je ne fais pas trop , pourquoy il a pris ce titre Ecclésiastique , puisqu'il n'est parlé dans ce Dialogue que de choses très-profanes ; que les Romains y sont loués par excès , & que l'Opéra y est regardé comme le comble de la perfection , où la Poësie pouvoit arriver en notre Langue. Le second de ces Personnages est un Chevalier , admirateur de Monsieur l'Abbé ; qui est là comme son Tabarin pour appuyer ses décisions , & qui le contredit même quelquefois à dessein , pour le faire mieux valoir. Mr. Perrault ne s'offensera pas sans doute de ce nom de Tabarin , que je donne ici à son Chevalier : puisque ce Chevalier lui-même déclare en un endroit , ³ qu'il estime plus les Dialogues de Mondor & de Tabarin , que ceux de Platon. Enfin le troisieme de ces Personnages , qui est beaucoup le plus sot des trois , est un Président , protecteur des Anciens , qui les entend encore moins que l'Abbé , ni que le Chevalier ; qui ne sauroit souvent répondre aux objections du monde les plus frivoles , & qui défend quelquefois si sottement la Raison , qu'elle devient plus ridicule dans sa bouche que le mauvais sens. En un mot , il est là comme le Faquin de la Comédie , pour recevoir toutes les nazardes. Ce sont là les Acteurs de la Pièce. Il faut maintenant les voir en action.

L v

3. *Qu'il estime plus les Dialogues de Mondor & de Tabarin.*) Parallèles de Mr. Perrault, Tome II. pag. 116. Voyez la Remarque sur le Vers 86. du premier Chant de l'Art poétique , où il est parlé des Dialogues de Mondor & de Tabarin.

Mr. l'Abbé, par exemple, ⁴ déclare en un endroit, qu'il n'approuve point ces comparaisons d'Homere, où le Poète, non content de dire précisément ce qui sert à la comparaison, s'étend sur quelque circonstance historique de la chose, dont il est parlé: comme lorsqu'il compare la cuisse de Ménélas blessé, à de l'ivoire teint en pourpre par une femme de Méonie ou de Carie &c. Cette femme de Méonie ou de Carie déplait à Mr. l'Abbé, & il ne sauroit souffrir ces sortes de *comparaisons à longue queue*; mot agréable, qui est d'abord admiré par Mr. le Chevalier, lequel prend de là occasion de raconter quantité de jolies choses qu'il dit aussi à la campagne l'année dernière, à propos de ces *comparaisons à longue queue*.

Ces plaisanteries étonnent un peu Mr. le Président; qui sent bien la finesse qu'il y a dans ce mot de *longue queue*. Il se met pourtant à la fin en devoir de répondre. La chose n'étoit pas sans doute fort mal-aisée, puisqu'il n'avoit qu'à dire ce que tout homme qui fait les élémens de la Rhétorique auroit dit d'abord: Que les comparaisons, dans les Odes & dans les Poèmes Épiques, ne sont pas simplement mises pour éclaircir, & pour orner le discours; mais pour amuser & pour délasser l'esprit du Lecteur, en le détachant de temps en temps du principal sujet, & le promenant sur d'autres images agréables à l'esprit: Que c'est en cela qu'a principalement excellé Homere, dont non seulement toutes les comparaisons, mais tous les discours sont pleins d'images de la Nature, si vraies & si variées, qu'étant toujours le même, il est néanmoins toujours différent: instruisant sans cesse le Lecteur, & lui faisant observer dans les objets mêmes, qu'il a tous les jours devant les yeux, des choses qu'il ne s'avisait pas d'y remarquer. Que c'est une vérité universellement reconnue, qu'il n'est point nécessaire, en matière de Poésie, que les points de la comparaison se répondent si juste les uns

4. Déclare en un endroit.) Parallèles, Tom. III. pag. 58.

aux autres : qu'il fuffit d'un rapport général, & qu'une trop grande exactitude fentiroit fon Rhéteur.

C'est ce qu'un homme fensé auroit pu dire fans peine à Mr. l'Abbé, & à Mr. le Chevalier : mais ce n'est pas ainfi que raisonne Mr. le Président. Il commence par avouer fincèrement, que nos Poètes se feroient moquer d'eux, s'ils mettoient dans leurs Poèmes de ces comparaiſons étendues ; & n'excuse Homere, que parce qu'il avoit le goût Oriental, qui étoit, dit-il, le goût de ſa Nation. Là-deſſus il explique ce que c'eſt que le goût des Orientaux, qui, à cauſe du feu de leur imagination, & de la vivacité de leur eſprit, veulent toujours, pourſuit-il, qu'on leur diſe deux choſes à la fois, & ne ſauroient ſouffrir un ſeul ſens dans un diſcours : Au lieu que nous autres Européens, nous nous contentons d'un ſeul ſens, & ſommes bien aïſes, qu'on ne nous diſe qu'une ſeule choſe à la fois. Belles obſervations que Mr. le Président a faites dans la Nature, & qu'il a faites tout ſeul ! puisqu'il eſt très-faux que les Orientaux ayent plus de vivacité d'eſprit que les Européens, & ſur-tout que les François, qui ſont fameux par-tout pays, pour leur conception vive & prompte : le ſtyle figuré, qui regne aujourd'hui dans l'Asie mineure & dans les pays voiſins, & qui n'y regnoit point autrefois, ne venant que de l'irruption des Arabes, & des autres Nations Barbares, qui peu de temps après Heraclius inonderent ces pays, & y portèrent, avec leur Langue & avec leur Religion, ces manieres de parler ampoulées. En effet, on ne voit point, que les Peres Grecs de l'Orient, comme S. Juſtin, S. Baſile, S. Chryſoſtome, S. Grégoire de Nazianze, & tant d'autres, ayent jamais pris ce ſtyle dans leurs Écrits : & ni Herodote, ni Denys d'Halicarnaffe, ni Lucien, ni Joſephe, ni Philon le Juif, ni aucun Auteur Grec, n'a jamais parlé ce langage.

Mais pour revenir aux *comparaiſons à longue queue* : Monſieur le Président rappelle toutes ſes forces, pour

renverser ce mot, qui fait tout le fort de l'argument de Mr. l'Abbé, & répond enfin: Que comme dans les cérémonies on trouveroit à redire aux queues des Princesses, si elles ne traînoient jusqu'à terre; de même les comparaisons dans le Poëme Épique seroient blâmables, si elles n'avoient des queues fort traînantes. Voilà peut-être une des plus extravagantes réponses qui ayent jamais été faites. Car quel rapport ont les comparaisons à des Princesses? Cependant Mr. le Chevalier, qui jusqu'alors n'avoit rien approuvé de tout ce que le Président avoit dit, est ébloui de la solidité de cette réponse, & commence à avoir peur pour Mr. l'Abbé, qui frappé aussi du grand sens de ce discours, s'en tire pourtant avec assez de peine, en avouant, contre son premier sentiment, qu'à la vérité on peut donner de longues queues aux comparaisons, mais soutenant qu'il faut, ainsi qu'aux robes des Princesses, que ces queues soient de même étoffe que la robe. Ce qui manque, dit-il, aux comparaisons d'Homere, où les queues sont de deux étoffes différentes; de sorte que s'il arrivoit qu'en France, comme cela peut fort bien arriver, la mode vint de coudre des queues de différente étoffe aux robes des Princesses, voilà le Président qui auroit entierement cause gagnée sur les comparaisons. C'est ainsi que ces trois Messieurs manient entre eux la Raison humaine; l'un faisant toujours l'objection qu'il ne doit point faire; l'autre approuvant ce qu'il ne doit point approuver: & l'autre répondant ce qu'il ne doit point répondre.

Que si le Président a eu ici quelque avantage sur l'Abbé, celui-ci a bientôt sa revanche à propos d'un autre endroit d'Homere. Cet endroit est dans le douzieme Livre de l'Odyssée*; où Homere, selon la traduction de Mr. Perrault, raconte: *Qu'Ulyssé étant porté sur son mât brisé, vers la Charybde, justement*

* V. 420. & suiv.

dans le temps que l'eau s'élevoit : & craignant de tomber au fond , quand l'eau viendroit à redescendre , il se prit à un figuier sauvage qui sortoit du haut du rocher , où il s'attacha comme une chauve-souris ; & où il attendit , ainsi suspendu , que son mât qui étoit allé à fond , revint sur l'eau ; ajoutant que lorsqu'il le vit revenir , il fut aussi aise qu'un Juge qui se leve de dessus son Siege pour aller dîner , après avoir jugé plusieurs procès. Mr. l'Abbé insulte fort à Mr. le Président sur cette comparaison bizarre du Juge qui va dîner : & voyant le Président embarrassé , *Est-ce , ajoûte-t-il , que je ne traduis pas fidèlement le Texte d'Homere ?* Ce que ce grand Défenseur des Anciens n'oseroit nier. Aussitôt Mr. le Chevalier revient à la charge ; & sur ce que le Président répond : que le Poète donne à tout cela un tour si agréable , qu'on ne peut pas n'en être point charmé : *Vous vous moquez , poursuit le Chevalier : Dès le moment qu'Homere , tout Homere qu'il est , veut trouver de la ressemblance entre un homme qui se réjouit de voir son mât revenir sur l'eau , & un Juge qui se leve pour aller dîner après avoir jugé plusieurs procès , il ne sauroit dire qu'une impertinence.*

Voilà donc le pauvre Président fort accablé ; & cela faute d'avoir sù , que Mr. l'Abbé fait ici une des plus énormes bévues qui ayent jamais été faites , prenant une date pour une comparaison. Car il n'y a en effet aucune comparaison en cet endroit d'Homere. Ulysse raconte que voyant le mât & la quille de son vaisseau , sur lesquels il s'étoit sauvé , qui s'engloutissoient dans la Charybde ; il s'accrocha , comme un oiseau de nuit , à un grand figuier qui pendoit là d'un rocher ; & qu'il y demeura long-temps attaché , dans l'espérance , que le reflux venant , la Charybde pourroit enfin revomir le débris de son vaisseau : Qu'en effet , ce qu'il avoit prévu , arriva ; & qu'environ vers l'heure qu'un Magistrat , ayant rendu la Justice , quitte sa séance pour aller prendre sa réfection , c'est - à - dire , environ sur les trois heures

après-midi, ces débris parurent hors de la Charybde, & qu'il se remit dessus. Cette date est d'autant plus juste qu'Eustathius assure, que c'est le temps d'un des reflux de la Charybde, qui en a trois en vingt-quatre heures; & qu'autrefois en Grece on datoit ordinairement les heures de la journée par le temps où les Magistrats entroient au Conseil; par celui où ils y demeuroient; & par celui où ils en sortoient. Cet endroit n'a jamais été entendu autrement par aucun Interprete, & le Traducteur Latin l'a fort bien rendu. Par là on peut voir à qui appartient l'impertinence de la comparaison prétendue, ou à Homere qui ne l'a point faite, ou à Monsieur l'Abbé, qui la lui fait faire si mal-à-propos.

Mais avant que de quitter la conversation de ces trois Messieurs, Monsieur l'Abbé trouvera bon, que je ne donne pas les mains à la réponse décisive qu'il fait à Monsieur le Chevalier, qui lui avoit dit: *Mais à propos de comparaisons, on dit, qu'Homere compare Ulysse, qui se tourne dans son lit, au boudin qu'on rôtit sur le gril.* A quoi Monsieur l'Abbé répond: *Cela est vrai;* & à quoi je réponds: Cela est si faux, que même le mot Grec, qui veut dire boudin, n'étoit point encore inventé du temps d'Homere, où il n'y avoit ni boudins, ni ragoûts. La vérité est, que dans le vingtieme Livre de l'Odyssée *, il compare Ulysse qui se tourne çà & là dans son lit, brûlant d'impatience de se fouler, comme dit Eustathius, du sang des Amans de Pénélope, à un homme affamé, qui s'agite pour faire cuire sur un grand feu le ventre sanglant, & plein de graisse, d'un animal, dont il brûle de se rassasier, le tournant sans cesse de côté & d'autre.

En effet, tout le monde fait, que le ventre de certains animaux chez les Anciens étoit un de leurs

* V. 24. & suiv.

plus délicieux mets : que le *sumen*, c'est-à-dire, le ventre de la truie parmi les Romains, étoit vanté par excellence, ⁵ & défendu même par une ancienne Loi Censorienne, comme trop voluptueux. Ces mots, *plein de sang & de graisse*, qu'Homere a mis en parlant du ventre des animaux, & qui sont si vrais de cette partie du corps, ont donné occasion à un misérable Traducteur, qui a mis autrefois l'Odysée en François, de se figurer, qu'Homere parloit là du boudin : parce que le boudin de pourceau se fait communément avec du sang & de la graisse ; & il l'a ainsi sottement rendu dans sa Traduction. C'est sur la foi de ce Traducteur, que quelques Ignorans, & Monsieur l'Abbé du Dialogue, ont cru, qu'Homere comparoit Ulyffe à un boudin, quoique ni le Grec ni le Latin n'en disent rien, & que jamais aucun Commentateur n'ait fait cette ridicule bévue. Cela montre bien les étranges inconvéniens, qui arrivent à ceux, qui veulent parler d'une Langue qu'ils ne savent point.

R É F L É X I O N VII.

Il faut songer au jugement que toute la Postérité fera de nos Écrits. PAROLES de Longin, CHAP. XII.

Il n'y a en effet que l'approbation de la Postérité, qui puisse établir le vrai mérite des Ouvrages. Quelque éclat qu'ait fait un Écrivain durant sa vie, quelques éloges qu'il ait reçus, on ne peut pas pour cela infailliblement conclurre que ses Ouvrages soient excellens. De faux brillans, la nouveauté du style, un tour d'esprit qui étoit à la mode, peuvent les

⁵. *Et défendu par une ancienne Loi modo fetus non hauserit.* Et Liv. Censorienne.) Pline, Livre XI. de VIII. Ch. 77. *Hinc Censoriarum* son Histoire naturelle, Ch. 84. *Hu. Legum pagina, interdictaque canis jus* (suis *famina*) *sumen optimum, si abdomina.*

avoir fait valoir; & il arrivera peut-être, que dans le siècle suivant on ouvrira les yeux, & que l'on méprisera ce que l'on a admiré. Nous en avons un bel exemple dans Ronfard, & dans ses imitateurs, comme Du-Bellay, Du-Bartas, Des-Portes, qui dans le siècle précédent ont été l'admiration de tout le monde, & qui aujourd'hui ne trouvent pas même de Lecteurs.

La même chose étoit arrivée chez les Romains à Nævius, à Livius, & à Ennius, qui, du temps d'Horace, comme nous l'apprenons de ce Poëte, trouvoient encore beaucoup de gens qui les admiroient; mais qui à la fin furent entièrement décriés. Et il ne faut point s'imaginer que la chute de ces Auteurs, tant les François que les Latins, soit venue de ce que les Langues de leurs pays ont changé. Elle n'est venue, que de ce qu'ils n'avoient point attrapé dans ces Langues le point de solidité & de perfection, qui est nécessaire pour faire durer, & pour faire à jamais priser des Ouvrages. En effet, la Langue Latine, par exemple, qu'ont écrite Cicéron & Virgile, étoit déjà fort changée du temps de Quintilien, & encore plus du temps d'Aulugelle. Cependant Cicéron & Virgile y étoient encore plus estimés que de leur temps même; parce qu'ils avoient comme fixé la Langue par leurs Écrits, ayant atteint le point de perfection que j'ai dit.

Ce n'est donc point la vieillesse des mots & des expressions dans Ronfard, qui a décrié Ronfard; c'est qu'on s'est apperçu tout d'un coup que les beautés qu'on y croyoit voir n'étoient point des beautés. Ce que Bertault, Malherbe, De Lingendes, & Racan, qui vinrent après lui, contribuerent beaucoup à faire connoître, ayant attrapé dans le genre férieux le vrai génie de la Langue Française, qui, bien loin d'être en son point de maturité du temps de Ronfard, comme Pasquier se l'étoit persuadé fausement, n'étoit pas même encore sortie de sa première enfance.

enfance. Au contraire le vrai tour de l'Épigramme, du Rondeau, & des Épîtres naïves, ayant été trouvé, même avant Ronfard, par Marot, par Saint-Gelais, & par d'autres; non seulement leurs Ouvrages en ce genre ne font point tombés dans le mépris, mais ils font encore aujourd'hui généralement estimés: jusques-là même, que, pour trouver l'air naïf en François, on a encore quelquefois recours à leur style; & c'est ce qui a si bien réussi au célèbre Mr. de la Fontaine. Concluons donc, qu'il n'y a qu'une longue suite d'années, qui puisse établir la valeur & le vrai mérite d'un Ouvrage.

Mais lorsque des Écrivains ont été admirés durant un fort grand nombre de siècles, & n'ont été méprisés que par quelques gens de goût bizarre; car il se trouve toujours des goûts dépravés: alors non seulement il y a de la témérité, mais il y a de la folie à vouloir douter du mérite de ces Écrivains. Que si vous ne voyez point les beautés de leurs Écrits, il ne faut pas conclure, qu'elles n'y font point, mais que vous êtes aveugle, & que vous n'avez point de goût. Le gros des Hommes à la longue ne se trompe point sur les Ouvrages d'esprit. Il n'est plus question, à l'heure qu'il est, de savoir, si Homère, Platon, Cicéron, Virgile, sont des hommes merveilleux. C'est une chose sans contestation, puisque vingt siècles en sont convenus: il s'agit de savoir en quoi consiste ce merveilleux, qui les a fait admirer de tant de siècles; & il faut trouver moyen de le voir, ou renoncer aux belles Lettres, auxquelles vous devez croire que vous n'avez ni goût ni génie, puisque vous ne sentez point ce qu'ont senti tous les hommes.

Quand je dis cela néanmoins, je suppose que vous sachiez la Langue de ces Auteurs. Car si vous ne la savez point, & si vous ne vous l'êtes point familiarisée, je ne vous blâmerai pas de n'en point

voir les beautés : je vous blâmerai seulement d'en parler. Et c'est en quoi on ne sauroit trop condamner Mr. Perrault, qui, ne sachant point la Langue d'Homere, vient hardiment lui faire son procès sur les bassesses de ses Traducteurs, & dire au Genre humain, qui a admiré les Ouvrages de ce grand Poëte durant tant de siècles : Vous avez admiré des sottises. C'est à peu près la même chose qu'un Aveugle-né, qui s'en iroit crier par toutes les rues : Messieurs, je fais, que le Soleil, que vous voyez, vous paroît fort beau ; mais moi, qui ne l'ai jamais vu, je vous déclare qu'il est fort laid.

Mais pour revenir à ce que je disois : Puisque c'est la Postérité seule qui met le véritable prix aux Ouvrages, il ne faut pas, quelque admirable que vous paroisse un Écrivain moderne, le mettre aisément en parallèle avec ces Écrivains admirés durant un si grand nombre de siècles : puisqu'il n'est pas même sûr, que ses Ouvrages passent avec gloire au siècle suivant. En effet, sans aller chercher des exemples éloignés, combien n'avons-nous point vu d'Auteurs admirés dans notre siècle, dont la gloire est déchue en très-peu d'années ? Dans quelle estime n'ont point été il y a trente ans les Ouvrages de B A L Z A C ? On ne parloit pas de lui simplement comme du plus éloquent homme de son siècle, mais comme du seul éloquent. Il a effectivement des qualités merveilleuses. On peut dire, que jamais personne n'a mieux sût sa Langue que lui, ni mieux entendu la propriété des mots, & la juste mesure des périodes. C'est une louange que tout le monde lui donne encore. Mais on s'est apperçu tout d'un coup, que l'Art où il s'est employé toute sa vie, étoit l'Art qu'il favoit le moins ; je veux dire l'Art de faire une Lettre. Car bien que les siennes soient toutes pleines d'esprit, & de choses admirablement dites ; on y remarque par-tout les deux vices les plus opposés

au Genre épistolaire, c'est-à-favoir, l'affectation & l'enflûre ; & on ne peut plus lui pardonner ce soin vicieux qu'il a de dire toutes choses autrement que ne le disent les autres hommes. De sorte que tous les jours on retorque contre lui ce même Vers que Mainard a fait autrefois à sa louange :

Il n'est point de Mortel qui parle comme lui.

Il y a pourtant encore des gens qui le lisent ; mais il n'y a plus personne qui ose imiter son style ; ceux qui l'ont fait s'étant rendus la risée de tout le monde.

Mais pour chercher un exemple encore plus illustre que celui de Balzac ; CORNEILLE est celui de tous nos Poètes qui a fait le plus d'éclat en notre temps ; & on ne croyoit pas, qu'il put jamais y avoir en France un Poète digne de lui être égalé. Il n'y en a point en effet qui ait eu plus d'élevation de génie, ni qui ait plus composé. Tout son mérite pourtant, à l'heure qu'il est, ayant été mis par le temps comme dans un creuset, se réduit à huit ou neuf Pièces de Théâtre qu'on admire, & qui sont, s'il faut ainsi parler, comme le Midi de sa Poésie, dont l'Orient & l'Occident n'ont rien valu. Encore dans ce petit nombre de bonnes Pièces, outre les fautes de Langue qui y sont assez fréquentes, on commence à s'appercevoir de beaucoup d'endroits de déclamation qu'on n'y voyoit point autrefois. Ainsi non seulement on ne trouve point mauvais qu'on lui compare aujourd'hui Mr. RACINE ; mais il se trouve même quantité de gens qui le lui préfèrent. La Postérité jugera qui vaut le mieux des deux. Car je suis persuadé, que les Écrits de l'un & de l'autre passeront aux siècles suivans. Mais jusques-là ni l'un ni l'autre ne doit être mis en parallèle avec Euripide, & avec Sophocle : puisque leurs

Ouvrages n'ont point encore le sceau qu'ont les Ouvrages d'Euripide & de Sophocle, je veux dire, l'approbation de plusieurs siècles.

Au reste, il ne faut pas s'imaginer, que dans ce nombre d'Écrivains approuvés de tous les siècles, je veuille ici comprendre ces Auteurs, à la vérité, anciens, mais qui ne se sont acquis qu'une médiocre estime, comme Lycophron, Nonnus, Silius Italicus, l'Auteur des Tragédies attribuées à Sénèque, & plusieurs autres, à qui on peut, non seulement comparer, mais à qui on peut, à mon avis, justement préférer beaucoup d'Écrivains modernes. Je n'admets dans ce haut rang que ce petit nombre d'Écrivains merveilleux, dont le nom seul fait l'éloge, comme Homère, Platon, Cicéron, Virgile, &c. & je ne règle point l'estime que je fais d'eux par le temps qu'il y a qu'on les admire. C'est de quoi il est bon d'avertir beaucoup de gens, qui pourroient mal-à-propos croire ce que veut insinuer notre Censeur: qu'on ne loue les Anciens que parce qu'ils sont Anciens; & qu'on ne blâme les Modernes, que parce qu'ils sont Modernes: ce qui n'est point du tout véritable, y ayant beaucoup d'Anciens qu'on n'admire point, & beaucoup de Modernes que tout le monde loue. L'antiquité d'un Écrivain n'est pas un titre certain de son mérite: mais l'antique & constante admiration qu'on a toujours eue pour ses Ouvrages, est une preuve sûre & infaillible qu'on les doit admirer.



RÉFLEXION VIII.

* *Il n'en est pas ainsi de Pindare & de Sophocle. Car au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroyent, pour ainsi dire, souvent leur ardeur vient à s'éteindre, & ils tombent malheureusement.* PAROLES de Longin, CHAP. VIII.

LONGIN donne ici assez à entendre, qu'il avoit trouvé des choses à redire dans Pindare. Et dans quel Auteur n'en trouve-t-on point ? Mais en même temps il déclare, que ces fautes, qu'il y a remarquées, ne peuvent point être appellées proprement fautes, & que ce ne sont que de petites négligences où Pindare est tombé, à cause de cet esprit divin dont il est entraîné, & qu'il n'étoit pas en sa puissance de regler comme il vouloit. C'est ainsi que le plus grand & le plus sévère de tous les Critiques Grecs parle de Pindare, même en le censurant.

Ce n'est pas là le langage de Mr. Perrault, homme qui sûrement ne fait point de Grec. Selon lui * Pindare non seulement est plein de véritables fautes ; mais c'est un Auteur qui n'a aucune beauté, un Diseur de galimathias impénétrable, que jamais personne n'a pu comprendre, & dont Horace s'est moqué quand il a dit, que c'étoit un Poëte inimitable. En un mot, c'est un Écrivain sans mérite ; qui n'est estimé que d'un certain nombre de Savans, qui le lisent sans le concevoir, & qui ne s'attachent qu'à

M iij

* *Parallèles, Tom. I. pag. 23. Tom. III. pag. 161.*

RÉFLEX. VIII. 1. *Il n'en est pas ainsi de Pindare.*) Mr. Despreaux n'avoit cité que ces mots dans la première édition de ces Réflexions, en 1694. Il ajouta le reste du passage de Longin dans l'édition de 1701.

recueillir quelques misérables Sentences, dont il a semé ses Ouvrages. Voilà ce qu'il juge à propos d'avancer sans preuves dans le dernier de ses Dialogues. Il est vrai que dans un autre de ses Dialogues *, il vient à la preuve devant Madame la Présidente Morinet, & prétend montrer, que le commencement de la première Ode de ce grand Poëte ne s'entend point. C'est ce qu'il prouve admirablement par la traduction qu'il en a faite: Car il faut avouer, que si Pindare s'étoit énoncé comme lui, ² la Serre, ³ ni Richesource, ne l'emporteroient pas sur Pindare pour le galimathias, & pour la bassesse.

On sera donc assez surpris ici de voir, que cette bassesse & ce galimathias appartiennent entièrement à Mr. Perrault, qui en traduisant Pindare, n'a entendu ni le Grec, ni le Latin, ni le François. C'est ce qu'il est aisé de prouver. Mais pour cela, il faut savoir, que Pindare vivoit peu de temps après Pythagore, Thales, & Anaxagore, fameux Philosophes Naturalistes; & qui avoient enseigné la Physique avec un fort grand succès. L'opinion de ⁴ Thales, qui mettoit l'Eau pour le principe des choses, étoit sur-tout célèbre. Empédocle Sicilien, qui vivoit du temps de Pindare même, & qui avoit été Disciple d'Anaxagore, avoit encore poussé la chose

* *Parallèles, Tom. I. pag. 28.*

2. *La Serre.*) Voyez la Remarque sur le Vers 176. de la Satire III.

3. *Richesource.*) JEAN DESOUDIÈRE, Écuyer, Sieur de RICHESOURCE, étoit un misérable Déclamateur, façon de Pédant, qui prenoit la qualité de *Moderateur de l'Académie des Orateurs*: parce qu'il faisoit des leçons publiques d'éloquence dans une chambre qu'il occupoit à la Place Dauphine. Il avoit composé quelques Ouvrages,

parmi lesquels il y en a un de Critique, intitulé: *le Camouflet des Auteurs*, & chaque Critique est une *Camouflade*.

4. *Thales, qui mettoit l'Eau pour le principe &c.*) *Thales enim Milesius, qui primus de talibus rebus quæsiuit, Aquam dixit esse inisium rerum: Deum autem, eam Mentem, quæ ex aqua cuncta fingeret. Cic. de nat. Deor. L. I. n. 25. Vide Senec. natur. quæst. L. 3. C. 13. Plut. des Opin. des Philos. L. I. C. 3. &c.*

plus loin qu'eux ; & non seulement avoit pénétré fort avant dans la connoissance de la Nature, mais il avoit fait ce que Lucrece a fait depuis, à son imitation ; je veux dire, qu'il avoit mis toute la Physique en Vers. On a perdu son Poëme. On sait pourtant, que ce Poëme commençoit par l'éloge des quatre Elémens, & vraisemblablement il n'y avoit pas oublié la formation de l'Or & des autres Métaux. Cet Ouvrage s'étoit rendu si fameux dans la Grece, qu'il y avoit fait regarder son Auteur comme une espèce de Divinité.

Pindare venant donc à composer sa premiere Ode Olympique à la louange d'Hieron Roi de Sicile, qui avoit remporté le prix de la course des chevaux, débute par la chose du monde la plus simple & la plus naturelle, qui est : Que s'il vouloit chanter les merveilles de la Nature, il chanteroit, à l'imitation d'Empédocle Sicilien, l'Eau & l'Or, comme les deux plus excellentes choses du monde : mais que s'étant consacré à chanter les actions des hommes, il va chanter le combat Olympique ; puisque c'est en effet ce que les hommes font de plus grand : & que de dire qu'il y ait quelque autre combat aussi excellent que le combat Olympique, c'est prétendre qu'il y a dans le Ciel quelque autre Astre aussi lumineux que le Soleil. Voilà la pensée de Pindare mise dans son ordre naturel, & telle qu'un Rhéteur la pourroit dire dans une exacte Prose. Voici comme Pindare l'énonce en Poète. *Il n'y a rien de si excellent que l'Eau : Il n'y a rien de plus éclatant que l'Or, & il se distingue entre toutes les autres superbes richesses, comme un feu qui brille dans la nuit. Mais, ô mon Esprit, puisque c'est des combats que tu veux chanter,*

M iv

5. *Puisque c'est.*) La particule *si* ce que Benoît a fort bien montré veut aussi bien dire en cet endroit, dans l'Ode III. où ces mots *si* *puisque* & *comme*, que *si*. Et c'est &c. sont répétés.

ne va point te figurer, ni que dans les vastes deserts du Ciel, quand il fait jour, ⁶ on puisse voir quelque autre Astre aussi lumineux que le Soleil; ni que sur la Terre nous puissions dire, qu'il y ait quelque autre combat aussi excellent que le combat Olympique.

Pindare est presque ici traduit mot pour mot; & je ne lui ai prêté que le mot de *sur la Terre*, que le sens amène si naturellement, qu'en vérité il n'y a qu'un homme qui ne fait ce que c'est que traduire, qui puisse me chicaner là-dessus. Je ne prétends donc pas, dans une traduction si littérale avoir fait sentir toute la force de l'original; dont la beauté consiste principalement dans le nombre, l'arrangement, & la magnificence des paroles. Cependant quelle majesté & quelle noblesse un homme de bon sens n'y peut-il pas remarquer, même dans la fécheresse de ma traduction? Que de grandes images présentées d'abord! l'Eau, l'Or, le Feu, le Soleil! Que de sublimes figures ensemble! la Métaphore, l'Apostrophe, la Métonymie! Quel tour & quelle agréable circonduction de paroles! Cette expression: *Les vastes deserts du Ciel, quand il fait jour*, est peut-être une des plus grandes choses qui aient jamais été dites en Poésie. En effet, qui n'a point remarqué, de quel nombre infini d'étoiles le Ciel paroît peuplé durant la nuit, & quelle vaste solitude c'est au contraire dès que le Soleil vient à se montrer? De sorte, que par le seul début de cette Ode on commence à concevoir tout ce qu'Horace a voulu faire entendre, quand il dit, que *Pindare est comme un grand fleuve qui marche à flots bouillonnans, & que de sa bouche, comme d'une source profonde, il sort une immensité de richesses & de belles choses*:

6. *On puisse voir quelque autre.*] aliud visibile Astrum; qui doivent s'expliquer dans mon sens, ne putta quod videatur aliud Astrum. NE rendu cet endroit, μηκέτι σκοπετε figure pas, qu'on puisse voir un autre Astre, &c. *ἄλλο φαινὸν ἄστρον, ne contempleris*

*Fervet, immensusque ruit profundo
Pindarus ore.*

Examinons maintenant la traduction de Mr. Perrault. La voici: *L'eau est très-bonne à la vérité, & l'or qui brille, comme le feu, durant la nuit, éclate merveilleusement parmi les richesses qui rendent l'homme superbe. Mais, mon Esprit, si tu desires chanter des combats, ne contemples point d'autre Astre plus lumineux que le Soleil, pendant le jour, dans le vague de l'air. Car nous ne saurions chanter des combats plus illustres que les combats Olympiques. Peut-on jamais voir un plus plat galimathias? L'Eau est très-bonne à la vérité, est une manière de parler familière & comique, qui ne répond point à la majesté de Pindare. Le mot d'ἀριστον ne veut pas simplement dire en Grec bon, mais merveilleux, divin, & excellent entre les choses excellentes. On dira fort bien en Grec, qu'Alexandre & Jules César étoient ἀριστοι. Traduira-t-on qu'ils étoient de bonnes gens? D'ailleurs le mot de bonne eau en François, tombe dans le bas, à cause que cette façon de parler s'emploie dans des usages bas & populaires, à l'enseigne de la bonne eau, à la bonne eau de vie. Le mot d'à la vérité en cet endroit est encore plus familier & plus ridicule, & n'est point dans le Grec, où le μὲν & le δὲ sont comme des espèces d'enclitiques, qui ne servent qu'à soutenir la versification. ⁸ Et l'or qui brille. Il n'y a point d'Et dans le Grec, & qui n'y est point non plus. Éclate merveilleusement parmi les richesses. Merveilleusement est burlesque en cet endroit. Il n'est point dans le Grec, & se sent de l'ironie que Mr. Perrault a dans l'esprit, & qu'il tâche de prêter même*

M v

CHANG. 7. Excellent entre les choses excellentes.) Édition de 1694. L'or qui brille, dans le Grec, cela feroit un Solécisme, car il faudroit que ἀριστον fut l'adjectif de χρυσός.

8. Et l'or qui brille.) S'il y avoit : σός.

aux paroles de Pindare en le traduisant. *Qui rendent l'homme superbe.* Cela n'est point dans Pindare, qui donne l'épithète de superbe aux richesses mêmes, ce qui est une figure très-belle : au lieu que dans la traduction, n'y ayant point de figure, il n'y a plus par conséquent de Poësie. *Mais, mon Esprit, &c.* C'est ici où Mr. Perrault acheve de perdre la tramontane ; & comme il n'a entendu aucun mot de cet endroit, où j'ai fait voir un sens si noble, si majestueux, & si clair, on me dispensera d'en faire l'analyse.

Je me contenterai de lui demander, dans quel Lexicon, dans quel Dictionnaire ancien ou moderne, il a jamais trouvé, que *μηξίτι* en Grec, ou *ne* en Latin, voulut dire, *Car*. Cependant c'est ce *Car* qui fait ici toute la confusion du raisonnement qu'il veut attribuer à Pindare. Ne fait-il pas, qu'en toute Langue mettez un *Car* mal-à-propos, il n'y a point de raisonnement qui ne devienne absurde ? Que je dise par exemple : *Il n'y a rien de si clair que le commencement de la premiere Ode de Pindare, & Mr. Perrault ne l'a point entendu.* Voilà parler très-juste. Mais si je dis : *Il n'y a rien de si clair que le commencement de la premiere Ode de Pindare ; car Mr. Perrault ne l'a point entendu ;* c'est fort mal argumenté ; parce que d'un fait très-véritable je fais une raison très-fausse, 9 & qu'il est fort indifférent, pour faire qu'une chose soit claire ou obscure, que Mr. Perrault l'entende ou ne l'entende point.


Je ne m'étendrai pas davantage à lui faire connoître une faute qu'il n'est pas possible que lui-même ne sente. J'oserai seulement l'avertir, que lorsqu'on veut critiquer d'aussi grands Hommes qu'Ho-

CHANG. 9. *Et qu'il est fort indifférent, &c.)* Premiere édition : *chofes fort claires que Monsieur Perrault n'entend point.*
Et qu'il y a un fort grand nombre de

mere & que Pindare, il faut avoir du moins les premières teintures de la Grammaire ; & qu'il peut fort bien arriver, que l'Auteur le plus habile devienne un Auteur de mauvais sens entre les mains d'un Traducteur ignorant, qui ne fait pas même quelquefois, que *ni* ne veut point dire *car*.

Après avoir ainsi convaincu Mr. Perrault sur le Grec & sur le Latin, il trouvera bon, que je l'avertisse aussi, qu'il y a une grossière faute de François dans ces mots de sa traduction: *Mais, mon Esprit, ne contemples point, &c.* & que *contemple*, à l'impératif, n'a point d'*s*. Je lui conseille donc de renvoyer cette *s* au mot de *Casuite*, qu'il écrit toujours ainsi, quoiqu'on doive toujours écrire & prononcer *Casuite*. Cette *s*, je l'avoue, y est un peu plus nécessaire qu'au pluriel du mot d'*Opéra*: car bien que j'aie toujours entendu prononcer des Opéras, comme on dit des Factums & des Totons, je ne voudrois pas assurer, qu'on le doive écrire, & je pourrois bien m'être trompé en l'écrivant de la sorte.




R É P O N S E
AUX RÉFLEXIONS CRITIQUES
DE MR. DESPREAUX
S U R L O N G I N,
PAR MR. PERRAULT¹.

Monsieur Despreaux s'étant imaginé, que j'avois fait de grands outrages aux Auteurs Anciens dans mes *Parallèles*, a cru être obligé de prendre leur fait & cause, comme le principal héritier de leur mérite, & leur imitateur le plus fidele. Il l'a fait à l'occasion de la réimpression de ses ouvrages, où sous prétexte d'éclaircir ses Notes sur Longin par des *Réflexions critiques*, il a répandu sur moi toute l'amertume de son fiel. Ces Réflexions sont au nombre de neuf, & contiennent, avec une conclusion qui leur sert de couronnement, quatre-vingt-quatre pages, dans lesquelles il n'y a presque pas un seul mot qui ne me frappe, & qui ne soit aux yeux de Mr. Despreaux un coup de foudre qui me terrasse & qui m'accable.

Comme ce n'est pas un petit travail de répondre à toutes ces Critiques, (les Réponses étant de leur nature toujours beaucoup plus longues que les objections qu'elles réfutent) & qu'un trop long silence de ma part donneroit lieu de croire, que je me tiens battu; j'ai cru devoir pour empêcher que cette pensée ne s'établisse, & ne se fortifie, ne pas tarder davantage à me mettre en défense, & parce que l'endroit de mes *Parallèles* où il est parlé de Pindare,

¹ Mr. Perrault publia cette Réponse en 1694.

est le sujet principal de notre dispute, celui qui a blessé davantage Mr. Despreaux, & qui l'a échauffé jusqu'à lui faire composer une Ode Pindarique ou soi-disant telle, j'ai jugé, qu'il étoit à propos de commencer par là, faisant mon compte de répondre ensuite à toutes ses autres Réflexions. Je mets d'abord le texte de la Réflexion sans en oublier un seul mot, afin qu'on ne dise pas que j'ai évité les endroits difficiles, & je mets ma Réponse au dessous, séparant le tout en plusieurs articles pour en rendre l'intelligence plus nette & plus facile. On sera sans doute étonné de la hauteur de mon adversaire, & sur-tout de son peu de soin à citer juste. Il faut qu'il ait cru, que je mourrois subitement après l'impression de ses *Réflexions critiques*, & que personne ne se donnant la peine d'éclaircir ce qu'il lui a plu de dire, on l'en croiroit sur sa parole. Voici de quelle sorte commence la huitième Réflexion qui est toute entière sur le sujet de Pindare.

R E F L E X I O N VIII.

*Il n'en est pas ainsi de Pindare, &c.*¹. „Longin donne ici assez à entendre, qu'il avoit trouvé „des choses à redire dans Pindare : Et dans quel „auteur n'en trouve-t-on point ? Mais en même temps „il declare, que ces fautes qu'il y a remarquées, ne „peuvent point être appellées proprement fautes, & „que ce ne sont que de petites négligences où Pin- „dare est tombé, à cause de cet esprit divin dont „il est entraîné, & qu'il n'étoit pas en sa puissance „de regler comme il vouloit. C'est ainsi que le plus „grand & le plus sévère de tous les Critiques Grecs „parle de Pindare, même en le censurant.

R E P O N S E.

Dans le XVI. Chapitre de Longin où Mr. Despreaux dit avoir pris ce qu'il rapporte, il n'est pas

1. Longin, Chap. xvi.

dit un seul mot de Pindare ; ce Chapitre ne traite que *des Interrogations*, & en porte même le titre. Je veux croire, que c'est une faute de l'Imprimeur, qui par inadvertance a mis Chap. XVI. au lieu de mettre Chap. XXVII. quoiqu'on pût soupçonner que cette erreur est affectée pour dépayser le Lecteur, & l'empêcher de voir le sentiment de Longin, qui parle en cette sorte dans la Traduction même de Mr. Despreaux que voici. *Il n'en est pas ainsi de Pindare & de Sophocle : car au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroyent, pour ainsi dire, souvent leur ardeur vient mal-à-propos à s'éteindre, & ils tombent malheureusement.* Je ne fais, si je me trompe, mais il me semble, que Longin traite ici Pindare plus mal que je nai jamais fait, puisque j'ai prétendu seulement, que Pindare étoit fort obscur dans le commencement de sa premiere Ode, & en plusieurs autres endroits, en quoi je n'ai fait autre chose que suivre le sentiment de Jean Benoist ², l'un de ses plus célèbres Interpretes, qui assure qu'avant lui, les plus savans hommes n'y ont presque rien entendu. ³ Mr. Blondel dans la Comparaison qu'il a faite de Pindare & d'Horace, dit que *Pindare fait souvent d'énormes digressions qui n'ont aucun rapport au sujet de l'Ode.* Le P. Rapin ⁴ a écrit que *ce sont des égaremens perpetuels que les Panegyriques de Pindare, qui promene ses Lecteurs de fables en fables, d'illusions en illusions, de chimeres en chimeres, car c'est, ajoûte-t-il, l'imagination la plus déreglée du monde.* Il faut que Mr. Despreaux m'en veuille d'ailleurs pour relever comme il fait le peu que j'ai dit de Pindare, après avoir laissé passer à ses meilleurs amis ce que je viens de rapporter.

2. Pindarum huc usque a doctioribus viris vix intellectum. *Joan. Ben. Epist. ad Joan. H.*

3. Page 205. & suivantes.

4. Réfl. 30. sur la Poétique.

AUX REFLEXIONS CRITIQUES. 191

SUITE DE LA MÊME REFLEXION.

„Ce n'est pas là le langage de Mr. Perrault, homme qui sûrement ne fait point de Grec.

R E P O N S E.

Peut-être fais-je assez de Grec pour faire voir à Mr. Despreaux qu'il n'en fait gueres & qu'il s'est trompé plus d'une fois dans ses Critiques. Cette grande affectation d'entendre bien le Grec m'est fort suspecte; je ne vois point que ceux qui savent bien quelque chose en fassent tant de parade, & on remarque qu'aux receptions des Echevins de l'Hôtel de Ville il n'y a que ceux qui ne savent point de Latin qui en mettent dans leurs harangues.

SUITE DE LA REFLEXION.

„Selon lui Pindare non seulement est plein de véritables fautes; mais c'est un Auteur qui n'a aucune beauté.

R E P O N S E.

Je n'ai jamais dit, ni en termes exprès, ni en termes équivalens, que Pindare fut un Auteur qui n'a aucune beauté, j'ai même dit le contraire à la Page 163. du 3. Tome de mes *Parallèles*, comme on le verra ci-après.

SUITE DE LA REFLEXION.

„Un diseur de galimathias impénétrable que jamais personne n'a pu comprendre, & dont Horace s'est moqué, quand il dit, que c'étoit un Poète inimitable.

R E P O N S E.

Ces paroles que Mr. Despreaux a fait mettre en Italique * pour marquer qu'elles sont extraites mot à

5. *Paral. tom. 1. pag. 235. & tom. 3. pag. 163. 184.* marqué en Italique ces paroles, & celles qu'on trouvera ci-après: mais cela fut corrigé dans l'édition de 1701. DU MONTEIL.

* Mr. Despreaux avoit, en effet,

192 REPONSE DE MR. PERRAULT

mot de la page 235. du 1. Tome de mes *Parallèles*, n'y font point du tout, & il n'est parlé que de Peinture dans cette page. Il est vrai que dans la page 184. du 3. Tome, il est dit, que comme Horace n'a point imité Pindare dans son galimathias impénétrable, il eut bien fait de ne l'imiter pas aussi en finissant un vers par la moitié d'un mot, & en commençant le vers qui suit par l'autre moitié du même mot; mais je ne crois point avoir eu tort de le dire: car s'il est vrai, comme on ne peut pas en disconvenir, qu'il y a de très-belles choses dans Pindare, il est plus vrai encore, qu'il y en a de si obscures qu'elles peuvent passer pour inintelligibles.

SUITE DE LA REFLEXION.

„*En un mot, c'est un Écrivain sans mérite.*

R E P O N S E.

Cela, quoiqu'écrit en Italique, ne se trouvera en aucun endroit de mes ouvrages, ni expressement, ni d'une manière équivalente.

SUITE DE LA REFLEXION.

„*Qui n'est estimé que d'un certain nombre de Savans qui le lisent sans le concevoir, & qui ne s'attachent qu'à recueillir quelques misérables Sentences, dont il a semé ses ouvrages.*

R E P O N S E.

Voici ce qu'il y a dans la page 163. du 3. Tome de mes *Parallèles* d'où l'on dit que le passage ci-dessus a été extrait. *Les Savans en lisant Pindare passent legerement sur ce qu'ils n'entendent pas, & ne s'arrêtent qu'aux traits qu'ils transcrivent dans leurs Recueils. Dire qu'on ne s'arrête qu'aux beaux traits d'un Auteur, est-ce dire, qu'on ne s'attache qu'à en recueillir quelques misérables Sentences? Est-ce dire, que c'est un Écrivain sans mérite, que c'est un Auteur qui n'a aucune*

aucune beauté? Où est la bonne foi? J'ai honte de faire de semblables Remarques.

SUITE DE LA REFLEXION.

„Voilà ce qu'il juge à propos d'avancer sans preuves dans le dernier de ses Dialogues. Il est vrai, „que dans un autre de ses Dialogues, il vient à la „preuve devant Madame la Présidente Morinet, & „prétend montrer, que le commencement de la première Ode de ce grand Poëte ne s'entend point. „C'est ce qu'il prouve admirablement par la traduction qu'il en a faite: Car il faut avouer, que si „Pindare s'étoit énoncé comme lui, la Serre, ni Richesource, ne l'emporteroient pas sur Pindare pour „le galimathias, & pour la bassesse.

R E P O N S E.

Puisque Mr. Despreaux reconnoît, que dans le 1. Tome de mes Dialogues j'en suis venu à la preuve, pourquoi dit-il que dans le 3. Tome j'avance la même chose sans preuve? Il dira peut-être, que mes preuves ne valent rien, & qu'il faut les regarder comme nulles, mais c'est de quoi il s'agit & qu'il a tort de supposer. Pendant qu'il s'acharne sur moi & qu'il me mord de tous côtés à son contentement, pourquoi faut-il qu'il donne encore des coups de dent à des gens, qui n'ont que faire de nos disputes? C'est être bien peu maître de sa mauvaise humeur que de se jeter ainsi sur les passans. S'il y a du galimathias dans ma version, & qu'il vienne de moi, (car du côté de Pindare, j'avoue qu'il y en a du plus fin & du plus sublime) ce galimathias ne peut ressembler à celui dont on accuse les deux Auteurs auxquels il me compare, puisque ces Auteurs vont toujours par-haut, au lieu que selon Mr. Despreaux j'ai un style rampant, trivial, & tout plein de bassesse.

SUITE DE LA REFLEXION.

„On fera donc assez surpris ici de voir que cette
 „basseffe de galimathias appartient entierement à Mr.
 „Perrault qui, en traduisant Pindare, n'a entendu ni
 „le Grec, ni le Latin, ni le François. C'est ce qu'il
 „est aisé de prouver. Mais pour cela, il faut favoir,
 „que Pindare vivoit peu de temps après Pythagore,
 „Thales, & Anaxagore, fameux Philosophes natura-
 „listes, & qui avoient enseigné la Physique avec un
 „fort grand succès. L'opinion de Thales, qui met-
 „toit l'eau pour le principe des choses, étoit sur-
 „tout célèbre. Empédocle Sicilien, qui vivoit du
 „temps de Pindare même, & qui avoit été disciple
 „d'Anaxagore, avoit encore poussé la chose plus loin
 „qu'eux, & non seulement avoit pénétré fort avant
 „dans la connoissance de la Nature: mais il avoit
 „fait ce que Lucrece a fait depuis, à son imitation;
 „je veux dire, qu'il avoit mis toute la Physique en
 „vers. On a perdu son Poëme. On fait pourtant
 „que ce Poëme commençoit par l'éloge des quatre
 „Élemens, & vraisemblablement il n'y avoit pas ou-
 „blié la formation de l'Or & des autres métaux. Cet
 „ouvrage s'étoit rendu si fameux dans la Grece, qu'il
 „y avoit fait regarder son Auteur comme une espèce
 „de Divinité.

R E P O N S E.

Je ne conteste point cette érudition qui va à in-
 finuer que Pindare a voulu faire allusion aux opi-
 nions de Pythagore, de Thales & d'Anaxagore dans
 le commencement de son Ode; je le veux bien,
 mais l'a-t-il fait d'une maniere intelligible? Il ne suf-
 fit pas d'avoir intention de dire de bonnes choses, il
 les faut dire effectivement, & les dire de sorte qu'on
 les entende.

SUITE DE LA REFLEXION.

„Pindare venant donc à composer sa premiere
 „Ode Olympique, à la louange d'Hieron Roi de Si-

„cile, qui avoit remporté le prix de la course des
 „chevaux, débute, par la chose du monde la plus
 „simple & la plus naturelle, qui est: Que s'il vou-
 „loit chanter les merveilles de la Nature, il chante-
 „roit, à l'imitation d'Empédocle Sicilien, l'Eau &
 „l'Or, comme les deux plus excellentes choses du
 „monde: mais que s'étant consacré à chanter les
 „actions des hommes, il va chanter le Combat
 „Olympique; c'est en effet ce que les hommes font
 „de plus grand: & que de dire qu'il y ait quelque
 „autre combat aussi excellent que le Combat Olym-
 „pique, c'est prétendre, qu'il y a dans le Ciel quel-
 „que autre astre aussi lumineux que le Soleil. Voilà
 „la pensée de Pindare mise dans son ordre naturel,
 „& telle qu'un Rhéteur la pourroit dire dans une
 „exacte prose. Voici comme Pindare l'énonce en
 „Poète. *Il n'y a rien de si excellent que l'Eau: Il
 „n'y a rien de plus éclatant que l'Or: & il se distin-
 „gue entre toutes les autres superbes richesses comme un
 „feu qui brille dans la nuit. Mais, ô mon Esprit,
 „puisque ⁶ c'est des combats que tu veux chanter, ne va
 „point te figurer, ni que dans les vastes deserts du Ciel,
 „quand il fait jour, ⁷ on puisse voir quelqu'autre Astre
 „aussi lumineux que le Soleil; ni que sur la Terre nous
 „puissions dire, qu'il y ait quelqu'autre combat aussi ex-
 „cellent que le Combat Olympique.*

R E P O N S E.

Je veux supposer d'abord, que la Traduction de
 Mr. Despreaux est aussi litterale & aussi fidelle qu'il
 le prétend & qu'elle l'est peu: car assurément elle
 n'est ni fidelle, ni litterale, comme je le ferai voir

N ij

6. La particule *ei* veut aussi bien dire en cet endroit, *puisque* & *comme*, que *si*, & c'est ce que Benoit a fort bien montré dans l'Ode III. où ces mots *ἀγίστον*, &c. sont répétés. bien rendu cet endroit: *μηδέτι σκόπει ἄλλο φαινὸν ἄστρον*, *Ne contempleris aliud visibile astrum*, qui doivent s'expliquer dans mon sens: *Ne puta, quod videatur aliud astrum*: ne te figure pas, qu'on puisse voir un autre astre.

7. Le Traducteur Latin n'a pas

dans la suite. Peut-on dire, que cette Traduction, même telle qu'elle est, donne à entendre ce qu'il dit y être contenu, & ce qu'un Rhéteur auroit pu dire en prose? Lorsqu'on lit ou qu'on entend prononcer ces paroles: *Il n'y a rien de si excellent que l'Eau, il n'y a rien de plus éclatant que l'Or qui se distingue entre toutes les autres superbes richesses, comme le feu qui brille dans la nuit*: Peut-on s'imaginer ni deviner même que cela veut dire? *Si je voulois chanter les merveilles de la Nature, je chanterois, à l'imitation d'Empédocle Sicilien, l'Eau & l'Or, comme les deux plus excellentes choses du monde*. Lorsqu'on lit ou qu'on entend ce qui suit: *Mais, ô mon Esprit! puisque c'est des combats que tu veux chanter, ne va point te figurer ni que dans les vastes deserts du Ciel, quand il fait jour, on puisse voir quelque autre astre aussi lumineux que le Soleil, ni que sur la Terre nous puissions dire, qu'il y ait quelque autre combat aussi excellent que le Combat Olympique*. Peut-on s'imaginer, que cela veut dire: *Mais comme je me suis consacré à chanter les actions des hommes, je vais chanter le Combat Olympique, puisque c'est en effet ce que les hommes font de plus grand, & que de dire qu'il y ait quelque autre combat aussi excellent que le combat Olympique, c'est prétendre, qu'il y a dans le Ciel quelque autre astre aussi lumineux que le Soleil?* Je suis persuadé, que si un homme parvenoit à trouver dans les Vers de Pindare, & même dans la Traduction prétendue litterale de Mr. Despreaux ce qui est dans l'explication du Rhéteur, cet homme auroit fait un plus grand effort d'esprit que Pindare en composant le commencement de son Ode. Il falloit que les Grecs fussent bien subtils & bien indulgens tout ensemble, bien subtils pour deviner tant de choses qui ne sont point exprimées, & bien indulgens pour vouloir bien les suppléer. Cette indulgence est un mauvais préjugé pour Pindare: car on a remarqué, qu'à mesure que la Poésie s'est perfectionnée, on s'y est rendu plus dif-

AUX REFLEXIONS CRITIQUES. 197

ficile. Il n'y avoit rien dans les Poètes des premiers temps qu'on n'admirât ou qu'on n'excusât. Depuis & particulièrement en ce temps-ci il n'y a rien qu'on ne critique ou qu'on ne blâme, sans vouloir rien excuser ni suppléer. Au lieu qu'on s'efforçoit autrefois à trouver des beautés dans les Ouvrages des Poètes, on ne tâche aujourd'hui qu'à y remarquer des défauts, encore faut-il que les Ouvrages soient excellens pour s'en donner la peine : car pour peu qu'ils soient mediocres, on ne daigne pas les regarder. Pour les notes marginales, elles sont bien inutiles ; puisque, quand on accorderoit à Mr. Despreaux tout ce qu'il prétend, & qu'il n'a pas raison de prétendre, Pindare n'en seroit gueres plus clair, ni plus intelligible.

SUITE DE LA REFLEXION.

„Pindare est ici presque traduit mot à mot, * &
„je ne lui ai prêté que le mot de Terre, que le sens
N iij

* J'ai une Traduction Françoisse de Pindare, imprimée à Paris en 1617. sous ce titre : *Les Olympioniques, Pythioniques, Nemeoniques, Isthmioniques, de Pindare. Ou Odes en l'honneur de ceux qui sont sortis victorieux des jeux Olympiens, Pythiens, Nemeens, Isthmiens. Translatées du Grec de Pindare. Avec quelques petites notes sur la diction & intention de l'Auteur, pour la commodité de ceux qui sont amateurs de la langue Grecque. Par F. Marin Champenois.*

Voici comment il a traduit & commenté l'endroit de Pindare dont il s'agit :

Tout ainsi que l'eau (a) excellé entre les Elemens, & que l'or (ne plus ny moins qu'un feu brillant se faiçt paroistre durant la nuit) surpassé toute autre magnifique (b) richesse ; de mesme aussi qu'en plain jour l'on ne peut voir par le vague de l'air un astre apparant qui flamboye d'avantage que le Soleil. Ainsi (ma chere (c) Muse) si tu desire que nous celebrions les jeux d'exercice, n'en cherchons pas de plus excellens ou plus dignes de nos vers encomistes que les combats que se font aux champs Olympiques.

(a) „Les Anciens Philosophes „du premier livre de la Préparation
„ont été fort en peine pour trouver „Évangélique. Or Pindare avec
„le premier principe des choses na- „Thales est de l'opinion de ceux
„turelles. Voyez ce qu'en note „qui disoient, que l'eau est ce prin-
„brievement A sancto Paulo q. 4. „cipe de toutes choses, suivant la-
„du premier traité de la premiere „quelle opinion quelques anciens
„partie de sa Physique, & un peu „Grecs faisoient offrande de leur
„plus amplement Eusebe chap. 5. „poil aux fleuves.

„amene si naturellement; qu'il n'y a qu'un homme
 „qui ne fait pas traduire qui me puisse chicaner là-
 „dessus.

R E P O N S E.

Cette Traduction de Mr. Despreaux est si peu
 litterale, qu'il y a plus de la moitié des mots aux-
 quels il n'y en a point dans le Grec qui y répon-

(b) „Vous avez au texte *μεγά-
 „νος*, qui vaut autant comme *ἀγέ-
 „νος*, qui enflé le courage aux
 „hommes. Tous deux ont double
 „signification, pource qu'ils se pren-
 „nent en bonne & mauvaise part.
 „Ces épithètes conviennent extrê-
 „mement bien aux richesses, quand
 „les hommes s'y laissent aveugler.
 „Car comme dict un jour Platon
 „aux habitans de la ville de Cy-
 „rene, qui lui demandoient des loix;
 „ἔδεν ἄτω γὰρρον καὶ τραχὺ καὶ
 „δύσαρκτον ὡς ὠνὴρ ἐφύ εὐπραγίας
 „δοκῆσης ἐπιλαμβανόμενος, c'est-à-
 „dire, il n'y a rien si haut à la main,
 „si farouche, si malaisé à domp-
 „ter, qu'un personnage qui s'est
 „persuadé d'estre heureux, *μεγά-
 „νος* donc & *ἀγήνωρ*, outre qu'ils
 „signifient courageux & vaillant,
 „ils signifient aussi superbe & arro-
 „gant, ce qui est fréquent dans les
 „Poëtes.

(c) „Φίλον ἦτορ, *id est*, *ama-
 „tum seu amicum cor*. ἦτορ signifie
 „l'ame, le cœur: mais pource que
 „les Poëtes, comme témoigne do-
 „ctement & philosophiquement Eu-
 „stathius sur le premier de l'Iliade,
 „invoquans l'assistance de quelque
 „divinité aux commencemens de
 „leurs œuvres, prennent indiffé-
 „remment en même sens, ces mots,
 „Muse, ame, Déesse, je me suis
 „donné la liberté de mettre en ceste
 „version celui qui m'a semblé plus
 „convenable à nostre langage;
 „ἦτορ, Δεῖα, μῦση, φίλον κῆρ,
 „ne sont qu'une même chose.

Le Lecteur fera, sans doute, bien
 aise de trouver ici la Traduction
 que Mr. le Clerc nous a donnée de
 ce même endroit de Pindare, dans
 le Tome VI. de sa *Bibliothèque choi-
 sée*, pag. 266. La voici:

*L'eau est le meilleur des elemens,
 & l'or brille entre les richesses, com-
 me le feu allumé de nuit. Mais, ô mon
 esprit, si vous voulez raconter les com-
 bats, ne cherchez pendant le jour au-
 cun autre astre que le Soleil, dans le
 vuide des airs; nous ne saurions chan-
 ter de plus illustres combats, que ceux
 qui se font à Olympie.*

„On trouvera, ajoute Mr. le Clerc,
 „un grand renversement dans ces
 „expressions, mais il y en a bien
 „plus dans le Grec; où le renver-
 „sement est le caractère du style
 „d'un homme plein de fureur Poë-
 „tique. Ces paroles ne renferment
 „autre chose qu'une comparaison,
 „que l'on exprimeroit ainsi en style
 „vulgaire; comme l'eau est le plus
 „excellent des elemens, comme l'or
 „est la principale de toutes les ri-
 „chesses, comme le Soleil est le seul
 „astre, qui brille pendant le jour:
 „les jeux Olympiques sont les plus
 „fameux de tous, & les seuls qu'il
 „faut choisir, lorsqu'on veut louer
 „des jeux. Je sais, qu'il y a des
 „gens d'esprit (Mr. Despreaux,) qui
 „cherchent ici un sens beaucoup
 „plus mystérieux; mais ce qu'ils
 „disent est tiré de trop loin; & il
 „faut beaucoup aider à la lettre
 „pour l'y trouver. (Ceste Remarque
 „est de Mr. Des Mairieux.)

dent. C'est ce qu'on peut voir à la fin de mes Réponses, où je rapporte le texte Grec de Pindare; & parce que les gens qui entendent parfaitement le Grec, ne sont pas les seuls qui ont attention à notre dispute, & que plusieurs personnes qui ne savent que le Latin, sont bien-aîsés d'en prendre connoissance: j'y ai joint la version Latine d'Henri Estienne, un des plus excellens hommes pour le Grec qui ait jamais été, & qui assurément en savoit plus que Mr. Despreaux. Ensuite j'ai mis celle de Mr. Despreaux & puis la mienne; on aura le plaisir de les comparer ensemble. Je ne crois pas, que la mienne très-conforme au Grec, doive en valoir moins pour être aussi très-conforme à celle d'Henri Estienne, ni que celle de Mr. Despreaux doive être trouvée meilleure, pour s'éloigner de celle de ce grand Personnage, de même que du texte Grec dont il s'écarte à tous momens, ce qu'il n'a point dû faire: il faut qu'il se trouve du sens dans les paroles de Pindare, & ce n'est pas assez qu'il y en ait dans celles qu'on lui fournit.

SUIITE DE LA REFLEXION.

„Je ne prétends donc pas dans une Traduction si
 „litterale avoir fait sentir toute la force de l'original,
 „dont la beauté consiste principalement dans le nom-
 „bre, l'arrangement & la magnificence des paroles;
 „cependant quelle majesté & quelle noblesse un hom-
 „me de bon-sens n'y peut-il pas remarquer, même
 „dans la sécheresse de ma Traduction? Que de gran-
 „des images présentées d'abord, l'Eau, l'Or, le Feu
 „& le Soleil? Que de figures ensemble! la Méta-
 „phore, l'Apostrophe & la Métonymie.

R E P O N S E.

J'avoue, que l'Eau, l'Or, le Feu & le Soleil
 présentent de grandes images; mais plus ces images
 sont grandes & lumineuses, & plus elles blessent,

quand on ne voit pas, pourquoi on les a mises ensemble. Il en est de même des grandes figures de Rhétorique, qui offensent l'esprit à proportion de leur grandeur & de leur force, quand elles sont hors de leur place ou dans un discours qu'on n'entend point. Ces figures sont d'elles-mêmes aussi propres à rendre un discours ridicule, qu'à le rendre sublime, & il s'en fait à tous momens par toutes sortes de personnes & en toute sorte de rencontres. C'est dommage que Mr. Jourdain, après avoir appris qu'il faisoit de la Prose, n'ait pas eu la joye de savoir qu'il lui arrivoit souvent de faire aussi des Métaphores, des Apostrophes & des Métonymies.

R E F L E X I O N.

„Quel tour & quelle agréable circonduction de
„paroles!

R E P O N S E.

Je ne fais ce que c'est qu'une circonduction de paroles; ce mot n'est point dans le Dictionnaire de l'Académie Française, & je ne crois pas, qu'il soit dans aucun autre Dictionnaire. *Circumductio* en Latin signifie *tromperie*; mais il n'est pas possible que Mr. Despreaux ait voulu dire, qu'il y a de la tromperie dans les paroles de Pindare; & que ces grands mots d'Eau, d'Or, de Feu & de Soleil qui imposent d'abord, se trouvent dans la suite ne signifier rien qui fasse une idée bien nette & bien distincte.

R E F L E X I O N.

„*Les vastes deserts du Ciel quand il fait jour, est*
„peut-être une des plus grandes choses qui ayent ja-
„mais été dites en Poësie; en effet qui n'a point re-
„marqué de quel nombre infini d'Étoiles le Ciel pa-
„roit peuplé durant la nuit, & quelle vaste solitude
„c'est au contraire dès que le Soleil vient à se mon-
„trer.

R E P O N S E.

Le Grec ne dit point: *dans les vastes deserts du Ciel*, il dit: *dans l'air qui est desert*. Henri Estienne traduit ainsi cet endroit: *per desertum aërem*; & dans une Édition postérieure, il met: *per vacuum aërem*. Suivant la même idée j'ai traduit *dans le vague de l'air*. De sorte que cette pensée des vastes deserts du Ciel est presque toute de Mr. Despreaux, & c'est peut-être ce qui fait qu'il lui donne tant d'éloges. Le Ciel me paroît plus grand, plus vaste & plus desert dans le silence d'une nuit sereine, que durant le jour, où le Soleil & sa lumiere le remplissent de tous côtés.

R E F L E X I O N.

„De sorte que par le seul début de cette Ode
 „on commence à concevoir tout ce qu'Horace a vou-
 „lu faire entendre, quand il dit, que Pindare est
 „comme un grand fleuve qui marche à flots bouil-
 „lonnans, & que de sa bouche comme d'une source
 „profonde il sort une immensité de richesses & de
 „belles choses:

„*Fervet, immensusque ruit profundo*
 „*Pindarus ore.*

R E P O N S E.

Je ne m'oppose point aux louanges qu'Horace donne à Pindare; je consens, qu'il soit un fleuve, un torrent & tout ce qu'on voudra, pourvu qu'on demeure d'accord qu'il est fort obscur, qu'il fait souvent d'énormes digressions, & que ses Panegyriques ne sont que des égaremens perpetuels, ainsi que l'ont dit avant moi Jean Benoist, Mr. Blondel & le P. Rapin, & avant eux une infinité d'autres habiles gens, non prévenus & qui n'en vouloient à personne.

SUITE DE LA REFLEXION.

„Examinons présentement la Traduction de Mr. Perrault. La voici: *L'Eau est très-bonne à la vérité, & l'Or qui brille comme le feu durant la nuit, éclate merveilleusement parmi les richesses qui rendent l'homme superbe. Mais, mon Esprit! si tu desires chanter des combats, ne contemples point d'autre astre plus lumineux que le Soleil, pendant le jour, dans le vague de l'air: car nous ne saurions chanter des combats plus illustres que les combats Olympiques. Peut-on jamais voir un plus plat galimathias?*

R E P O N S E.

Je ne garantis ma version que pour être fidelle & litterale, & c'est de quoi on peut s'éclaircir en la comparant avec le Grec de Pindare qui est à la fin de mes Réponses. Si avec ces qualités ma Traduction est un plat galimathias, ce n'est plus ma faute, c'est celle de Pindare. Comment Mr. Despreaux n'a-t-il pas vû, que cela retomboit sur son Auteur bien-aimé, & qu'il ne faisoit que confirmer la proposition que j'ai avancée?

SUITE DE LA REFLEXION.

„*L'Eau est très-bonne à la vérité, est une maniere de parler familiere & comique, qui ne répond point à la majesté de Pindare.*

R E P O N S E.

Encore une fois, si je traduis fidelement & en Prose, suis-je garant du peu de majesté qui se trouve dans ma Traduction? D'ailleurs comme il s'agit principalement de savoir, si Pindare est obscur ou s'il ne l'est pas, on se tourmente mal-à-propos à prouver, que mon style est trivial & familier, puisque c'est le style le moins sujet au galimathias, & dans lequel on se donne le mieux à entendre. Quoi

qu'il en soit, je ne comprends point, pourquoi on trouve que ce commencement est comique. Si un homme vouloit donner à un autre le conseil de ne pas boire de l'eau toute pure, & lui disoit ces paroles: *L'eau est très-bonne à la vérité*; mais je vous conseille d'y mêler un peu de vin pour fortifier votre estomac, y auroit-il quelque chose de comique dans ce discours?

SUITE DE LA REFLEXION.

„Le mot d'ἀριστον ne veut pas simplement dire en „Grec, bon; mais merveilleux, divin, excellent „par excellence.

R E P O N S E.

„Αριστον veut dire très-bon, comme je l'ai traduit, & non pas simplement bon. Je demeure d'accord, qu'il signifie aussi: très-excellent, très-merveilleux. Pour *excellent par excellence*, je ne connois point cette phrase. Je pouvois fort bien mettre: l'Eau est très-excellente, l'Eau est très-merveilleuse; mais on m'auroit demandé pourquoi je n'ai pas mis: l'Eau est très-bonne, qui est l'explication la plus naturelle & que les Interpretes Latins ont suivie, en mettant: *Optima quidem est aqua.*

SUITE DE LA REFLEXION.

„On dira fort bien en Grec, qu'Alexandre & Jules César étoient ἀριστοι, traduit-on qu'ils étoient de „bonnes gens?

R E P O N S E.

Non assurément, parce que ce seroit dire, qu'ils étoient de sottes gens, ou du moins des gens fort simples & fort pacifiques: ce qui ne leur convient point du tout. Voilà une grande merveille, qu'un mot qui a de soi une signification avantageuse, se prenne quelquefois en mauvaise part, & que ce qui arrive dans une Langue, n'arrive pas dans une autre à l'égard des mots qui ont la même signification.

SUITE DE LA REFLEXION.

„D'ailleurs le mot de bonne Eau en François
 „tombe dans le bas, à cause que cette façon de
 „parler s'employe dans les usages bas & populaires,
 „à l'enseigne de la bonne eau, a la bonne eau de vie.

R E P O N S E.

Je n'ai jamais ouï dire, que bonne eau fut une expression basse, ou un *mot* bas, puisqu'il plaît à Mr. Despreaux que *bonne eau* ne soit qu'un mot. Parle-t-on bassement, quand on dit, qu'il y a présentement de bonne eau à Versailles, ou quand on se vante d'avoir de bonne eau à sa maison de campagne? Je veux croire, qu'il y a une enseigne où on lit ces mots: à l'enseigne de la bonne eau. Mais une enseigne est-elle capable de rendre une expression basse? Le Roi de France, le Roi d'Espagne, l'Empereur, la Renommée, la Victoire, les Mysteres de notre Religion, & tous les Saints du Paradis, ne pourront-ils plus entrer dans le discours, sans le rendre bas & trivial, parce qu'il n'y a rien de tout cela que l'on n'ait mis dans des enseignes? S'il falloit aussi que le cri qu'on fait dans les rues de cent sortes de choses les avilit jusqu'à ne pouvoir plus s'en servir que bassement, que deviendroient les Declarations du Roi, les Bulles du Pape, les Indulgences, les Jubilés & tant d'autres choses très-graves & très-sérieuses, dont il est nécessaire que le public soit informé. Il y a là une délicatesse mal-entendue.

SUITE DE LA REFLEXION.

„Le mot d'à la vérité en cet endroit, est encore
 „plus familier & plus ridicule, & n'est point dans le
 „Grec, où le *μὲν* & le *δὲ* sont comme des espèces
 „d'enclitiques qui ne servent qu'à soutenir la versifi-
 „cation.

R E P O N S E.

A la vérité n'est point un mot, mais une façon de parler adverbiale, qui n'est point ridicule à l'endroit où je l'ai mise, puisqu'elle est dans le Grec, puisqu'elle amène le *mais* qui suit, & qu'elle sert à accomplir le sens, & même le sens que Mr. Despreaux y veut donner: car selon lui Pindare a voulu dire, que l'Eau est *à la vérité* très-excellente, & qu'il la célèbreroit par ses vers, s'il avoit entrepris de parler des choses naturelles; *mais* que s'étant consacré à chanter les actions des hommes, &c. Ainsi la particule μέν n'est point en cet endroit une espèce d'enclitique, & j'ai le même droit de l'expliquer par *à la vérité*, qu'Henri Estienne a eu de l'expliquer par *quidem*.

S U I T E D E L A R E F L E X I O N.

„*Et l'Or qui brille*; il n'y a point d'& dans le „Grec, & *qui* n'y est point non plus.

R E P O N S E.

Il y a dans le Grec ὁ δὲ χρυσοῦς. Il est très-ordinaire de traduire le δὲ Grec par l'&, soit Latin, soit François; Henri Estienne a traduit: & *aurum*. D'ailleurs quel tort Pindare peut-il recevoir de cet &? L'Eau & l'Or ne sont-ce pas deux choses? Qu'importe qu'elles soient mises l'une auprès de l'autre sans conjonction ou avec une conjonction? J'ai honte de m'amuser à ces minuties; mais c'est Mr. Despreaux qui m'y engage. Il dit, que ce *qui* n'est pas dans le Grec: voilà peut-être la plus étrange Critique qui ait jamais été faite. Il y a dans le Grec αἰὲς μένον, qui veut dire brillant; & parce que j'ai mis *qui brille* au lieu de brillant, il dit que ce *qui* n'est pas dans le Grec. Je soutiens, qu'il y est, puisque brillant ne se peut définir autrement que par *qui brille*, & que toute définition est renfermée dans la chose qu'elle définit. Mais ce qui est admirable, c'est que Mr.

Despreaux a mis comme moi: *qui brille*, au lieu de brillant, en expliquant le même mot d'*αἰθόμενον*: Voici sa version: „Il n'y a rien de plus éclatant que „l'Or, & il se distingue entre toutes les autres superbes richesses, comme un feu *qui brille* dans la „nuit“. Voici la mienne: „& l'Or *qui brille* comme le feu durant la nuit, éclate merveilleusement „parmi les richesses qui rendent l'homme superbe“: Nous avons mis l'un & l'autre *qui brille* au lieu de brillant; comment puis-je avoir tort & lui raison? cela est incompréhensible.

SUITE DE LA REFLEXION.

„Éclate merveilleusement parmi les richesses. Merveilleusement est burlesque en cet endroit. Il n'est „point dans le Grec & se fent de l'ironie que Mr. „Perrault a dans l'esprit, & qu'il tâche de prêter même aux paroles de Pindare en le traduisant.

R E P O N S E.

Je ne fais où je suis, quand j'entends dire que *merveilleusement* est burlesque en cet endroit. Si lorsqu'on dit, qu'une personne chante merveilleusement bien, qu'elle réussit merveilleusement en toutes choses, on ne trouve point de burlesque dans cette expression, pourquoi y en aura-t-il dans celle-ci, *l'or éclate merveilleusement parmi les autres richesses*? Je ne fais pas, pourquoi Mr. Despreaux dit, que merveilleusement n'est pas dans le Grec. Il y a *ἔξοχα*, qui veut dire excellemment: où est le mal d'avoir mis merveilleusement, qui vient bien où il est, au lieu d'excellemment, qui y viendroit fort mal: car on ne peut pas dire, éclater excellemment. J'ai eu dans l'esprit aussi peu d'ironie en mettant merveilleusement, que les Interpretes Latins en ont eu, en mettant *eximie*. Personne ne se sert moins que moi de l'ironie. Je fais bien, que c'étoit la figure favorite de Socrate; mais avec tout cela je ne l'aime point, elle est pres-

que toujours offensante, & je ne veux offenser personne. Mr. Despreaux ajoûte, que j'ose prêter l'Ironie que j'ai dans l'esprit, *même* aux paroles de Pindare. Ce *même* est réjouissant; ne semble-t-il pas que les paroles de Pindare soient les paroles de l'Écriture sainte? Cela me fait souvenir de ce qu'on lit dans les notes du Pétrone de Mr. Nodot. *Il a paru depuis peu*, disent ces notes, *un* ⁸ *Poëme en notre Langue*, où il n'y a pas un vers qui ne soit un blasphême contre la sacrée Antiquité, & même contre Apollon. O College! College! que tes impressions demeurent long-temps en de certains Esprits!

SUITE DE LA REFLEXION.

„*Qui rendent l'homme superbe.* Cela n'est point „dans Pindare, qui donne l'épithète de *superbe* aux „richesses mêmes, ce qui est une figure très-belle, „au lieu que dans la Traduction n'y ayant point de „figure, il n'y a plus par conséquent de Poësie.

R E P O N S E.

Qui rendent l'homme superbe, est dans le Grec, puisqu'il y a *μεγάνωρος*. Voici comment le célèbre Tufanus parle de ce mot dans son Lexicon: ⁹ *Μεγάνωρος*, dit-il, est une épithète des Richesses dans Pindare, parce qu'elles donnent du faste & de la fierté; & Henri Estienne le traduit par celui de *superbificas*, qui ne peut pas se rendre en François par d'autres mots que ceux dont je me suis servi. Je ne trouve pas d'ailleurs, qu'il y ait un fort grand mérite à donner l'Épithète de *superbe* aux richesses non plus que celle de modeste à des habits, ou celle de sobre à des repas. C'est la même figure fort ordinaire dans le discours & qui s'offre naturellement à tout le monde. Dire que les richesses *rendent l'homme superbe*, me

8. C'est le Poëme du Siecle de Louis le Grand.

9. *Μεγάνωρος*, Epitheton divitiarum apud Pindarum, ut quæ factum & animum addant.

semble plus beau, plus moral & plus ingénieux, que de dire simplement qu'elles sont *superbes*.

SUITE DE LA REFLEXION.

„*Mais, mon esprit, &c.* C'est ici où Mr. Perrault „acheve de perdre la tramontane; & comme il n'a „entendu aucun mot de cet endroit où j'ai fait voir „un sens si noble, si majestueux & si clair, on me „dispensera d'en faire l'analyse.

R E P O N S E.

Parce que je n'ai entendu aucun mot dans un endroit de Pindare, Mr. Despreaux veut, que ce lui soit une raison de n'en pas faire l'analyse. Il devoit au contraire par cette même raison avoir la bonté de me l'expliquer. Il est vrai, qu'il dit ensuite, qu'il a fait voir dans ce même endroit un sens noble, majestueux & clair; mais la conséquence qu'il tire ne tombe point là-dessus. Elle tombe directement sur ce que je n'ai rien entendu de cet endroit. Un tel désordre dans le discours se pardonneroit à un homme ignare & non lettré, mais il ne peut être souffert à un homme de l'Académie Française; quelque beau que soit ce vers :

On me dispensera d'en faire l'analyse.

SUITE DE LA REFLEXION.

„Je me contenterai de lui demander, dans quel „Lexicon, dans quel Dictionnaire ancien ou moder- „ne il a jamais trouvé que *μηκέτι* en Grec ou *ne* en Latin voulut dire *car* *.

R E P O N -

* Mr. Despreaux censure avec beaucoup de raison Mr. Perrault d'avoir traduit *μηδ' Ολυμπίας ἀγῶνα φέρτερον αὐδάσομεν*, par: *Car nous ne saurions chanter &c.* Mais ayant écrit par mégarde *μηκέτι* au lieu de *μηδε*, Mr. Perrault a cru qu'il le blâmoit d'avoir ren-

du *μηκέθ' ἄλις σκύπει* &c. par: *Ne contemple point &c.* Cette faute se trouve encore dans la dernière édition que Mr. Despreaux publia de ses Oeuvres en 1701. On l'a corrigée dans l'édition posthume de 1713; dans celle de Geneve de 1716. (*Cette Remarque est de Mr. Des Maisreaux.*)

R E P O N S E.

Je ne fais pas, pour quoi Mr. Despreaux me fait cette demande : car je n'ai jamais donné à entendre, que je crusse que *μὴνέρι* signifiât *car*. Je l'ai expliqué par *ne*, comme Mr. Despreaux me dit charitablement qu'il le faut faire, & j'ai mis : *Mais mon esprit ! ne contemple point.* Cette demande donne lieu de croire, que Mr. Despreaux a perdu quelque chose de plus que *la tramontane*.

S U I T E D E L A R E F L E X I O N.

„Cependant c'est ce *car* qui fait ici toute la confusion du raisonnement qu'il veut attribuer à Pindare. Ne fait-il pas, qu'en toute Langue mettez un *car* mal - à - propos, il n'y a point de raisonnement qui ne devienne absurde ? Que je dise, par exemple : *Il n'y a rien de si clair que le commencement de la première Ode de Pindare, & Mr. Perrault ne l'a point entendu.* Voilà parler très-juste. Mais si je dis : *Il n'y a rien de si clair que le commencement de la première Ode de Pindare : car Mr. Perrault ne l'a point entendu.* C'est fort mal argumenter, parce que d'un fait très-véritable je fais une raison très-fausse, & qu'il y a un fort grand nombre de choses fort claires que Mr. Perrault n'entend point.

R E P O N S E.

Comme j'ai mis *ne*, & non pas *car*, dans l'endroit dont il s'agit, tout ce qui est dans cet article frappe à faux. Pour la Plaisanterie dont on a voulu égayer la Réflexion critique, l'entendra & en rira qui pourra ; mais c'est bien le plus profond galimatias qui se soit jamais fait.

S U I T E D E L A R E F L E X I O N.

„Je ne m'arrêterai pas davantage à lui faire connaître une faute qu'il n'est pas possible que lui-même ne sente : j'oserai seulement l'avertir, que lors-

„qu'on veut critiquer d'aussi grands hommes qu'Ho-
 „mere & que Pindare, il faut avoir du moins les
 „premieres teintures de la Grammaire, & qu'il peut
 „fort bien arriver, que l'Auteur le plus habile de-
 „vienne un Auteur de mauvais sens entre les mains
 „d'un Traducteur ignorant qui ne l'entend point, &
 „qui ne fait pas quelquefois, que *ne* ne veut pas di-
 „re *car*.

R E P O N S E.

Comme je n'ai point cru, que *ne* ou *μηκέτι* vou-
 lut dire *car*, Mr. Despreaux pouvoit se dispenser de
 me faire ses charitables remontrances. Est-il possi-
 ble, que la louange d'avoir bien fait des satyres, ait
 pu donner à un homme une si grande opinion de
 lui-même & un si grand mépris pour les autres?

S U I T E D E L A R E F L E X I O N.

„Après avoir ainsi convaincu Mr. Perrault sur le
 „Grec & sur le Latin, il trouvera bon, que je l'a-
 „vertisse aussi qu'il y a une grossiere faute de Fran-
 „çois dans ces mots de sa Traduction: *Mais, mon*
 „*esprit! ne contemples point*, & que *contemple* à l'im-
 „pératif n'a point de *s*.

R E P O N S E.

Je ne fais pas ce que Mr. Despreaux veut dire.
 Dans la premiere & dans la seconde édition de mes
 Parallèles, page 28. du premier Tome, il y a: *Mais,*
mon esprit! ne contemple point, & non pas *ne con-*
temples point. Il faut que Mr. Despreaux ait trouvé
 cette faute d'orthographe dans une des éditions qu'on
 en a fait en Hollande: car Mr. Bayle a mandé à un
 de mes amis, qu'on avoit réimprimé mes *Parallèles*
 à Amsterdam. Je crois, que vous ne ferez pas fâ-
 ché de voir ici l'extrait de cette Lettre. Elle est
 écrite à Mr. Pinsson Avocat, homme de mérite &
 très-connu. En voici les termes:

„Je suis tout-à-fait du sentiment de Mr. Perrault,
 „& je remarque, que ses Adversaires ne se défen-
 „dent jamais par des raisons, ils ne font que decla-
 „mer, & ne viennent jamais au fait. Ses *Parallèles*
 „ont été réimprimés à Amsterdam depuis quelques
 „mois, & plaisent beaucoup à nos Curieux. Sa Let-
 „tre à Mr. Boileau est tout-à-fait judicieuse & po-
 „lie, & je ne vois pas ce qu'on y pourroit répon-
 „dre. J'en ai fait part à Mr. de Beauval, qui, quoi-
 „que grand ami de Mr. de Fontenelle, ne veut pas
 „se trop ouvertement déclarer pour aucun parti“.
 Cette Lettre est datée du 19. Novembre 1693.

Cet extrait peut donner lieu à faire trois remarques. La première, que mon Livre n'est pas si peu lû que le prétend Mr. Despreaux. La seconde, que la louange qu'il donne à un grand Prince de lire jusqu'à mes livres n'est pas si forte qu'il le veut faire entendre; & la troisième, que Mr. de Beauval, autrement Mr. Basnage, qui est de mon sentiment, n'oseroit se déclarer. J'ai été surpris, qu'on craignît encore Mr. Despreaux & les traits de sa Satyre. Cette crainte étoit pardonnable il y a vingt-cinq ans; mais aujourd'hui pourquoi le craindre? La Satire lui avoit donné de la réputation, la Satire la lui a ôtée; & il a été puni par où il avoit péché.

R E F L E X I O N.

„Je lui conseille donc de renvoyer cet s, au
 „mot de *Casuite* qu'il écrit toujours ainsi. Cet s, je
 „l'avoue, y est un peu plus nécessaire qu'au pluriel
 „du mot d'*Opéra*: car bien que j'aye toujours en-
 „tendu prononcer des *Opéras*, comme on dit des
 „*Factums* & des *Totons*, je ne voudrois pas assurer,
 „qu'on le doive écrire, & je pourrois bien m'être
 „trompé en l'écrivant de la sorte.

R É P O N S E.

Il faut écrire *cette s*, & non pas *cet s*: car *s*, est un substantif féminin. Dans le troisieme Tome de mes *Parallèles* ¹⁰ où j'ai parlé de *Casuiſtes*, on trouvera que ce mot est imprimé avec une *s*, tant dans la première que dans la seconde édition. Il est si peu vrai, que je *l'écrive toujours* sans *s*, comme l'assure Mr. Despreaux, que dans le petit Conte de Peau d'Asne ¹¹ je l'ai fait rimer avec *triste*: ce que je n'aurois pu faire, si je le mettois toujours sans *s*. Je suis honteux de répondre à des Critiques si frivoles, & je ne comprends point, comment on n'a pas eu honte de les faire. Si l'on se donne la peine d'observer la maniere dont Mr. Despreaux avoue qu'il peut avoir manqué en écrivant des *Opéras*, au lieu d'écrire des *Opéra*, on verra que nature pâtit beaucoup, quand il faut qu'il confesse avoir tort. J'osèrai dire, que je suis fâché de n'avoir pu trouver quelque endroit dans l'Article que je viens d'examiner, où j'eusse fait une faute un peu considérable, pour avoir le plaisir de l'avouer franchement, je m'en serois fait plus d'honneur que de toutes mes réponses, quelques bonnes & précises qu'elles soient. Je ne doute point, que je n'aye ce plaisir-là plus d'une fois, en répondant aux autres Réflexions de Mr. Despreaux: car je ne prétends nullement être infail-
lible.

Il est aisé de conclurre, par les mauvaises Critiques qu'on vient de voir, que ce n'est point l'intérêt de Pindare qui échauffe Mr. Despreaux, & que je dois moi seul lui tenir compte de la peine qu'il s'est donnée.

10. Parall. Tom. 3. pag. 5.

11. Page 9.



COMMENCEMENT

DE LA PREMIERE ODE

DE PINDARE,

AVEC LA VERSION D'HENRI ESTIENNE,
LA VERSION FRANÇOISE DE M. DESPREAUX,
ET CELLE DE L'AUTEUR DES PARALLÈLES.

Pindare.

Ἄριστον μὲν ὕδωρ.

Version d'Henri Estienne.

Optima quidem est aqua.

Version de Mr. Despreaux.

„Il n'y a rien de si excellent que l'Eau.

Version de l'Auteur des Parallèles.

„L'Eau est très-bonne à la vérité.

Si Henri Estienne avoit été du sentiment de Mr. Despreaux, il auroit mis: *Nihil est aqua præstantius*, & non pas: *Optima quidem est aqua*. Pourquoi vouloir être plus habile que les plus habiles, dans une chose aussi simple & aussi claire que celle-là?

Pindare.

Ὅδὲ χρυσὸς, αἰθόμενον πῦρ ἅτε διαπρέπει νυκτὶ μεγάλου εἴσοχα πλούτου.

Version d'Henri Estienne.

Et aurum velut ignis noctu ardens coruscat eximie inter superbificas divitias.

Version de Mr. Despreaux.

„Il n'y a rien de plus éclatant que l'Or, & il se distingue entre toutes les autres superbes richesses, „comme le feu qui brille dans la nuit.

Version de l'Auteur des Parallèles.

„Et l'Or qui brille, comme le feu durant la nuit,
 „éclate merveilleusement parmi les richesses qui ren-
 „dent l'homme superbe.

Pindare.

Εἰ δ' ἄεθλα γαρύεν ἔλδει φιλον ἤτορ μηκέθ' αἰλίου σκόπει ἄλλο
 θαλπτότερον ἐν ἀμέρᾳ φαεινὸν ἄστρον ἐρήμας δι' αἰθέρος.

Henri Estienne.

*At si certamina narrare cupis, anime mi! ne jam
 sole contempleris aliud splendidius astrum, lucens in-
 terdiu per vacuum aërem.*

Version de Mr. Despreaux.

„Mais, ô mon esprit! puisque c'est des combats
 „que tu veux chanter, ne va point te figurer ni que
 „dans les vastes deserts du Ciel, quand il fait jour,
 „on puisse voir quelqu'autre astre aussi lumineux que
 „le Soleil.

Version de l'Auteur des Parallèles.

„Mais, mon esprit! si tu desires chanter des
 „combats, ne contemple point d'autre astre plus lu-
 „mineux que le Soleil pendant le jour dans le va-
 „gue de l'air.

Pindare.

Μηδ' Ὀλυμπίας ἀγῶνα φέετερον ἀυδάσομεν.

Henri Estienne.

Neque Olympici certamen præstantius dicemus.

Version de Mr. Despreaux.

„Ni que sur la terre nous puissions dire qu'il y
 „ait quelqu'autre combat aussi excellent que le Com-
 „bat Olympique.

Version de l'Auteur des Parallèles.

„Car nous ne saurions chanter des combats plus
 „illustres que les combats Olympiques.

REFLEXION IX.

Les mots bas sont comme autant de marques honteuses qui flétrissent l'expression. PAROLES de Longin, CHAP. XXXIV.

Cette Remarque est vraie dans toutes les Langues. Il n'y a rien qui avilisse davantage un discours que les mots bas. On souffrira plutôt, généralement parlant, une pensée basse exprimée en termes nobles, que la pensée la plus noble exprimée en termes bas. La raison de cela est, que tout le monde ne peut pas juger de la justesse & de la force d'une pensée : mais qu'il n'y a presque personne, sur-tout dans les Langues vivantes, qui ne sente la bassesse des mots. Cependant il y a peu d'Ecrivains qui ne tombent quelquefois dans ce vice. Longin, comme nous voyons ici, accuse Hérodote, c'est-à-dire, le plus poli de tous les Historiens Grecs, d'avoir laissé échapper des mots bas dans son Histoire. On en reproche à Tite-Live, à Saluste, & à Virgile.

N'est-ce donc pas une chose fort surprenante, qu'on n'ait jamais fait sur cela aucun reproche à Homère ? bien qu'il ait composé deux Poèmes, chacun plus gros que l'Énéide ; & qu'il n'y ait point d'Ecrivain qui descende quelquefois dans un plus grand détail que lui, ni qui dise si volontiers les petites choses : ne se servant jamais que de termes nobles, ou employant les termes les moins relevés avec tant d'art & d'industrie, comme remarque Denys d'Halicarnasse, qu'il les rend nobles & harmonieux. Et certainement, s'il y avoit eu quelque reproche à lui faire sur la bassesse des mots, Longin ne l'auroit pas vraisemblablement plus épargné ici qu'Hérodote. On voit donc par-là le peu de sens de ces Critiques modernes, qui veulent juger du Grec sans savoir le

Grec ; & qui ne lifant Homere que dans des Traductions Latines très-baffes , ou dans des Traductions Françoises encore plus rampantes , imputent à Homere les baffesses de fes Traducteurs , & l'accusent de ce qu'en parlant Grec , il n'a pas affez noblement parlé Latin ou François. Ces Messieurs doivent favoir , que les mots des Langues ne répondent pas toujours juste les uns aux autres ; & qu'un terme Grec très-noble ne peut souvent être exprimé en François que par un terme très-bas. Cela se voit par les mots d'*Afinus* en Latin , & d'*Ane* en François , qui font de la dernière baffesse dans l'une & dans l'autre de ces Langues ; quoique le mot qui signifie cet animal , n'ait rien de bas en Grec ni en Hébreu , où on le voit employé dans les endroits même les plus magnifiques. Il en est de même du mot de *Mulet* , & de plusieurs autres.

En effet , les Langues ont chacune leur bizarrerie : mais la Françoisé est principalement capricieuse sur les mots ; & bien qu'elle soit riche en beaux termes sur de certains sujets , il y en a beaucoup où elle est fort pauvre ; & il y a un très-grand nombre de petites choses qu'elle ne sauroit dire noblement. Ainsi , par exemple , bien que dans les endroits les plus sublimes elle nomme , sans s'avilir , *un Mouton* , *une Chèvre* , *une Brebis* ; elle ne sauroit , sans se diffamer , dans un style un peu élevé , nommer *un Veau* , *une Truie* , *un Cochon*. Le mot de *Genisse* en François , est fort beau , sur-tout dans une Églogue : *Vache* ne s'y peut pas souffrir. *Pasteur* & *Berger* y sont du plus bel usage : *Gardeur de Pourceaux* , ou *Gardeur de Bœufs* , seroient horribles. Cependant il n'y a peut-être pas dans le Grec deux plus beaux mots que *Συβάτης* & *Βυκόλος* , qui répondent à ces deux mots François : & c'est pourquoi Virgile a intitulé ses Églogues de ce doux nom de *Bucoliques* , qui veut pourtant dire en notre Langue à la let-

tre: *Les Entretien des Bouviers, ou des Gardeurs de Bœufs.*

Je pourrois rapporter encore ici un nombre infini de pareils exemples. Mais au lieu de plaindre en cela le malheur de notre Langue, prendrons-nous le parti d'accuser Homere & Virgile de bassesse, pour n'avoir pas prévu, que ces termes, quoique si nobles & si doux à l'oreille en leur Langue, seroient bas & grossiers étant traduits un jour en François? Voilà en effet le principe sur lequel Mr. Perrault fait le procès à Homere. Il ne se contente pas de le condamner sur les basses Traductions qu'on en a faites en Latin. Pour plus grande sûreté, il traduit lui-même ce Latin en François; & avec ce beau talent qu'il a de dire bassement toutes choses, il fait si bien que, racontant le sujet de l'Odyssée, il fait d'un des plus nobles sujets qui ait jamais été traité, un Ouvrage aussi burlesque que *l'Ovide en belle humeur.*

Il change ce sage Vieillard, * qui avoit soin des troupeaux d'Ulyssé, en un vilain Porcher. Aux endroits où Homere dit: *que la Nuit couvroit la Terre de son ombre, & cachoit les chemins aux Voyageurs,* il traduit: *que l'on commençoit à ne voir goutte dans les rues.* Au lieu de la magnifique chaussure dont Télémaque lie ses pieds délicats, il lui fait mettre ses *beaux souliers de parade.* A l'endroit où Homere, pour marquer la propreté de la maison de Nestor, dit: *que ce fameux Vieillard s'assit devant sa porte sur des pierres fort polies, & qui reluisoient comme si on les avoit frottées de quelque huile précieuse:*

O V

* *Parallèles, Tom. III. pag. 73. & suiv.*

RÉFLEX. IX. 1. *L'Ovide en* le Vers 90. du premier Chant de *belle humeur.*) Ouvrage ridicule de l'Art poétique. Daffouci. Voyez la Remarque sur

il met : *que Nestor s'alla asseoir sur des pierres luisantes comme de l'onguent.* Il explique par-tout le mot de *Sus*, qui est fort noble en Grec, par le mot de *Cochon*, ou de *Pourceau*, qui est de la dernière bassesse en François. Au lieu qu'Agamemnon dit : *qu'Egiste le fit assassiner dans son Palais, comme un Taureau qu'on égorge dans une étable* : il met dans la bouche d'Agamemnon cette manière de parler basse : *Egiste me fit assommer comme un bœuf.* Au lieu de dire, comme porte le Grec : *qu'Ulysse, voyant son Vaisseau fracassé, & son mât renversé d'un coup de tonnerre, il lia ensemble, du mieux qu'il put, ce mât avec son reste de Vaisseau, & s'assit dessus.* Il fait dire à Ulysse, *qu'il se mit à cheval sur son mât.* C'est en cet endroit qu'il fait cette énorme bévue, que nous avons remarquée ailleurs dans nos Observations *.

Il dit encore sur ce sujet cent autres bassesses de la même force, exprimant en style rampant & bourgeois, les mœurs des hommes de cet ancien Siècle, qu'Hésiode appelle le Siècle des Héros, où l'on ne connoissoit point la mollesse & les délices ; où l'on se servoit, où l'on s'habilloit soi-même, & qui se fentoit encore par-là du siècle d'or. Mr. Perrault triomphe à nous faire voir, combien cette simplicité est éloignée de notre mollesse & de notre luxe, qu'il regarde comme un des grands présens que Dieu ait fait aux hommes, & qui sont pourtant l'origine de tous les vices, ainsi que Longin le fait voir dans son dernier Chapitre, où il traite de la décadence des Esprits, qu'il attribue principalement à ce luxe & à cette mollesse.

Mr. Perrault ne fait pas réflexion, que les Dieux & les Déeses dans les Fables, n'en font pas moins

* Réflexion VI.

agréables, quoiqu'ils n'ayent ni Estafiers, ni Valets de Chambre, ni Dames d'atour: & qu'ils aillent souvent tout nus: qu'enfin le luxe est venu d'Asie en Europe, & que c'est des Nations barbares qu'il est descendu chez les Nations polies, où il a tout perdu; & où, plus dangereux fléau que la peste ni que la guerre, il a, comme dit Juvénal, vangé l'Univers vaincu, en pervertissant les Vainqueurs:

Savior armis

Luxuria incubuit, victumque ulciscitur Orbem.

J'aurois beaucoup de choses à dire sur ce sujet: mais il faut les réserver pour un autre endroit, & je ne veux parler ici que de la bassesse des mots. Mr. Perrault en trouve beaucoup dans les Épithètes d'Homere, qu'il accuse d'être souvent superflues. Il ne fait pas sans doute ce que fait tout homme un peu versé dans le Grec; que comme en Grece autrefois le Fils ne portoit point le nom du Pere, il est rare, même dans la Prose, qu'on y nomme un homme, sans lui donner une épithète qui le distingue, en disant ou le nom de son Pere, ou son pays, ou son talent, ou son défaut: *Alexandre fils de Philippe, Alcibiade fils de Clinias, Hérodote d'Halicarnasse, Clement Alexandrin, Polyclète le Sculpteur, Diogene le Cynique, Denys le Tyran, &c.* Homere donc écrivant dans le génie de sa Langue, ne s'est pas contenté de donner à ses Dieux & à ses Héros ces noms de distinction, qu'on leur donnoit dans la Prose; mais il leur en a composé de doux & d'harmonieux, qui marquent leur principal caractère. Ainsi, par l'épithète de *léger à la course*, qu'il donne à Achille, il a marqué l'impétuosité d'un jeune homme. Voulant exprimer la prudence dans Minerve, il l'appelle *la Déesse aux yeux fins*. Au contraire, pour peindre la majesté dans Junon, il la nomme *la Déesse aux yeux grands & ouverts*; & ainsi des autres.

Il ne faut donc pas regarder ces épithètes qu'il leur donne, comme de simples épithètes, mais comme des espèces de surnoms qui les font connoître. Et on n'a jamais trouvé mauvais, qu'on répétât ces épithètes; parce que ce sont, comme je viens de dire, des espèces de surnoms. Virgile est entré dans ce goût Grec, quand il a répété tant de fois dans l'Énéide, *pius Æneas*, & *pater Æneas*, qui sont comme les surnoms d'Énée. Et c'est pourquoi on lui a objecté fort mal-à-propos, qu'Énée se loue lui-même, quand il dit: *Sum pius Æneas*; Je suis le pieux Énée; parce qu'il ne fait proprement que dire son nom. Il ne faut donc pas trouver étrange, qu'Homere donne de ces fortes d'épithètes à ses Héros, en des occasions qui n'ont aucun rapport à ces épithètes; puisque cela se fait souvent, même en François, où nous donnons le nom de Saint à nos Saints, en des rencontres où il s'agit de toute autre chose que de leur sainteté: comme quand nous disons que S. Paul gardoit les manteaux de ceux qui lapidoient S. Étienne.

Tous les plus habiles Critiques avouent, que ces épithètes sont admirables dans Homere; & que c'est une des principales richesses de sa Poësie. Notre Censeur cependant les trouve basses: & afin de prouver ce qu'il dit, non seulement il les traduit selon leur racine & leur étymologie; & au lieu, par exemple, de traduire: *Junon aux yeux grands & ouverts*, qui est ce que porte le mot *βοῶπις*, il le traduit selon sa racine: *Junon aux yeux de Bœuf*. Il ne fait pas, qu'en François même il y a des dérivés & des composés qui sont fort beaux, dont le nom primitif est fort bas, comme on le voit dans les mots de *petiller* & de *reculer*. Je ne saurois m'empêcher de rapporter, à propos de cela, l'exemple d'un²

2. Maître de Rhétorique, sous le- Professeur de Rhétorique au Collège que j'ai étudié.) Mr. de la Place, ge de St. Jean de Beauvais. Il

Maître de Rhétorique, sous lequel j'ai étudié, & qui sûrement ne m'a pas inspiré l'admiration d'Homere, puisqu'il en étoit presque aussi grand ennemi que Mr. Perrault. Il nous faisoit traduire 3 l'Oraison pour Milon; & à un endroit où Cicéron dit: *Obdurerat & percalluerat Respublica*: LA République s'étoit endurcie, & étoit devenue comme insensible; les Écoliers étant un peu embarrassés sur *percalluerat*; qui dit presque la même chose qu'*obdurerat*, notre Régent nous fit attendre quelque temps son explication; & enfin ayant défié plusieurs fois Messieurs de l'Académie, & sur-tout 4 Mr. d'ABLANCOURT, à qui il en vouloit, de venir traduire ce mot: *Percallere*, dit-il gravement, vient du cal & du durillon que les hommes contractent aux pieds: & de-là il conclut qu'il falloit traduire: *Obdurerat & percalluerat Respublica*: LA République s'étoit endurcie, & avoit contracté un durillon. Voilà à peu près la manière de traduire de Mr. Perrault; & c'est sur de pareilles traductions qu'il veut qu'on juge de tous les Poètes & de tous les Orateurs de l'Antiquité: jusques-là qu'il nous avertit, qu'il doit donner un de ces jours un nouveau volume de Parallèles, où il a, dit-il, 5 mis

étoit Recteur de l'Université en ce temps-là; c'est-à-dire, en 1650. & la même année il publia un Traité contre la pluralité des Bénéfices: *De necessaria unius uni Clerico Ecclesiastici Beneficii singularitate*. Quand quelqu'un de ses Écoliers le faisoit impatienter: *Petit fripon*, lui disoit-il avec une emphase ridicule, *tu seras la première victime que j'immolerai à ma sévérité*. Puis, en s'applaudissant, il disoit avec la même emphase: *Encore pourroient-ils même dans ma colere, apprendre de moi la belle locution Françoisé!*

CHANG. 3. L'Oraison pour Milon.) Dans la première édition l'Auteur avoit mis: *L'Oraison de Cicéron pour la Loi Manilia*. Mais dans les mots suivans qu'il avoit laissés

dans les autres éditions, & à un endroit où cet Orateur dit: *J'ai ôté, cet Orateur*, & j'ai mis *Cicéron*: parce que *cet Orateur* ne se rapportoit à rien.

Voici le passage de l'Oraison pour Milon: *Sed ne scio, quomodo jam usi obdurerat & percalluerat civitatis incredibilis patientia*. „Rome étoit devenue comme insensible; & la patience du Peuple Romain s'étoit, „je ne fais comment, endurcie.

4. Mr. d'Ablancourt.) Célèbre Traducteur François.

5. Mis en Prose Françoisé les plus beaux endroits &c.) Mr. Perrault a donné dans la suite un quatrième volume de Parallèles; mais il n'a pas osé y mettre les Traductions qu'il avoit promises.

en Prose Françoisé les plus beaux endroits des Poètes Grecs & Latins, afin de les opposer à d'autres beaux endroits des Poètes Modernes, qu'il met aussi en Prose: secret admirable qu'il a trouvé pour les rendre ridicules les uns & les autres, & sur-tout les Anciens, quand il les aura habillés des impropriétés & des bassesses de sa traduction.

C O N C L U S I O N .

Voilà un léger échantillon du nombre infini de fautes, que Mr. Perrault a commises en voulant attaquer les défauts des Anciens. Je n'ai mis ici que celles qui regardent Homere & Pindare; encore n'y en ai-je mis qu'une très-petite partie, & selon que les paroles de Longin m'en ont donné l'occasion. Car si je voulois ramasser toutes celles qu'il a faites sur le seul Homere, il faudroit un très-gros volume. Et que seroit-ce donc, si j'allois lui faire voir ses puérités sur la Langue Grecque & sur la Langue Latine; ses ignorances sur Platon, sur Démofthene, sur Cicéron, sur Horace, sur Térence, sur Virgile, &c. les fausses interprétations qu'il leur donne, les solécismes qu'il leur fait faire, les bassesses & les galimathias qu'il leur prête? J'aurois besoin pour cela d'un loisir qui me manque.

Je ne répons pas néanmoins, comme j'ai déjà dit, que dans les éditions de mon Livre, qui pourront suivre celle-ci, je ne lui découvre encore quelques-unes de ses erreurs, & que je ne le fasse peut-être repentir, de n'avoir pas mieux profité du passage de **QUINTILIEN**, qu'on a allegué autrefois si à propos à ¹ un de ses freres sur un pareil sujet.

1. Un de ses freres.) **PIERRE** lui allegua ce passage de Quintilien, Livre X. Ch. I. dans la Préface d'Iphigénie.
PERRAULT, duquel il a été parlé dans la Remarque 6. sur la Réflexion I. C'est Mr. Racine qui

Le voici: *Modeste tamen & circumspēcto judicio de tantis viris pronuntiandum est, ne, quod plerisque accidit, damnent quæ non intelligunt.* „Il faut parler „avec beaucoup de modestie & de circonspection de „ces grands Hommes, de peur qu'il ne vous arrive „ce qui est arrivé à plusieurs, de blâmer ce que „vous n'entendez pas“. Mr. Perrault me répondra peut-être ce qu'il m'a déjà répondu: Qu'il a gardé cette modestie, & qu'il n'est point vrai, qu'il ait parlé de ces grands Hommes avec le mépris que je lui reproche; mais il n'avance si hardiment cette fausseté, que parce qu'il suppose, & avec raison, que personne ne lit ses Dialogues. Car de quel front pourroit-il la soutenir à des gens qui auroient seulement lû ce qu'il y dit d'Homere?

Il est vrai pourtant, que comme il ne se soucie point de se contredire, il commence ses invectives contre ce grand Poète, par avouer, qu'Homere est peut-être le plus vaste & le plus bel Esprit qui ait jamais été. Mais on peut dire que ces louanges forcées qu'il lui donne, sont comme les fleurs dont il couronne la victime qu'il va immoler à son mauvais sens: n'y ayant point d'infamies qu'il ne lui dise dans la suite; l'accusant d'avoir fait ses deux Poèmes sans dessein, sans vûe, sans conduite. Il va même jusqu'à cet excès d'absurdité, de soutenir qu'il n'y a jamais eu d'Homere; que ce n'est point un seul homme qui a fait l'Iliade & l'Odyssée; mais plusieurs pauvres Aveugles, qui alloient, dit-il, de maison en maison réciter pour de l'argent de petits Poèmes qu'ils composoient au hazard; & que c'est de ces Poèmes qu'on a fait ce qu'on appelle les Ouvrages d'Homere. C'est ainsi que de son autorité privée il métamorphose tout-à-coup ce vaste & bel Esprit en une multitude de misérables Gueux. Ensuite il employe la moitié de son Livre à prouver, Dieu fait comment, qu'il n'y a dans les Ouvrages de ce grand

Homme ni ordre, ni raison, ni économie, ni fuite, ni bienséance, ni noblesse de mœurs: que tout y est plein de bassesses, de chevilles, d'expressions grossières: qu'il est mauvais Géographe, mauvais Astronome, mauvais Naturaliste: finissant enfin toute² cette Critique par ces belles paroles qu'il fait dire à son Chevalier: *Il faut que Dieu ne fasse pas grand cas de la réputation de bel Esprit, puisqu'il permet, que ces titres soient donnés préférablement au reste du Genre humain, à deux hommes, comme Platon & Homere, à un Philosophe qui a des visions si bizarres, & à un Poète qui dit tant de choses si peu sensées.* A quoi Monsieur l'Abbé du Dialogue donne les mains, en ne le contredisant point, & se contentant de passer à la Critique de Virgile.

C'est là ce que Mr. Perrault appelle parler avec retenue d'Homere, & trouver, que ce grand Poète s'endort quelquefois. Cependant comment peut-il se plaindre, que je l'accuse à faux d'avoir dit, qu'Homere étoit de mauvais sens? Que signifient donc ces paroles: *Un Poète qui dit tant de choses si peu sensées?* Croit-il s'être suffisamment justifié de toutes ces absurdités, en soutenant hardiment, comme il a fait, qu'ERASME & le Chancelier BACON ont parlé avec aussi peu de respect que lui des Anciens? Ce qui est absolument faux de l'un & de l'autre, & surtout d'Erasme, l'un des plus grands admirateurs de l'Antiquité. Car bien que cet excellent Homme se soit moqué avec raison de ces scrupuleux Grammairiens, qui n'admettent d'autre Latinité que celle de Cicéron, & qui ne croient pas, qu'un mot soit Latin, s'il n'est dans cet Orateur: jamais Homme au fond n'a rendu plus de justice aux bons Écrivains de l'Antiquité, & à Cicéron même, qu'Erasme.

Mr. Per-

CHANG. 2. Cette Critique par Cette belle Critique par ces paroles ces belles paroles.) Première édition: &c. Parallèles, Tome III. pag. 125.

3. Comme

Mr. Perrault ne fauroit donc s'appuyer que sur le seul exemple de JULES SCALIGER. Et il faut avouer qu'il l'allègue avec un peu plus de fondement. En effet, dans le dessein que cet orgueilleux Savant s'étoit proposé, ³ comme il le déclare lui-même, de dresser des autels à Virgile, il a parlé d'Homere d'une maniere un peu profane. Mais outre que ce n'est que par rapport à Virgile, & dans un Livre ⁴ qu'il appelle Hypercritique, voulant témoigner par là qu'il y passe toutes les bornes de la Critique ordinaire: il est certain, que ce Livre n'a pas fait d'honneur à son Auteur, Dieu ayant permis, que ce savant Homme soit devenu alors un Mr. Perrault, & soit tombé dans des ignorances si grossieres, qu'elles lui ont attiré la risée de tous les Gens de Lettres, & de son propre fils même.

Au reste, afin que notre Censeur ne s' imagine pas, que je sois le seul qui aye trouvé ses Dialogues si étranges, & qui aye paru si sérieusement choqué de l'ignorante audace avec laquelle il y décide de tout ce qu'il y a de plus révééré dans les Lettres: Je ne faurois, ce me semble, mieux finir ces Remarques sur les Anciens, qu'en rapportant le mot ⁵ d'un très-grand Prince d'aujourd'hui, non moins admirable par les lumieres de son esprit, & par l'étendue de ses connoissances dans les Lettres, que par son extrême valeur, & par sa prodigieuse capacité

3. Comme il le déclare lui-même.) A la fin de son Hypercritique, qui est le sixieme Livre de sa Poétique. *Aræ P. Virgilii Maronis &c.*

4. Qu'il appelle Hypercritique.) Le Livre où Scaliger, pour relever la gloire de Virgile, a si maltraité Homere, n'est pas l'Hypercritique: C'est le livre précédent, dont le titre est le Critique, & où se trouve une longue comparaison de divers

endroits d'Homere, & de divers endroits de Virgile, à qui Scaliger donne toujours la préférence. Le Livre qu'il nomme *Hypercritique*, ne parle que des Poëtes Latins, & il ne s'agit point là d'Homere.

5. D'un très-grand Prince d'aujourd'hui.) Le Prince de CONTI: FRANÇOIS LOUIS de BOURBON, né le 30. d'Avril, 1664. & mort à Paris, le 22. de Février, 1709.

dans la guerre , où il s'est rendu le charme des Officiers & des Soldats ; & où , quoi qu'encore fort jeune , il s'est déjà signalé par quantité d'actions dignes des plus expérimentés Capitaines. Ce Prince , qui , à l'exemple du fameux Prince de Condé son Oncle paternel , lit tout , jusqu'aux Ouvrages de Mr. Perault , ayant en effet lu son dernier Dialogue , & en paroissant fort indigné , comme quelqu'un ⁶ eut pris la liberté de lui demander ce que c'étoit donc que cet Ouvrage , pour lequel il témoignoit un si grand mépris : *C'est un Livre , dit-il , où tout ce que vous avez jamais oui louer au monde , est blâmé ; & où tout ce que vous avez jamais entendu blâmer , est loué.*

CHANG. 6. *Eut pris la liberté de lui demander.) Lui eut demandé :
Première édition , 1694.*



❁ ○ ❁

A V E R T I S S E M E N T *

T O U C H A N T L A D I X I E M E R É F L E X I O N S U R L O N G I N .

*L*es Amis de feu M. Despreaux savent, qu'après qu'il eut eu connoissance de la Lettre qui fait le sujet de la dixieme Réflexion, il fut long-temps sans se déterminer à y répondre. Il ne pouvoit se résoudre à prendre la plume contre un Évêque, dont il respectoit la personne & le caractère, quoi qu'il ne fut pas fort frappé de ses raisons. Ce ne fut donc qu'après avoir vû cette Lettre publiée par Mr. LE CLERC, que Mr. Despreaux ne put résister aux instances de ses Amis, & de plusieurs personnes distinguées par leur Dignité, autant que par leur zele pour la Religion, qui le presserent de mettre par écrit ce qu'ils lui avoient oui dire sur ce sujet, lors qu'ils lui eurent représenté, que c'étoit un grand scandale, qu'un homme fort décrié sur la Religion s'appuyat de l'autorité d'un savant Évêque, pour soutenir une Critique, qui paroïssoit plutôt contre Moïse que contre Longin.

Mr. Despreaux se rendit enfin, & ce fut en déclarant, qu'il ne vouloit point attaquer Mr. l'Évêque d'AVRANCHES, mais Mr. le Clerc; ce qui est religieusement observé dans cette dixieme Réflexion. Mr. d'Avranches étoit informé de tout ce détail, & il avoit témoigné en être content, comme en effet il avoit sujet de l'être.

Après cela, depuis la mort de Mr. Despreaux, cette Lettre a été publiée dans un Recueil de plusieurs

P ij

* Cet Avertissement a été composé par Mr. l'Abbé RENAUDOT de l'Académie Française.

Pièces, avec une longue Préface de Mr. l'Abbé de TILLADET, qui les a ramassées & publiées, à ce qu'il assure, sans la permission de ceux à qui appartenait ce trésor. On ne veut pas entrer dans le détail de ce fait : le Public sait assez ce qui en est, & ces sortes de vols faits aux Auteurs vivans, ne trompent plus personne.

Mais supposant que Mr. l'Abbé de Tilladet, qui parle dans la Préface, en est l'Auteur, il ne trouvera pas mauvais qu'on l'avertisse, qu'il n'a pas été bien informé sur plusieurs faits qu'elle contient. On ne parlera que de celui qui regarde Mr. Despreaux, duquel il est assez étonnant qu'il attaque la mémoire, n'ayant jamais reçu de lui que des honnêtetés & des marques d'amitié.

Mr. Despreaux, dit-il, fit une sortie sur Mr. l'Évêque d'Avranches avec beaucoup de hauteur & de confiance. Ce Prélat se trouva obligé, pour sa justification, de lui répondre, & de faire voir, que sa Remarque étoit très-juste, & que celle de son Adversaire n'étoit pas soutenable. Cet Écrit fut adressé par l'Auteur à Mr. le Duc de Montausier, en l'année 1683. parce que ce fut chez lui que fut connue d'abord l'insulte qui lui avoit été faite par Mr. Despreaux; & ce fut aussi chez ce Seigneur qu'on lut cet Écrit en bonne compagnie, où les Rieurs, suivant ce qui m'en est revenu, ne se trouverent pas favorables à un homme, dont la principale attention sembloit être de mettre les Rieurs de son côté.

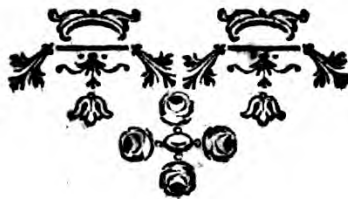
On ne contestera pas, que cette Lettre ne soit adressée à feu Mr. le Duc de Montausier, ni qu'elle lui ait été lûe. Il faut cependant qu'elle ait été lûe à petit bruit, puisque ceux qui étoient les plus familiers avec ce Seigneur, & qui le voyoient tous les jours, ne l'en ont jamais ouï parler, & qu'on n'en a eu connoissance que plus de vingt ans après, par l'impression qui en a été faite en Hollande. On comprend encore moins quels pouvoient être les Rieurs qui ne furent pas favo-

rables à Mr. Despreaux dans un point de critique aussi sérieux que celui-là. Car si l'on appelle ainsi les approbateurs de la pensée contraire à la sienne, ils étoient en si petit nombre, qu'on n'en peut pas nommer un seul de ceux qui de ce temps-là étoient à la Cour en quelque réputation d'esprit, ou de capacité dans les belles Lettres. Plusieurs personnes se souviennent encore, que feu M. l'Évêque de MEAUX, feu M. l'Abbé de S. LUC, M. DE COURT, M. DE LABROUE, à présent Évêque de Mirepoix, & plusieurs autres, se déclarèrent hautement contre cette pensée, dès le temps que parut la Démonstration Évangélique. On sait certainement, & non pas par des oui dire, que Mr. de Meaux & M. l'Abbé de S. Luc, en disoient beaucoup plus que n'en a dit M. Despreaux. Si on vouloit parler de personnes aussi distinguées par leur esprit, que par leur naissance, outre le grand Prince de Condé & les deux Princes de Conti ses neveux, il seroit aisé d'en nommer plusieurs qui n'approuvoient pas moins cette Critique de M. Despreaux, que ses autres Ouvrages. Pour les Hommes de Lettres, ils ont été si peu persuadés, que sa censure n'étoit pas soutenable, qu'il n'avoit paru encore aucun Ouvrage sérieux pour soutenir l'avis contraire, sinon les Additions de M. le Clerc à la Lettre qu'il a publiée sans la participation de l'Auteur. Car GROTIUS & ceux qui ont le mieux écrit de la vérité de la Religion Chrétienne, les plus savans Commentateurs des Livres de Moïse, & ceux qui ont traduit ou commenté Longin, ont pensé & parlé comme M. Despreaux. TOLLIUS, qu'on n'accusera pas d'avoir été trop scrupuleux, a réfuté par une Note ce qui se trouve sur ce sujet dans la Démonstration Évangélique; & les Anglois, dans leur dernière édition de Longin, ont adopté cette Note. Le Public n'en a pas jugé autrement depuis tant d'années, & une autorité, telle que celle de M. le Clerc, ne le fera pas apparemment changer d'avis. Quand on est loué par des hommes de ce caractère, on doit penser à cette parole de PHOCION, lors qu'il entendit cer-

tains applaudissemens : N'ai - je point dit quelque chose mal - à - propos ?

Les raisons solides de M. Despreaux feront assez voir , que quoi que M. le Clerc se croie si habile dans la Critique, qu'il en a osé donner des regles , il n'a pas été plus heureux dans celle qu'il a voulu faire de Longin, que dans presque toutes les autres.

C'est aux Lecteurs à juger de cette dixieme Réflexion de M. Despreaux , qui a un préjugé fort avantageux en sa faveur , puisqu'elle appuye l'opinion communément reçue parmi les Savans , jusqu'à ce que Mr. d'Avranches l'eût combattue. Le caractère Épiscopal ne donne aucune autorité à la sienne , puisqu'il n'en étoit pas revêtu lors qu'il la publia. D'autres grands Prélats, à qui M. Despreaux a communiqué sa Réflexion, ont été entierement de son avis & ils lui ont donné de grandes louanges, d'avoir soutenu l'honneur & la dignité de l'Écriture sainte contre un homme qui sans l'aveu de Mr. d'Avranches , abusoit de son autorité. Enfin comme il étoit permis à M. Despreaux d'être d'un avis contraire, on ne croit pas , que cela fasse plus de tort à sa mémoire , que d'avoir pensé & jugé tout autrement que lui de l'utilité des Romans.



R É F L E X I O N X. *

O U

RÉFUTATION D'UNE DISSERTATION
DE MR. LE CLERC,
CONTRE LONGIN.

Ainsi le Législateur des Juifs, qui n'étoit pas un homme ordinaire, ayant fort bien conçu la puissance & la grandeur de Dieu, l'a exprimée dans toute sa dignité au commencement de ses Loix par ces paroles: DIEU DIT: QUE LA LUMIERE SE FASSE; ET LA LUMIERE SE FIT: QUE LA TERRE SE FASSE; LA TERRE FUT FAITE. PAROLES de Longin, CHAP. VII.

Lorsque je fis imprimer pour la première fois, il y a environ trente-six ans, la Traduction que j'avois faite du Traité du Sublime de Longin, je crus, qu'il seroit bon, pour empêcher qu'on ne se méprît sur ce mot de *Sublime*, de mettre dans ma Préface ces mots, qui y sont encore, & qui par la suite du temps ne s'y sont trouvés que trop nécessaires. *Il faut savoir que par Sublime, Longin n'entend pas ce que les Orateurs appellent style sublime; mais cet extraordinaire & ce merveilleux, qui fait, qu'un Ouvrage enleve, ravit, transporte. Le style sublime veut toujours de grands mots; mais le Sublime se peut trouver dans une seule figure, dans un seul tour de paroles. Une chose peut être dans le style sublime, & n'être pour-*

P iv

* L'Auteur composa cette dixième Réflexion critique & les deux suivantes, en 1710. étant âgé de 74 ans.

tant pas sublime. Par exemple: Le Souverain Arbitre de la Nature, d'une seule parole forma la Lumiere: Voilà qui est dans le style sublime. Cela n'est pas néanmoins sublime; parce qu'il n'y a rien là de fort merveilleux, & qu'on ne pût aisément trouver. Mais Dieu dit: QUE LA LUMIERE SE FASSE, ET LA LUMIERE SE FIT: ce tour extraordinaire d'expression, qui marque si bien l'obéissance de la Créature aux ordres du Créateur a quelque chose de divin. Il faut donc entendre par sublime dans Longin, l'extraordinaire, le surprenant, & comme je l'ai traduit, le merveilleux dans le Discours.

Cette précaution prise si à propos fut approuvée de tout le monde, mais principalement des Hommes vraiment remplis de l'amour de l'Écriture sainte; & je ne croyois pas, que je dût avoir jamais besoin d'en faire l'apologie. A quelque temps de-là ma surprise ne fut pas médiocre, lorsqu'on me montra dans un Livre, qui avoit pour titre: *Démonstration Évangélique*, composé par le célèbre Mr. Huet, alors Sous-Précepteur de Monseigneur le Dauphin, un endroit, où non seulement il n'étoit pas de mon avis; mais où il foutenoit hautement, que Longin s'étoit trompé, lorsqu'il s'étoit persuadé qu'il y avoit du sublime dans ces paroles: DIEU DIT, &c. J'avoue que j'eus de la peine à digérer, qu'on traitât avec cette hauteur le plus fameux & le plus savant Critique de l'Antiquité. De sorte qu'en une nouvelle édition, qui se fit quelques mois après de mes Ouvrages, je ne pûs m'empêcher d'ajouter dans ma Préface ces mots: *J'ai rapporté ces paroles de la Genèse, comme l'expression la plus propre à mettre ma pensée en son jour; & je m'en suis servi d'autant plus volontiers, que cette expression est citée avec éloge par Longin même, qui, au milieu des ténèbres du Paganisme, n'a pas laissé de reconnoître le Divin qu'il y avoit dans ces paroles de l'Écriture. Mais que dirons-nous d'un des plus savans Hommes de notre siècle, qui*

éclairé des lumières de l'Évangile, ne s'est pas aperçu de la beauté de cet endroit ; qui a osé, dis-je, avancer dans un Livre, qu'il a fait pour démontrer la Religion Chrétienne, que Longin s'étoit trompé, lorsqu'il avoit cru, que ces paroles étoient sublimes ?

Comme ce reproche étoit un peu fort, & je l'avoue même, un peu trop fort, je m'attendois à voir bientôt paroître une réplique très-vive de la part de Mr. Huet, nommé environ dans ce temps-là à l'Évêché d'Avranches ; & je me préparois à y répondre le moins mal & le plus modestement qu'il me feroit possible. Mais soit que ce savant Prélat eut changé d'avis, soit qu'il dédaignât d'entrer en lice avec un aussi vulgaire Antagoniste que moi ; il se tint dans le silence. Notre démêlé parut éteint, & je n'entendis parler de rien jusqu'en mil sept cens neuf qu'un de mes Amis me fit voir dans un dixieme Tome de la *Bibliothèque Choisie* de Mr. le Clerc, fameux Protestant de Geneve, réfugié en Hollande, un Chapitre de plus de vingt-cinq pages, où ce Protestant nous réfute très - impérieusement Longin & moi, & nous traite tous deux d'Aveugles, & de petits Esprits, d'avoir cru, qu'il y avoit là quelque sublimité. L'occasion qu'il prend pour nous faire après coup cette insulte, c'est une prétendue Lettre du savant Mr. Huet, aujourd'hui ancien Évêque d'Avranches, qui lui est, dit-il, tombée entre les mains, & que pour mieux nous foudroyer, il transcrit toute entière ; y joignant néanmoins, afin de la mieux faire valoir, plusieurs Remarques de sa façon, presque aussi longues que la Lettre même. De sorte que ce sont comme deux espèces de Dissertations ramassées ensemble, dont il fait un seul Ouvrage.

Bien que ces deux Dissertations soient écrites avec assez d'amertume & d'aigreur, je fus médiocrement ému en les lisant, parce que les raisons m'en parurent extrêmement foibles : que Mr. le Clerc, dans ce long verbiage qu'il étale, n'entame pas, pour

ainsi dire, la question; & que tout ce qu'il y avance, ne vient que d'une équivoque sur le mot de Sublime, qu'il confond avec le style sublime, & qu'il croit entierement opposé au style simple. J'étois en quelque sorte résolu de n'y rien répondre. Cependant mes Libraires depuis quelque temps, à force d'importunités, m'ayant enfin fait consentir à une nouvelle édition de mes Ouvrages, il m'a semblé, que cette édition seroit défectueuse, si je n'y donnois quelque signe de vie sur les attaques d'un si célèbre Adversaire. Je me suis donc enfin déterminé à y répondre; & il m'a paru, que le meilleur parti que je pouvois prendre, c'étoit d'ajouter aux neuf Réflexions que j'ai déjà faites sur Longin, & où je crois avoir assez bien confondu Mr. Perrault, une dixieme Réflexion, où je répondrois aux deux Dissertations nouvellement publiées contre moi. C'est ce que je vais exécuter ici. Mais comme ce n'est point Mr. Huet qui a fait imprimer lui-même la Lettre qu'on lui attribue, & que cet illustre Prélat ne m'en a point parlé dans l'Académie Française, où j'ai l'honneur d'être son Confrere, & où je le vois quelquefois; Mr. le Clerc permettra, que je ne me propose d'Adversaire que Mr. le Clerc, & que par-là je m'épargne le chagrin d'avoir à écrire contre un aussi grand Prélat que Mr. Huet, dont, en qualité de Chrétien, je respecte fort la Dignité; & dont, en qualité d'Homme de Lettres, j'honore extrêmement le mérite & le grand savoir. Ainsi c'est au seul Mr. le Clerc que je vais parler; & il trouvera bon, que je le fasse en ces termes:

Vous croyez donc, Monsieur, & vous le croyez de bonne foi, qu'il n'y a point de sublime dans ces paroles de la Genese: DIEU DIT, QUE LA LUMIERE SE FASSE; ET LA LUMIERE SE FIT. A cela je pourrois vous répondre en général, sans entrer dans une plus grande discussion; que le sublime n'est pas proprement une chose qui

se prouve, & qui se démontre; mais que c'est un Merveilleux qui saisit, qui frappe, & qui se fait sentir. Ainsi personne ne pouvant entendre prononcer un peu majestueusement ces paroles: **QUE LA LUMIERE SE FASSE**, &c. sans que cela excite en lui une certaine élévation d'ame qui lui fait plaisir; il n'est plus question de savoir, s'il y a du sublime dans ces paroles, puisqu'il y en a indubitablement. S'il se trouve quelque Homme bizarre qui n'y en trouve point, il ne faut pas chercher des raisons pour lui montrer qu'il y en a; mais se borner à le plaindre de son peu de conception, & de son peu de goût, qui l'empêche de sentir ce que tout le monde sent d'abord. C'est là, Monsieur, ce que je pourrois me contenter de vous dire; & je suis persuadé, que tout ce qu'il y a de gens sensés, avoueroient, que par ce peu de mots je vous aurois répondu tout ce qu'il falloit vous répondre.

Mais puisque l'honnêteté nous oblige de ne pas refuser nos lumieres à notre Prochain, pour le tirer d'une erreur où il est tombé; je veux bien descendre dans un plus grand détail & ne point épargner le peu de connoissance que je puis avoir du Sublime, pour vous tirer de l'aveuglement où vous vous êtes jetté vous-même, par trop de confiance en votre grande & hautaine érudition.

Avant que d'aller plus loin, souffrez, Monsieur, que je vous demande, comment il se peut faire, qu'un aussi habile homme que vous, voulant écrire contre un endroit de ma Préface aussi considérable que l'est celui que vous attaquez, ne se soit pas donné la peine de lire cet endroit, auquel il ne paroît pas même que vous ayez fait aucune attention. Car si vous l'aviez lû, si vous l'aviez examiné un peu de près, me diriez-vous, comme vous faites, pour montrer que ces paroles, **DIEU DIT**, &c. n'ont rien de sublime, qu'elles ne sont point dans le style sublime; sur ce qu'il n'y a point de grands

mots, & qu'elles sont énoncées avec une très-grande simplicité? N'avois-je pas prévenu votre objection, en assurant, comme je l'assure dans cette même Préface, que par Sublime, en cet endroit, Longin n'entend pas ce que nous appellons le style sublime; mais cet extraordinaire & ce merveilleux qui se trouve souvent dans les paroles les plus simples, & dont la simplicité même fait quelquefois la sublimité? Ce que vous avez si peu compris, que même à quelques pages de-là, bien loin de convenir qu'il y a du sublime dans les paroles que Moïse fait prononcer à Dieu au commencement de la Genèse, vous prétendez, que si Moïse avoit mis là du sublime, il auroit péché contre toutes les règles de l'Art, qui veut qu'un commencement soit simple & sans affectation. Ce qui est très-véritable, mais ce qui ne dit nullement qu'il ne doit point y avoir de sublime: le sublime n'étant point opposé au simple, & n'y ayant rien quelquefois de plus sublime que le simple même, ainsi que je vous l'ai déjà fait voir, & dont, si vous doutez encore, je m'en vais vous convaincre par quatre ou cinq exemples, auxquels je vous défie de répondre. Je ne les chercherai pas loin. Longin m'en fournit lui-même d'abord un admirable, dans le Chapitre d'où j'ai tiré cette dixième Réflexion. Car y traitant du sublime qui vient de la grandeur de la pensée, après avoir établi, qu'il n'y a proprement que les grands Hommes, à qui il échappe de dire des choses grandes & extraordinaires: *Voyez, par exemple, ajoute-t-il, ce que répondit Alexandre, quand Darius lui fit offrir la moitié de l'Asie, avec sa fille en mariage. Pour moi, lui disoit Parménion, si j'étois Alexandre, j'accepterois ces offres. Et moi aussi, repliqua ce Prince, si j'étois Parménion.* Sont-ce là de grandes paroles? Peut-on rien dire de plus naturel, de plus simple & de moins affecté que ce mot? Alexandre ouvre-t-il une grande bouche pour les dire? & cependant ne faut-il

pas tomber d'accord, que toute la grandeur de l'ame d'Alexandre s'y fait voir? Il faut à cet exemple en joindre un autre de même nature, que j'ai allégué dans la Préface de ma dernière édition de Longin; & je le vais rapporter dans les mêmes termes qu'il y est énoncé; afin que l'on voye mieux, que je n'ai point parlé en l'air, quand j'ai dit, que M. le Clerc, voulant combattre ma Préface, ne s'est pas donné la peine de la lire. Voici en effet mes paroles. „Dans „la Tragédie d'*Horace* * du fameux Pierre Corneille, „une femme qui avoit été présente au combat des „trois Horaces contre les trois Curiaces, mais qui „s'étoit retirée trop tôt, & qui n'en avoit pas vû la „fin; vient mal - à - propos annoncer au vieil Horace „leur Pere, que deux de ses fils ont été tués; & „que le troisième, ne se voyant plus en état de résister, s'est enfui. Alors ce vieux Romain possédé „de l'amour de sa patrie, sans s'amuser à pleurer la „perte de ses deux fils morts si glorieusement, ne „s'afflige que de la fuite honteuse du dernier, qui a „dit - il, par une si lâche action, imprimé un opprobre éternel au nom d'Horace; & leur sœur qui „étoit la présente, lui ayant dit, *Que vouliez-vous „qu'il fît contre trois?* il répond brusquement, *qu'il „mourût.* Voilà des termes fort simples. Cependant „il n'y a personne qui ne sente la grandeur qu'il y „a dans ces trois syllabes, *qu'il mourût.* Sentiment „d'autant plus sublime qu'il est simple & naturel, & „que par là on voit, que ce Héros parle du fond „du cœur, & dans les transports d'une colere vraiment Romaine. La chose effectivement auroit perdu „de sa force, si au lieu de dire, *qu'il mourût,* il avoit dit, „*qu'il suivit l'exemple de ses deux Freres; ou qu'il sacrifia sa vie à l'intérêt & à la gloire de son pays.* „Ainsi c'est la simplicité même de ce mot qui en fait „voir la grandeur“. N'avois-je pas, Monsieur, en

* *Acte 3. Scene 6.*

faisant cette remarque, battu en ruine votre objection, même avant que vous l'eussiez faite? & ne prouvois-je pas visiblement, que le Sublime se trouve quelquefois dans la manière de parler la plus simple? Vous me répondrez peut-être, que cet exemple est singulier, & qu'on n'en peut pas montrer beaucoup de pareils. En voici pourtant encore un, que je trouve à l'ouverture du Livre dans la *Médée* * du même Corneille, où cette fameuse Enchanteresse, se vantant que seule & abandonnée comme elle est de tout le monde, elle trouvera pourtant bien moyen de se venger de tous ses ennemis; Nerine sa Confidente lui dit:

*Perdez l'aveugle erreur dont vous êtes séduite,
Pour voir en quel état le Sort vous a réduite.
Votre Pays vous hait, votre Époux est sans foi.
Contre tant d'ennemis que vous reste-t-il?*

A quoi Médée répond :

Moi.

Moi, dis-je, & c'est assez.

Peut-on nier qu'il n'y ait du Sublime, & du Sublime le plus relevé dans ce monosyllabe, *Moi*? Qu'est-ce donc qui frappe dans ce passage, sinon la fierté audacieuse de cette Magicienne, & la confiance qu'elle a dans son Art? Vous voyez, Monsieur, que ce n'est point le style sublime, ni par conséquent les grands mots, qui font toujours le Sublime dans le Discours; & que ni Longin, ni moi ne l'avons jamais prétendu. Ce qui est si vrai par rapport à lui, qu'en son *Traité du Sublime*, parmi beaucoup de passages qu'il rapporte, pour montrer ce que c'est qu'il entend par Sublime, il ne s'en trouve pas plus de cinq ou six, où les grands mots fassent partie du Sublime. Au contraire

* *Acte 1. Scene 4.*

il y en a un nombre considérable, où tout est composé de paroles fort simples & fort ordinaires: comme, par exemple, cet endroit de Démosthène, si estimé & si admiré de tout le monde, où cet Orateur gourmande ainsi les Athéniens: *Ne voulez-vous jamais faire autre chose qu'aller par la Ville vous demander les uns aux autres: Que dit-on de nouveau? Et que peut-on vous apprendre de plus nouveau que ce que vous voyez? Un Homme de Macédoine se rend maître des Athéniens, & fait la loi à toute la Grece. Philippe est-il mort, dira l'un? Non, répondra l'autre; il n'est que malade. Hé que vous importe, Messieurs, qu'il vive ou qu'il meure? Quand le Ciel vous en auroit délivré, vous vous feriez bientôt un autre Philippe.* Y a-t-il rien de plus simple, de plus naturel & de moins enflé que ces demandes & ces interrogations? Cependant qui est-ce qui n'en sent point le Sublime? Vous peut-être, Monsieur, parce que vous n'y voyez point de grands mots, ni de ces *ambitiosa ornamenta*, en quoi vous le faites consister, & en quoi il consiste si peu, qu'il n'y a rien même qui rende le discours plus froid & plus languissant, que les grands mots mis hors de leur place. Ne dites donc plus, comme vous faites en plusieurs endroits de votre Dissertation, que la preuve qu'il n'y a point de Sublime dans le style de la Bible, c'est que tout y est dit sans exagération & avec beaucoup de simplicité; puisque c'est cette simplicité même qui en fait la sublimité. Les grands mots, selon les habiles connoisseurs, font en effet si peu l'essence entière du Sublime, qu'il y a même dans les bons Écrivains des endroits sublimes, dont la grandeur vient de la petitesse énergique des paroles: comme on le peut voir dans ce passage d'Herodote, qui est cité par Longin: *Cléomene étant devenu furieux, il prit un couteau, dont il se hacha la chair en petits morceaux; & s'étant ainsi déchiqueté lui-même, il mourut.* Car on ne peut guere assembler de mots plus bas & plus

petits que ceux - ci , *se hacher la chair en morceaux, & se déchiqueter soi-même.* On y sent toutefois une certaine force énergique, qui marquant l'horreur de la chose qui y est énoncée, a je ne fais quoi de sublime.

Mais voilà assez d'exemples cités, pour vous montrer que le simple & le sublime dans le Discours ne sont nullement opposés. Examinons maintenant les paroles qui font le sujet de notre contestation : & pour en mieux juger, considérons - les jointes & liées avec celles qui les précèdent. Les voici : *Au commencement, dit Moïse, Dieu créa le Ciel & la Terre. La Terre étoit informe & toute nue. Les ténèbres couvroient la face de l'abîme, & l'Esprit de Dieu étoit porté sur les eaux.* Peut-on rien voir, dites-vous, de plus simple que ce début ? Il est fort simple, je l'avoue, à la réserve pourtant de ces mots : *Et l'Esprit de Dieu étoit porté sur les eaux ;* qui ont quelque chose de magnifique, & dont l'obscurité élégante & majestueuse nous fait concevoir beaucoup de choses au delà de ce qu'elles semblent dire. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici. Passons aux paroles suivantes, puisque ce sont celles dont il est question. Moïse ayant ainsi expliqué dans une narration également courte, simple, & noble, les merveilles de la Création, songe aussitôt à faire connoître aux hommes l'Auteur de ces merveilles. Pour cela donc ce grand Prophète n'ignorant pas, que le meilleur moyen de faire connoître les Personnages qu'on introduit, c'est de les faire agir ; il met d'abord Dieu en action, & le fait parler. Et que lui fait-il dire ? Une chose ordinaire peut-être ? Non ; mais ce qui s'est jamais dit de plus grand, ce qui se peut dire de plus grand, & ce qu'il n'y a jamais eu que Dieu seul qui ait pû dire : **QUE LA LUMIERE SE FASSE.** Puis tout à coup, pour montrer qu'afin qu'une chose soit faite, il suffit que Dieu veuille qu'elle se fasse ; il ajoûte avec une rapidité qui donne à ses paroles mêmes une ame & une vie : **ET LA LUMIE-**

LUMIERE SE FIT; montrant par-là, qu'au moment que Dieu parle, tout s'agite, tout s'émeut, tout obéit. Vous me répondrez peut-être ce que vous me répondez dans la prétendue Lettre de Mr. Huet: Que vous ne voyez pas ce qu'il y a de si sublime dans cette maniere de parler: QUE LA LUMIERE SE FASSE &c. puisqu'elle est, dites-vous, très-familier & très-commuë dans la Langue Hébraïque, qui la rebat à chaque bout de champ. En effet, ajoutez-vous, si je disois: *Quand je sortis, je dis à mes gens: suivez-moi, & ils me suivirent; Je priaï mon Ami de me prêter son cheval, & il me le prêta;* pourroit-on soutenir, que j'ai dit là quelque chose de sublime? Non sans doute; parce que cela seroit dit dans une occasion très-frivole, à propos de choses très-petites. Mais est-il possible, Monsieur, qu'avec tout le favior que vous avez, vous foyez encore à apprendre ce que n'ignore pas le moindre Apprentif Rhétoricien, que pour bien juger du Beau, du Sublime, du Merveilleux dans le Discours, il ne faut pas simplement regarder la chose qu'on dit, mais la personne qui la dit, la maniere dont on la dit, & l'occasion où on la dit: enfin qu'il faut regarder, *non quid sit, sed quo loco sit.* Qui est-ce en effet qui peut nier, qu'une chose dite en un endroit, paroitra basse & petite; & que la même chose dite en un autre endroit deviendra grande, noble, sublime, & plus que sublime? Qu'un homme, par exemple, qui montre à danser, dise à un jeune garçon qu'il instruit; Allez par-là, Revenez, Détournez, Arrêtez: cela est très-puéril, & paroît même ridicule à raconter. Mais que le Soleil, voyant son fils Phaëton qui s'égare dans les Cieux sur un char qu'il a eu la folle témérité de vouloir conduire, crie de loin à ce fils à peu près les mêmes ou de semblables paroles, cela devient très-noble & très-sublime; comme on le peut reconnoître dans ces Vers d'Euripide, rapportés par Longin:

*Le pere cependant , plein d'un trouble funeste,
 Le voit rouler de loin sur la plaine céleste ;
 Lui montre encor sa route ; & du plus haut des Cieux
 Le suit autant qu'il peut de la voix & des yeux.
 Va par-là , lui dit-il. Reviens. Détourne. Arrête.*

Je pourrois vous citer encore cent autres exemples pareils ; & il s'en présente à moi de tous les côtés. Je ne faurois pourtant , à mon avis , vous en alléguer un plus convainquant , ni plus démonstratif , que celui même sur lequel nous sommes en dispute. En effet , qu'un Maître dise à son Valet : *Apportez-moi mon manteau* ; puis , qu'on ajoute : *& son Valet lui apporta son manteau* : cela est très-petit ; je ne dis pas seulement en Langue Hébraïque , où vous prétendez que ces manieres de parler sont ordinaires ; mais encore en toute Langue. Au contraire , que dans une occasion aussi grande qu'est la Création du Monde , Dieu dise : **QUE LA LUMIERE SE FASSE** : puis , qu'on ajoute , **ET LA LUMIERE FUT FAITE** ; cela est non seulement sublime , mais d'autant plus sublime , que les termes en étant fort simples , & pris du langage ordinaire , ils nous font comprendre admirablement , & mieux que tous les plus grands mots , qu'il ne coute pas plus à Dieu de faire la Lumiere , le Ciel & la Terre , qu'à un Maître de dire à son Valet : *Apportez - moi mon manteau*. D'où vient donc que cela ne vous frappe point ? Je vais vous le dire. C'est que n'y voyant point de grands mots , ni d'ornemens pompeux ; & prévenu comme vous l'êtes , que le style simple n'est point susceptible de sublime , vous croyez , qu'il ne peut y avoir là de vraie sublimité.

Mais c'est assez vous pousser sur cette méprise , qu'il n'est pas possible à l'heure qu'il est que vous ne reconnoissiez. Venons maintenant à vos autres preuves. Car tout à coup retournant à la charge comme

Maitre passé en l'Art Oratoire, pour mieux nous confondre Longin & moi, & nous accabler sans ressource, vous vous mettez en devoir de nous apprendre à l'un & à l'autre ce que c'est que Sublime. Il y en a, dites-vous, quatre sortes; le Sublime des termes, le Sublime du tour de l'expression, le Sublime des pensées, & le Sublime des choses. Je pourrois aisément vous embarrasser sur cette division, & sur les définitions qu'ensuite vous nous donnez de vos quatre Sublimes: cette division & ces définitions n'étant pas si correctes ni si exactes que vous vous le figurez. Je veux bien néanmoins aujourd'hui, pour ne point perdre de temps, les admettre toutes sans aucune restriction. Permettez-moi seulement de vous dire, qu'après celle du Sublime des choses, vous avancez la proposition du monde la moins soutenable, & la plus grossière. Car après avoir supposé, comme vous le supposez très-solidement, & comme il n'y a personne qui n'en convienne avec vous, que les grandes choses sont grandes en elles-mêmes & par elles-mêmes, & qu'elles se font admirer indépendamment de l'Art Oratoire; tout d'un coup prenant le change, vous soutenez, que pour être mises en œuvre dans un Discours, elles n'ont besoin d'aucun génie ni d'aucune adresse; & qu'un homme, quelque ignorant & quelque grossier qu'il soit, ce sont vos termes, s'il rapporte une grande chose sans en rien dérober à la connoissance de l'Auditeur, pourra avec justice être estimé éloquent & sublime. Il est vrai, que vous ajoutez, *non pas de ce Sublime dont parle ici Longin.* Je ne fais pas ce que vous voulez dire par ces mots, que vous nous expliquerez quand il vous plaira.

Quoi qu'il en soit, il s'ensuit de votre raisonnement, que pour être bon Historien (ô la belle découverte!) il ne faut point d'autre talent que celui que Démétrius Phaléus attribue au Peintre Nicias,

qui étoit , de choisir toujours de grands sujets. Cependant ne paroît-il pas au contraire, que pour bien raconter une grande chose, il faut beaucoup plus d'esprit & de talent, que pour en raconter une médiocre? En effet, Monsieur, de quelque bonne foi que soit votre homme ignorant & grossier, trouvera-t-il pour cela aisément des paroles dignes de son sujet? Saura-t-il même les construire? Je dis construire: car cela n'est pas si aisé qu'on s'imagine.

Cet homme enfin, fut-il bon Grammairien, faudra-t-il pour cela, racontant un fait merveilleux, jeter dans son discours toute la netteté, la délicatesse, la majesté, & ce qui est encore plus considérable, toute la simplicité nécessaire à une bonne narration? Saura-t-il choisir les grandes circonstances? Saura-t-il rejeter les superflues? En décrivant le passage de la Mer rouge, ne s'amusera-t-il point, comme le Poète dont je parle dans mon Art Poétique, à peindre le petit Enfant:

*Qui va, saute, & revient,
Et joyeux, à sa Mere offre un caillou qu'il tient?*

En un mot, faudra-t-il, comme Moïse, dire tout ce qu'il faut & ne dire que ce qu'il faut? Je vois que cette objection vous embarrasse. Avec tout cela néanmoins, répondez-vous, on ne me persuadera jamais, que Moïse, en écrivant la Bible, ait songé à tous ces agrémens, & à toutes ces petites finesses de l'École; car c'est ainsi que vous appelez toutes les grandes figures de l'Art Oratoire. Assurément Moïse n'y a point pensé; mais l'Esprit Divin, qui l'inspiroit, y a pensé pour lui, & les y a mises en œuvre, avec d'autant plus d'art, qu'on ne s'apperçoit point qu'il y ait aucun art. Car on n'y remarque point de faux ornemens, & rien ne s'y sent de l'enflûre & de la vaine pompe des Déclama-

teurs, plus opposée quelquefois au vrai Sublime, que la bassesse même des mots les plus abjets : mais tout y est plein de sens, de raison & de majesté. De sorte que le Livre de Moïse est en même temps le plus éloquent, le plus sublime, & le plus simple de tous les Livres. Il faut convenir pourtant, que ce fut cette simplicité, quoique si admirable, jointe à quelques mots Latins un peu barbares de la Vulgate, qui dégoûterent Saint Augustin, avant sa conversion, de la lecture de ce Divin Livre ; dont néanmoins depuis, l'ayant regardé de plus près, & avec des yeux plus éclairés, il fit le plus grand objet de son admiration, & sa perpétuelle lecture.

Mais c'est assez nous arrêter sur la considération de votre nouvel Orateur. Reprenons le fil de notre discours, & voyons où vous en voulez venir par la supposition de vos quatre Sublimes. Auquel de ces quatre genres, dites-vous, prétend-on attribuer le Sublime que Longin a cru voir dans le passage de la Genèse ? Est-ce au Sublime des mots ? Mais sur quoi fonder cette prétention, puisqu'il n'y a pas dans ce passage un seul grand mot ? Sera-ce au Sublime de l'expression ? L'expression en est très-ordinaire, & d'un usage très-commun & très-familier, sur-tout dans la Langue Hébraïque, qui la répète sans cesse. Le donnera-t-on au Sublime des pensées ! Mais bien loin d'y avoir là aucune sublimité de pensée, il n'y a pas même de pensée. On ne peut, concluez-vous, l'attribuer qu'au Sublime des choses, auquel Longin ne trouvera pas son compte, puisque l'Art ni le Discours n'ont aucune part à ce Sublime. Voilà donc, par votre belle & savante démonstration les premières paroles de Dieu dans la Genèse entièrement dépossédées du Sublime, que tous les hommes jusqu'ici avoient cru y voir ; & le commencement de la Bible reconnu froid, sec, & sans nulle grandeur. Regardez pourtant comme

les manieres de juger sont différentes; puisque si l'on me fait les mêmes interrogations que vous vous faites à vous-même, & si l'on me demande, quel genre de Sublime se trouve dans le passage dont nous disputons; je ne répondrai pas, qu'il y en a un des quatre que vous rapportez: je dirai, que tous les quatre y sont dans leur plus haut degré de perfection.

En effet, pour venir à la preuve & pour commencer par le premier genre, bien qu'il n'y ait pas dans le passage de la Genese des mots grands ni ampoulés, les termes que le Prophete y employe, quoique simples, étant nobles, majestueux, convenables au sujet, ils ne laissent pas d'être sublimes, & si sublimes, que vous n'en sauriez suppléer d'autres, que le Discours n'en soit considérablement affoibli: comme si, par exemple, au lieu de ces mots: DIEU DIT: QUE LA LUMIERE SE FASSE: ET LA LUMIERE SE FIT: vous mettiez: *Le Souverain Maître de toutes choses commanda à la Lumiere de se former; & en même temps ce merveilleux Ouvrage, qu'on appelle Lumiere, se trouva formé.* Quelle petitesse ne sentira-t-on point dans ces grands mots, vis-à-vis de ceux-ci: DIEU DIT: QUE LA LUMIERE SE FASSE, &c? A l'égard du second genre, je veux dire du Sublime du tour de l'expression; où peut-on voir un tour d'expression plus sublime que celui de ces paroles: DIEU DIT: QUE LA LUMIERE SE FASSE, ET LA LUMIERE SE FIT: dont la douceur majestueuse, même dans les Traductions Grecques, Latines & Françoises, frappe si agréablement l'oreille de tout homme qui a quelque délicatesse & quelque goût? Quel effet donc ne feroient-elles point, si elles étoient prononcées dans leur Langue originale, par une bouche qui les fût prononcer; & écoutées par des oreilles qui les fissent entendre? Pour ce qui

est de ce que vous avancez au sujet du Sublime des pensées, que bien loin qu'il y ait dans le passage, qu'admire Longin, aucune sublimité de pensée, il n'y a pas même de pensée; il faut que votre bon-sens vous ait abandonné, quand vous avez parlé de cette maniere. Quoi, Monsieur, le dessein que Dieu prend, immédiatement après avoir créé le Ciel & la Terre; car c'est Dieu qui parle en cet endroit; la pensée, dis-je, qu'il conçoit de faire la Lumiere, ne vous paroît pas une pensée? Et qu'est-ce donc que pensée, si ce n'en est là une des plus sublimes qui pouvoient, si en parlant de Dieu il est permis de se servir de ces termes, qui pouvoient, dis-je, venir à Dieu lui-même; pensée qui étoit d'autant plus nécessaire, que si elle ne fut venue à Dieu, l'ouvrage de la Création restoit imparfait, & la Terre demuroit informe & vuide, *Terra autem erat inanis & vacua?* Confessez donc, Monsieur, que les trois premiers genres de votre Sublime sont excellemment renfermés dans le passage de Moïse. Pour le Sublime des choses, je ne vous en dis rien, puisque vous reconnoissez vous-même qu'il s'agit dans ce passage de la plus grande chose qui puisse être faite, & qui ait jamais été faite. Je ne fais, si je me trompe, mais il me semble, que j'ai assez exactement répondu à toutes vos objections tirées des quatre Sublimes.

N'attendez pas, Monsieur, que je réponde ici avec la même exactitude à tous les vagues raisonnemens, & à toutes les vaines déclamations que vous me faites dans la suite de votre long discours, & principalement dans le dernier article de la Lettre attribuée à Monsieur l'Évêque d'Avranches, où vous expliquant d'une maniere embarrassée, vous donnez lieu aux Lecteurs de penser, que vous êtes persuadé, que Moïse & tous les Prophetes, en publiant les merveilles de Dieu, au lieu de relever sa gran-

deur, l'ont, ce sont vos propres termes, en quelque sorte avili & déshonoré. Tout cela, faute d'avoir assez bien démêlé une équivoque très-groffière, & dont, pour être parfaitement éclairci, il ne faut que se ressouvenir d'un principe avoué de tout le monde, qui est, qu'une chose sublime aux yeux des hommes, n'est pas pour cela sublime aux yeux de Dieu, devant lequel il n'y a de vraiment sublime que Dieu lui-même. Qu'ainsi toutes ces manieres figurées que les Prophetes & les Écrivains sacrés employent pour l'exalter, lorsqu'ils lui donnent un visage, des yeux, des oreilles; lorsqu'ils le font marcher, courir, s'asseoir; lorsqu'ils le représentent porté sur l'aîle des Vents; lorsqu'ils lui donnent à lui-même des aîles; lorsqu'ils lui prêtent leurs expressions, leurs actions, leurs passions, & mille autres choses semblables; toutes ces choses sont fort petites devant Dieu, qui les souffre néanmoins & les agrée, parce qu'il fait bien, que la foiblesse humaine ne le sauroit louer autrement. En même temps il faut reconnoître, que ces mêmes choses présentées aux yeux des hommes, avec des figures & des paroles telles que celles de Moïse & des autres Prophetes, non seulement ne sont pas basses, mais encore qu'elles deviennent nobles, grandes, merveilleuses, & dignes en quelque façon de la Majesté Divine. D'où il s'ensuit, que vos réflexions sur la petitesse de nos idées devant Dieu sont ici très-mal placées, & que votre critique sur les paroles de la Genese est fort peu raisonnable; puisque c'est de ce Sublime, présenté aux yeux des hommes, que Longin a voulu & dû parler, lorsqu'il a dit, que Moïse a parfaitement conçu la puissance de Dieu au commencement de ses Loix; & qu'il l'a exprimée dans toute sa dignité par ces paroles: DIEU DIT, &c.

Croyez-moi donc, Monsieur; ouvrez les yeux. Ne vous opiniâtrez pas davantage à défendre contre

Moïse, contre Longin, & contre toute la Terre, une cause aussi odieuse que la vôtre, & qui ne fauroit se soutenir que par des équivoques, & par de fausses subtilités. Lisez l'Écriture sainte avec un peu moins de confiance en vos propres lumieres, défaites-vous de cette hauteur Calviniste & Socinienne, qui vous fait croire, qu'il y va de votre honneur d'empêcher qu'on n'admire trop légèrement le début d'un Livre, dont vous êtes obligé d'avouer vous-même, qu'on doit adorer tous les mots & toutes les syllabes; & qu'on peut bien ne pas assez admirer, mais qu'on ne fauroit trop admirer. Je ne vous en dirai pas davantage. Aussi-bien il est temps de finir cette dixieme Réflexion, déjà même un peu trop longue, & que je ne croyois pas devoir pousser si loin.

Avant que de la terminer néanmoins, il me semble, que je ne dois pas laisser sans réplique une objection assez raisonnable, que vous me faites au commencement de votre Dissertation, & que j'ai laissée à part, pour y répondre à la fin de mon Discours. Vous me demandez dans cette objection, d'où vient que dans ma Traduction du passage de la Genese cité par Longin, je n'ai point exprimé ce monosyllabe *ti*; *Quoi?* puisqu'il est dans le texte de Longin, où il n'y a pas seulement: DIEU DIT: QUE LA LUMIERE SE FASSE: mais, DIEU DIT: QUOI? QUE LA LUMIERE SE FASSE. A cela je répons en premier lieu, que sûrement ce monosyllabe n'est point de Moïse, & appartient entierement à Longin, qui, pour préparer la grandeur de la chose que Dieu va exprimer, après ces paroles: DIEU DIT, se fait à soi-même cette interrogation: QUOI? puis ajoute tout d'un coup: QUE LA LUMIERE SE FASSE. Je dis en second lieu, que je n'ai point exprimé ce QUOI, parce qu'à mon avis il n'auroit point eu de

250 X. REFLEXION CRITIQUE.

grace en François, & que non seulement il auroit un peu gâté les paroles de l'Écriture, mais qu'il auroit pu donner occasion à quelques Savans, comme vous, de prétendre mal-à-propos, comme cela est effectivement arrivé, que Longin n'avoit pas lû le passage de la Genese dans ce qu'on appelle la Bible des Septante, mais dans quelque autre Version où le texte étoit corrompu. Je n'ai pas eu le même scrupule pour ces autres paroles, que le même Longin insère encore dans le texte, lorsqu'à ces termes : **QUE LA LUMIERE SE FASSE**, il ajoute : **QUE LA TERRE SE FASSE; LA TERRE FUT FAITE**; parce que cela ne gâte rien, & qu'il est dit par une surabondance d'admiration que tout le monde sent. Ce qu'il y a de vrai pourtant, c'est que dans les regles, je devois avoir fait il y a long-temps cette Note que je fais aujourd'hui, qui manque, je l'avoue, à ma Traduction. Mais enfin la voilà faite.



S O S

E X A M E N *
DU SENTIMENT
DE LONGIN,
SUR CE PASSAGE DE LA GENÈSE:

ET DIEU DIT: QUE LA LUMIÈRE SOIT FAITE,
ET LA LUMIÈRE FUT FAITE.

PAR MR. HUET,
ANCIEN ÉVÊQUE D'AVRANCHES.



Il y a quelque temps que cette Dissertation du savant Mr. HUET me tomba entre les mains. Je la lus avec plaisir, & comme je crois, qu'il a raison, je jugeai, qu'il seroit utile qu'elle vît le jour, & j'eusse souhaité, que l'Auteur lui-même l'eût publiée. Mais ayant appris qu'il ne vouloit pas se donner cette peine, j'ai cru qu'il ne seroit nullement fâché, qu'elle parut ici, & qu'on lui donnât place dans la *Bibliothèque Choisie*, en y joignant quelques réflexions pour la confirmer, que l'on pourra distinguer des paroles de cet illustre Prélat, par les Guillemets, qu'on voit à côté de ces mêmes paroles; au lieu qu'il n'y en a point à côté de ce que l'on y ajoute.

A MR. LE DUC
DE MONTAUSIER.

„Vous avez voulu, Monseigneur, que je prisse
„parti dans le différend, que vous avez eu † avec

* Tiré de la *Bibliothèque Choisie*, de Mr. LE CLERC, Tom. X. pag. 211. & suiv.
† Cet Abbé soutenoit, qu'Apollon & le Soleil ne sont pas le même Dieu.

„Mr. l'Abbé de S. Luc, touchant *Apollon*. J'en ai
 „un autre à mon tour avec Mr. *Despreaux*, dont je
 „vous supplie très-humblement de vouloir être juge.
 „C'est sur un passage de *Longin*, qu'il faut vous rap-
 „porter avant toutes choses. Le voici mot-à-mot :
 „* *Ainsi le Législateur des Juifs, qui n'étoit pas un hom-*
 „*me du Commun, ayant conçu la puissance de Dieu,*
 „*selon sa dignité, il l'a exprimée de même, ayant écrit*
 „*au commencement de ses Loix en ces termes : Dieu*
 „*dit. Quoi ? Que la Lumiere soit faite, & la Lu-*
 „*miere fut faite ; que la Terre soit faite, & elle*
 „*fut faite.*

Il y a proprement dans l'Hébreu, que la *Lumiere soit, & la Lumiere fut* ; ce qui a meilleure grace, que de dire : que la *Lumiere soit faite & la Lumiere fut faite*, car à lire ces dernières paroles, on diroit, que Dieu commanda à quelque autre Être de faire la Lumiere, & que cet autre Être la fit. Ce qui a fait traduire ainsi, c'est la Vulgate qui a mis : *fiat lux, & lux facta est*, parce qu'elle suivoit le Grec, qui dit : γενήσεται φῶς, καὶ ἐγένετο φῶς, & qu'elle traduit ordinairement γίνεσθαι par *fieri* ; au lieu que ce verbe signifie souvent simplement *être*. Si la Vulgate a fait commettre cette faute aux Traducteurs Catholiques de la Bible ; les Traducteurs de *Longin* n'y devoient pas tomber, comme ils ont fait, en Latin & en François. Mais ce n'est pas sur quoi roule la dispute de Mrs. *Huet* & *Despreaux*. Le premier continue ainsi :

„Dès la première lecture, que je fis de *Longin*,
 „je fus choqué de cette remarque, & il ne me pa-
 „rut pas, que le passage de Moïse fût bien choisi,
 „pour un exemple du Sublime. Il me souvient,
 „qu'étant un jour chez vous, Monseigneur, long-
 „temps avant que j'eusse l'honneur d'être chez Mon-

* Chap. VII. pag. 45. de cette Édition.

„seigneur le Dauphin, je vous dis mon sentiment
 „sur cette observation, & quoi que la Compagnie
 „fut assez grande, il ne s'en trouva qu'un seul, qui
 „fut d'un avis contraire. Depuis ce temps-là, je
 „me suis trouvé obligé de rendre public ce senti-
 „ment, dans le Livre que j'ai fait, pour prouver la
 „vérité de notre Religion; car ayant entrepris le
 „dénombrement des Auteurs Profanes, qui ont ren-
 „du témoignage à l'antiquité des Livres de Moïse,
 „je trouvai *Longin* parmi eux, & parce qu'il ne rap-
 „portoit ce qu'il dit de lui, que sur la foi d'autrui,
 „je me sentis obligé de tenir compte au Public de
 „cette conjecture, & de lui en dire la principale
 „raison; qui est, que s'il avoit vû ce qui suit & ce
 „qui précède le passage de Moïse, qu'il allégué, il
 „auroit bien-tôt reconnu, qu'il n'a rien de sublime.
 „Voici mes paroles: * *Longin Prince des Critiques,*
 „dans l'excellent Livre, qu'il a fait touchant le Subli-
 „me, donne un très-bel Éloge à Moïse, car il dit,
 „qu'il a connu & exprimé la puissance de Dieu se-
 „lon sa dignité, ayant écrit au commencement de
 „ses Loix, que Dieu dit que la Lumière soit faite,
 „& elle fut faite; que la Terre soit faite, & elle fut
 „faite. Néanmoins ce que *Longin* rapporte ici de Moï-
 „se comme une expression sublime & figurée, me semble
 „très-simple. Il est vrai, que Moïse rapporte une chose,
 „qui est grande; Mais il l'exprime d'une façon, qui
 „ne l'est nullement. C'est ce qui me persuade, que
 „*Longin* n'avoit pas pris ces paroles dans l'Original:
 „car s'il eut puisé à la source, & qu'il eut eu les Li-
 „vres mêmes de Moïse, il eut trouvé par-tout une gran-
 „de simplicité, & je crois que Moïse l'a affectée, à cau-
 „se de la dignité de la matiere, qui se fait assez sentir,
 „étant rapportée nuement, sans avoir besoin d'être réle-
 „vée par des ornemens recherchés; quoique l'on con-
 „noisse bien d'ailleurs, & par ses Cantiques, & par le

* *Demonst. Evang. Propos. IV. Cap. II. 51.*

„*Livre de Job, dont je crois qu'il est Auteur, qu'il étoit fort entendu dans le Sublime.*

„*Quoiqu'il je fusse bien, que Mr. Despreaux avoit travaillé sur Longin, que j'eusse même lû son Ouvrage, & qu'après l'avoir examiné soigneusement, j'en eusse fait le jugement qu'il mérite, je ne crus pas qu'il eut pris cet Auteur sous sa protection, & qu'il se fut lié si étroitement d'intérêt avec lui, que, de reprendre cet Auteur, ce fut lui faire une offense; non plus qu'à trois ou quatre Savans Hommes, qui l'ont traduit avant lui. A Dieu ne plaise, que je voulusse épouser toutes les querelles d'Origene, & prendre fait & cause pour lui, lorsqu'on le traite tous les jours d'hérétique & d'idolâtre! Vous savez cependant, Monseigneur, que j'ai pris des engagements avec lui du moins aussi grands que Mr. Despreaux en a pris avec Longin. Ainsi, à dire la vérité, je fus un peu surpris, lorsqu'ayant trouvé l'autre jour sur votre table, la nouvelle Édition de ses Ouvrages, à l'ouverture du Livre je tombai sur ces*
 „* *paroles: Mais que dirons-nous d'un Savant de ce siècle, qui, éclairé des lumieres de l'Évangile, ne s'est pas apperçu de la beauté de cet endroit, (il parle du passage de Moïse rapporté par Longin) qui a osé, dis-je, avancer, dans un Livre qu'il a fait pour démontrer la Religion Chrétienne, que Longin s'étoit trompé, lorsqu'il avoit cru que ces paroles étoient sublimes? J'ai la satisfaction au moins que des personnes, non moins considérables par leur piété, que par leur savoir, qui nous ont donné depuis peu la Traduction du Livre de la Genèse, n'ont pas été de l'avis de ce savant Homme, & dans leur Préface, entre plusieurs preuves excellentes, qu'ils ont apportées, pour faire voir, que c'est l'Esprit Saint, qui a dicté ce Livre, ont allégué le passage de Longin: pour montrer, combien les Chrétiens doivent être persuadés d'une vérité si*

• *Dans la Préface sur Longin.*

»claire, & qu'un Payen même a sentie, par les seules
 »lumières de la Raison. Je fus surpris, dis-je, de ce
 »discours, Monseigneur; car nous avons pris des rou-
 »tes si différentes, dans le pays des Lettres, Mr.
 »Despreaux & moi, que je ne croyois pas le ren-
 »contrer jamais dans mon chemin, & que je pen-
 »sois être hors des atteintes de sa redoutable Criti-
 »que. Je ne croyois pas non plus, que tout ce
 »qu'a dit Longin fussent mots d'Évangile, qu'on ne
 »put contredire sans audace; qu'on fut obligé de
 »croire, comme un article de foi, que ces paroles
 »de Moïse sont sublimes: & que de n'en demeurer
 »pas d'accord, ce fut douter, que les Livres de
 »Moïse soient l'Ouvrage du S. Esprit. Enfin je ne
 »me serois pas attendu à voir Longin canonisé, &
 »moi presque excommunié, comme je le suis par
 »Mr. Despreaux. Cependant, quelque bizarre que
 »soit cette censure, il pouvoit l'exprimer d'une ma-
 »nière moins farouche & plus honnête. Pour moi,
 »Monseigneur, je prétends vous faire voir, pour ma
 »justification, que non seulement, il n'y a rien d'ap-
 »prochant du Sublime, dans ce passage de Moïse,
 »mais même que s'il y en avoit, comme le veut
 »Longin, le Sublime seroit mal employé, s'il est per-
 »mis de parler en ces termes d'un Livre Sacré.

»C'est une maxime reçue de tous ceux qui ont
 »traité de l'Éloquence, que rien ne donne plus de
 »force au Sublime, que de lui bien choisir sa place,
 »& que ce n'est pas un moindre défaut d'employer
 »le Sublime, là où le discours doit être simple; que
 »de tomber dans le genre simple, lorsqu'il faut s'é-
 »lever au Sublime. Longin lui-même, sans en allé-
 »guer d'autres, en est un bon témoin. Quand les
 »Auteurs ne le diroient pas, le Bon-Sens le dit assez.
 »Combien est-on choqué d'une bassesse, qui se ren-
 »contre dans un Discours noble & pompeux? Com-
 »bien est-on surpris, au contraire, d'un Discours, qui
 »étant simple & dépouillé de tout ornement, se

»guinde tout d'un coup, & s'emporte en quelque figure éclatante? Croiroit-on qu'un homme fût sage, qui racontant à ses Amis quelque événement surprenant, dont il auroit été témoin, après avoir rapporté le commencement de l'aventure, d'une manière commune & ordinaire, s'aviferoit tout d'un coup d'apostropher celui qui auroit eu la principale part à l'action, quoiqu'il fut absent; & revien droit ensuite à sa première simplicité, & réciteroit la fin de son histoire du même air, que le commencement? Cette apostrophe pourroit-elle passer pour un exemple de Sublime, & ne passeroit-elle pas au contraire, pour un exemple d'extravagance?

„On accuse cependant Moïse d'avoir péché contre cette règle, quand on soutient, qu'il s'est élevé au dessus du langage ordinaire, en rapportant la création de la lumière. Car si on examine tout le premier Chapitre de la Genèse, où est ce passage, & même tous les cinq Livres de la Loi, hormis les Cantiques, qui sont d'un autre genre, & tous les Livres Historiques de la Bible, on y trouvera une si grande simplicité, que des gens de ces derniers siècles, d'un esprit poli à la vérité, mais gâté par un trop grand usage des Lettres Profanes, & S. *Augustin*, lorsqu'il étoit encore Payen, n'en pouvoient souffrir la lecture.

Aux Cantiques, il faut ajoûter les Propheties, qui sont d'un style plus élevé que la narration, & que les Hébreux nomment *maschal*, ou figuré. Voyez Genes. XLIX. & Deut. XXXIII. Du reste, toute la narration de Moïse est la plus simple du monde. Ceux qui ne pouvoient souffrir le style de la Bible étoient, à ce que l'on dit, *Ange Politien* & *Pierre Bembe*, qui ne la lisoient point, de peur de se gâter le style. Mais leur dégoût tomboit plutôt sur la Vulgate, que sur les Originaux.

»Je

„ Je ne sortirai point de ce premier Chapitre ,
 „ pour faire voir ce que je dis. Y a - t - il rien de
 „ plus simple, que l'entrée du récit de la Création du
 „ Monde : *Au commencement Dieu créa le Ciel & la*
 „ *Terre , & la Terre étoit vuide & informe ; & les téné-*
 „ *bres étoient sur la face de l'abîme , & l'Esprit de Dieu*
 „ *étoit porté sur les eaux.* Moïse sentoit bien, que son
 „ sujet portoit avec soi sa recommandation, & son
 „ Sublime ; que de le rapporter nuement, c'étoit as-
 „ sez s'élever ; & que le moins, qu'il y pourroit met-
 „ tre du sien, ce seroit le mieux ; & comme il n'igno-
 „ roit pas, qu'un discours relevé (ce que *Longin* lui-
 „ même a reconnu) n'est pas bon par - tout, lorsqu'il
 „ a voulu annoncer aux hommes une vérité, qui con-
 „ fond toute la Philosophie profane, en leur appre-
 „ nant que Dieu, par sa parole, a pu faire quelque
 „ chose du néant, il a cru ne devoir enseigner ce
 „ grand principe, qu'avec des expressions communes
 „ & sans ornement. Pourquoi donc, après avoir rap-
 „ porté la Création du Ciel & de la Terre d'une ma-
 „ niere si peu étudiée, seroit - il sorti tout d'un coup
 „ de sa simplicité, pour narrer la Création de la Lu-
 „ miere d'une maniere sublime ? *Et Dieu dit que la*
 „ *lumiere soit faite , & elle fut faite.* Pourquoi seroit-
 „ il retombé dans sa simplicité, pour n'en plus sortir ?
 „ *Et Dieu vit , que la lumiere étoit bonne , & il divisa*
 „ *la lumiere des ténèbres , & il appella la Lumiere Jour ,*
 „ *& les Ténèbres Nuit : & du soir & du matin se fit le*
 „ *premier Jour.* Tout ce qui suit porte le même ca-
 „ ractère : *Et Dieu dit , que le Firmament soit fait au*
 „ *milieu des eaux , & sépare les eaux des eaux.* *Et*
 „ *Dieu divisa les eaux , qui étoient sous le Firmament ,*
 „ *& il fut fait ainsi ; & Dieu appella le Firmament*
 „ *Ciel , & du soir & du matin se fit le second Jour.*
 „ Dieu forma le Firmament de la même maniere,
 „ qu'il a formé la Lumiere ; c'est-à-dire, par sa pa-
 „ role. Le récit, que Moïse fait de la Création de
 „ la Lumiere, n'est point d'un autre genre que la

„Création du Firmament. Puis donc qu'il est évident que le récit de la Création du Firmament est très-simple, comment peut-on soutenir que le récit de la Création de la Lumière est sublime ?

Ces raisons sont très-solides, pour ceux qui ont lû avec attention les Écrits de Moïse dans l'Original, ou au moins dans les Versions & qui sont un peu accoutumés au style des Hébreux. Mais deux choses peuvent empêcher, qu'on ne s'apperçoive du peu de fondement qu'il y a, en ce que dit *Longin*. La première est la grande idée, que l'on s'est formée avec raison de Moïse, comme d'un homme tout extraordinaire. Dans cette supposition, on lui attribue, sans y penser, un style tel que l'on croit que doit avoir un homme, dont on a une si haute idée; & l'on s'imagine, que son langage doit être sublime, lorsqu'il parle de grandes choses, & au contraire médiocre, lorsqu'il parle de choses médiocres, & simple, lorsqu'il s'agit de choses communes; selon les règles ordinaires de l'Art, que les Rhéteurs Grecs & Latins nous ont données. Ainsi quand on vient à lire ses Écrits, avec cette prévention, on y trouve ce que l'on croit y devoir être, & qui n'y est néanmoins pas. On croit voir des figures de Rhétorique, où il n'y en a point, & on lui attribue des vûes fines & recherchées, auxquelles il n'a jamais pensé. Que si l'on dit que l'Esprit saint, qui a conduit la plume de Moïse, a été capable des vûes les plus relevées, & que par conséquent on ne sauroit expliquer ce qu'il dit d'une manière trop sublime; je répons à cela, que personne ne peut douter des grands desseins du S. Esprit, mais à moins qu'il ne les fasse connoître lui-même, il n'est pas permis de les imaginer, comme l'on trouve à propos, & de lui attribuer des projets, seulement parce qu'on les juge dignes de lui. J'ose même dire, qu'il a exécuté ses desseins par des instrumens foibles & incapables d'eux-mêmes d'y contribuer; aussi-bien sous le

Vieux, que sous le Nouveau Testament; c'est en quoi la Providence Divine est admirable, & cela fait voir, que l'établissement du culte d'un seul Dieu & sa propagation pendant tant de siècles, est un effet de sa puissance, & non des moyens humains. Ainsi sans avoir aucun égard aux règles de la Rhétorique, qui étoient déjà établies, ou que les siècles à venir devoient établir; les Livres Sacrés nous ont appris ce qu'il étoit nécessaire que nous fussions, de la manière du monde la plus simple & la plus éloignée de l'art, que les hommes ont accoutumé d'employer dans leurs Discours. Mr. *Huet* en parlera dans la suite. L'autre chose qui a fait, que *Longin* a cru voir une expression sublime dans Moïse, & que l'on a applaudi à sa remarque, c'est que l'on a considéré cette expression à part: *Dieu dit que la lumière soit, & elle fut*; comme si on l'avoit trouvée dans un Orateur Grec, ou Latin, qui l'auroit employée dans une pièce d'éloquence, où il auroit tâché de représenter la Puissance Divine, dans les termes les plus relevés. A considérer de la sorte cette expression, elle paroît en effet sublime, & c'est ce qui a trompé *Longin*, qui apparemment n'avoit jamais lû Moïse, comme il paroîtra par la suite. Depuis, les Chrétiens, prévenus de la manière, que j'ai déjà dite, & voyant, qu'un Payen avoit trouvé cette expression sublime, ils ont cru devoir parler de même de Moïse, comme s'il leur eut été honteux de n'admirer pas dans ses Écrits, ce qu'un Payen y avoit admiré. Mr. *Despreaux* a fait valoir ce préjugé populaire, contre Mr. *Huet*; mais s'il l'examine de près, il trouvera que ce n'est qu'un préjugé sans fondement. Pour l'autorité de Mr. de *Sacy*, quelque piété qu'il ait pû avoir d'ailleurs, elle ne peut pas être fort grande en matière de Critique, & d'explication exacte de l'Écriture Sainte; à moins qu'on n'ait aucune idée de l'une, ni de l'autre. Mais écoutons notre Prélat.

„Toute la suite répond parfaitement à ce com-
 „mencement; il se tient toujours dans sa simplicité,
 „pour nous apprendre, comment Dieu forma les
 „Astres & y renferma la lumière. *Et Dieu dit: qu'il*
 „*se fasse des Luminaires dans le Firmament, qui divi-*
 „*sent le jour & la nuit & servent de signes pour mar-*
 „*quer les temps, les jours & les années, & luisent dans*
 „*le Firmament & éclairent la Terre; & il fut fait ainsi.*
 „*Et Dieu fit deux grands Luminaires, le plus grand*
 „*Luminaire, pour présider au Jour, & le plus petit*
 „*Luminaire, pour présider à la Nuit, & les Étoiles;*
 „*& il les mit au Firmament, pour luire sur la Terre,*
 „*& présider au Jour & à la Nuit, & diviser la lu-*
 „*mière des ténèbres; & Dieu vit que cela étoit bon.*
 „La Création même de l'Homme, qui devoit com-
 „mander à la Terre, qui devoit porter l'image de
 „Dieu, & qui devoit être son Chef-d'œuvre, ne nous
 „est enseignée qu'en des termes communs, & des
 „expressions vulgaires. *Et Dieu dit: Faisons l'Hom-*
 „*me à notre image & à notre ressemblance & qu'il pré-*
 „*sider aux poissons de la Mer & aux oiseaux du Ciel*
 „*& aux bêtes & à toute la Terre, & à tous les repti-*
 „*les, qui se remuent sur la Terre. Et Dieu créa l'Hom-*
 „*me à son image, il le créa à l'image de Dieu & il*
 „*les créa mâle & femelle.* Si en tout ceci il n'y a
 „nulle ombre de Sublime, comme assurément il n'y
 „en a aucune, je demande par quelle prérogative la
 „Création de la lumière a mérité d'être rapportée
 „d'une manière sublime, lorsque tant d'autres cho-
 „ses plus grandes & plus nobles, sont rapportées d'un
 „air qui est au-dessous du médiocre?

„J'ajoute encore, que si ces paroles sont subli-
 „mes, elles péchent contre un autre précepte d'élo-
 „quence, qui veut que les entrées des Ouvrages
 „les plus grands & les plus sublimes soient simples,
 „pour faire sortir la flamme du milieu de la fumée,
 „pour parler comme un grand Maître de l'art. S.

„*Augustin* assujettit à cette Loi ceux même, qui annoncent les Mysteres de Dieu: *il faut*, dit-il, *que dans le genre sublime, les commencemens soient médiocres.* Moïse se seroit bien écarté de cette regle, si le sentiment de *Longin* étoit véritable; puisque les Livres de la Loi auroient un exorde si auguste.

„Aussi ne voyons-nous pas, qu'aucun des anciens Peres de l'Eglise, ni des Interprètes de l'Écriture ait trouvé rien de relevé dans ce passage, hormis la matiere, qui étant très-haute & très-illustre, frappe vivement l'esprit du Lecteur; en sorte que, s'il n'a pas toute l'attention nécessaire, il attribue aisément à l'artifice des paroles ce qui ne vient que de la dignité du sujet. Mais s'il considère cette expression en elle-même, faisant abstraction de ce grand sens, qui la soutient, il la trouvera si simple, qu'elle ne peut l'être davantage: de sorte que si *Longin* avoit donné les regles du Simple, comme il a donné celles du Sublime, il auroit trouvé, sans y penser, que les paroles qu'il a rapportées de Moïse, y sont entierement conformes”.

Il est certain que la grandeur de la matiere fait souvent que l'on s'imagine, sans y prendre garde, que celui qui en parle tient un langage sublime, quoiqu'il s'exprime d'une maniere très-simple. C'est ce que l'ancien Rhéteur, dont nous avons un Traité du Style, sous le nom de *Demetrius de Phalere*, a très-bien remarqué. *Il y a un Magnifique*, dit-il, *qui consiste dans les choses, comme est un grand & illustre combat par Terre, ou par Mer, ou lorsque l'on parle du Ciel, ou de la Terre: car ceux qui entendent parler d'une grande chose, s'imaginent d'abord que celui qui parle a un Style grand & sublime, & c'est en quoi ils se trompent. Il faut considérer, non ce que l'on dit, mais la maniere dont on le dit; car on peut dire en style simple de grandes choses; en sorte que l'on ne parle pas d'une maniere, qui leur convienne. C'est pourquoi*

on dit, que certains Auteurs ont un style grand, qui disent de grandes choses qu'ils n'expriment pas d'une manière relevée, comme Theopompe. On peut dire la même chose de ceux, qui cherchent du Sublime en certains endroits de l'Écriture Sainte, où il n'y en a point; seulement parce qu'il s'agit de grandes choses. C'est ce qui est arrivé à feu Mr. *Tollius*, dans sa note Latine sur le passage de *Longin*, où il réfute Mr. *Huet*. Il confond visiblement le style sublime, avec la chose même; sans prendre garde que tous ceux qui parleront de grandes choses, en termes qui ne soient pas tout-à-fait bas, parleront toujours, à son compte, d'une manière sublime. Mr. *Huet* a très-bien montré, par toute la suite du discours de Moïse, qu'il n'y a rien de sublime dans l'expression, quoique Dieu & la Création soient les choses du monde les plus sublimes.

„La vérité de ceci, continue-t-il, paroîtra par
 „des exemples. Pourroit-on soupçonner un homme
 „de vouloir s'énoncer figurément, & noblement, qui
 „parleroit ainsi: *quand je sortis, je dis à mes gens: sui-*
 „*vez-moi & ils me suivirent.* Trouveroit-on du mer-
 „veilleux, dans ces paroles: *je priai mon ami de me*
 „*prêter son cheval & il me le prêta?* On trouveroit
 „sans doute au contraire, qu'on ne sauroit parler
 „d'une manière plus simple. Mais si le Sublime se
 „trouvoit dans la chose même, il paroîtroit dans l'ex-
 „pression, quelque nue qu'elle fut. *Xerxes comman-*
 „*da qu'on enchaînât la Mer, & la Mer fut enchaînée.*
 „*Alexandre dit: qu'on brûle Tyr & que l'on égorge les*
 „*Tyriens, & Tyr fut brûlée & les Tyriens furent égor-*
 „*gés.* Il y a en cela de l'élevation & du grand,
 „mais il vient du sujet; & ne pas faire cette distin-
 „ction c'est confondre les choses avec les paroles;
 „c'est ne savoir pas séparer l'Art de la Nature, l'ou-
 „vrage de la matière, ni l'adresse de l'Historien de
 „la grandeur & de la puissance du Héros.

C'est pourquoi Mr. *Tollius* lui-même, dans une note sur le passage de *Longin*, avoue qu'il n'y a rien de sublime dans ces paroles d'*Apulée*, qui sont au * Liv. VII. de sa *Métamorphose*; *noluit esse Cæsar Hæmi latronis collegium, & confestim interiit. Tantum potest nutus etiam magni Principis!* „L'Empereur „voulut qu'il n'y eut plus de bande du brigand He- „mus, & cette bande périt promptement. Tant est „grande la force de la seule volonté d'un puissant „Prince"! Mr. *Tollius* a raison de se moquer d'*Apulée*, & de dire que sans les dernières paroles on n'auroit pas compris ce que veut dire sa figure. Elle est même sans fondement, parce que ce ne fut pas par la seule volonté que l'Empereur anéantit la bande d'Hemus, mais par le moyen de ses troupes, qu'il mit à la poursuite de ces brigands, & qui les prirent ou les tuèrent avec assez de peine.

„Je ne puis pas croire, qu'un homme d'un ju- „gement aussi exquis que *Longin* eut pu s'y mé- „prendre, s'il avoit lû tout l'Ouvrage de Moïse; & „c'est ce qui m'a fait soupçonner, qu'il n'avoit pas „vû ce passage dans l'Original. J'en ai même une „autre preuve, qui me paroît incontestable; c'est „qu'il fait dire à Moïse ce qu'il ne dit point. *Dieu „dit. Quoi? Que la Lumière soit faite & elle fut „faite; que la Terre soit faite & elle fut faite.* Ces „dernières paroles ne sont point dans Moïse, non „plus que cette interrogation, † *quoi?* & apparem- „ment *Longin* avoit lû cela dans quelque Auteur, „qui s'étoit contenté de rapporter la substance des „choses que Moïse a écrites, sans s'attacher aux pa- „roles. Mr. *le Fèvre* ne s'éloigne pas de ce senti- „ment: *il est assez croyable*, dit-il, *que Longin avoit „lû quelque chose dans les Livres de Moïse, ou qu'il „en avoit entendu parler.*

R iv

* Pag. 191. Ed. *Elmenhorstii*.† Mr. *Despreaux* l'a omise dans sa *Version*.

„Le Philosophe *Aristobule*, tout Juif qu'il étoit
 „& passionné pour Moïse, comme tous ceux de sa
 „Nation, n'a pas laissé de bien distinguer la parole
 „dont Dieu se servit, pour créer le Monde, d'avec
 „la parole, que Moïse a employée pour nous en
 „faire le récit. *Il ne faut pas nous imaginer, ** dit-il,
 „que la voix de Dieu soit renfermée dans un certain
 „nombre de paroles, comme un discours, mais il faut
 „croire que c'est la production même des choses; & c'est
 „en ce sens que Moïse appelle la Création de l'Univers
 „la Voix de Dieu; car il dit de tous ses Ouvrages :
 „Dieu dit, & il fut fait. Vous voyez, Monseigneur,
 „que cette remarque n'est pas faite pour la création
 „seule de la Lumière, mais pour la création de tous
 „les Ouvrages de Dieu, & que, selon cet Auteur,
 „le Merveilleux & le Sublime, qui se trouvent dans
 „l'histoire de la Création, sont dans la parole de
 „Dieu, qui est son operation même, & non pas dans
 „les paroles de Moïse. *Aristobule* poursuit en ces
 „termes; & c'est à mon avis à quoi Pythagore, So-
 „crate & Platon ont eu égard, quand ils ont dit que,
 „lorsqu'ils considéroient la Création du Monde, il leur
 „sembloit entendre la voix de Dieu. Ces Philosophes
 „admiroient le sublime de cette voix toute-puissante,
 „& n'en avoient remarqué aucun dans les paroles de
 „Moïse, quoi qu'ils ne les ignorassent pas. Car, se-
 „lon le témoignage du même *Aristobule*, on avoit
 „traduit en Grec quelques parties de la Sainte Écri-
 „ture avant Alexandre; & c'est cette traduction que
 „Platon avoit lûe.

Je ne crois pas, que *Platon* ait jamais lû rien
 de Moïse, & j'ai dit les raisons, que j'en ai, dans
 l'*Ars Critica* Tom. 3. Ep. VII. Cet *Aristobule*, Juif
 & Péripatéticien, m'est extrêmement suspect, aussi-
 bien qu'à Mr. *Hody*, que l'on peut consulter dans
 son Ouvrage de la Version des Septante, Liv. I. Ch. 9.

* *Apud Eusebium Præp. Evang. Lib. XIII. c. 12.*

Quand même les Livres seroient véritablement d'un Juif, qui auroit en effet vécu dans le temps de *Ptolemée Philometor*, sous lequel *Aristobule* doit avoir vécu, je ne croirois pas pour cela que *Platon* eut pillé l'Écriture Sainte, pendant que je n'en vois aucune preuve solide, & que j'ai même de très-fortes raisons de ne le point croire. Mais quoiqu'il en soit, cet *Aristobule*, vrai ou faux, a assez bien réussi, dans son explication de ces mots, & *Dieu dit*. J'en ai déjà parlé dans mon Commentaire sur la Genèse, & je ne répéterai pas ici ce que j'y ai dit. Voyons ce qu'ajoute notre Prélat.

» Je dis de plus que tant s'en faut que cette expression de Moïse soit sublime, elle est au contraire
 » très-commune & très-familier aux Auteurs Sacrés ;
 » de sorte que si c'étoit une figure, étant employée
 » aussi souvent qu'elle l'est, elle cesseroit d'être sublime ;
 » parce qu'elle cesseroit de toucher le Lecteur ;
 » & de faire impression sur son esprit, à cause de sa
 » trop fréquente répétition. Car, selon * *Quintilien*,
 » les figures perdent le nom de figures, quand elles
 » sont trop communes & trop maniées. J'en pour-
 » rois donner mille exemples, mais il suffira d'en rap-
 » porter quelques-uns, qu'on ne peut soupçonner d'être
 » sublimes. Dieu dit à Moïse, dans le VIII. Chapitre de l'Exode : *Dites à Aaron, qu'il étende sa verge, & qu'il frappe la poussière de la Terre, & qu'il y ait de la vermine dans toute l'Égypte, & ils firent ainsi, & Aaron étendit sa main, tenant sa verge, & frappa la poussière de la Terre, & il y eut de la vermine dans les hommes & dans les animaux.* Voilà le même langage que dans le I. Chapitre de la Genèse, & ce n'est point ici le commencement de la Loi, que *Longin* a cru que Moïse avoit voulu rendre plus auguste par une expression sublime. En voici une autre du Chap. IX. de l'Exode, qui ne l'est pas da-

R v

* *Lib. IX. c. 3.*

„avantage ; & Dieu dit à Moïse, étendez votre main
 „vers le Ciel, afin qu'il se fasse de la grêle dans toute la
 „Terre d'Egypte. Et Moïse étendit sa verge vers le Ciel,
 „& Dieu fit tomber de la grêle sur la Terre d'Egypte.
 „Dans le XVII. Chapitre du même Livre, Moïse dit
 „à Josué: combattez contre les Amalecites. Josué fit
 „comme Moïse lui avoit dit, & combattit contre les
 „Amalecites. Dans le I. Chapitre des Paralipome-
 „nes, où nous lisons, que David ayant défait les Phi-
 „listins prit leurs Idoles, & les fit brûler, le Texte
 „porte: & David dit, & elles furent brûlées dans le
 „feu. Ceci ressemble encore mieux à du Sublime,
 „que ce qui a imposé à Longin ; & cependant tout
 „le narré & tout le Livre des Paralipomenes font
 „assez voir, que l'Historien Sacré n'a pensé à rien
 „moins, qu'à s'expliquer, en cet endroit, par une
 „figure. Dans l'Évangile, lorsque le Centurion veut
 „épargner à Notre Seigneur la peine de venir chez
 „lui, pour guérir son fils: Seigneur, dit-il, sans vous
 „donner la peine de venir chez moi, vous n'avez
 „qu'à dire une parole & mon fils sera guéri, car j'o-
 „béis à ceux qui sont au dessus de moi, & les Sol-
 „dats, qui sont sous ma charge, m'obéissent, & je
 „dis à l'un va, & il va ; & à l'un viens, & il vient ;
 „& à mon valet, fais cela, & il le fait. Ce Centu-
 „rion avoit-il lû les Livres des Rhéteurs & les Trai-
 „tés dit Sublime, & vouloit-il faire voir à Notre
 „Seigneur, par ce trait de Rhétorique, la prompti-
 „tude avec laquelle il étoit obéi ? Quand S. Jean
 „rapporte en ces termes le miracle de la guérison
 „de l'aveugle-né: Jesus lui dit, allez, lavez-vous dans
 „la piscine de Siloé. Il s'y en alla & s'y lava ; &
 „quand l'aveugle raconte ainsi ensuite sa guérison :
 „il m'a dit, allez à la piscine de Siloé & vous y la-
 „vez ; j'y ai été, je m'y suis lavé & je vois ; l'aveu-
 „gle & l'Évangéliste usent-ils de cette expression fi-
 „gurée, pour faire admirer davantage le miracle ?
 „Croyent-ils, qu'il ne paroîtra pas assez grand, s'il

„n'est rehaussé par le secours du Sublime? Est-ce
 „dans cette vûe, que le même Évangéliste rappor-
 „tant la guérison du malade de trente-huit ans, s'ex-
 „plique ainsi: *Jesus lui dit: levez-vous, prenez votre*
 „*lit & marchez; & cet homme fut aussi-tôt guéri, &*
 „*prit son lit & marcha?* S. Matthieu prétend-il or-
 „ner le récit de sa vocation, quand il dit parlant de
 „soi-même: *Jesus lui dit, suivez-moi; & lui s'étant*
 „*levé, le suivit?* A-t-il le même dessein, lorsque
 „parlant de l'homme, qui avoit une main sèche, &
 „qui fut guéri par Notre Seigneur, il use de ces ter-
 „mes: *alors il dit à cet homme, étendez votre main &*
 „*il l'étendit.*

Les exemples, que Mr. *Huet* rapporte ici, peu-
 vent être en quelque sorte contestés, parce qu'il s'y
 agit de paroles véritablement proférées, & exécu-
 tées en leur sens propre, par des hommes. On ne
 pouvoit pas exprimer les choses, dont il est parlé,
 plus simplement & plus naturellement. Mais dans
 cette description de la Création du Monde: *Dieu dit*
 & *ses commandemens furent exécutés*, l'action de Dieu
 est représentée figurément, sous l'image d'un com-
 mandement, pour dire qu'il fit tout par sa volonté,
 & c'est en quoi consiste la figure, qui n'a néanmoins
 rien de Sublime, dans Moïse, qui dans ses narra-
 tions n'a rien moins pensé qu'à s'exprimer d'une ma-
 nière relevée.

„Ces façons de parler, continue Mr. *Huet*, ne
 „sont pas particulieres aux Auteurs Sacrés; quand
 „les Juifs, qui sont venus après eux, parlent de
 „Dieu, ils le nomment souvent ainsi: *Celui qui a dit*
 „*& le Monde a été fait;* pour dire, celui qui a créé
 „le Monde par sa parole. Ils le nomment ainsi, dans
 „des Ouvrages dogmatiques, dénués de toutes sor-
 „tes d'ornemens & de figures. La louange la plus
 „ordinaire, que Mahomet donne à Dieu, dans l'Al-
 „coran, c'est que lorsqu'il veut quelque chose, *il*
 „*dit, sois; & elle est.* Tout cela fait voir manife-

„stement, que quand Moïse a écrit : *Dieu dit que*
 „*la Lumiere soit faite, & elle fut faite*, ce n'est qu'un
 „tour de la Langue Hébraïque, qui n'a point d'au-
 „tre signification, ni d'autre force, que s'il avoit
 „dit : Dieu créa la Lumiere par sa parole. Comme
 „cette expression, qui est si commune & si naturel-
 „le, dans la Langue Hébraïque, ne s'employe guere
 „dans la Grecque, que par la figure, le pas étoit
 „glissant pour *Longin*, & il lui a été aisé de tomber
 „dans l'erreur; particulièrement l'ayant trouvée ré-
 „pétée coup sur coup, dans les Livres, qu'il avoit
 „vûs, où ce passage étoit autrement rapporté, que
 „Moïse ne l'avoit écrit : *Que la Lumiere soit faite, &*
 „*elle fut faite*. Cette répétition, dis-je, qui est sou-
 „vent figurée parmi les Grecs, & qui ne l'est point
 „parmi les Hébreux, a paru à *Longin* avoir été faite
 „avec dessein : car, selon * *Quintilien*, la répétition
 „seule fait une figure. Et même l'interrogation, qui
 „précède : *Dieu dit, quoi? que la Lumiere soit faite* ;
 „cette interrogation, dis-je, qui n'est pas de Moïse,
 „excitant, comme elle fait, l'attention du Lecteur,
 „& préparant son esprit à apprendre quelque chose
 „de grand, & n'étant point du langage ordinaire, a
 „dû lui paroître venir de l'Art. C'est en vain que
 „quelques-uns prétendent, que ce *quoi* n'a pas été
 „mis là comme venant de Moïse & faisant partie du
 „passage qu'il rapporte, mais qu'il l'a mis comme
 „venant de lui-même. Car à quoi seroit bonne cer-
 „te interrogation? Si la sublimité prétendue du pas-
 „sage consistoit purement dans ces paroles, *que la*
 „*Lumiere soit faite*, on pourroit croire, qu'il auroit
 „voulu réveiller par là l'esprit du Lecteur, pour les
 „lui faire mieux entendre. Mais si ce Sublime con-
 „siste, selon l'opinion des Adversaires, dans l'expres-
 „sion vive de l'obéissance de la Créature à la voix
 „du Créateur, il s'étend autant sur ce qui précède

* *Lib. VIII. c. 5.*

„l'interrogation, que sur ce qui la fuit, & ainsi elle
 „auroit été mise là fort mal-à-propos par *Longin* ;
 „outre que ce n'est pas sa coutume que de se mêler
 „ainsi, parmi les Auteurs, qu'il cite. Dans tous les
 „passages, dont son Ouvrage est rempli, il rapporte
 „nuement leurs paroles, sans y rien mettre du sien.
 „Ainsi on peut dire, que si l'on n'a égard qu'aux
 „paroles de Moïse altérées, & peu fidelement rap-
 „portées, telles qu'il les avoit lûes, le jugement qu'il
 „en fait peut s'excuser. Mais il n'est pas supporta-
 „ble, si on le rapporte à ce que Moïse a dit en ef-
 „fet ; & c'est cet Original que Mr. *Despreaux* devoit
 „consulter.

C'est aussi ce qu'il a fait, comme il semble, bien plus que ce qu'il lisoit dans son exemplaire de *Longin*, puisque dans la citation du passage de Moïse, il a ôté ce *quoi* ? Je suis surpris, qu'il n'en ait rien dit dans ses notes, & que notre Prélat ne lui ait pas reproché ce retranchement ; car enfin, comme il le remarque très-bien, ce *quoi* fait tomber le Sublime seulement sur les paroles suivantes, au lieu qu'on prétend qu'il ne consiste pas moins dans ces paroles : & *Dieu dit.* Il n'est pas permis de retrancher rien, dans un passage de cette sorte, en le traduisant. Autrement on fait dire à un Auteur non ce qu'il a dit, mais ce qu'il a dû dire effectivement.

„Il se trouve d'autres expressions dans l'Écriture
 „Sainte, qu'on a cru figurées & sublimes, & qui dans
 „leur Langue Originale ne le sont nullement. Un
 „des plus polis Écrivains de ce siècle a mis dans ce
 „genre ce passage du I. Livre des Macchabées, * où
 „il est dit *que la Terre se tût devant Alexandre* ; pre-
 „nant ce silence pour une expression métaphorique
 „de la soumission que la Terre domtée eut pour ce
 „Conquérant ; & cela faute de savoir que l'origine
 „de cette façon de parler vient d'un mot de la Lan-

* *Ch. I. 3.*

„gue Hébraïque qui signifie *se taire, se reposer & être*
 „*en paix*. Il seroit aisé d'en rapporter plusieurs exem-
 „ples; de sorte que ce qui paroïssoit sublime dans
 „notre Langue, & dans la Langue Latine, n'est en
 „Hébreu qu'une façon de parler simple & vulgaire.
 „Aussi dans ce même Livre des Macchabées, on trou-
 „ve ces paroles: *& siluit terra dies paucos; & siluit*
 „*terra annis duobus*, où le Grec porte, *ήσυχασεν*, fut
 „*en paix*: de même que dans S. Luc, lorsqu'il dit
 „que les femmes de Galilée *sabbatho siluerunt*, pour
 „dire qu'elles se tinrent en repos le jour du Sabbat.
 „Le Lecteur jugera si ces expressions sont sublimes.

Il est certain, que c'est un Hébraïsme, car on dit en Hébreu *schaketah erets*; le pays se rût, pour dire qu'il se reposa: Voyez Josué XI. 23.

„Je ne défavouerais pas, que David n'ait parlé
 „figurément, quand il a dit au Pseaume XXXII. *
 „en parlant de Dieu: *car il a dit, & il a été. Il a*
 „*commandé & il s'est arrêté*. C'est ainsi que porte
 „l'Original. Tout le tissu de ce Pseaume, enrichi
 „de tant de figures si nobles & si hautes, fait assez
 „voir ce qu'on doit penser de celle-ci, & elle porte
 „aussi en elle-même des marques du Sublime: car
 „en disant que Dieu *a dit*, sans ajouter *quoi*, & que
 „ce qu'il a dit *a été*, le Prophete ne donne aucunes
 „bornes à l'imagination du Lecteur, & par deux pa-
 „roles, il lui fait parcourir en esprit tout le Ciel &
 „toute la Terre, & tous les grands Ouvrages, qui
 „sont sortis de la main de Dieu. Il fait ensuite une
 „espèce de gradation, & de la simple parole, il passe
 „au commandement, pour faire connoître la puissan-
 „ce infinie de cette parole & la souveraineté de
 „Dieu. Quand il ajoute, qu'à ce commandement,
 „*il s'est arrêté*, sans dire ce qui s'est arrêté; soit qu'il
 „veuille rappeler le souvenir du miracle, qui arri-
 „va à la bataille de Gabaon, quand le Soleil s'ar-

* Ou XXXIII. 9.

„rêta, ou qu'il veuille faire entendre le pouvoir ab-
 „solu que Dieu a toujours sur ses créatures, pour les
 „tenir dans le repos & dans le mouvement, pour les
 „créer & les conserver; ne déterminant rien, il por-
 „te notre esprit jusques dans l'infini, & c'est là ce
 „qui mérite le nom de Sublime.

Il est certain, qu'il en est tout autrement d'une
 simple narration, comme le commencement de la
 Genèse, & d'un Cantique, tel qu'est le Pseaume, que
 Mr. *Huet* cite. Ce qui est simple dans l'un, devient
 sublime dans l'autre, par le sens qu'on lui donne.
 Par exemple, le Psalmiste dit, verset 6: *Par la pa-
 role du Créateur les Cieux ont été faits & par le souffle
 de sa bouche toute leur Armée.* Il est visible que ces
 expressions sont sublimes, non-seulement parce qu'el-
 les le sont en elles-mêmes, mais parce qu'elles sont
 inférées dans un Cantique. Pour le verset 9. je croi-
 rois qu'il faut le traduire: *il dit & le Monde fut; il
 commanda, & il se présenta à lui:* en Latin: *dixit &
 Orbis fuit; imperavit, & se ei stetit;* car le verbe *ja-
 hamod*, ne se rapporte pas à Dieu, mais à la Créa-
 ture, ou au mot *thebel*, qui est le dernier du verset
 précédent & qui signifie *le Monde*. C'est comme S.
Jerôme l'a entendu, dans sa Version sur l'Hébreu, dont
 voici les termes: *quia ipse dixit & factus est (Orbis)
 ipso præcipiente, stetit.* Mr. *Huet* continue de la
 sorte.

„Pour mieux juger encore du passage de Moïse,
 „il faut faire une distinction des divers genres de Su-
 „blime, différente de celle de *Longin*, & en éta-
 „blir de quatre fortes, qui étant bien reconnues fe-
 „ront la décision entière de notre Différend; le Su-
 „blime des termes, le Sublime du tour de l'expres-
 „sion, le Sublime des pensées & le Sublime des
 „choses. *Le Sublime des termes* est une élévation du
 „discours, qui ne consiste que dans un choix de beaux
 „& de grands mots, qui ne renferment qu'une pen-
 „sée commune; & quelques-uns ne croient pas, que

»ce genre mérite proprement le nom de Sublime.
 »Mais en cela il n'est question que du nom. *Le Su-*
»blime du tour de l'expression vient de l'arrangement
 »& de la disposition des paroles, qui mises en un
 »certain ordre, ébranlent l'Ame, & qui demeurant au
 »contraire dans leur ordre naturel, la laissent sans au-
 »cune émotion. *Le Sublime des pensées* part immé-
 »diatement de l'esprit & se fait sentir par lui-même,
 »pourvû qu'il ne soit point affoibli, ou par la bas-
 »sesse des termes, ou par leur mauvaise disposition.
 »Pour le *Sublime des choses*, il dépend uniquement
 »de la grandeur & de la dignité du sujet, que l'on
 »traite; sans que celui qui parle ait besoin d'employer
 »aucun artifice, pour le faire paroître aussi grand
 »qu'il est; de sorte que tout homme qui saura rap-
 »porter quelque chose de grand, tel qu'il est, sans en
 »rien dérober à la connoissance de l'Auditeur, & sans
 »y rien mettre du sien; quelque grossier & quelque
 »ignorant qu'il soit d'ailleurs, il pourra être estimé,
 »avec justice, véritablement sublime dans son dis-
 »cours, mais non pas de ce Sublime enseigné par
 »*Longin*. Il n'y a presque point de Rhéteurs, qui
 »n'ayent reconnu ces quatre sortes de Sublimes; mais
 »ils ne conviennent pas dans la maniere de les di-
 »stinguer & de les définir. De ces quatre Sublimes,
 »il est évident que les trois premiers sont de la ju-
 »risdiction de l'Orateur, & dépendent des préceptes,
 »mais que la Nature seule a droit sur le dernier, sans
 »que l'Art y puisse rien prétendre; & par conséquent
 »quand *Longin*, Rhéteur de profession, a donné des
 »regles du Sublime, ce n'a pas été de ce dernier
 »Sublime, qui n'est point de sa competence; puis-
 »que ce qui est naturellement grand est toujours grand,
 »& paroitra grand, aux yeux de ceux qui le regar-
 »deront tel qu'il est en lui-même.

»Cela posé, si on applique cette distinction des
 »Sublimes au passage de Moïse, on verra bientôt que
 »le Sublime des termes ne s'y trouve pas, puisque les
 »termes

„termes en font communs. Le Sublime de l'expres-
 „sion façonnée & figurée n'y est pas non plus : puis-
 „que j'ai fait voir, que les paroles sont disposées
 „d'une manière, qui est très-ordinaire dans les Livres
 „de Moïse, & dans tous les Livres des Hébreux an-
 „ciens & modernes, & que c'est un tour de leur Lan-
 „gue & non de leur Rhétorique. On ne peut pas
 „dire non plus qu'il y ait aucune sublimité de pen-
 „sée, car où trouveroit-on cette pensée? Donc ce
 „qui nous frappe & nous émeut, en lisant ces paro-
 „les de Moïse, c'est le sublime même de la chose
 „exprimé par ces paroles : car quand on entend que
 „la seule voix du Seigneur a tiré la Lumière des abi-
 „mes du néant, une vérité si surprenante donne un
 „grand branle à l'esprit, & le saint Historien ayant
 „bien connu, que tout ce qu'il pourroit ajouter de
 „son invention, en obscurceroit l'éclat, il l'a renfer-
 „mée dans des termes simples & vulgaires, & ne lui
 „a point donné d'autre tour, que celui qui étoit d'un
 „usage commun & familier, dans sa Langue; sem-
 „blable à un Ouvrier habile, qui ayant à enchasser
 „une pierre précieuse, sans défaut, n'emploie qu'un
 „filet d'or pour l'environner & la soutenir, sans rien
 „dérober de sa beauté aux yeux de ceux qui la re-
 „gardent; sachant bien que ce qu'il ajouteroit ne vau-
 „droit pas ce qu'il cacheroit, & que le grand art,
 „c'est qu'il n'y ait point d'art : au lieu que quand il
 „faut mettre en œuvre une pierre, où il y a quel-
 „que défaut, il use d'un artifice contraire, couvrant
 „adroitement sous l'or & l'émail, la tache, qui en
 „peut diminuer le prix. Ce Sublime des choses est
 „le véritable Sublime, le Sublime de la Nature,
 „le Sublime original; & les autres ne le sont que
 „par imitation & par art. Le Sublime des choses
 „a la sublimité en soi-même; les autres ne l'ont que
 „par emprunt; le premier ne trompe point l'esprit;
 „ce qu'il lui fait paroître grand, l'est en effet. Le
 „Sublime de l'Art au contraire, tend des pièges à

»l'esprit, & n'est employé que pour faire paroître
 »grand ce qui ne l'est pas, ou pour le faire paroître
 »plus grand qu'il n'est. Donc le Sublime que *Longin*
 »& ses Sectateurs trouvent dans le passage contesté
 »fait véritablement honneur à Moïse, mais un hon-
 »neur qu'il a méprisé. Celui que j'y trouve fait hon-
 »neur à l'Ouvrage de Dieu, & c'est ce que Moïse
 »lui-même s'est proposé. C'est dans cette vûe que
 »*Chalcidius* Platonicien, en rapportant le commen-
 »cement de la Genèse, a dit, que Moïse, qui en est
 »l'Auteur, n'étoit pas soutenu & animé d'une éloquen-
 »ce humaine; mais que Dieu même lui mettoit les
 »paroles à la bouche, & l'inspiroit. Ce Philosophe
 »ne trouvoit pas, comme *Longin*, dans le discours
 »de Moïse, le fard de l'École, & les déguisemens,
 »que l'esprit humain a inventés; mais il y recon-
 »noissoit la voix féconde de Dieu, qui est tout esprit
 »& vie.

»Mais ce n'est pas encore le seul & le principal
 »défaut que je trouve, dans le jugement que *Longin*
 »a fait du passage en question. Quand il a dit ces
 »paroles: *Dieu dit: Que la Lumiere soit faite, & elle*
 »*fut faite*, en voulant réhauffer la beauté de cette ex-
 »pression, il a rabaisé la grandeur de Dieu, & a
 »fait voir, que ni la bassesse de l'esprit humain, ni
 »l'élevation de la Majesté Divine ne lui étoient pas
 »assez connues. Il ne savoit pas, que nos concep-
 »tions & nos paroles ne sauroient atteindre à la hau-
 »teur infinie de la sagesse de Dieu, dont les riches-
 »ses ne sont jamais entrées dans le cœur de l'homme,
 »& qui lui sont incompréhensibles; & que quand
 »Dieu a commandé aux Prophetes de publier ses
 »mysteres, l'un lui a remontré, qu'il étoit incircon-
 »cis de levres; l'autre lui a dit, qu'il ne sauroit par-
 »ler, & tous se sont reconnus inférieurs à la dignité
 »de cet emploi: & cela seul découvre assez l'erreur
 »de ceux qui croient, que le Sublime de ce passage

„confiste, en ce que l'acte de la volonté de Dieu
 „nous y est représenté comme une parole. Quoi
 „que les hommes n'ayent que des idées très-basses
 „& très-grossières de la grandeur de Dieu, leurs ex-
 „pressions sont pourtant encore au dessous de leurs
 „idées. Ne pouvant s'élever jusqu'à lui, ils le ra-
 „baissent jusqu'à eux, & parlent de lui comme d'un
 „homme. Ils lui donnent un visage, une bouche,
 „des yeux & des oreilles, des pieds & des mains.
 „Ils le font asséoir, marcher & parler. Ils lui attri-
 „buent les passions des hommes, la joie & le desir,
 „le repentir & la colere. Ils lui donnent jusqu'à des
 „ailes & le font voler. Est-ce-là connoître la puis-
 „sance de Dieu, selon sa dignité, & l'exprimer de
 „même? Et osera-t-on donner le nom de Sublime
 „à un discours, qui avilit infiniment, & déshonore
 „son sujet? Enfin, si c'est une expression sublime,
 „que de dire que Dieu a parlé, qui est celui des
 „Prophetes qui n'ait pu fournir mille exemples pa-
 „reils à celui que *Longin* a tiré de Moïse? Les Pro-
 „phetes même ne donnent-ils pas le nom de parole
 „aux jugemens que nous faisons intérieurement des
 „choses, pour y consentir ou n'y consentir pas: &
 „la parole extérieure, que forme notre bouche,
 „qu'est-ce autre chose que l'image de la parole in-
 „térieure de l'Entendement? Moïse s'est donc ex-
 „primé en Philosophe & non pas en Rhéteur, quand
 „il a dit, que Dieu a créé la Lumiere, par sa pa-
 „role”.

On ne peut pas nier que ces réflexions de Mr. *Huet* ne soient très-fines, très-exactes & très-justes. Il n'y a rien de si vrai, que nous n'avons qu'une très-foible idée de la Divinité, & qui est infiniment au dessous de la réalité; quelque soin que nous ayions pris d'épurer notre Raison par l'étude, & quelque effort que nous fassions pour nous élever au dessus des erreurs vulgaires. Il est encore très-vrai, qu'après

cela, lorsque nous essayons de faire passer nos idées dans l'esprit des autres hommes, par le moyen de la parole, nous ne faisons qu'employer des expressions métaphoriques, dont la plupart sont tirées des choses corporelles, parce qu'il n'y en a point d'autres. Ainsi à parler exactement, les hommes sont encore moins en état de parler d'une manière sublime de la Divinité, qu'ils ne le sont de s'en former une idée qui réponde à cet immense Original; quoiqu'il soit aussi peu possible d'en approcher, que d'épuiser l'infini. Tous les efforts des hommes ne serviroient qu'à tromper les autres, & à les tromper eux-mêmes, si nous nous imaginions que nous pouvons parler de lui d'une manière, *qui exprime sa grandeur & sa puissance dans toute sa dignité*, comme parle Longin. Dieu même ne s'est fait connoître aux Prophetes, qu'autant que leur foiblesse le pouvoit permettre, & d'une manière proportionnée à la petitesse de l'esprit de ceux à qui il envoyoit ces saints hommes. Autrement si Dieu eut voulu se manifester d'une manière, qui fut au dessus de notre portée, cela nous auroit été inutile. C'est à cause de cela que l'on voit dans l'Écriture une infinité d'expressions, que les Théologiens nomment des *Anthropopathies*, ou qui expriment des choses divines, par des métaphores tirées des choses humaines; & qui sont bien éloignées d'élever nos esprits à une connoissance, qui ait quelque proportion avec l'éternelle grandeur de la Divinité.

Cependant nous disons quelquefois, que d'autres hommes ont parlé d'une manière sublime de Dieu; sans penser que nous n'avons ni idées, ni paroles, qui ne le rabaisent infiniment. Mais ce Sublime doit s'entendre par rapport à notre foiblesse, & nous appellons relevé un langage, qui est au dessus de celui dont on se sert communément, & par lequel d'excellens génies, à proportion des autres, ont tâché

d'élever nos esprits autant qu'ils ont pu au dessus des idées vulgaires. Mais il faut toujours se ressouvenir, que ceux que nous admirons le plus parmi les hommes, ont tous été renfermés dans les bornes de la Nature Humaine, desquelles il est impossible à la postérité d'Adam de jamais sortir ici bas. Les esprits du premier ordre, parmi nous, sont des esprits sans doute très-populaires, en comparaison des Intelligences élevées au dessus de notre Nature, & il y a toujours une distance infinie entre les Intelligences les plus relevées & la Divinité. Ainsi ce ne peut être que très-improprement que nous disons que quelque homme a parlé d'une manière sublime de la Divinité; & cette expression, comme toutes les autres semblables, doit être entendue par rapport à nous.

Homere qui, comme le remarque *Longin*, dans le Chapitre, où sont les paroles que l'on a examinées, décrit les Dieux comme des hommes, & quelquefois même comme des Êtres plus malheureux que les hommes, se guide d'autres fois aussi haut qu'il peut pour en parler d'une manière plus relevée; mais il ne satisfait pas même, en toutes choses, *Longin*, & là où il fait le mieux, & où ce Rhéteur le trouve sublime, il est infiniment au dessous des idées des Philosophes; comme ceux, qui liront ce Chapitre, en conviendront. Ainsi ce Rhéteur n'étoit pas un Juge fort pénétrant, quand il s'agissoit de juger, si une expression est digne de Dieu, ou non.

Je dois encore dire, que Mr. *Huet* a fort bien réfuté, par ce qu'il a dit des différentes sortes de Sublimes, ce que Mr. *Tollius* avoit dit contre lui, dans ses notes sur *Longin*, & que je ne rapporterai pas, à cause de cela.

Si l'on veut donc dire encore, que le Législateur des Juifs, qui en effet n'étoit pas un homme du com-

mun, ayant fort bien conçu la grandeur & la puissance de Dieu, l'a exprimée dans toute sa dignité, il le faut entendre par rapport à la foiblesse de la Nature humaine, à laquelle la révélation, qu'il avoit reçue du Ciel, avoit dû être nécessairement proportionnée. Il faut nous former la plus grande & la plus magnifique idée de la Divinité qu'il nous est possible, & cependant nous garder avec soin de nous imaginer, que nous approchions de cet incompréhensible Original. Se conduire autrement c'est être peuple, & n'en vouloir pas revenir, c'est vouloir demeurer parmi la populace ignorante & entêtée.

»Il est aisé maintenant de voir, conclut Mr. Huet, »si la censure de Mr. Despreaux est bien fondée. Elle se réduit à faire un point de Religion, de notre »Différend, & à m'accuser d'une espèce d'impiété »d'avoir nié que Moïse ait employé le Sublime, »dans le passage dont il s'agit. Mais cela est avancé sans preuve, & c'est donner pour raison ce qui est en question. Or s'il est contre le Bon-Sens de »dire, que ce passage est sublime, comme je crois »l'avoir fait voir; il est ridicule de dire, que c'est »blesser la Religion, que de ne parler pas contre le »Bon-Sens. La seconde preuve roule sur les nouveaux Traducteurs de la Genese, qui ont appuyé »son opinion. Mais il est visible, que Mr. Despreaux »ne les a pas tant allegués, pour le poids qu'il a »cru qu'auroit leur sentiment en cette matiere, que »pour s'acquitter des louanges, qu'ils lui ont données, »en rapportant ce même passage.

»Puis donc que cette censure n'est soutenue, que »de l'air décisif dont elle est avancée; il me semble, que j'ai droit de demander à mon tour ce que »nous dirons d'un homme, qui, bien qu'éclairé des »lumières de l'Evangile, a osé faire passer Moïse »pour un mauvais Rhétoricien, qui a soutenu qu'il

„avoit employé des figures inutiles dans son Hi-
 „stoire, & qu'il avoit déguisé par des ornemens fu-
 „perflus, une matiere excellemment belle & riche
 „d'elle-même? Que dirons-nous, dis-je, de cet
 „homme, qui ignore que la bonté, la force & le
 „prix de l'Écriture Sainte ne consiste pas dans la ri-
 „chesse de ses figures, ni dans la sublimité de son
 „langage? * *Non in sublimitate sermonis aut sapientiæ,*
 „*non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis; sed in*
 „*ostensione spiritus & virtutis; ut fides nostra non sit in*
 „*sapientia hominum, sed in virtute Dei;* & que ni
 „l'élevation, ni la simplicité des Livres Sacrés ne
 „sont pas les marques, qui font connoître, que
 „l'Esprit Saint les a dictés, puisque *S. Augustin* a
 „estimé, qu'il étoit indifférent que le langage de l'É-
 „criture, fut poli ou barbare; qui a ignoré que *S.*
 „*Paul* n'entendoit point les finesses de la Rhétori-
 „que, & qu'il étoit † *imperitus sermone;* que *Moïse*
 „avoit de la peine à s'expliquer; que le Prophete
 „*Amos* étoit grossier & rustique, & que tous ces
 „saints Personnages, quoique parlans des Langages
 „différens, étoient pourtant animés du même Esprit?

„Du reste, Monseigneur, je vous demande un ju-
 „gement. Vos lumieres vives & pénétrantes, & le
 „grand usage que vous avez des saintes Lettres vous
 „feront voir clair dans cette question. Quelque en-
 „cens, que *Mr. Despreaux* vous ait donné dans la
 „derniere Édition de ses Ouvrages, pour tâcher de
 „fléchir l'indignation si digne de votre Vertu, que
 „vous avez publiquement témoignée contre ses Sa-
 „tires, ni les louanges intéressées, ni le souvenir
 „du passé, ne sauroient vous empêcher de tenir la
 „balance droite, & de garder entre lui & moi cette
 „droiture, que vous observez si religieusement en
 „toutes choses. Pour moi, je ne serai pas moins

S iv

* 1. Cor. II. 1, 4.

† 2. Cor. XI. v. 6.




280 DISSERTATION DE MR. HUET.

„docile & soumis à votre décision que j'ai toujours
„été avec respect, Monseigneur, vôtre &c.

„A Paris, le 26. de Mars, 1683.

Je n'ai rien appris de la suite de ce démêlé, & je n'ai garde d'y entrer, en ce qu'il peut renfermer de personnel. La Dissertation de Monsieur *Huet* m'a paru digne de voir le jour, & je l'ai donnée, comme elle est tombée entre mes mains, sans y rien changer, sinon que j'ai mis au long le nom de Monsieur *Despreaux*, qui n'y étoit marqué que par des étoiles, parce qu'il l'a mis lui-même dans la dernière Édition de ses Œuvres. Il semble qu'il n'ait pas changé de sentiment, puisque ce qu'il avoit dit de Monsieur *l'Évêque d'Avranches* est demeuré dans cette Édition, à quelques légers changemens près. Quoiqu'il en soit, on peut, sans perdre rien de l'estime, que Monsieur *Despreaux* mérite, n'être pas de son sentiment en cette occasion.



RÉPONSE
 A L'AVERTISSEMENT
 QUI A ÉTÉ AJOUTÉ A LA NOUVELLE ÉDITION
 DES OEUVRES
 DE MR. DESPRÉAUX,

*Envoyée de Paris, à Mr. Le Clerc & insérée dans sa
 Bibliothèque Choisie, Tom. XXVI. pag. 64.*

MR. *Despreaux*, dans sa dixième Réflexion, par laquelle il répond à la Lettre de Mr. *Huet*, sur le fameux passage de *Longin*, a été trop modeste, au gré de ceux qui ont pris soin de la dernière Édition de ses Ouvrages. Ils ont jugé devoir suppléer du leur, à ce qu'ils ont cru qui manquoit d'aigreur à cette Réponse; & ils avoient déjà menacé Mr. *Huet* de l'indignation de leur cabale, pour avoir osé laisser paroître sa défense, contre une insulte publique réitérée par plusieurs Éditions, que lui fit Mr. *Despreaux*.

Mais Mr. *Despreaux* & ses sectateurs devoient au moins, avant que de l'attaquer, s'éclaircir nettement du véritable sujet de la contestation, & tâcher d'entendre bien la matière & le nœud de la question. Il paroît clairement, qu'ils ne l'ont pas fait, par un mot qui leur est échappé dans leur Avertissement, lorsqu'ils ont dit, que *la Critique de Mr. Huet paroît plutôt contre Moïse, que contre Longin*; & que le conseil de répondre à Mr. *Huet*, fut donné à Mr. *Despreaux*, par plusieurs personnes zelées pour la Religion. Ils ont suivi en cela leur oracle Mr. *Despreaux*, qui dans ses Préfaces avoit déjà voulu faire un point de Religion à Mr. *Huet*, & presque un

Article de foi, du jugement qu'il avoit fait du sentiment de *Longin*, sur ce passage de Moïse, & d'avoir douté, que *Longin* ait vû ce passage dans l'original. Mais lorsqu'il a voulu raffiner, par une distinction frivole du Sublime & du style sublime, & lorsqu'il a confondu le Sublime des choses, & le Sublime de l'expression; il a montré clairement, qu'il a traité du Sublime, sans le connoître; qu'il a traduit *Longin*, sans l'entendre; & qu'il devoit se contenir dans les bornes d'une Satire modeste, sans entrer dans les épines de la Critique, qui demandent d'autres talens.

Ses Éditeurs l'ont imité, en parlant avec confiance des choses, dont ils sont fort mal instruits. *Il faut*, disent-ils, que la Lettre de Mr. Huet ait été lue à petit bruit, puisque ceux qui étoient le plus familiers avec Mr. de Montausier & qui le voyoient tous les jours, ne l'en ont jamais ouï parler, & qu'on n'en a eu connoissance, que plus de vingt ans après, par l'impression qui en a été faite en Hollande. On leur répond que ceux, qui voyoient Mr. de Montausier plus souvent & plus particulièrement qu'eux, qu'on ne connoissoit pas alors, l'entendoient incessamment parler de ce différend & de la juste indignation qu'il sentoit de l'audace effrénée d'un homme, tel que Mr. Despreaux, de décrier une infinité de gens de mérite, qui valoient mieux que lui & qui ne lui étoient inférieurs en rien, qu'en l'Art de médire. Comme Mr. Huet proteste de n'avoir jamais donné d'autre copie de cette Lettre, que celle qu'il fut obligé de donner à Mr. de Montausier, à qui elle étoit adressée; il y a apparence que cette copie passa en d'autres mains, lorsqu'on la tira de son cabinet, après sa mort.

Mr. de Montausier ajoutoit que, dans un État bien policé, tel que le nôtre, un calomniateur de profession devoit être envoyé aux Galeres. Il pouvoit joindre à cela l'Ordonnance d'Auguste, rapportée par *Dion*, & les Loix de *Constantin* & des au-

tres Empereurs, inférées dans le Code *Theodosien*, qui condamnent au feu les libelles scandaleux & médifans, & leurs Auteurs au fouet. Comme l'applaudissement, que recevoit tous les jours Mr. *Despreaux*, des gens de son humeur, lui avoit enflé le courage; il eut l'insolence de rappeler Mr. de *Montausier* à l'exemple odieux de Néron. Toute la vengeance qu'en prit Mr. de *Montausier*, ce fut de dire souvent & publiquement, qu'il se levoit tous les matins, avec le dessein de châtier le Satirique, de la peine ordinaire des gens de son métier, & qui a été pratiquée depuis peu avec éclat, sur un de ses imitateurs, à la satisfaction de tous les gens de bien. C'est cette même peine, qui fut ordonnée dans l'ancienne Rome, par la Loi des XII. Tables: *ut fustibus feriretur, qui publice invehebatur*; & qu'*Horace* dit avoir fait changer de ton à plusieurs Satiriques de son temps, & les avoir réduit, malgré eux, à donner des louanges, au lieu des injures, qui leur étoient familières, & à divertir seulement les Lecteurs. Mais comme Mr. de *Montausier* avoit de la piété & de la bonté, il avouoit que sa colere du matin se trouvoit amortie, après sa priere. Un autre Duc *, illustre par la beauté de son esprit & les agrémens de ses vers, qui n'étoit pas favorable à la Satire maligne de Mr. *Despreaux*, jugeoit à propos d'employer le même moyen pour la corriger. Il a même annoncé au Public, par une Épigramme fort élégante, que notre homme avoit déjà tâté de ce correctif, & en avoit profité. Il paroît du moins l'avoir appréhendé, lorsqu'il a dit, au commencement de la septième Satire, que le métier de médire, qu'il pratiquoit, est souvent fatal à son Auteur, lui attire de la honte & ne lui cause que des larmes. Après la lecture que Mr. *Huet* fit de sa Lettre, dans cette bonne compagnie, que Mr. de *Montausier* avoit assemblée chez

* Mr. le Duc de Nevers.

lui, pour l'entendre; le même Mr. de *Montausier* avouoit, selon sa candeur, qu'il avoit autrefois incliné vers le sentiment de *Longin*; mais que les raisons, qu'il venoit d'entendre, l'avoient pleinement défabulé. Et ces gens, qui se portent dans le Public pour témoins secrets, & confidens intimes de toutes ses paroles & de ses pensées, n'en feront pas crus sur leur témoignage; quand on saura, que longtemps avant cette lecture, & le différend de Mr. *Huet* avec Mr. *Despreaux*, la question sur le passage de *Longin* ayant été proposée un jour à sa table, devant plusieurs personnes fort intelligentes, tout le monde se trouva de l'avis de Mr. *Huet*; hormis un seul homme, qui étoit reconnu pour affecter de se distinguer, par des opinions singulieres & bizarres.

Les Éditeurs des Oeuvres de Mr. *Despreaux* disent, dans leur Avertissement, qu'il fut long-temps sans se déterminer à répondre à l'Écrit de Mr. *Huet*, publié en Hollande par Mr. *Le Clerc*. Si cela est ainsi, Mr. *Despreaux* avoit donc bien changé d'humeur; étant devenu si lent à sa propre défense, lui qui s'étoit montré si prompt à l'attaque, dans la Préface de ses Oeuvres; & étant devenu si circonspect à la réplique, lui qui, dans toutes les Éditions de ses Oeuvres, qui se faisoient presque tous les ans, (car le peuple aime la médisance) n'oublioit pas de renouveler la remarque injurieuse, qu'il avoit lâchée contre Mr. *Huet*; qui, pendant tout ce temps-là, avoit eu assez de modération, pour s'abstenir de rendre sa défense publique. Il faut avertir cependant cette petite cabale, protectrice de la Satire, que quand ils avancent, que Mr. *Despreaux* fut longtemps à se déterminer à répondre à Mr. *Huet*, ils le contredisent ouvertement; car il déclare dans sa dixieme Réflexion, que quand il eut insulté Mr. *Huet*, par sa Préface, d'une maniere qu'il reconnoît avoir été peu honnête, il s'attendoit à voir bientôt paroître une réplique très-vive de sa part, & qu'il se pré-

paroit à y répondre. Le voilà tout préparé à répondre à un Écrit, qu'il savoit bien s'être attiré, qu'il n'avoit pas encore vu, & qui n'étoit pas encore fait ; & le voici fort lent & indéterminé à répondre à cet Écrit, après qu'il eut été vu par tous les Gens lettrés de la Cour. Comment Mr. *Despreaux* put-il donc ignorer un fait si public, dont Mr. *Huet* parla même exprès, en pleine Académie, en présence de ses plus particuliers amis ? Comment a-t-il pû dire, qu'après le traitement que Mr. *Huet* avoit reçu de lui, il se tint dans le silence ?

Les suppôts du Satirique exposent, dans leur Avertissement, que Mr. *Huet* étoit informé de tout le détail de ce qui se passa chez Mr. *Despreaux*, lorsqu'il eut vu la Lettre imprimée à Amsterdam, par Mr. *Le Clerc* ; Mr. *Huet* le nie. Il avoit sût par Mr. l'Abbé *Boileau*, frere du Satirique, que dans la nouvelle Édition de ses Oeuvres, qu'il préparoit sur la fin de sa vie, il répondroit à Mr. *Huet* d'une maniere, dont il n'auroit pas sujet de se plaindre. Voilà ce que Mr. *Huet* a sût : mais que des personnes distinguées par leur dignité & par leur zele pour la Religion, au nombre desquels apparemment se mettent les approbateurs de la Satire, lui ayent conseillé de répondre ; c'est ce que Mr. *Huet* ne fait point, & ne croit point ; car il ne se persuadera pas aisément, que des personnes zelées pour la Religion ayent employé leur zele & leur soin, pour favoriser la défense d'une nouvelle publication des calomnies sanglantes ; dont toutes les personnes de conscience, & qui se croient obligées de pratiquer la charité Chrétienne, doivent au contraire souhaiter la suppression. Le fameux Docteur, qui s'est voulu signaler pendant tant d'années par l'austérité de sa doctrine, & par tant d'Écrits contentieux, s'est déclaré, sur ses vieux jours, le défenseur de la Satire, par une longue Apologie, que l'on voit dans cette nouvelle Édition des Oeuvres de Mr. *Despreaux*. Par-là, il a fait voir que, du moins

en ce point, il n'est pas fort ennemi de la Morale relâchée. Il ne faut pas trop s'en étonner. Que ne croyoit-il point devoir faire, pour s'acquitter envers un homme, qui avoit pris si hautement son parti décrié ? Il se persuada sans doute d'être obligé, par sa reconnoissance, de rabattre au moins quelque chose de la sévérité de ses maximes; pour excuser l'injustice du Poète Satirique son ami, & les traits envenimés de sa médisance, en soutenant, qu'ils ne font tout au plus qu'effleurer la charité.

Les patrons de la Satire veulent rendre suspecte la bonne foi de Mr. l'Abbé de *Tilladet*, sur ce qu'il a dit, dans la Préface de son Recueil de Dissertations, qu'il les a publiées, sans la permission de ceux à qui appartenoit ce trésor. C'est à cet illustre Abbé, à se justifier de cette calomnieuse imputation, digne des défenseurs de la calomnie. Il ne conviendra pas sans doute du reproche, qu'ils lui font d'avoir attaqué la mémoire de Mr. *Despreaux*, en publiant une Lettre déjà publique; qui ne traite que d'un point de Critique, & qui n'a été écrite que pour défendre Mr. *Huet*, contre les insultes de Mr. *Despreaux*. Si la délicatesse de cette petite cabale est si grande, qu'il leur paroisse aussi étonnant, qu'ils le disent, que Mr. l'Abbé de *Tilladet* ait pris une telle hardiesse, contre le nom illustre de Mr. *Despreaux*, sans avoir reçu de lui aucune offense; il est plus étonnant encore, qu'ils approuvent la note injurieuse, que Mr. *Despreaux* a publiée tant & tant de fois contre Mr. *Huet*, qui ne lui avoit jamais donné aucun sujet de plainte; & il ne l'est pas moins qu'ils attaquent eux-mêmes aujourd'hui publiquement & de sang froid Mr. *Huet*, à qui non seulement ils ne peuvent pas reprocher la moindre offense, mais qui croyoit leur avoir donné sujet d'être de ses amis.

On n'a pas pu dire, qu'on n'a eu connoissance de l'Écrit de Mr. *Huet*, que plus de vingt ans après l'Édition de la Préface injurieuse de Mr. *Despreaux*.

Après la lecture, qui en fut faite publiquement chez Mr. de *Montausier*, en l'année 1683. & la connoissance que l'on en donna à l'Académie, Mr. *Huet* fut fort sollicité de la rendre publique, comme l'étoit l'insulte, qui lui avoit été faite. Il répondit, qu'il en useroit, selon que Mr. *Despreaux* profiteroit de sa correction; & que s'il regimboit contre l'éperon, elle seroit aussi-tôt publiée. Mais Mr. *Despreaux* s'étant prudemment tû, Mr. *Huet* garda sa Lettre dans son porte-feuille; sans en vouloir donner d'autre copie, que celle qu'il fut obligé de laisser entre les mains de Mr. de *Montausier*, à qui elle étoit écrite.

Les protecteurs du Poète disent, qu'ils ne comprennent pas, quels pouvoient être les rieurs, qui ne furent pas favorables à Mr. *Despreaux*, après la lecture de la Lettre de Mr. *Huet*; ne les trouvant pas dans la liste, qu'il leur plaît de faire des beaux Esprits, qui étoient alors à la Cour. En cela ces Messieurs persévèrent dans leur hardiesse d'avancer des faits, qu'ils ne savent point, & où ils ne furent point appelés, étant inconnus alors. Du reste quand on a dit, que Mr. *Despreaux* n'eut pas les rieurs de son côté, on ne l'a pas dit par rapport à la matière, qui n'étoit pas propre à faire rire; mais par rapport à Mr. *Despreaux*, qui dans la plus grande partie de ses Ouvrages, semble n'avoir eu en vûe, que de faire rire les Lecteurs, & qui dans sa première jeunesse n'avoit point de plus agréable exercice, que de faire rire les Clercs du Palais. Du nombre de ces rieurs, qui ne furent pas favorables au Poète Satirique; dont les Auteurs de l'Avertissement disent, avec leur confiance ordinaire, qu'on n'en peut pas nommer un seul; on leur en nommera un, qui en vaut mille autres, par la beauté de son esprit, & la finesse de son goût. Je veux dire Mr. de *Pellisson*; sans parler de tous les autres, qui assisterent à cette lecture, au nombre de neuf ou dix, dont aucun

ne contredit le sentiment de Mr. *Huet*, non pas même l'Abbé de *St. Luc* : quoiqu'en disent au contraire les nouveaux Éditeurs des Satires, parmi tous les autres faits apocryphes, qu'ils débitent si libéralement. Mais quand le nombre des contradicteurs de Mr. *Huet* seroit aussi grand, & plus grand encore, qu'ils ne le font sans aucune preuve ; la lumière du Soleil est-elle obscurcie, parce que les taupes ne la peuvent voir ? A quoi bon donc cette Kyrielle de gens, qu'ils veulent faire ici escadronner contre Mr. *Huet* ? Ce gros se trouveroit foible, si l'on affectoit de leur opposer tous ceux, qui ont applaudi à la censure, que Mr. *Huet* a faite du passage de *Longin*. Ils doivent cependant, s'ils sont touchés de quelque amour de la Vérité, en retrancher Mr. de *Meaux*, qu'ils mettent à la tête ; puisque Mr. *Huet*, qui lui avoit communiqué sa *Démonstration Évangélique* avant l'Édition, en le priant de lui marquer ce qui ne seroit pas de son goût, ne lui opposa aucune contradiction sur le passage de *Longin*.

Le petit bataillon Satirique, fertile en fictions, tâche de fortifier son parti, du nom du grand Prince de *Condé*, & de ceux des Princes de *Conti* ses neveux. Ce Prince avoit lû véritablement la *Démonstration Évangélique*, avec une grande avidité, comme il s'en expliqua avec l'Auteur ; lui marquant même les endroits, qu'il souhaitoit, qui fussent retouchés dans la seconde Édition, sans lui rien dire du passage de *Longin*. Pour Mrs. les Princes de *Conti*, qui étoient à peine alors sortis de l'enfance, on voit bien que la cabale Satirique cherche à honorer le parti de son Héros, par de grands noms, & à éblouir le Public, par l'éclat d'une haute naissance ; sans examiner, si elle étoit soutenue de la maturité de l'âge, que demande la discussion de ces matières. Lors même que ces Princes furent dans un âge plus avancé, ils étoient encore si éloignés de la capacité, qu'elles demandent, que Mr. le Prince de *Condé* leur Oncle prenoit

prenoit soin de ne laisser approcher d'eux, & entrer dans leur familiarité, que des gens sages, non suspects, & incapables de corrompre ces jeunes Esprits, par leur doctrine dangereuse.

Pour Mr. *Le Clerc*, je ne fais pas, comment il s'accommodera de l'air méprisant, dont il est traité par Mr. *Despreaux*, & par sa petite cohorte, & des injures atroces, qu'ils ont vomies contre lui. Ce seroit peu pour lui, que de n'avoir que le *Jansénisme* à leur objecter, contre le *Socinianisme*, qu'ils lui imputent. Mais il a un mérite, à leur opposer, qui ofusquera aisément le leur: & il a du reste bec & ongles, pour se défendre contre les vengeurs de la Satire; qui, à l'exemple de leur Dictateur, répandent sur lui si librement le venin de leur médifance.

La conclusion de l'Avertissement, qui nous apprend le jugement que faisoit Mr. *Despreaux* de l'utilité des Romans, contraire à ce que Mr. *Huet* en a écrit, est entierement postiche & étrangere à la question présente; & ne sert qu'à découvrir de quel esprit est animée cette Société, lorsqu'ils ramassent si soigneusement tout ce qu'ils croient pouvoir faire repentir Mr. *Huet*, de n'avoir pas prodigué, comme eux, son encens à leur idole. Mais quand Mr. *Despreaux* tiendroit, comme ils le prétendent, quelque rang entre les Poètes du premier ordre, est-ce un titre, pour lui en faire aussi tenir un parmi les Casuistes? Espèrent-ils faire recevoir, dans les matieres de conscience, l'autorité d'un homme, qui, pendant tout le cours de sa vie, a fait son unique occupation d'exercer une maligne & noire médifance, & de décrier la réputation du prochain; sans épargner, ni la vertu, ni le mérite, ni même le caractère Ecclésiastique, pour lequel il veut paroître avoir quelques égards; quoique dans les premières copies, qu'il répandit de son *Lutrin*, il ait produit à visage découvert, & sous son nom propre, un bon *Évêque*, qui a long-temps exercé avec édification

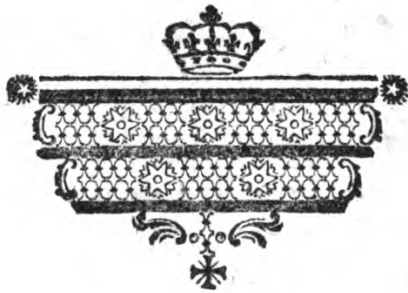
une Prélature considérable, au milieu de Paris; plus respectable encore par l'intégrité de ses mœurs, que par sa dignité? Voilà le Casuiste raffiné, au Tribunal duquel la cabale Satirique soumet les Gens de Lettres, & les Ouvrages d'esprit. Voudront-ils aussi faire valoir la censure, qu'il a prononcée tant de fois contre les Opéra; tâchant de nous faire accroire, qu'il ne les a condamnés, que par délicatesse de conscience; & non parce qu'ayant tenté d'y réussir, il se trouva infiniment au dessous d'un homme, qu'il avoit entrepris de tourner en ridicule, & de ruiner de réputation, & dont il n'a jamais pu égaler le génie?

Mais avant que de finir cette Réponse, je crois devoir rendre ce bon office aux adorateurs insensés de Mr. *Despreaux*, de les faire revenir des fausses idées, qu'ils ont conçues de son mérite, afin que le voyant réduit à sa juste valeur, ils cessent de nous le surfaire; & se délivrent d'un préjugé, qui n'est pas soutenable, devant ceux qui ont le véritable goût de la bonne Poésie, & qui, par un long usage des Poètes anciens & modernes, savent distinguer le Poète du Versificateur; & l'inventeur de l'imitateur, qu'*Horace* appelle *une bête née pour l'esclavage*. Il faut pour cela les rappeler à la règle de ce même *Horace*, que Mr. *Despreaux* a choisi pour son modèle.

*Neque si quis scribat, uti nos,
Sermoni propiora, putes hunc esse Poëtam.
Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorum.*

C'est à eux d'examiner de bonne foi, s'ils trouveront dans Mr. *Despreaux* ce génie divin, cet esprit sublime, & de belles & grandes choses sorties de sa bouche. Rien de tout cela; au contraire un esprit sombre, & sec; plaisantant d'une manière chagrine,

stérile, ennuyeux par ses redites importunes; des idées basses, bourgeoises, presque toutes tirées de l'enceinte du Palais; un style pesant, nulle aménité, nulles fleurs, nulles lumières, nuls agrémens, autres que ceux, que la malignité des hommes leur fait trouver dans la médifance; une humeur noire, envieuse, outrageuse, misanthrope, incapable de louer, telle qu'il la reconnoît lui-même. *Eumolpe*, dans *Petron*, demande encore une autre condition dans les bons Poètes, à laquelle je ne crois pas que Mr. *Despreaux* ait jamais aspiré. *Neque concipere, dit-il, aut edere partum mens potest, nisi ingenti flumine litterarum inundata.* Quelque ostentation de savoir, qu'il ait affectée, elle n'impose pas aux connoisseurs; qui apperçoivent bientôt, dans ses Écrits, une érudition mince & superficielle. On auroit du moins attendu d'un Académicien un style châtié, & des expressions correctes & c'est ce qu'on ne trouve pas. Pour conclusion, si la vaine confiance & la présomption des Suppôts Satiriques ne leur permettent pas de reconnoître cette peinture, du moins aura-t-elle servi, à mettre en évidence leur entêtement, & leur mauvais goût.





* R E M A R Q U E S
DE MR. LE CLERC,

*Sur la Réflexion X. de la nouvelle Édition de L O N -
G I N , par Monsieur D E S P R E A U X .*

On peut avoir vû, dans l'Article précédent, que j'ai inféré ici, comme je l'ai reçu, que tout Paris ne parle pas comme feu Mr. *Despreaux*, ou comme Mr. l'Abbé *Renaudot*, Auteur de l'Avertissement, qui est à la tête de la nouvelle Édition des Oeuvres de ce Poète Satirique; quoique ces Messieurs se vantent beaucoup du nombre de leurs approbateurs. On a trop bon goût à Paris, pour approuver généralement un sentiment si bien réfuté par Mr. *Huet*, & trop d'équité, pour trouver bonne l'aigreur de l'un & de l'autre, dans une contestation de nulle importance. Tout le monde n'est pas dans ce parti échauffé, qui croit avoir droit de maltraiter tous ceux, qui ne sont pas de ses sentimens; quelque modération, qu'ils gardent d'ailleurs à son égard. On fait, que je ne suis point du sentiment des *Jansénistes*, mais cela n'a pas empêché que je n'aye parlé d'eux avec éloge, quand j'ai cru qu'ils le méritoient, & que je n'aye marqué de l'estime pour plusieurs de leurs Livres. Je n'ai jamais approuvé la manière, dont on les a traités pour leurs sentimens. Au contraire, j'ai témoigné que je croyois, qu'on devoit les tolérer, pourvu que de leur côté, ils usassent de la même douceur envers leurs Adversaires.

Cela auroit dû rendre Mr. l'Abbé *Renaudot*, à qui d'ailleurs je n'ai jamais rien fait, plus retenu envers

* Tirées de la *Biblioth. Choise*, Tome XXVI. pag. 83. & suiv.

moi ; & bien loin d'exhorter feu Mr. *Despreaux*, à me maltraiter & de le faire lui-même ; il auroit dû l'en détourner , & parler plus civilement. Voudroit-il que je disse , que le *Jansénisme* n'est qu'une pure faction , & que bien des gens soupçonnent que parmi ceux , qui l'approuvent , quelque dévotion qu'ils fassent paroître , il y a des *Spinofistes* cachés , qui cherchent à introduire la nécessité de toutes choses , comme faisoit *Spinosa* ? Il se récrieroit sans doute à la calomnie , & par conséquent il ne doit pas en user de même , en parlant de moi , comme d'un homme dont la Religion est décriée. Je n'ai point de Religion , que la Chrétienne : & si elle est décriée parmi quelques *Jansénistes* , j'espère qu'elle ne le fera jamais par-tout.

Il y a six ans , ou environ , que je publiai , dans l'Article 8. du X. Tome de cette *Bibliothèque Choisie* , une Dissertation * de Mr. *Huet*, ancien Evêque d'Avranches , touchant le passage de *Longin* , où ce Rhéteur soutient qu'il y a un très-grand Sublime dans ces paroles de Moïse : *Que la Lumière soit & la Lumière fut* ; dans lesquelles cet Evêque avoit soutenu , en sa *Démonstration Évangélique* , qu'il n'y a point le Sublime , que *Longin* y trouve. J'appuyai le sentiment de ce savant homme , par quelques raisons , que l'on y peut lire , & qui me paroïssent propres à l'éclaircir & à le confirmer. Mr. *Huet* & moi convenions avec Mr. *Despreaux* 1. que la chose même est sublime , parce qu'il s'agit de la Création de la Lumière , par la seule volonté de Dieu : 2. que l'expression , prise à part , peut aussi passer pour sublime , & qu'elle le feroit dans un Discours Oratoire , dont l'Auteur entreprendroit de relever la puissance de Dieu. Tout le différend , qu'il y avoit entre Mr. *Despreaux* & nous , consistoit uniquement à savoir , si les paroles que j'ai rapportées sont subli-

T iij

* Elle est ci-dessus , pag. 251. & suiv.

mes, dans l'endroit de Moïse, où elles se trouvent. Il soutenoit qu'elles le font, & nous prétendions que non : parce qu'il ne se peut rien de plus simple, que toute la narration de Moïse, au Chap. I. de la Genèse, quoique la chose même soit très-relevée. Il s'agissoit donc de savoir ici, s'il y a là une figure de Rhétorique, dans l'expression, ou s'il n'y en a point. On voit que le différend étoit de très-petite conséquence.

Mr. *Huet* s'est défendu d'ailleurs, avec une très-grande retenue, sans dire un seul mot, qui pût blesser la délicatesse de Mr. *Despreaux* ; qui l'avoit traité avec beaucoup de hauteur, dans sa Préface sur *Longin*. Je n'ai rien ajouté non plus, qui le pût offenser légitimement, dans les Remarques, que j'ai jointes à la Dissertation de Mr. *Huet*, que j'ai même finies par ces mots : *On peut, sans perdre rien de l'estime, que Mr. Despreaux mérite, n'être pas de son sentiment, en cette occasion.* Ayant appris en 1710. que Mr. *Despreaux* avoit répondu à Mr. *Huet*, je dis dans le XXI. Volume de cette même *Bibliothèque*, Part. II. Art. III. après avoir parlé d'une nouvelle Édition de *Longin*, que je verrois, avec plaisir, la Dissertation de Mr. *Despreaux* ; qui apparemment, continuois - je, *se sera défendu avec beaucoup d'esprit & de politesse.* C'est ici une de ces matières, disois-je encore, où l'on peut être de divers sentimens, sans perdre l'estime, que les gens distingués, comme Mrs. *Huet* & *Despreaux*, doivent avoir les uns pour les autres. J'ajoutois de plus, que le dernier sembloit être tombé dans la pensée de *Longin*, par respect pour l'Écriture Sainte. On voit par-là, que notre Poète Satirique n'avoit aucun sujet de se plaindre de moi, non plus que de Mr. *Huet* ; à moins qu'il ne crut que c'étoit l'offenser, que de n'être pas de son sentiment, même dans des choses de néant. J'avoue que je n'avois pas cru, qu'il fut capable de se fâcher, contre moi, avec toute l'aigreur & tout le fiel d'un esprit

né pour la Satire, seulement parce que j'avois publié la Dissertation de son Adversaire, & témoigné, que j'étois de son sentiment. Je m'étois encore moins imaginé, qu'il se trouvât des gens capables d'entrer dans sa passion, même après sa mort.

Je vois, par la X. Réflexion sur *Longin*, & par l'Avertissement de Mr. *Renaudot*, que je m'étois trompé. Mais j'aime mieux m'être trompé, en pensant bien du Prochain, quoique l'on m'ait rendu le mal, pour le bien; que d'avoir fait un mauvais jugement de quelqu'un, qui ne l'auroit pas mérité. Comme ce que je puis dire à présent ne peut pas nuire à feu Mr. *Despreaux*, & que ses Amis ont publié, après sa mort, une Pièce contre moi, qu'ils auroient dû supprimer, s'ils avoient eu un peu d'équité; personne ne pourra trouver mauvais, que je dise ce que j'en pense, avec autant de liberté, qu'il en a prise.

Avant toutes choses, il est ridicule de s'adresser à moi, comme si j'étois plus coupable de l'avoir contredit, que Mr. *Huet*, qui l'avoit réfuté exprès & beaucoup plus au long. Notre homme étoit si en colere contre moi, de ce que j'avois cru, que la Dissertation de Mr. *Huet* étoit digne de voir le jour, qu'il n'a pas pris garde à sa longueur, ni à celle de mes Remarques. Il dit que le tout a *vingt-cinq pages*, pour dire vingt-cinq feuillets, ou cinquante pages; & il ajoute que mes *Remarques sont presque aussi longues, que la Lettre même*; au lieu que, de cinquante pages, elles n'en tiennent qu'environ quatorze. Le mécompte est un peu grand, mais ce faux calcul lui donnoit plus de droit, comme il lui sembloit, de ne s'adresser qu'à moi; & il lui étoit avantageux de le faire, plutôt que de parler à Mr. *Huet*; contre qui il n'auroit osé vomir toute la bile, dont il se trouvoit chargé. Autrement, s'il avoit eu droit de se plaindre de ce qu'on n'entroit pas dans tous ses sentimens, & qu'on osoit les réfuter; il auroit eu

bien plus de sujet de se fâcher contre ce savant Evêque, que contre moi; puisqu'il l'a fait bien plus directement, & avec beaucoup plus d'étendue, non seulement dans sa Lettre Françoisé, mais encore dans la 3. Edition de sa *Démonstration Évangélique*; où il y a, ce me semble, quelque chose, qui n'étoit pas dans la première; que je n'ai pas à présent, pour la comparer avec la troisième. Voyez la Proposition IV. Chap. II, 55. La chose est visible, & quelque semblant qu'il fasse de ne lui en vouloir pas, l'on doit regarder ce qu'il dit contre moi, comme s'il le disoit contre Mr. *Huet*; à qui, dans le fond de son ame, il adressoit tous ces beaux discours.

Il est surprenant, que notre Poète Satirique se soit imaginé d'avoir droit de laisser, dans toutes les Editions de ses Poésies, pendant plus de vingt ans, des paroles très-aigres contre ce Prélat; sans que ce Prélat, ni aucune autre personne put défendre en public un sentiment opposé à celui de *Longin*, & de son Interprete. S'il s'étoit agi d'un passage d'un Poète, ou d'un Orateur Grec, on auroit cru devoir avoir plus d'égard au jugement de ce Rhéteur, parce qu'il auroit pu en être un Juge plus compétent, que nous. Mais il est absurde de vouloir qu'un Rhéteur Payen, qui n'avoit jamais lû l'Écriture Sainte, & qui n'entendoit point l'Hébreu, ni le style des Livres Sacrés, ait plus de droit de décider de ce qu'on doit penser d'un passage de Moïse, que Mr. *Huet*, qui a fait une très-longue étude de l'Écriture Sainte, dans ses Originaux, & qui a d'ailleurs toutes les lumières nécessaires, pour s'en bien acquitter. Je ne parle pas de moi, quoique j'aie employé la plus grande partie de ma vie à cette même étude, & que le Public n'ait pas mal reçu, ce que j'ai produit sur l'Ancien Testament. Mais je crois, qu'on regarderoit en moi, comme une modestie ridicule & affectée, une disposition, qui m'empêcheroit de dire librement mes sentimens sur un passage de l'Écriture; lorsqu'ils

se trouveroient contraires à ceux de *Longin*, ou de quelque autre Auteur Payen.

S'il s'agissoit encore d'un passage d'un Poëte François, il se pourroit faire, que l'on auroit de la déférence pour les sentimens de Mr. *Despreaux*, qui avoit fait toute son étude de la Poësie Française: à laquelle ni Mr. *Huet*, ni moi, ne nous sommes jamais attachés. Notre Poëte auroit peut-être, avec quelque apparence de raison, pu prendre, en cette occasion, un ton de Maître & décider plus hardiment, que nous. Mais c'étoit une présomption intolérable, à un homme, qui n'avoit que peu, ou point de lecture de l'Écriture Sainte, & qui ne savoit pas plus d'Hébreu, que *Longin*; à l'égard de Mr. *Huet*, de l'érudition de qui il ne pouvoit pas douter. Je ne crois pas même, qu'il put s'imaginer d'être aussi habile, à peu près, dans les Belles Lettres, que ce savant Evêque; au moins il auroit été le seul, de son opinion, parmi ceux qui ont lû les Ouvrages de l'un & de l'autre. Il étoit donc de la Bienfiance & de l'Équité de parler de lui, avec plus de respect, que notre Poëte n'a fait. Il auroit même beaucoup mieux valu se taire entièrement; puisque Mr. *Huet* n'avoit nommé personne, ni rien dit, qui le put choquer. Il est trop tard de dire, après tant d'années d'insulte, que *Mr. Huet est un grand Prélat, dont, en qualité de Chrétien, il respecte fort la Dignité; & dont, en qualité d'homme de Lettres, il honore extrêmement le mérite & le grand savoir.* C'est un mauvais compliment, & qui ressemble à ceux, qu'il a faits à Mr. *Perrault*, après sa réconciliation avec lui. Il falloit au moins, s'il ne vouloit pas se taire, réfuter civilement la Dissertation de Mr. *Huet*; car enfin, quoiqu'en dise notre Poëte accoutumé aux fictions, c'est de lui, & non de moi, dont il s'agit. Pour s'excuser, il dit que *les deux Dissertations, celle de Mr. Huet; & la mienne (car c'est ainsi qu'il nomme mes Remarques) sont écrites avec assez d'amer-*

tume & d'aigreur : ce qui n'est point véritable, comme on peut s'en assurer, en les lisant. Il n'est pas plus vrai, que j'aie, en mon particulier, *réfuté très-impérieusement*, comme il s'en plaint, *Longin & lui, & que je les aie traités d'Aveugles & de petits Esprits d'avoir cru, qu'il y avoit là quelque sublimité*. Il n'y a aucune expression semblable, dans mes Remarques, & je n'ai jamais eu la moindre pensée de mal parler de Mr. *Despreaux*. J'ai appuyé seulement la réfutation, que Mr. *Huet* avoit faite de son sentiment, qui peut être faux, comme il l'est en effet, sans que personne puisse dire que ni *Longin*, ni Mr. *Despreaux*, ayent été des *Aveugles & de petits Esprits*. Je pourrois citer plus d'un endroit de mes Ouvrages, où j'ai fait l'éloge de ce dernier. Voyez le I. Tome des *Parrhasiana* p. 7. & ce que j'ai dit depuis peu, de sa Vie, dans le Tome XXIV. de cette *Bibliothèque Choisie*, p. 460. Mais il parle, comme un homme en colere, qui s'imagine d'avoir été offensé, quoiqu'on n'en ait eu aucun dessein, & qui se possède d'autant moins, qu'il n'ose pas se fâcher contre ceux, qui sont la véritable cause de son chagrin, & qu'il n'a rien de solide à leur répondre.

C'est se moquer du Public, que d'appeller *insulte* la publication de la Lettre de Mr. *Huet*, & la liberté que l'on a prise de témoigner d'être du sentiment d'un aussi savant homme, plutôt que de celui de Mr. *Despreaux*. J'avois déjà dit, depuis l'an MDCXCIII. dans mon Commentaire sur la Genèse, que je ne croyois pas, qu'il y eut rien de sublime, dans l'expression de l'endroit de Moïse, de laquelle il s'agit, & j'avois renvoyé le Lecteur à la *Démonstration Évangélique*, sans que Mr. *Despreaux* l'eut pris pour un affront. Il ne devoit pas ignorer, qu'il étoit l'homme du monde, qui avoit le moins de droit d'exiger qu'on ne se déclarât pas contre ses sentimens, & cela d'une manière civile & modeste, puisqu'il étoit l'homme du monde, qui avoit censuré le plus

librement, dans ses Satires, ceux qui ne lui plaisoient pas. Mais on voit souvent que ceux, qui aiment à contredire les autres, ne peuvent pas souffrir d'être contredits: ce qui est très-injuste.

Mr. *Despreaux* croit, qu'il suffiroit, pour faire sentir la sublimité de ces paroles, *que la Lumiere se fasse & la Lumiere se fit*, de les prononcer un peu majestueusement. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Mr. *Huet* & moi lui avons accordé, que ces paroles, prises à part, ou inférées dans une Pièce d'éloquence, peuvent paroître sublimes. Il s'agit de savoir, si elles le sont, dans le Chap. I. de la Genèse, où Moïse ne fait que raconter, le plus simplement & le plus naïvement, qu'il a pu, la création du Monde. On pourra voir ce que j'avois déjà remarqué là-dessus au Tome X. pag. 224. & 244. & suivantes *.

Je n'ai point soutenu, comme notre Poëte me le fait dire, que *si Moïse avoit mis du sublime au commencement de la Genèse, il auroit péché contre toutes les Regles de l'Art*. C'est Mr. *Huet*, qui dit quelque chose de semblable, p. 227. ** Il n'y en a rien, dans mes Remarques. Ainsi c'est à lui en particulier que la censure de notre Satirique s'adresse; & quoiqu'il fut facile de lui répondre, je ne m'y arrêterai pas.

Il s'applique en vain à montrer, que l'on peut dire des choses sublimes, en style simple, comme si on le lui avoit nié: puisque Mr. *Huet* l'avoit expliqué au long, en parlant du Sublime des choses, pag. 248. *** & suiv. On ne lui a jamais nié le Sublime de l'idée, mais on a dit, qu'il n'y avoit rien de Sublime dans le tour, ni dans les mots, en cet endroit de Moïse, & on l'a, ce me semble, prouvé. Ainsi il se bat ici contre sa propre ombre, en croyant

* Pag. 257. & suiv. & 269. de cette édition.

** p. 259.

*** p. 272.

porter des coups à ses Adverfaires. On tombe d'accord, qu'on peut dire de grandes choses, en termes simples, & l'on reconnoit que Moïse l'a fait; mais il s'agit de favoir si Moïse a eu dessein d'exprimer, d'une maniere sublime, la création de la Lumiere, en parlant de la sorte, & on lui a foutenu que non; parce que toute la fuite du discours est tournée de la maniere du monde la moins sublime, comme tout le reste de la narration de Moïse. Qu'on life de sens froid quelque peu de Chapitres de ce Prophete, & l'on s'en convaincra. Il est donc inutile de chercher des exemples, où des choses sublimes soient dites en termes simples.

Mr. *Despreaux* demande ensuite à Mr. *Huet*, car enfin ce sont ses paroles, qu'il censure, & non les miennes, *s'il est possible, qu'avec tout le savoir qu'il a, il soit encore à apprendre ce que n'ignore pas le moindre Apprenti Rhétoricien, que pour bien juger du Beau, du Sublime, du Merveilleux, il ne faut pas simplement regarder la chose que l'on dit, mais la personne, qui la dit, la maniere dont on la dit, & l'occasion, où on la dit?* Cette demande est ridicule, parce que Mr. *Huet* a remarqué presque tout cela, dans sa Lettre, & que j'ai réfuté le préjugé populaire tiré de la personne qui parle, * pag. 222. & suiv. Le reste de la déclamation de Mr. *Despreaux* n'a pas besoin d'être réfuté; il ne faut que prier le Lecteur, qui entend l'Hébreu, ou qui est au moins un peu versé dans le style de l'Écriture Sainte, & qui fait ce que les Rhéteurs nomment *Sublime*, de lire de nouveau les deux ou trois premiers Chapitres de la Genese, & de dire, en conscience, s'il en trouve le style sublime. Pour bien juger de cela, il faut avoir lû avec soin l'Écriture Sainte, en elle-même, & l'avoir méditée; comme l'on fait toutes sortes d'Auteurs, que l'on veut bien entendre; & non, comme notre Poète semble

* Ci-dessus pag. 256. & suiv.

l'avoir fait, n'y jeter les yeux que par occasion, ou en passant.

Mr. *Huet* avoit assuré, * pag. 247. que tout homme, qui saura rapporter quelque chose de grand, tel qu'il est, sans en rien dérober à la connoissance de l'Auditeur & sans y mettre du sien, quelque grossier & quelque ignorant qu'il soit d'ailleurs; il pourra être estimé, avec justice, véritablement sublime, dans son discours, non pas de ce Sublime enseigné par *Longin*. Notre Poète Satirique feint de ne pas entendre ce qu'il veut dire par *le Sublime de Longin*; quoique son Adversaire l'explique assez clairement, dans la suite, d'un Sublime, qui dépend de l'art & qui est recherché, par celui qui parle. Tel est le Sublime des Cantiques, mais il n'y en a point de semblable, dans la Genèse, ni dans la narration des Livres Historiques. Il feint encore de croire, que Mr. *Huet* a voulu dire que les grandes choses, pour être mises en œuvre dans un Discours, n'ont besoin d'aucun génie, ni d'aucune adresse; ce qui n'est pas véritable de tout un Discours, sur-tout s'il est un peu long; mais qui est très-vrai d'une période, ou deux, où la grandeur de la chose se trouvera soutenue par des expressions nobles; quoique celui qui parle, ne les ait point recherchées.

Notre Poète déclamateur continue à montrer, qu'un homme grossier ne sauroit faire un discours d'un Sublime soutenu, & ménagé avec art; ce que personne ne lui nie. Il prétend ensuite, que l'Esprit de Dieu a mis, dans l'Ouvrage de Moïse, quoique le Prophète n'y ait point pensé, toutes les grandes figures de l'Art Oratoire, avec d'autant plus d'art qu'on ne s'apperçoit point qu'il y ait aucun art. Il semble, qu'il parle de Moïse, par ouïr dire, & sur la foi de quelque Prédicateur, ou de quelque Auteur semblable, sans l'avoir jamais lû. L'Esprit de Dieu n'y

* Ci-dessus pag. 269.

a point employé d'art, ni sensible, ni caché; mais seulement de la naïveté & de la simplicité, qui doivent être les compagnes du Vrai, quand il s'agit de vérités sérieuses & importantes. C'est par les choses, & non par les mots & l'artifice de la diction, qu'il a voulu gagner les Esprits.

Il n'y a ensuite que des répétitions de son sentiment, que Mr. *Huet* a très-bien réfuté. Après tout, ce savant homme convenant, aussi bien que moi, avec Mr. *Despreaux*, de la sublimité de la chose; il étoit ridicule de le chicaner sur la division, qu'il fait de quatre sortes de Sublimes, & sur-tout sur celui de la pensée; par où il semble qu'il a voulu dire une pensée recherchée, & qui ne tombe pas d'elle-même dans l'esprit. En effet, l'Esprit de Dieu, ni Moïse n'ont pas voulu parler ici, comme un Rhéteur, qui auroit cherché la manière la plus noble d'exprimer la Création; mais seulement dire naïvement, selon l'usage des Hébreux, que j'ai prouvé par des exemples dans mon Commentaire, que Dieu a créé tout, par sa volonté; car *vouloir* & *dire* sont très-souvent la même chose, dans la Langue Hébraïque. Si Moïse avoit dit: DIEU VOULUT QUE LA LUMIERE FUT, & ELLE FUT, la Sublimité de la chose seroit trouver ce discours sublime; quoique celui, qui s'en seroit servi, n'eut point pensé à parler d'une manière sublime, & il seroit plus clair, que de dire que DIEU DIT &c.

Mr. *Despreaux* me querelle, après cela, moi-même, d'une manière assez grossière, selon sa coutume, de ce que j'ai dit pag. 253. * & suivantes des vains efforts, que les hommes font pour parler de Dieu, d'une manière sublime; parce qu'après tout nous ne faisons que bégayer là-dessus. Cependant il convient de la vérité de ce que je dis, & il ne laisse pas de soutenir, que les expressions des hommes sont

* Ci-dessus pag. 273.

sublimes, selon la portée des hommes. Je ne le nie point, mais je dis, que l'on doit s'en souvenir & ne pas s'écrier sur la beauté des expressions, & dire avec *Longin*, qui n'avoit qu'une mauvaise idée de Dieu, que les hommes *expriment la puissance & la grandeur de Dieu, dans toute sa dignité.* Ce que j'ai dit là-dessus ne se trouvant pas du goût d'une imagination Poétique, qui pour l'ordinaire se paye de mots, & ne pénètre point les choses, a paru à notre Poète du *verbiage*. Je ne m'en étonne point, il falloit avoir plus de Philosophie & de Théologie, qu'il n'en avoit, pour le goûter. Je m'en rapporte à ceux, qui ont étudié ces Sciences.

Enfin il m'apostrophe d'une manière odieuse, & en même-temps Mr. *Huet*; car je n'ai paru digne à notre Poète de ressentir le venin de sa plume Satirique, que parce que j'ai appuyé le sentiment de cet habile homme. Il ne s'agit point ici des opinions, qui distinguent les Protestans de l'Église Romaine, ou de quelque pensée qui me soit particulière; mais d'un point de Critique, où l'on peut prendre quelque parti, que l'on veut, dans les différentes Sociétés des Chrétiens, sans en blesser aucune. La chose, dans le fond, est de très-petite conséquence, & devoit être traitée, avec douceur; mais c'est une vertu peu connue, parmi les Poètes Satiriques, & notre Auteur est aigre, jusques dans les complimens, qu'il tâche de faire à ceux, avec qui il veut paroître réconcilié, comme on le peut voir, par sa Lettre à Mr. *Perrault*; tant est vrai ce que dit un * Poète, que Mr. *Despreaux* estimoit beaucoup:

Naturam expellas furca, tamen usque recurret.

Voici comme il parle: *Croyez-moi donc, Monsieur, ouvrez les yeux. Ne vous opiniâtrez pas davantage à*

* *Hor. L. L. Ép. X. v. 24.*

défendre , contre Moïse , contre Longin & contre toute la Terre , une cause aussi odieuse que la vôtre , & qui ne sauroit se soutenir , que par des équivoques , & par de fausses subtilités. Cela s'adresse , dans le fond , autant à Mr. Huet , qu'à moi. Ce vénérable vieillard , dont la Science & la Probité sont connues de tout le monde , sans parler de la dignité de l'Épiscopat , méritoit assurément un traitement plus doux. Il s'agissoit , comme je l'ai dit , d'une question de peu d'importance , & où l'on peut se tromper , sans que la Conscience y soit intéressée. Il s'agissoit d'un point de Critique , qui ne pouvoit être bien entendu par notre Poète , qui n'étoit pas capable de lire l'Original , que Mr. Huet entend à fonds. Par conséquent c'étoit une hardiesse inexcusable , dans notre Satirique , de prétendre en pouvoir mieux juger , que lui , & sur-tout de le censurer avec cette aigreur. Cela méritoit une rétractation , au lit de la mort. C'est se moquer du Lecteur , que de dire que ce Prélat , ou moi , soutenons quelque chose contre Moïse : pour lequel nous avons témoigné plus de respect mille fois , que notre Poète ; en soutenant l'un & l'autre la vérité & l'authenticité de ses Livres ; lui dans sa *Démonstration Évangélique* , & moi dans la 3. *Dissertation* , que j'ai mise au devant du *Pentateuque*. Si j'ajoute encore le Commentaire , que j'ai publié sur ses Livres , dont j'ai fait voir la sagesse & l'excellence ; il n'y aura personne , qui me conteste l'estime infinie que j'en fais. Il n'est pas besoin , pour cela , de chercher dans le style des figures de Rhétorique , qui n'y sont pas. Au contraire ce seroit l'exposer à la raillerie des Libertins , sans y penser ; parce qu'ils verroient , sans peine , que l'on parleroit par un entêtement , qui ne doit se trouver , que dans les fausses Religions ; où l'on employe de mauvaises raisons , pour faire respecter ce qui ne le mérite pas. Moïse mérite si fort , par les choses qu'il dit , notre vénération ; que nous n'avons que faire de lui prêter un style , dans ses

narra-

narrations, qu'il n'a point & qu'il ne fait paroître que dans les endroits Oratoires, ou dans les Cantiques, qui sont dans ses Ouvrages. *Toute la Terre*, qu'on nous oppose, est un petit parti de gens, qui ne savent pas mieux l'Hébreu, & qui n'ont pas mieux lû le Pentateuque, que notre Satirique. Il n'y a rien d'odieux à dire, qu'une chose est sublime, quoique l'expression ne le soit pas, & à soutenir que l'Auteur Sacré n'a point eu dessein de parler d'une manière sublime. Mr. *Despreaux*, ni qui que ce soit au monde, ne fauroit prouver, que ç'ait été le dessein de Moïse; & dans la supposition que ce ne l'a point été, comme il paroît par tout le Livre, on ne parle point *contre lui*, lorsqu'on soutient qu'il n'a point recherché d'expression sublime dans le passage, dont il s'agit. Il n'y a point là d'équivoque, & Mr. *Huet* s'est exprimé très-nettement. Je ne crois pas non plus, qu'il y en ait aucune, dans ce que j'ai dit. Mais il y en a, sans doute, une, si cela ne mérite pas un autre nom, en ce que Mr. *Despreaux* dit, dans l'Avertissement de cette Édition de ses Oeuvres, *qu'il n'a point fait la Satire: de l'Équivoque, contre les Jésuites*. Tout le monde & sur-tout ses meilleurs Amis, à qui il en a plusieurs fois récité des morceaux, savent le contraire. La sincérité demandoit que, s'il n'osoit avouer la vérité, il se tût là-dessus; pour ne pas grossir le nombre de ceux qui se servent d'Équivoques, & pour ne pas se condamner lui-même.

Lisez, continue-t-il, l'Écriture, avec un peu moins de confiance en vos propres lumieres. Aux lumieres de qui faut-il donc, que je me soumette? Est-ce à celles d'un Rhéteur Payen, qui n'avoit jamais lû Moïse, & qui le prenoit pour un Imposteur? Est-ce à celles d'un Poète Satirique, qui n'entendoit pas plus l'Original de Moïse, que celui de l'Alcoran, & qui, selon toutes les apparences, ne l'avoit pas lû non

plus ? Je crois, que personne ne doutera, que je ne l'aie lû avec application, & que je n'y entende quelque chose, puisque je l'ai traduit & commenté. Ce seroit donc à moi une extrême folie de renoncer à des lumieres claires, pour suivre les conjectures de *Longin*, & de *Mr. Despreaux*. *Défaites-vous*, ajoute-t-il, de cette hauteur Calviniste & Socinienne, qui vous fait croire, qu'il y va de votre honneur d'empêcher qu'on n'admire trop légèrement le debut d'un Livre, dont vous êtes obligé d'avouer vous-même qu'on doit adorer tous les mots & toutes les syllabes & qu'on peut bien ne pas assez admirer, mais qu'on ne sauroit trop admirer. Je ne suis ni Calviniste, ni Socinien ; mais ni les uns, ni les autres n'ont point d'orgueil, qui leur fasse croire, qu'il est de leur honneur d'empêcher qu'on n'admire Moïse. Ils n'employent point, à la vérité, de mauvais artifices, pour y trouver une figure de Rhétorique, qui n'y est pas. Ils s'attachent avec raison, plus aux choses, qu'aux mots, & sur-tout ils tâchent, comme je le fais aussi, d'observer exactement ses préceptes, en ce qu'ils ont de commun avec l'Évangile. Ce ne sera pas pour avoir dit, que l'on admire le Sublime d'un Prophete, que l'on n'a jamais lû, au moins dans l'Original, & peut-être pas même dans une Version ; mais pour avoir suivi sa doctrine, que l'on sera jugé l'avoir respecté. *Mr. Despreaux* ne devoit pas reprocher aux Protestans de respecter moins Moïse, que lui. Il savoit bien les Disputes, qu'ils ont avec l'Église Romaine, sur le premier & le second Commandement du Décalogue ; touchant le culte de ce qui n'est pas Dieu, & touchant les Images. Je sais aussi ce que l'Église Romaine en croit, & je n'attribue pas à tous ceux, qui y vivent, les mêmes excès. Mais il est certain, que les Protestans observent ces commandemens, beaucoup plus à la lettre, que les Catholiques Romains. C'est à cette lettre, à quoi il faut s'attacher, & non à de prétendues figures de Rhétorique, qui ne font rien à

la Religion. Ajoutez à tout ceci, qu'il ne s'agit point ici de *Socinianisme* ni de *Calvinisme*, & que Mr. *Huet*, sans avoir l'orgueil, que l'Auteur Satirique lui attribue, a été le premier qui a soutenu le sentiment, que Mr. *Despreaux* me reproche, avec tant de hauteur.

Il auroit aussi dû penser à une autre controverse, qui est entre l'Église Romaine & nous, sur le style de l'Écriture; par où il auroit compris, qu'il n'étoit pas à propos de parler de *l'admiration*, qu'il veut faire paroître pour les Livres Sacrés. A cet égard Mr. *Nicole*, qui a été l'un de ses Héros, lui auroit pu apprendre qu'il regardoit ce style, comme un style si obscur, qu'on ne peut savoir ce que les Écrivains Sacrés ont cru des Articles de Foi les plus essentiels, sans l'explication de l'Église. Si cela étoit vrai, le style de l'Écriture ne seroit guere digne de notre admiration; car le plus grand défaut du style est l'obscurité, sur-tout lorsqu'elle est si grande, qu'on ne peut entendre un Livre, avec quelque étude que l'on y apporte & quelque attention qu'on le lise, pas même en ce qu'il renferme de principal. Mais ce n'est pas ici le lieu de pousser ce raisonnement plus loin, & je suis même persuadé que l'air dévot, que notre Satirique prend ici mal-à-propos, sur cette matiere, ne venoit que du dessein de nuire; & non d'une opinion, qu'il s'en fut formée, par la lecture de l'Écriture Sainte.

Il répond enfin * à l'objection que Mr. *Huet* avoit faite, pour montrer, que *Longin* n'avoit pas lû les paroles, qu'il cite, dans Moïse même; parce qu'il les rapporte autrement, qu'elles n'y sont. Il me semble que Mr. *Despreaux* n'y satisfait point, & je suis persuadé, qu'un Rhéteur Payen, qui auroit lû quel-

V ij

* Voyez Tom. X. p. 232. qui est la p. 264. de cette édition.

ques Chapitres dans la Version des Septante, n'y auroit assurément point trouvé de Sublime; ni même, comme je l'ai dit, dans l'Original, s'il avoit été capable de l'entendre. Mr. *Despreaux* en seroit peut-être convenu, s'il ne s'étoit pas entêté de l'Auteur qu'il avoit publié, comme le font communément les Éditeurs.

Je crois néanmoins, qu'outre le penchant que ce Poète Satirique avoit à défendre *Longin*, qu'il avoit pris sous sa protection; il y a eu des personnes zélées, non pour la Religion, comme l'Auteur de l'Avertissement nous le veut faire croire, mais pour un parti fort décrié, dans toute l'Église Romaine, qui ont échauffé l'imagination d'un homme facile à enflammer. Mr. *Huet* n'a jamais été dans ce parti, & il n'avoit pas parlé, non plus que moi, de Mr. de *Saci*, comme d'un Interprete fort exact & fort versé dans la Critique. Cela a suffi pour mettre ces gens en colere contre nous. Mais les Versions de la Vulgate & les Remarques de Mr. de *Saci* sont entre les mains de tout le monde, & ceux qui en sont capables, en peuvent juger. Je n'empêche nullement qu'on ne s'édifie de ses Remarques spirituelles, surtout si l'on en devient plus doux envers le prochain; mais si on le prend pour un bon Interprete, j'avoue que je ne pourrai m'empêcher de croire, qu'on n'a aucun goût pour cette sorte de choses. D'ailleurs l'aigre dévotion, que l'on affecte, n'est qu'un pur esprit de parti; la vraie dévotion est inséparable de la justice, de la charité & de la modération. Tout le mal, que j'ai à souhaiter, à ceux en qui ces vertus ne se trouvent pas, consiste à prier Dieu de les éclairer & de leur toucher le cœur.



REFLEXION XI.

Néanmoins ARISTOTE & THÉOPHRASTE, afin d'excuser l'audace de ces figures, pensent qu'il est bon d'y apporter ces adouciffemens : Pour ainsi dire : si j'ose me servir de ces termes ; pour m'expliquer plus hardiment, &c. PAROLES de Longin, Chap. XXVI.

Le conseil de ces deux Philosophes est excellent ; mais il n'a d'usage que dans la Prose ; car ces excuses sont rarement souffertes dans la Poësie, où elles auroient quelque chose de sec & de languissant ; parce que la Poësie porte son excuse avec soi. De sorte qu'à mon avis, pour bien juger, si une figure dans les Vers n'est point trop hardie, il est bon de la mettre en Prose avec quelqu'un de ces adouciffemens ; puisqu'en effet si, à la faveur de cet adoucissement, elle n'a plus rien qui choque, elle ne doit point choquer dans les Vers destitués même de cet adoucissement.

Mr. DE LA MOTTE, mon Confrere à l'Académie Française, n'a donc pas raison en son ¹ Traité de l'Ode, lorsqu'il accuse l'illustre Mr. Racine de s'être exprimé avec trop de hardiesse dans sa Tragédie de *Phèdre*, où le Gouverneur d'Hippolyte, faisant la peinture du Monstre effroyable que Neptune avoit envoyé pour effrayer les Chevaux de ce jeune & malheureux Prince, se sert de cette hyperbole :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

puisque'il n'y a personne qui ne soit obligé de tomber d'accord, que cette hyperbole passeroit même dans la Prose à la faveur d'un : *pour ainsi dire*, ou d'un : *si j'ose ainsi parler*.

V iij

D'ailleurs Longin, ensuite du passage que je viens de rapporter ici, ajoute des paroles qui justifient, encore mieux que tout ce que j'ai dit, le Vers dont il est question. Les voici : *L'excuse, selon le sentiment de ces deux célèbres Philosophes, est un remède infailible contre les trop grandes hardiesses du Discours ; & je suis bien de leur avis. Mais je soutiens pourtant toujours ce que j'ai déjà avancé, que le remède le plus naturel contre l'abondance & l'audace des métaphores, c'est de ne les employer que bien à propos, je veux dire dans le Sublime, & dans les grandes passions.* En effet, si ce que dit là Longin est vrai, Mr.* Racine a entièrement cause gagnée : pouvoit-il employer la hardiessse de sa métaphore dans une circonstance plus considérable & plus sublime, que dans l'effroyable arrivée de ce Monstre, ni au milieu d'une passion plus vive que celle qu'il donne à cet infortuné Gouverneur d'Hippolyte, qu'il représente plein d'une horreur & d'une consternation, que, par son récit, il communique en quelque sorte aux Spectateurs mêmes ; de sorte que par l'émotion qu'il leur cause, il ne les laisse pas en état de songer à le chicaner sur l'audace de sa figure. Aussi a-t-on remarqué, que toutes les fois qu'on joue la Tragédie de *Phèdre*, bien loin qu'on paroisse choqué de ce Vers :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté ;

on y fait une espèce d'acclamation ; marque incontestable qu'il y a là du vrai Sublime, au moins si l'on doit croire ce qu'atteste Longin en plusieurs endroits, & sur-tout à la fin de son sixième Chapitre, par ces paroles : *Car lorsqu'en un grand nombre de personnes différentes de profession & d'âge, & qui n'ont aucun rapport ni d'humeurs, ni d'inclinations, tout le monde vient à être frappé également de quelque endroit d'un Discours, ce jugement & cette approbation uniforme de tant d'esprits si discordans d'ailleurs, est une preuve certaine & indubitable qu'il y a là du Merveilleux & du Grand.*

Mr. de la Motte néanmoins paroît fort éloigné de ces sentimens, puisqu'oubliant les acclamations que je suis sûr qu'il a plusieurs fois lui-même, aussi-bien que moi, entendu faire dans les représentations de Phèdre, au Vers qu'il attaque, il ose avancer, qu'on ne peut souffrir ce Vers; alléguant pour une des raisons qui empêchent qu'on ne l'approuve, la raison même qui le fait le plus approuver; je veux dire l'accablement de douleur où est Thérámene. On est choqué, dit-il, de voir un homme accablé de douleur comme est Thérámene, si attentif à sa description, & si recherché dans ses termes. Mr. de la Motte nous expliquera, quand il le jugera à propos, ce que veulent dire ces mots: *si attentif à sa description, & si recherché dans ses termes*; puisqu'il n'y a en effet dans le Vers de Mr. Racine aucun terme qui ne soit fort commun & fort usité. Que s'il a voulu par-là simplement accuser d'affectation & de trop de hardiesse la figure par laquelle Thérámene donne un sentiment de frayeur au flot même qui a jetté sur le rivage le Monstre envoyé par Neptune, son objection est encore bien moins raisonnable; puisqu'il n'y a point de figure plus ordinaire dans la Poësie, que de personnifier les choses inanimées, & de leur donner du sentiment, de la vie, & des passions. Mr. de la Motte me répondra peut-être que cela est vrai, quand c'est le Poète qui parle, parce qu'il est supposé épris de fureur; mais qu'il n'en est pas de même des Personnages qu'on fait parler. J'avoue que ces Personnages ne sont pas d'ordinaire supposés épris de fureur; mais ils peuvent l'être d'une autre passion, telle qu'est celle de Thérámene, qui ne leur fera pas dire des choses moins fortes & moins exagérées que celles que pourroit dire un Poète en fureur. Ainsi Énée, dans l'accablement de douleur où il est, ² à

V iv

2. *A la fin du second Livre.)* Vers de : *Au commencement du second Livre* 628. L'Auteur avoit mis par mégar- *vre* &c. suivant l'édition de 1713.

la fin du second Livre de l'Énéide, lorsqu'il raconte la misérable fin de sa patrie, ne cede pas en audace d'expression à Virgile même, jusques-là que 3 la comparant à un grand arbre que des Laboureurs s'efforcent d'abattre à coups de coignée, il ne se contente pas de prêter de la colere à cet arbre, mais il lui fait faire des menaces à ces Laboureurs. *L'arbre indigné, dit-il, les menace en branlant sa tête chevelue :*

Illa usque minatur,

Et tremefacta comam concusso vertice nutat.

Je pourrois rapporter ici un nombre infini d'exemples, & dire encore mille choses de semblable force sur ce sujet; mais en voilà assez, ce me semble, pour deffiler les yeux de Mr. de la Motte, & pour le faire ressouvenir, que lorsqu'un endroit d'un Discours frappe tout le monde, il ne faut pas chercher des raisons, ou plutôt de vaines subtilités, pour s'empêcher d'en être frappé; mais faire si bien, que nous trouvions nous-mêmes les raisons pourquoi il nous frappe *. Je n'en dirai pas davantage pour cette fois. Cependant afin qu'on puisse mieux prononcer sur tout ce que j'ai avancé ici en faveur de

3. La comparant.) Ou lisoit, se comparant, dans l'édition de 1713. C'est la Ville de Troye qu'Énée compare à un Arbre.

* §. L'illustre Mr. de Fenelon, Archevêque de Cambrai, a porté un jugement bien différent de celui de Mr. Despreaux, sur ce Vers de Racine; dans ses *Réflexions sur la Grammaire, la Rhétorique, la Poétique, & l'Histoire*, pag. 100. de l'édition de Paris, 1716. & pag. 51. de l'édition d'Amsterdam, 1717. „Rien n'est moins naturel, dit-il, „que la narration de la Mort „d'Hippolyte à la fin de la Tra- „gédie de Phèdre, qui a d'ail- „leurs de grandes beautés. Thé- „ramène, qui vient pour appren-

„dre à Thésée la mort funeste de „son fils, devoit ne dire que ces „deux mots, & manquer même de „force pour les prononcer distin- „ctement, *Hippolyte est mort. Un „Monstre, envoyé du fond de la Mer „par la colere des Dieux l'a fait „périr. Je l'ai vu. Un tel hom- „me saisi, éperdu, sans haleine, „peut-il s'amuser à faire la descri- „ption la plus pompeuse, & la plus „fleurie de la figure du dragon?*

„La terre s'en émeut, l'air en est „infecté,

„Le flot qui l'apporta recule épou- „vanté.

DU MONTEIL.

Mr. Racine, je crois, qu'il ne fera pas mauvais, avant que de finir cette onzieme Réflexion, de rapporter l'endroit tout entier du récit dont il s'agit. Le voici :

*Cependant, sur le dos de la Plaine liquide
S'élève à gros bouillons une Montagne humide.
Londe approche, se brise, & vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume un Monstre furieux.
Sont front large est armé de cornes menaçantes.
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable Taureau, Dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.
Ses longs mugiffemens font trembler le rivage ;
Le Ciel avec horreur voit ce Monstre sauvage ;
La Terre s'en émeut ; l'Air en est infecté ;
4 Le flot qui l'apporta recule épouvanté, &c.*

4. Le flot qui l'apporta &c.) Notre Auteur, en citant Virgile pour appuyer son sentiment, auroit pû dire, que dans ce Vers, Mr. Racine a voulu imiter celui-ci de Virgile même, Livre VIII. de l'Énéide :

Diffultant ripæ, restitque exterritus amnis.

Ce qui paroît encore plus visiblement, si l'on compare le Vers du Poète Latin avec les quatre derniers Vers du Poète François. Et dans celui de Virgile, ce n'est pas le Poète qui parle, c'est Evandre, un de ses Personnages.

Au reste, Mr. De la Motte a répondu à cette onzieme Réflexion, & dans sa Réponse il a conservé, comme il le dit lui-même, tous les égards qui étoient dûs à la haute estime qu'il avoit pour Mr. Despreaux, & à l'amitié dont Mr. Despreaux l'honoroit. Sa conduite est d'autant plus louable, que la mort de son illustre Adversaire l'affranchissoit de la crainte de la réplique. Cette Réponse peut être proposée comme un modèle en ce genre : Mr. de la Motte n'ayant pas trouvé beaucoup d'exemples pareils d'honnêteté & de politesse dans les disputes des Gens de Lettres.





R É P O N S E
DE
MR. DE LA MOTTE,
A LA
XI. RÉFLEXION
DE MR. DESPRÉAUX,
SUR
L O N G I N.

En parlant des expressions audacieuses, dans mon Discours sur l'Ode, j'ai dit, qu'elles ne convenoient proprement qu'au Poëte Lyrique, & au Poëte Épi- que, quand il ne fait pas parler ses personnages; & j'ai cru, que dès qu'on introduisoit des Acteurs, il se falloit contenter du langage ordinaire, soutenu seulement de l'élégance & des graces que pouvoit comporter leur état.

J'ai cité de plus, pour exemple de l'excès que les Auteurs de Théâtre doivent éviter, le vers cé- lèbre que Mr. Racine met dans la bouche de Thé- ramene.

Le flot, qui l'apporta, recule épouvanté.

Mr. Despreaux, digne ami de Mr. Racine, lui a fait l'honneur de le défendre, en me faisant celui de combattre mon sentiment, qu'il eut pu juger sans conséquence, s'il m'avoit traité à la rigueur.

Il employe sa onzieme Réflexion sur Longin, à vouloir démontrer, que le Vers en question n'est

point excessif. Je ferois gloire de me rendre, s'il m'avoit convaincu; mais comme les Esprits supérieurs, quelque chose qu'ils avancent, prétendent payer de raison, & non pas d'autorité, je fais la justice à Mr. Despreaux de penser que s'il vivoit encore, il trouveroit fort bon, que je défendisse mon opinion, dût-elle se trouver la meilleure.

Je me justifierai donc le mieux qu'il me fera possible, & pour le faire avec tout le respect que je dois à la mémoire de Mr. Despreaux, je suppose, que je lui parle à lui-même, comme j'y aurois été obligé, un jour qu'il m'alloit communiquer sa Réflexion, si quelques visites imprévûes ne l'en avoient empêché.

Ce que la haute estime que j'avois pour lui, ce que l'amitié dont il m'honoroit m'auroient inspiré d'égards en cette occasion, je vais le joindre, s'il se peut, à l'exactitude & à la fermeté qui m'eussent manqué sur le champ & en sa présence.

J'aurois peine à trouver des modeles dans les disputes des Gens de Lettres. Ce n'est guere l'honnêteté qui les assaisonne; on attaque d'ordinaire par les railleries, & l'on se défend souvent par les injures; ainsi les manieres font perdre le fruit des choses, & les Auteurs s'avilissent eux-mêmes, plus qu'ils n'instruisent les autres. Quelle honte que dans ce genre d'écrire, ce soit être nouveau que d'être raisonnable!

Je suppose donc, que Mr. Despreaux me lit sa Réflexion: je l'écoute jusqu'au bout sans l'interrompre, & comme l'intérêt de me corriger ou de me défendre, auroit alors redoublé mon attention, & soutenu ma mémoire, je m'imagine qu'après la première lecture j'aurois été en état de lui répondre à peu près en ces termes:

Il me semble, Monsieur, que la première raison que vous alleguez contre moi, est la plus propre à justifier mon sentiment. Vous dites, que les expressions audacieuses qui seroient reçues dans la prose, à l'aide de quelque adoucissement, peuvent & doivent s'employer en vers sans correctif, parce que la Poësie porte son excuse avec elle. J'en conviens, Monsieur, mais vous en concluez aussi-tôt que le Vers en question est hors de censure, parce que la même expression, que Thérámene employe sans correctif, seroit fort bonne en prose avec quelque adoucissement. J'accepte de bon cœur cette manière de vérifier la convenance d'une audace poétique; & il me semble, qu'elle met Thérámene tout-à-fait dans son tort; car s'il parloit en prose, & qu'il dit à Thésée en parlant du Monstre :

*Le flot qui l'apporta recule, pour ainsi dire, épou-
vauté;*

ne sentiroit-on pas dans ce discours une affectation d'Orateur, incompatible avec le sentiment profond de douleur dont il doit être pénétré? Je ne fais, si je me trompe; mais je sens vivement, que ce *pour ainsi dire*, met dans tout son jour le défaut que la hardiesse brusque de la Poësie ne laissoit pas si bien appercevoir.

Vous ajoutez avec Longin, que le meilleur remède à ces figures audacieuses, c'est de ne les employer qu'à propos & dans les grandes occasions. Mr. Racine, dites-vous, a donc entièrement cause gagnée: car quel plus grand événement que l'arrivée de ce Monstre effroyable envoyé par Neptune contre Hippolyte? Je l'avoue, Monsieur, la circonstance est grande, & si elle étoit unique, s'il ne s'agissoit que de la peindre, je ne trouverois pas, que Mr. Racine eut employé des couleurs trop for-

tes, mais la mort d'Hippolyte ayant été causée par l'arrivée du Monstre, cette mort devient le seul événement important pour Thérámene qui le raconte, & pour Thésée qui l'entend: c'est, sans comparaison, l'idée la plus intéressante pour le Gouverneur & pour le Pere; & je ne conçois pas, qu'elle pût laisser à l'un de l'attention de reste pour la description du Monstre, & de la curiosité à l'autre pour l'entendre. Ainsi, Monsieur, en m'en tenant au mot décisif de Longin, qui veut qu'on n'employe ces figures audacieuses qu'à propos, je ne crois pas encore, que Mr. Racine fut dans le cas de les pouvoir prêter à Thérámene.

Vous faites valoir contre moi les acclamations que le Vers, dont il s'agit, a toujours attirées dans la représentation de Phèdre; car selon vous & Longin, rien ne prouve mieux la sublime beauté d'une expression que ce concours de suffrages: *lors, dit Longin, qu'en un grand nombre de personnes différentes de profession & d'âge, & qui n'ont aucun rapport, ni d'humeurs, ni d'inclinations, tout le monde vient à être frappé également de quelque endroit d'un Discours, ce jugement & cette approbation uniforme de tant d'esprits si discordans d'ailleurs, est une marque certaine & indubitable, qu'il y a là du merveilleux & du grand.*

Permettez-moi de vous dire d'abord, Monsieur, qu'à prendre la supposition de Longin à la lettre, elle est presque impossible, & qu'on ne trouveroit guere de Sublime par cette voie; la différence d'âge, d'humeur & de profession, empêchera toujours, que les hommes ne soient également frappés des mêmes choses. Tout ce qui peut arriver, c'est que le plus grand nombre soit frappé vivement, & que l'impression du plaisir se répande comme par contagion sur le reste, avec plus ou moins de vivacité: encore y a-t-il toujours des rebelles & quelquefois judicieux, qui résistent à l'approbation générale.

Mais, Monsieur, je ne prétends point chicaner; je m'en tiens à l'expérience pour faire voir, que les acclamations du Théâtre sont souvent fautives, & sujettes à de honteux retours. Rappelez, je vous prie, ces vers fameux du Cid:

*Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez-vous en eau;
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à venger après ce coup funeste,
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.*

Vous ne sauriez douter du plaisir que ces Vers ont fait, & cependant ne seriez-vous pas le premier à deffiler les yeux du Public, s'ils ne s'étoient déjà ouverts sur la mauvaise subtilité de ces expressions. Je comprends pourtant ce qui charmoit dans ces Vers: la situation de Chimene aussi cruelle que singulière, touchoit sans doute le cœur; le brillant de l'Antithese éblouissoit l'imagination: ajoutez à cela le goût regnant des pointes; on n'avoit garde de regretter le naturel qui manque en cet endroit. Mais, me direz-vous, on en est revenu. Je n'en veux pas davantage, Monsieur; les acclamations ne prouvent donc pas absolument, & elles ne sauroient prescrire contre la Raïson.

J'oserais vous dire de plus, qu'on est aussi désabusé de l'expression de Mr. Racine, & je n'ai presque trouvé personne qui ne convint, qu'elle est excessive dans le Personnage, quoiqu'elle fut fort belle à ne regarder que le Poète. C'auroit été dommage en cet endroit de ne pouvoir m'armer d'une autorité que j'ai recueillie depuis, à une séance de l'Académie, où tout ce qui se trouva d'Académiciens, me confirma dans mon sentiment.

Mr. Despreaux n'auroit pu moins faire en ce cas que de trouver la question plus problématique, qu'il ne l'avoit crue d'abord.

Mais, Monsieur, aurois-je continué, vous faites une remarque importante sur la différence que j'ai voulu mettre entre le Personnage & le Poète. Le Personnage, selon vous, peut être agité de quelque passion violente, qui vaudroit bien la fureur poétique; & le Personnage alors peut employer des figures aussi hardies que le Poète.

Écartons, s'il vous plaît, l'équivoque des termes, afin qu'il n'y en ait point non plus dans mes raisons. Si vous entendez par fureur poétique, ce génie heureusement échauffé qui fait mettre les objets sous les yeux, & peindre les diverses passions, de leurs véritables couleurs. Cette idée même fait voir, que le Poète est obligé d'imiter la nature, soit dans les tableaux qu'il trace, soit dans les Discours qu'il prête à ses Personnages, & qu'on peut traiter hardiment de fautes tout ce qui s'en éloigne.

Si, au contraire, par fureur poétique, vous entendez simplement, ce langage particulier aux Poètes, que la hardiesse des fictions & des termes a fait appeler le langage des Dieux; je réponds que les passions ne l'emprunteront jamais. Ce langage est le fruit de la méditation & de la recherche, & l'impétuosité des passions n'en laisse ni le goût ni le loisir.

Vous m'alleguez vainement l'exemple de Virgile. Vous voyez bien, Monsieur, que puisque j'ose combattre vos raisons, je ne suis pas d'humeur de me rendre aux autorités. Énée, dites-vous, au commencement du second Livre de l'Énéïde, racontant avec une extrême douleur la chute de sa patrie & se comparant lui-même à un grand arbre que des Laboureurs s'efforcent d'abattre à coups de coignée, ne se contente pas de prêter à cet arbre, du sentiment & de la colere, mais il lui fait faire des mé-

naces à ceux qui le frappent, jusqu'à ce qu'enfin il soit renversé sous leurs coups. Vous pourriez, ajoutez-vous, m'apporter cent exemples de même force. Qu'importe le nombre, Monsieur, si j'ai raison ? C'est autant de rabattu sur la perfection des Anciens, & le Bon-Sens, qui est uniforme, n'approuvera pas chez eux ce qu'il condamne chez nous.

Quant à l'exemple particulier d'Énée, quoiqu'on puisse dire, qu'il n'est pas dans le cas de Thérémène, & qu'après sept ans passés depuis les malheurs qu'il raconte, il peut conserver assez de sang froid pour orner son récit de ces comparaisons; j'avoue qu'il m'y paroît excessivement Poète, & c'est un défaut que j'ai senti dans tout le second & tout le troisième Livre de l'Énéide, où Énée n'est ni moins fleuri, ni moins audacieux que Virgile. Peut-être que Virgile a bien apperçu lui-même ce défaut de convenance, mais ayant à mettre deux Livres entiers dans la bouche de son Héros, il n'a pu se résoudre à les dépouiller des ornemens de la grande Poésie.

J'aurois pu dire d'autres choses à Mr. Despreaux, si j'avois vérifié l'endroit qu'il me cite, comme je l'ai fait depuis. Il se trompe dans le sens du passage, parce qu'il s'en est fié à sa mémoire, confiance dangereuse pour les plus savans même.

La preuve qu'il a cité de mémoire, c'est qu'il place la comparaison au commencement du second Livre, au lieu qu'elle est vers la fin. Il est tombé par cette négligence dans une double erreur; l'une de croire, qu'Énée se compare lui-même à l'arbre, quoique la comparaison ne tombe manifestement que sur la Ville de Troye saccagée par les Grecs: l'autre, de penser qu'Énée prête à l'arbre du sentiment & de la colere, quoique les termes dont Virgile se sert, ne signifient

signifient que l'ébranlement & que les secouffes violentes de l'arbre sous la coignée des Laboureurs.

Je ne puis m'empêcher de dire ici, que les Auteurs ne sauroient être trop en garde contre ces sortes de méprises, parce que rien n'est plus propre à diminuer leur autorité; mais j'ajouterai, que ceux qui apperçoivent ces fautes n'en doivent pas tirer trop d'avantage contre ceux qui y tombent. On va quelquefois en pareille occasion jusqu'à accuser un homme de n'entendre ni la Langue ni l'Auteur qu'il cite, & l'on traite témérairement d'ignorance grossière, ce qui peut n'être qu'un effet d'inattention. Quelle extravagance seroit-ce, par exemple, d'accuser Mr. Despreaux, sur ce que je viens de dire, de n'entendre ni Virgile ni le Latin; & cependant on a fait cette injure à d'autres, peut-être avec aussi peu de fondement.

Je finis enfin ma Réponse, comme Mr. Despreaux finit sa Réflexion; en mettant sous les yeux le récit entier dont il s'agit. Mr. Despreaux l'expose, afin qu'on puisse mieux prononcer sur tout ce qu'il a dit; je l'expose de même, afin qu'on en juge mieux de mon sentiment; & sur-tout pour l'explication de quelques termes de mon Discours sur l'Ode, que Mr. Despreaux n'a pas trouvé assez clairs; *on est choqué, ai-je osé dire, de voir un homme accablé de douleur, comme est Théracène, si attentif à sa description, & si recherché dans ses termes.* Je crois que les Vers suivans pleins d'expressions & de tours poétiques, éclairciront ma pensée mieux que tout ce que je pourrois dire :

*Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'éleve à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, se brise & vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume un Monstre furieux.*

*Son front large est armé de cornes menaçantes ;
 Tout son dos est couvert d'écailles jaunissantes ,
 Indomtable taureau , dragon impetueux ,
 Sa croupe se recourbe en replis tortueux .
 Ses longs mugissemens font trembler le rivage ;
 Le Ciel avec horreur voit ce Monstre sauvage ;
 La Terre s'en émeut ; l'air en est infecté ;
 Le flot qui l'apporta recule épouvanté .*

J'avoue de bonne foi, que plus j'examine ces Vers, & moins je puis me repentir de ce que j'en ai dit.

REFLEXION XII.

Car tout ce qui est véritablement sublime, a cela de propre, quand on l'écoute, qu'il élève l'ame, & lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-même, la remplissant de joie, & de je ne sais quel noble orgueil, comme si c'étoit elle qui eut produit les choses qu'elle vient simplement d'entendre. PAROLES de Longin, Chap. V.

Voilà une très-belle description du Sublime & d'autant plus belle, qu'elle est elle-même très-sublime. Mais ce n'est qu'une description, & il ne paroît pas, que Longin ait songé dans tout son Traité à en donner une définition exacte. La raison est, qu'il écrivoit après Cécilius, qui, comme il le dit lui-même, avoit employé tout son Livre à définir & à montrer ce que c'est que Sublime. Mais le Livre de Cécilius étant perdu, je crois, qu'on ne trouvera pas mauvais qu'au défaut de Longin, j'en hazarde ici une de ma façon, qui au moins en donne une imparfaite idée. Voici donc comme je crois

qu'on le peut définir. *Le Sublime est une certaine force de discours propre à élever & à ravir l'Ame, & qui provient ou de la grandeur de la pensée & de la noblesse du sentiment, ou de la magnificence des paroles, ou du tour harmonieux, vis & animé de l'expression, c'est-à-dire d'une de ces choses regardées séparément, ou ce qui fait le parfait Sublime, de ces trois choses jointes ensemble.*

Il semble que dans les regles je devrois donner des exemples de chacune de ces trois choses. Mais il y en a un si grand nombre de rapportés dans le Traité de Longin, & dans ma dixieme Réflexion, que je crois, que je ferai mieux d'y renvoyer le Lecteur, afin qu'il choisisse lui-même ceux qui lui plairont davantage. Je ne crois pas cependant, que je puisse me dispenser d'en proposer quelqu'un où toutes ces trois choses se trouvent parfaitement rassemblées. Car il n'y en a pas un fort grand nombre. Mr. Racine pourtant m'en offre un admirable dans la premiere Scène de son Athalie, où Abner, l'un des principaux Officiers de la Cour de Juda, représente à Joad, le Grand Prêtre, la fureur où est Athalie contre lui & contre tous les Lévites; ajoutant, qu'il ne croit pas, que cette orgueilleuse Princesse diffère encore long-temps à venir *attaquer Dieu jus- qu'en son Sanctuaire.* A quoi ce grand Prêtre sans s'émouvoir, répond :

Celui qui met un frein à la fureur des flots,

Sait aussi des méchans arrêter les complots.

Soûmis avec respect à sa volonté sainte,

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

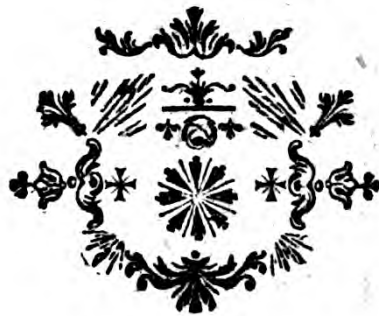
IMITAT. I. *Je crains Dieu*
(*& n'ai point d'autre crainte.*) Vir-
gile, Énéid. XII. v. 894.

— — *Non me tua fervida terrent*
Dieta, ferox: Di me terrent, &
Jupiter hostis.

324 XII. REFLEXION CRITIQUE.

En effet, tout ce qu'il peut y avoir de Sublime, paroît rassemblé dans ces quatre Vers: la grandeur de la pensée, la noblesse du sentiment, la magnificence des paroles, & l'harmonie de l'expression, si heureusement terminée par ce dernier Vers: *Je crains Dieu, cher Abner &c.* D'où je conclus, que c'est avec très-peu de fondement que les Admirateurs outrés de Mr. Corneille veulent insinuer, que Mr. Racine lui est beaucoup inférieur pour le Sublime; puisque, sans apporter ici quantité d'autres preuves que je pourrois donner du contraire, il ne me paroît pas, que toute cette grandeur de vertu Romaine tant vantée, que ce premier a si bien exprimée dans plusieurs de ses Pièces, & qui ont fait son excessive réputation; soit au dessus de l'intrépidité plus qu'héroïque & de la parfaite confiance en Dieu de ce véritablement pieux, grand, sage & courageux Israélite.

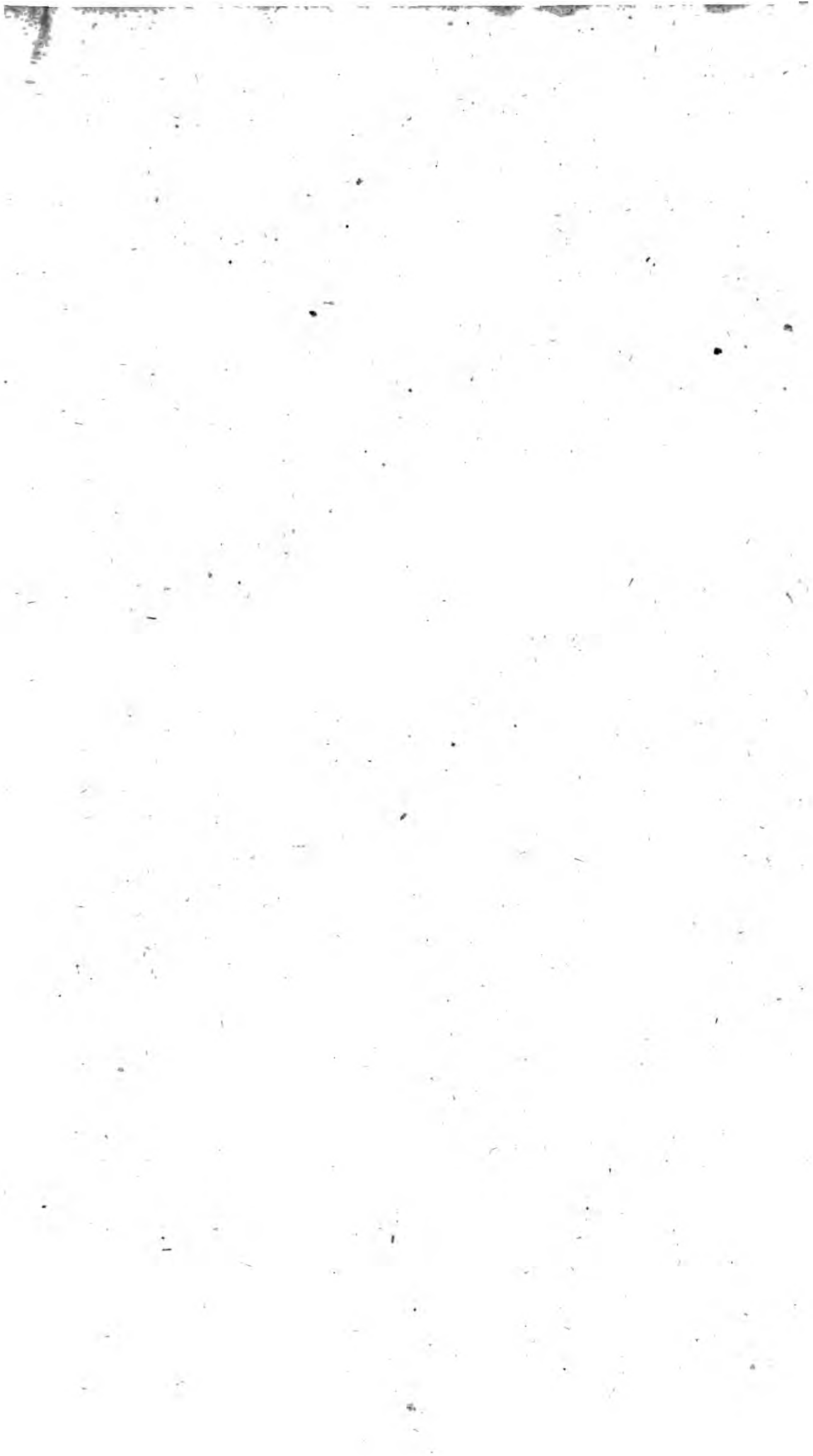
F I N D U T O M E I I I .



82831934

p. 132.





R.J. Hurst
27.1.1983





